NAZIONALE
B. Prov.
IV
882
NAPOLI
VITT. EM. III
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XX
Palchetto
60
Num.° d' ordine

Ces Memoires sont de
guillaume Plantavit de la Pause abbé
de Margon.

R. Rec.
IV
22-23
114
9
1-2

G1h3h2

MÉMOIRES.

DU MARÉCHAL

DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

AVEC une suite abrégée depuis 1716, jusqu'à sa mort en 1734; précédés de son Portrait, par Milord BOLINGBROKE, & d'une ébauche d'Eloge historique, par le Président de MONTESQUIEU; terminés par des Notes & des Lettres servant de pieces justificatives pour la campagne de 1708.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de LA REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.

AVERTISSEMENT.

LE Maréchal de Berwick a joui, durant ſa vie, d'une grande réputation de vertu & de capacité militaire : cette opinion de ſes contemporains nous a été tranſmiſe, ſans réclamation. L'on ſait auſſi que ſa vie, paſſée preſque entiérement dans les champs de Mars, a été terminée, comme celle du Grand Turenne, par une mort mémorable & glorieuſe ; mais on eſt peu inſtruit du détail des faits qui ont produit cette opinion générale, & qui ſont le fondement de ſa gloire. Il n'exiſte pas d'Hiſtoire particuliere de ſa vie, ni de ſes campagnes : ce qui a été donné immédiatement après

ſa mort, ſous le titre de *Mémoires du Maréchal de Berwick*, eſt une compilation informe, ſans intérêt comme preſque ſans vérité. Les Hiſtoires générales ſont auſſi très-défectueuſes dans la relation des opérations militaires, & dans tout ce qui concerne ce grand Homme. L'Ouvrage que nous publions, ſuppléera à ce défaut. Ses Mémoires, écrits de ſa propre main, préſentent une Hiſtoire authentique de preſque toute ſa vie, telle qu'aucun autre n'auroit pu la donner : toute ſa conduite, ſoit à la guerre, ſoit dans l'adminiſtration civile, y eſt rapportée. On y trouve ſes principes, ſes mœurs, ſon caractere clairement exprimés. L'addition qu'on y a jointe

pour les completter, & qui contient l'Hiſtoire des dernieres années de ſa vie, de ſes dernieres campagnes & de ſa mort, a été faite ſur ſes lettres, ſur ſa correſpondance avec les Miniſtres, & autres pieces.

Toute Préface ou Introduction eſt ici parfaitement inutile; cependant, comme le Maréchal de Berwick étoit lié intimement avec deux hommes des plus célebres de leur temps pour les talens de l'eſprit (Milord Vicomte de Bolingbroke & le Préſident de Monteſquieu), qui ſe ſont plû à lui payer un tribut de leur reſpect & de leur admiration, en traçant des eſquiſſes de ſa vie, on ne privera pas le Public de ces

pieces. Il jugera probablement que, tout imparfaites qu'elles ſont, elles valent les chef-d'œuvres d'Ecrivains ordinaires, & que leurs témoignages, provoqués par les motifs les plus nobles, ſont bien au deſſus de tous les éloges commandés par l'orgueil des familles, ou dictés par la vanité des Orateurs.

L'eſtime que le Maréchal de Berwick & Milord Bolingbroke avoient priſe l'un pour l'autre dans les grandes affaires qu'ils avoient eu occaſion de traiter enſemble, les avoit étroitement unis. Ce que nous préſentons de ce Seigneur Anglois, eſt une effuſion de ſon cœur, dans le moment qu'il apprit la mort

du Maréchal de Berwick. De concert avec pluſieurs Grands d'Angleterre, il s'amuſoit, dans ce temps, à publier des diſſertations politiques, dans une feuille hebdomadaire intitulée *le Craſtsman*, diſſertations qui tranſmettront ſon nom à la poſtérité la plus reculée. La nouvelle de la mort du Maréchal de Berwick lui fit tomber la plume des mains, & ſon cœur ne lui permit de continuer à s'occuper des objets les plus grands & les plus intéreſſans, que préalablement il ne lui eût rendu les derniers devoirs, en couvrant de fleurs ſon tombeau.

Lorſque le Maréchal de Berwick alla à Bordeaux en 1716,

pour commander en Guienne, il y connut le Préſident de Monteſquieu. Quoique ce célebre Ecrivain n'eût alors que vingt-ſept ans, & qu'il n'eût encore donné aucun de ſes Ouvrages, le Maréchal ſut diſcerner Monteſquieu des autres hommes, & ſe lia avec lui d'une amitié ſolide, qu'il conſerva juſqu'à ſa mort. Sa famille hérita de ſes ſentimens pour le Préſident: preſſée par des amis à donner au Public les Mémoires du Maréchal, elle les communiqua au Preſident de Monteſquieu, pour avoir ſon avis. Il penſa, après les avoir lus, qu'il falloit les donner tels qu'ils étoient, ſans y rien changer, & *tels qu'on les donne au-*

jourd'hui; il agréa même de ſe charger de l'édition; mais malheureuſement la mort l'enleva avant que d'avoir rien exécuté. M. de Secondat de Monteſquieu, ayant trouvé parmi les papiers de ſon illuſtre Pere une eſquiſſe d'Eloge hiſtorique du Maréchal de Berwick, a eu l'honnêteté de la remettre à la famille. Ce n'eſt que le projet d'un diſcours, un pur brouillon raturé, parſemé de blancs qu'il comptoit remplir. On le reconnoîtra cependant pour la production de l'eſprit & du cœur du Préſident de Monteſquieu.

On croit donc n'avoir d'autre devoir à remplir, que d'ajouter quelques notes, pour éclaircir certains faits, ſur-tout par rapport

aux affaires d'Angleterre, dont il eſt ſouvent queſtion dans ces Mémoires : tout ce qui demandera une expoſition un peu plus longue, ſera renvoyé à la fin du volume, par forme d'éclairciſſement.

PORTRAIT
DU M^AL. DE BERWICK;

PAR MILORD BOLINGBROKE,

TIRÉ d'une Feuille extraordinaire du Craftsman, du 30 Juin (vieux ſtyle) 1734.

LES lettres de Paris nous apprennent que le Maréchal de Berwick a été tué d'un coup de canon, le matin du 12 Juin (*nouveau ſtyle*), étant à la tranchée devant Philisbourg, où ſon intrépidité peu commune & ſa vigilance ordinaire ne le portoient que trop ſouvent. Il étoit fils du feu Roi Jacques II, & de Demoiſelle Arabelle Churchill, (qui a été depuis Madame Godfrey) ſœur du feu Duc de Marlborough.

Sa patrie le perdit bientôt, n'ayant que dix-ſept ans (1) lors de la der-

(1) Il en avoit dix-huit.

niere révolution, & la France, qui devint dès-lors ſon refuge, ne tardera pas ſans doute à s'appercevoir que l'armée qu'il commandoit, & le Royaume entier le perdent trop tôt aujourd'hui. C'eſt véritablement une perte pour l'humanité, à laquelle on peut bien dire qu'il faiſoit honneur, comme on l'a dit du Grand Turenne.

Il a eu tant de part aux affaires de ſon temps, qu'il tiendra une grande place dans l'Hiſtoire de ce ſiecle; & ſans doute que quelque bonne plume célébrera particuliérement une vie digne du meilleur Ecrivain. L'étendue de cette Feuille ne me permet que de marquer quelques-uns des principaux traits d'un ſi excellent tableau.

Il ſe montra de bonne heure dans la profeſſion qu'il a illuſtrée depuis. A l'âge de quatorze ans (1) il ſe trouva au ſiege de Bude, & fit deux

(1) Il en avoit quinze.

campagnes en Hongrie, où il fut élevé au grade de Général Major. Depuis ce temps, l'Irlande, la Flandre, l'Eſpagne, la Savoie, l'Allemagne, ont été ſucceſſivement le théatre de ſes grands talens pour la guerre. Il ſe ſignala dans les commandemens inférieurs, durant la guerre de 1688; & lorſqu'il parvint à avoir le commandement en Chef des armées, ce qui fut, ſi je ne me trompe, en 1702 (1), de dix-huit (2) campagnes qu'il a faites depuis, il n'y en a pas une qui n'ait été marquée par des ſuccès extraordinaires; & cela, dans des temps où la Fortune ſembloit avoir abandonné le parti dans lequel il étoit engagé, comme ſi la Victoire, n'ayant que de l'indifférence pour les Nations qui ſe faiſoient la guerre, eût réſervé ſes

(1) C'étoit en 1704.

(2) De quinze.

faveurs, pour les répandre uniquement ſur deux hommes, dans les veines deſquels couloit le même ſang, les Ducs de Marlborough & de Berwick. Il avoit un talent particulier pour les ſieges, & pour ce qu'on appelle le détail d'une armée; mais les champs d'Almanza atteſtent que, ſi les occaſions s'en étoient auſſi ſouvent préſentées, il n'auroit pas montré moins de capacité pour les batailles, ſur leſquelles le commun des hommes, peut-être injuſtement, meſure la gloire des Généraux, quoique le ſuccès n'en ſoit ſouvent dû qu'à des événemens imprévus, & que ce ne ſoient que les grandes ſuites d'une victoire qui frappent les imaginations des hommes, & enlevent leur admiration. Il étoit particuliérement attentif à ménager la vie du Soldat, ſoit en pourvoyant avec le plus grand ſoin à ſa ſubſiſtance, ſoit en ne l'expoſant qu'à des dangers inévitables

qu'on lui voyoit affronter le premier. Il étoit avec cela très-exact à maintenir la discipline. En un mot, il fut généralement regardé comme l'égal des plus grands Généraux de son temps, & dans un pays de Guerriers il vécut assez pour se voir reconnu le premier de tous. Ses talens ne se bornoient pas à cet unique genre de grandeur ; il étoit également grand dans le gouvernement civil, & dans le cabinet. L'honneur qu'il eut d'être admis aux plus importans Conseils par Louis XIV, & par le Régent de France, les deux plus sages & les deux plus grands Princes de leur temps, le prouvent suffisamment, aussi bien que l'estime & l'affection générale que lui porte une grande Province, la Guienne, dont il eut, durant plusieurs années, le commandement. Tout le monde sait que l'on doit à ses soins & aux sages mesures qu'il prit, que la peste qui menaçoit toute l'Europe ait été

contenue dans le lieu où elle avoit pris naiſſance.

Il connoiſſoit très-bien les Cours; mais il ne ſe ſervoit de cette connoiſſance, que pour éviter de ſe laiſſer entraîner par les factieux, & pour ſe garantir des artifices & des trahiſons de ce pays.

Pour en venir aux qualités de l'homme privé, le Maréchal de Berwick étoit au deſſus de l'argent, & ſon déſintéreſſement, déjà bien connu par nombre de traits, éclatera davantage, quand le Public ſera inſtruit de pluſieurs faits que ſa modeſtie lui avoit fait céler. Il étoit exact obſervateur de la juſtice, & ſi fidele ami de la vérité, qu'il avoit coutume de garder un profond ſilence ſur les affaires dont l'importance demandoit le ſecret; & aucun motif d'intérêt ou autre ne pouvoit l'engager à violer la loi qu'il s'étoit preſcrite à lui-même. Perſonne n'avoit plus d'humanité que lui; il

étoit naturellement affable, & s'il ne le paroiſſoit pas au premier abord, cela ne provenoit que de la réſerve que l'élévation de ſon rang lui avoit impoſée, & de ce qu'il craignoit de ſe trop livrer à la familiarité d'une nation ſouvent portée à en abuſer. Quand il ne traitoit point d'affaires, & qu'il ſe trouvoit parmi ſes amis, il étoit familier & parfaitement à ſon aiſe. On a toujours remarqué en lui l'humeur la plus égale, ce qui ſembloit être une qualité acquiſe; car il étoit naturellement vif & porté à la colere. Il fut dès ſa jeuneſſe exempt des vices, qui ne ſont guere regardés comme des taches à cet âge, & dans les perſonnes de ſa profeſſion. Son penchant pour la vertu le porta bientôt à la Religion, & la Religion à la piété, dans laquelle il perſévéra inviolablement. Elle fut en lui ſi douce, qu'elle n'impoſa jamais la moindre contrainte à ceux qui vivoient avec lui.

On s'attend peut-être, que, pour

rendre tout ce que je viens de dire plus croyable, je ferai mention de ſes défauts; mais dans le vrai ils étoient ſi légers & ſi paſſagers, qu'on avoit peine à les appercevoir. Je ſuis sûr d'avoir omis pluſieurs de ſes vertus, & que ſes plus grands ennemis, ſi tant eſt qu'il en eut, ne ſauroient lui imputer aucun vice.

Pour reprendre en peu de mots ſon caractere, on peut dire de lui, avec quelques additions, ce qui a été dit de ſon grand-pere le Roi Charles I, qu'il étoit le fils le plus ſoumis, le meilleur pere, le mari le plus tendre, l'ami le plus ſincere, le maître le plus compatiſſant, & le ſujet le plus fidele qui ait paru de ſon temps; & ſa mémoire ſera chere à tous ceux qui ont eu le bonheur de le bien connoître, comme du *meilleur Grand Homme*, qui ait jamais exiſté.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

ÉBAUCHE
DE L'ÉLOGE
HISTORIQUE
DU M^AL^ DE BERWICK.

Par le Préſident de MONTESQUIEU.

IL naquit le 21 d'Août 1670 ; il étoit fils de Jacques, Duc d'Yorck, depuis Roi d'Angleterre, & de la Demoiſelle Arabella Churchill ; & telle fut l'étoile de cette Maiſon de Churchill, qu'il en ſortit deux hommes, dont l'un dans le même temps fut deſtiné à ébranler, & l'autre à ſoutenir les deux plus grandes Monarchies de l'Europe.

Dès l'âge de ſept ans il fut envoyé en France, pour y faire ſes études & ſes exercices. Le Duc d'Yorck étant parvenu à la Couronne le 6 Février 1685, il l'envoya l'année

ſuivante en Hongrie ; il ſe trouva au ſiege de Bude.

Il alla paſſer l'hiver en Angleterre, & le Roi le créa Duc de Berwick. Il retourna au printemps en Hongrie, où l'Empereur lui donna une commiſſion de Colonel, pour commander le régiment de Cuiraſſiers de Taaff. Il fit la campagne de 1687, où le Duc de Lorraine remporta la victoire de Mohatz ; & à ſon retour à Vienne, l'Empereur le fit Sergent Général de Bataille.

Ainſi c'eſt ſous le Grand Duc de Lorraine, que le Duc de Berwick commença à ſe former ; & depuis, ſa vie fut en quelque façon toute militaire.

Il revint en Angleterre, & le Roi lui donna le Gouvernement de Portſmouth & de la Province de Southampton. Il avoit déjà un régiment d'Infanterie. On lui donna encore le régiment des Gardes à cheval du

Comte d'Oxford : ainſi, à l'âge de dix-ſept ans, il ſe trouva dans cette ſituation ſi flatteuſe, pour un homme qui a l'ame élevée, de voir le chemin de la gloire tout ouvert, & la poſſibilité de faire de grandes choſes.

En 1688, la révolution d'Angleterre arriva; & dans ce cercle de malheurs, qui environnerent le Roi tout-à-coup, le Duc de Berwick fut chargé des affaires qui demandoient la plus grande confiance. Le Roi ayant jetté les yeux ſur lui pour raſſembler l'armée, ce fut une des trahiſons des Miniſtres de lui envoyer ces ordres trop tard; afin qu'un autre pût emmener l'armée du Prince d'Orange. Le haſard lui fit rencontrer quatre régimens qu'on avoit voulu mener au Prince d'Orange, & qu'il ramena à ſon poſte. Il n'y eut point de mouvemens qu'il ne ſe donnât pour ſauver Portſmouth, bloqué par mer &

par terre, ſans autre proviſion, que ce que les ennemis fourniſſoient chaque jour, & que le Roi lui ordonna de rendre. Le Roi ayant pris le parti de ſe ſauver en France, il fut du nombre des cinq perſonnes à qui il ſe confia, & qui le ſuivirent; & dès que le Roi fut débarqué, il l'envoya à Verſailles, pour demander un aſyle. Il avoit à peine dix-huit ans.

Preſque toute l'Irlande ayant reſté fidele au Roi Jacques, ce Prince y paſſa au mois de Mars 1689; & l'on vit une malheureuſe guerre, où la valeur ne manqua jamais, & la conduite toujours. On peut dire de cette guerre d'Irlande, qu'on la regarda à Londres comme l'œuvre du jour, & comme l'affaire capitale de l'Angleterre, & en France, comme une guerre d'affection particuliere & de bienſéance. Les Anglois, qui ne vouloient point avoir de guerre civile chez eux, aſſommerent l'Irlande. Il

paroît même que les Officiers François qu'on y envoya, penſerent comme ceux qui les y envoyoient : ils n'eurent que trois choſes dans la tête, d'arriver, de ſe battre & de s'en retourner. Le temps a fait voir que les Anglois avoient mieux penſé que nous.

Le Duc de Berwick ſe diſtingua dans quelques occaſions particulieres, & fut fait Lieutenant Général.

Milord Tirconel, ayant paſſé en France en 1690, laiſſa le commandement général du Royaume au Duc de Berwick. Il n'avoit que vingt ans, & ſa conduite fit voir qu'il étoit l'homme de ſon ſiecle à qui le Ciel avoit accordé de meilleure heure la prudence. La perte de la bataille de la Boine avoit abattu les forces Irlandoiſes ; le Roi Guillaume avoit levé le ſiege de Limerick, & étoit retourné en Angleterre ; mais on

n'en étoit guere mieux. Milord Churchill (1) débarqua tout-à-coup en Irlande avec huit mille hommes. Il falloit en même temps rendre ſes progrès moins rapides, rétablir l'armée, diſſiper les factions, réunir les eſprits des Irlandois. Le Duc de Berwick fit tout cela.

En 1691, le Duc de Tirconel étant revenu en Irlande, le Duc de Berwick repaſſa en France, & ſuivit Louis XIV, comme Volontaire, au ſiege de Mons. Il fit dans la même qualité la campagne de 1692, ſous M. le Maréchal de Luxembourg, & ſe trouva à la bataille de Steinkerque. Il fut fait Lieutenant Général en France l'année ſuivante, & il acquit beaucoup d'honneur à la bataille de Nerwinde, où il fut pris. Les choſes qui ſe dirent dans le monde, à l'occaſion de ſa priſe,

(1) Depuis Duc de Marlborough.

n'ont pu avoir été imaginées, que par des gens qni avoient la plus haute opinion de ſa fermeté & de ſon courage. Il continua de ſervir en Flandre, ſous M. de Luxembourg, & enſuite ſous M. le Maréchal de Villeroi.

En 1696, il fut envoyé ſecrétement en Angleterre, pour conférer avec des Seigneurs Anglois, qui avoient réſolu de rétablir le Roi. Il avoit une aſſez mauvaiſe commiſſion, qui étoit de déterminer ces Seigneurs à agir contre le bon ſens. Il ne réuſſit pas : il hâta ſon retour, parce qu'il apprit qu'il y avoit une conjuration formée contre la perſonne du Roi Guillaume, & il ne vouloit point être mêlé dans cette entrepriſe. Je me ſouviens de lui avoir oui dire, qu'un homme l'avoit reconnu ſur un certain air de famille, & ſur-tout par la longueur de ſes doigts ; que par bonheur cet homme

étoit Jacobite, & lui avoit dit : *Dieu vous béniſſe dans toutes vos entrepriſes* ; ce qui l'avoit remis de ſon embarras.

Le Duc de Berwick perdit ſa premiere femme, au mois de Juin 1698. Il l'avoit épouſée en 1695. Elle étoit fille du Comte de Clanricard. Il en eut un fils, qui naquit le 21 d'Octobre 1696.

En 1699, il fit un voyage en Italie, & à ſon retour il épouſa Mademoiſelle de Bulkeley, fille de Madame de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. de Bulkeley, frere de Milord Bulkeley.

Après la mort de Charles II, Roi d'Eſpagne, le Roi Jacques envoya à Rome le Duc de Berwick, pour complimenter le Pape ſur ſon élection, & lui offrir ſa perſonne pour commander l'armée que la France le preſſoit de lever, pour maintenir la neutralité en Italie; & la Cour de Saint-Germain offroit d'envoyer des

des troupes Irlandoiſes. Le Pape jugea la beſogne un peu trop forte pour lui, & le Duc de Berwick s'en revint.

En 1701, il perdit le Roi ſon pere, & en 1702, il ſervit en Flandre ſous le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Boufflers; en 1703, au retour de la campagne, il ſe fit naturaliſer François, du conſentement de la Cour de Saint-Germain.

En 1704, le Roi l'envoya en Eſpagne avec dix-huit bataillons & dix-neuf eſcadrons qu'il devoit commander, & à ſon arrivée le Roi d'Eſpagne le déclara Capitaine Général de ſes armées, & le fit couvrir.

La Cour d'Eſpagne étoit infeſtée par l'intrigue. Le Gouvernement alloit très-mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracaſſerie, & un des principaux articles de ſa miſſion étoit

de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner, il n'entra dans aucun; & s'attachant uniquement au ſuccès des affaires; il ne regarda les intérêts particuliers, que comme des intérêts particuliers, il ne penſa ni à Madame des Urſins, ni à Orry, ni à l'Abbé d'Etrées, ni au goût de la Reine, ni au penchant du Roi; il ne penſa qu'à la Monarchie.

Le Duc de Berwick eut ordre de travailler au renvoi de Madame des Urſins. Le Roi lui écrivit: » Dites » au Roi mon petit-fils, qu'il me » doit cette complaiſance. Servez-» vous de toutes les raiſons que vous » pourrez imaginer pour le perſua-» der, mais ne lui dites pas que je » l'abandonnerai, car il ne le croi-» roit jamais «. Le Roi d'Eſpagne conſentit au renvoi.

Cette année 1704, le Duc de Berwick ſauva l'Eſpagne; il empêcha l'armée Portugaiſe d'aller à Madrid.

Son armée étoit plus foible des deux tiers ; les ordres de la Cour venoient coup ſur coup de ſe retirer, & de ne rien haſarder. Le Duc de Berwick qui vit l'Eſpagne perdue, s'il obéiſſoit, haſarda ſans ceſſe, & diſputa tout. L'armée Portugaiſe ſe retira, M. le Duc de Berwick en fit de même. A la fin de la campagne, le Duc de Berwick reçut ordre de retourner en France. C'étoit une intrigue de Cour ; & il éprouva ce que tant d'autres avoient éprouvé avant lui, que de plaire à la Cour, eſt le plus grand ſervice que l'on puiſſe rendre à la Cour, ſans quoi toutes les œuvres, pour me ſervir du langage des Théologiens, ne ſont que des œuvres mortes.

En 1705, le Duc de Berwick fut envoyé commander en Languedoc : cette même année il fit le ſiege de Nice, & la prit.

En 1706, il fut fait Maréchal de

France, & fut envoyé en Eſpagne, pour commander l'armée contre le Portugal. Le Roi d'Eſpagne avoit levé le ſiege de Barcelone, & avoit été obligé de repaſſer par la France, & de rentrer en Eſpagne par la Navarre.

J'ai dit qu'avant de quitter l'Eſpagne, la premiere fois qu'il y ſervit, il l'avoit ſauvée; il la ſauva encore cette fois-ci. Je paſſe rapidement ſur les choſes que l'Hiſtoire eſt chargée de raconter. Je dirai ſeulement que tout étoit perdu au commencement de la campagne, & que tout étoit ſauvé à la fin. On peut voir dans les Lettres de Madame de Maintenon à la Princeſſe des Urſins, ce que l'on penſoit pour lors dans les deux Cours. On formoit des ſouhaits, & on n'avoit pas même d'eſpérances. M. le Maréchal de Berwick vouloit que la Reine ſe retirât à ſon armée; des conſeils timides

l'en avoient empêchée. On vouloit qu'elle ſe retirât à Pampelune ; M. le Maréchal de Berwick fit voir que, ſi l'on prenoit ce parti, tout étoit perdu, parce que les Caſtillans ſe croiroient abandonnés : la Reine ſe retira donc à Burgos, avec les Conſeils, & le Roi arriva à la petite armée. Les Portugais vont à Madrid, & le Maréchal par ſa ſageſſe, ſans livrer une ſeule bataille, fit vuider la Caſtille aux ennemis, & renfoigna leur armée dans le Royaume de Valence & l'Arragon. Il les y conduiſit marche par marche, comme un Paſteur conduit des troupeaux. On peut dire que cette campagne fut plus glorieuſe pour lui, qu'aucune de celles qu'il a faites, parce que les avantages n'ayant point dépendu d'une bataille, ſa capacité y parut tous les jours. Il fit plus de dix mille priſonniers, & par cette campagne il prépara la ſeconde, plus cé-

lebre encore par la bataille d'Almanza, la conquête du Royaume de Valence, de l'Arragon, & la prise de Lérida.

Ce fut en cette année 1707, que le Roi d'Espagne donna au Maréchal de Berwick les villes de Liria & de Xerica, avec la Grandesse de la premiere classe; ce qui lui procura un établissement plus grand encore pour son fils du premier lit, par le mariage avec Dona Catharina de Portugal, héritiere de la Maison de Véraguas. M. le Maréchal lui céda tout ce qu'il avoit en Espagne.

Dans le même temps, Louis XIV lui donne le Gouvernement du Limousin, de son propre & pur mouvement, sans qu'il le lui eût demandé.

Il faut que je parle de M. le Duc d'Orléans, & je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que ce que je

dirai ne peut ſervir qu'à combler de gloire l'un & l'autre.

M. le Duc d'Orléans vint pour commander l'armée. Sa mauvaiſe deſtinée lui fit croire qu'il auroit le temps de paſſer par Madrid. M. le Maréchal de Berwick lui envoya Courier ſur Courier, pour lui dire qu'il ſeroit bientôt forcé à livrer la bataille : M. le Duc d'Orléans ſe mit en chemin, vola & n'arriva pas. Il y eut aſſez de Courtiſans qui voulurent perſuader à ce Prince, que le Maréchal de Berwick avoit été ravi de donner la bataille ſans lui, & de lui en ravir la gloire; mais M. le Duc d'Orléans connoiſſoit qu'il avoit une juſtice à rendre, & c'eſt une choſe qu'il ſavoit très-bien faire ; il ne ſe plaignit que de ſon malheur.

M. le Duc d'Orléans déſeſpéré, déſolé de retourner ſans avoir rien fait, propoſe le ſiege de Lérida.

M. le Maréchal de Berwick, qui n'en étoit point du tout d'avis, expoſa à M. le Duc d'Orléans ſes raiſons avec force; il propoſa même de conſulter la Cour. Le ſiege de Lérida fut réſolu. Dès ce moment, M. le Duc de Berwick ne vit plus d'obſtacles : il ſavoit que ſi la prudence eſt la premiere de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'eſt que la ſeconde après que l'on a entrepris. Peut-être que s'il avoit lui-même imaginé ce ſiege, il auroit moins craint de le lever. M. le Duc d'Orléans finit la campagne avec gloire; & ce qui auroit infailliblement brouillé deux hommes communs, ne fit qu'unir ces deux-ci; & je me ſouviens d'avoir entendu dire au Maréchal que l'origine de la faveur qu'il avoit eue auprès de M. le Duc d'Orléans, étoit la campagne de 1707.

En 1708, M. le Maréchal de Ber-

wick, d'abord deſtiné à commander l'armée du Dauphiné, fut envoyé ſur le Rhin, pour commander ſous l'Electeur de Baviere. Il avoit fait tomber un projet de M. de Chamillart, dont l'incapacité conſiſtoit ſur-tout à ne point connoître ſon incapacité. Le Prince Eugene ayant quitté l'Allemagne, pour aller en Flandre, M. le Maréchal de Berwick l'y ſuivit. Après la perte de la bataille d'Oudenarde, les ennemis firent le ſiege de Lille; &, pourlors, M. le Maréchal de Berwick joignit ſon armée à celle de M. de Vendôme. Il fallut des miracles ſans nombre, pour nous faire perdre Lille. M. le Duc de Vendôme étoit irrité contre M. le Maréchal de Berwick, qui avoit fait difficulté de ſervir ſous lui. Depuis ce temps, aucun avis de M. le Maréchal de Berwick ne fut accepté par M. le Duc de Vendôme; & ſon ame, ſa

grande d'ailleurs, ne conſerva plus qu'un reſſentiment vif de l'eſpece d'affront qu'il croyoit avoir reçu. M. le Duc de Bourgogne & le Roi, toujours partagés entre des propoſitions contradictoires, ne ſavoient prendre d'autre parti, que de déférer au ſentiment de M. de Vendôme. Il fallut que le Roi envoyât à l'armée, pour concilier les Généraux, un Miniſtre qui n'avoit point d'yeux : il fallut que cette maladie de la nature humaine, de ne pouvoir ſouffrir le bien, lorſqu'il eſt fait par des gens que l'on n'aime pas, infeſtât pendant toute cette campagne le cœur & l'eſprit de M. le Duc de Vendôme : il fallut qu'un Lieutenant Général eût aſſez de faveur à la Cour, pour pouvoir faire à l'armée deux ſottiſes, l'une après l'autre, qui ſeront mémorables dans tous les temps, ſa défaite & ſa capitulation : il fallut que le ſiege de Bruxelles eût été rejetté

d'abord, & qu'il eût été entrepris depuis; que l'on réſolût de garder en même temps l'Eſcaut & le Canal, c'eſt-à-dire, de ne garder rien. Enfin, le Procès entre ces deux Grands Hommes exiſte; les lettres écrites par le Roi, par M. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, par M. le Duc de Berwick, par M. de Chamillart, exiſtent auſſi (1). On verra qui des deux manqua de ſang froid, & j'oſerois peut-être même dire, de raiſon. A Dieu ne plaiſe que je veuille mettre en queſtion les qualités éminentes de M. le Duc de Vendôme! Si M. le Maréchal de Berwick revenoit au monde, il en ſeroit fâché: mais je dirai, dans cette occaſion, ce qu'Homere dit de Glaucus: Jupiter ôta la prudence à Glaucus, & il changea un bouclier d'or contre un bouclier d'airain. Ce bouclier d'or, M. de Vendôme,

(1) *Voyez* la fin de ces Mémoires.

avant cette campagne, l'avoit toujours conſervé, & il le retrouva depuis.

En 1709, M. le Maréchal de Berwick fut envoyé pour couvrir les frontieres de la Provence & du Dauphiné; & quoique M. de Chamillart, qui affamoit tout, eût été déplacé, il n'y avoit ni argent, ni proviſions de guerre & de bouche; il fit ſi bien qu'il en trouva. Je me ſouviens de lui avoir oui dire que dans ſa détreſſe il enleva une voiture d'argent, qui alloit de Lyon au Tréſor Royal; & il diſoit à M. d'Angervilliers, qui étoit ſon Intendant dans ce temps, que dans la regle ils auroient mérité tous deux qu'on leur fît leur procès. M. Deſmarais cria: il répondit qu'il falloit faire ſubſiſter une armée, qui avoit le Royaume à ſauver.

M. le Maréchal de Berwick imagina un plan de défenſe, tel qu'il

étoit impoſſible de pénétrer en France, de quelque côté que ce fût, parce qu'il faiſoit la corde, & que le Duc de Savoie étoit obligé de faire l'arc. Je me ſouviens qu'étant en Piémont les Officiers, qui avoient ſervi dans ce temps-là, donnoient cette raiſon, comme les ayant toujours empêchés de pénétrer en France ; ils faiſoient l'éloge du Maréchal de Berwick, & je ne le ſavois pas.

M. le Maréchal de Berwick, par ce plan de défenſe, ſe trouva en état de n'avoir beſoin que d'une petite armée, & d'envoyer au Roi vingt bataillons : c'étoit un grand préſent dans ce temps-là.

Il y auroit bien de la ſottiſe à moi de juger de ſa capacité pour la guerre, c'eſt-à-dire, pour une choſe que je ne puis entendre. Cependant, s'il m'étoit permis de me haſarder, je dirois que, comme chaque Grand Homme, outre ſa capacité générale,

a encore un talent particulier, dans lequel il excelle, & qui fait ſa vertu diſtinctive; je dirois que le talent particulier de M. le Maréchal de Berwick étoit de faire une guerre défenſive, de relever des choſes déſeſpérées, & de bien connoître toutes les reſſources que l'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien qu'il ſentît ſes forces à cet égard. Je lui ai ſouvent entendu dire que la choſe qu'il avoit toute ſa vie le plus ſouhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.

La paix fut ſignée à Utrecht en 1713. Le Roi mourut le 1.er Septembre 1715 : M. le Duc d'Orléans fut Régent du Royaume. M. le Maréchal de Berwick fut envoyé commander en Guienne. Me permettra-t-on de dire que ce fut un grand bonheur pour moi, puiſque c'eſt-là où je l'ai connu ?

Les tracaſſeries du Cardinal Al-

beroni firent naître la guerre que M. le Maréchal de Berwick fit ſur les frontieres d'Eſpagne. Le Miniſtere ayant changé par la mort de M. le Duc d'Orléans, on lui ôta le commandement de Guienne. Il partagea ſon temps entre la Cour, Paris & ſa maiſon de Fitz-James. Cela me donnera lieu de parler de l'homme privé, & de donner, le plus courtement que je pourrai, ſon caractere.

Il n'a guere obtenu de graces, ſur leſquelles il n'ait été prévenu : quand il s'agiſſoit de ſes intérêts, il falloit tout lui dire..... Son air froid, un peu ſec, & même quelquefois un peu ſévere, faiſoit que quelquefois il auroit ſemblé un peu déplacé dans notre Nation, ſi les grandes ames & le mérite perſonnel avoient un pays.

Il ne ſavoit jamais dire de ces choſes, qu'on appelle de jolies choſes. Il étoit ſur-tout exempt de ces fautes ſans nombre, que commet-

tent continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes..... Il prenoit preſque toujours ſon parti de lui-même : s'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il n'avoit pas non plus de méfiance ; il ſe regardoit, & ſe connoiſſoit avec le même bon ſens, qu'il voyoit toutes les autres choſes..... Jamais perſonne n'a mieux ſu éviter les excès, ou, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, les pieges des vertus : par exemple, il aimoit les Eccléſiaſtiques ; il s'accommodoit aſſez de la modeſtie de leur état ; il ne pouvoit ſouffrir d'en être gouverné, ſur-tout s'ils paſſoient, dans la moindre choſe, la ligne de leurs devoirs : il exigeoit plus d'eux, qu'ils n'auroient exigé de lui.... Il étoit impoſſible de le voir, & de ne pas aimer la vertu, tant on voyoit de tranquillité & de félicité dans ſon ame, ſur-tout quand on la comparoit aux paſſions qui agitoient ſes ſemblables...

J'ai vu de loin dans les Livres de Plutarque, ce qu'étoient les Grands Hommes : j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils ſont. Je ne connois que ſa vie privée : je n'ai point vu le Héros, mais l'homme dont le Héros eſt parti... Il aimoit ſes amis : ſa maniere étoit de rendre des ſervices, ſans vous rien dire ; c'étoit une main inviſible qui vous ſervoit... Il avoit un grand fond de Religion. Jamais homme n'a mieux ſuivi ces Loix de l'Evangile, qui coûtent le plus aux gens du monde : enfin, jamais homme n'a tant pratiqué la Religion, & n'en a ſi peu parlé..... Il ne diſoit jamais de mal de perſonne : auſſi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués.... Il haïſſoit ces diſputes, qui, ſous prétexte de la gloire de Dieu, ne ſont que des diſputes perſonnelles. Les malheurs du Roi ſon pere lui avoient appris qu'on s'expoſe à faire de grandes fautes, lorſqu'on a trop

de crédulité pour les gens même dont le caractere eſt le plus reſpectable..... Lorſqu'il fut nommé Commandant en Guienne, la réputation de ſon ſérieux nous effraya; mais, à peine y fut-il arrivé, qu'il y fut aimé de tout le monde, & qu'il n'y a pas de lieu où ſes grandes qualités aient été plus admirées.....

Perſonne n'a donné un plus grand exemple du mépris que l'on doit faire de l'argent..... Il avoit une modeſtie dans toutes ſes dépenſes, qui auroit dû le rendre très à ſon aiſe; car il ne dépenſoit en aucune choſe frivole : cependant il étoit toujours arriéré, parce que, malgre ſa frugalité naturelle, il dépenſoit beaucoup. Dans ſes commandemens, toutes les familles Angloiſes ou Irlandoiſes pauvres, qui avoient quelque relation avec quelqu'un de ſa maiſon, avoient une eſpece de droit de s'introduire chez lui; & il eſt ſingulier que cet

homme, qui ſavoit mettre un ſi grand ordre dans ſon armée, qui avoit tant de juſteſſe dans ſes projets, perdît tout cela, quand il s'agiſſoit de ſes intérêts particuliers.....

Il n'étoit point du nombre de ceux, qui tantôt ſe plaignent des auteurs d'une diſgrace, tantôt cherchent à les flatter; il alloit à celui dont il avoit ſujet de ſe plaindre, lui diſoit les ſentimens de ſon cœur, après quoi il ne diſoit rien.....

Jamais rien n'a mieux repréſenté cet état, où l'on ſait que ſe trouva la France à la mort de M. de Turenne. Je me ſouviens du moment où cette nouvelle arriva: la conſternation fut générale. Tous deux ils avoient laiſſé des deſſeins interrompus; tous les deux, une armée en péril; tous les deux finirent d'une mort qui intéreſſe plus que les morts communes: tous les deux avoient ce mérite modeſte, pour lequel on aime à s'attendrir, & que l'on aime à regretter.....

Il laiſſa une femme tendre, qui a paſſé le reſte de ſa vie dans les regrets, & des enfans qui par leur vertu font mieux que moi l'éloge de leur pere.

M. le Maréchal de Berwick a écrit ſes Mémoires ; &, à cet égard, ce que j'ai dit dans l'eſprit des Loix ſur la relation d'Hannon, je puis le dire ici. *C'eſt un beau morceau de l'Antiquité que la relation d'Hannon : le même homme qui a exécuté, a écrit. Il ne met aucune oſtentation dans ſes récits : les grands Capitaines écrivent leurs actions avec ſimplicité, parce qu'ils ſont plus glorieux de ce qu'ils ont fait, que de ce qu'ils ont dit.*

Les Grands Hommes ſont plus ſoumis que les autres à un examen rigoureux de leur conduite : chacun aime à les appeller devant ſon petit tribunal. Les Soldats Romains ne faiſoient-ils pas de ſanglantes railleries autour du char de la victoire ? Ils croyoient

triompher, même des triomphateurs; mais c'eſt une belle choſe pour le Maréchal de Berwick, que les deux objections qu'on lui a faites ne ſoient uniquement fondées que ſur ſon amour pour ſes devoirs.

L'objection qu'on lui a faite, de ce qu'il n'avoit pas été de l'expédition d'Ecoſſe, en 1715, n'eſt fondée que ſur ce qu'on veut toujours regarder le Maréchal de Berwick comme un homme ſans patrie, & qu'on ne veut pas ſe mettre dans l'eſprit qu'il étoit François. Devenu François, du conſentement de ſes premiers Maîtres, il ſuivit les ordres de Louis XIV, & enſuite ceux du Régent de France. Il fallut faire taire ſon cœur, & ſuivre les grands principes : il vit qu'il n'étoit plus à lui : il vit qu'il n'étoit plus queſtion de ſe déterminer ſur ce qui étoit le bien convenable, mais ſur ce qui étoit le bien néceſſaire : il ſut qu'il ſeroit

jugé, il mépriſa les jugemens injuſtes. Ni la faveur populaire, ni la maniere de penſer de ceux qui penſent peu, ne le déterminerent.

Les Anciens, qui ont traité des devoirs, ne trouvent pas que la grande difficulté ſoit de les connoître, mais de choiſir entre deux devoirs. Il ſuivit le devoir le plus fort, comme le deſtin. Ce ſont des matieres qu'on ne traite jamais, que lorſqu'on eſt obligé de les traiter, parce qu'il n'y a rien dans le monde de plus reſpectable qu'un Prince malheureux. Dépouillons la queſtion : elle conſiſte à ſavoir, ſi le Prince, même rétabli, auroit été en droit de le rappeller. Tout ce que l'on peut dire de plus fort, c'eſt que la patrie n'abandonne : mais cela même n'étoit pas le cas ; il étoit proſcrit par ſa patrie, lorſqu'il ſe fit naturaliſer. Grotius, Puffendorf, toutes les voix par leſquelles l'Europe a

parlé, décidoient la queſtion, & lui déclaroient qu'il étoit François, & ſoumis aux Loix de la France. La France avoit mis pour lors la paix pour fondement de ſon ſyſtême politique. Quelle contradiction, ſi un Pair du Royaume, un Maréchal de France, un Gouverneur de Province avoit déſobéi à la défenſe de ſortir du Royaume, c'eſt-à-dire, avoit déſobéi réellement, pour paroître aux yeux des Anglois ſeuls n'avoir pas déſobéi! En effet, le Maréchal de Berwick étoit, par ſes Dignités même, dans des circonſtances particulieres; & on ne pouvoit guere diſtinguer ſa préſence en Ecoſſe d'avec une déclaration de guerre avec l'Angleterre. La France jugeoit qu'il n'étoit point de ſon intérêt que cette guerre ſe fît; qu'il en réſulteroit une guerre qui embrâſeroit toute l'Europe. Comment pouvoit-il prendre ſur lui le poids im-

menſe d'une démarche pareille? On peut dire même que s'il n'eût conſulté que l'ambition, quelle plus grande ambition pouvoit-il avoir, que le rétabliſſement de la Maiſon de Stuart ſur le Trône d'Agleterre? On ſait combien il aimoit ſes enfans. Quels délices pour ſon cœur, s'il avoit pu prévoir un troiſieme établiſſement en Angleterre!

S'il avoit été conſulté pour l'entrepriſe même, dans les circonſtances d'alors, il n'en auroit pas été d'avis: il croyoit que ces ſortes d'entrepriſes étoient de la nature de toutes les autres, qui doivent être réglées par la prudence, & qu'en ce cas, une entrepriſe manquée a deux ſortes de mauvais ſuccès; le malheur préſent, & une plus grande difficulté pour entreprendre de réuſſir à l'avenir.

MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

JE naquis le 21 Août 1670, & dès l'âge de sept ans je fus envoyé en France, 1670.
pour y être élevé dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Le Pere Gough, Prêtre de l'Oratoire, à qui on avoit confié le soin de mon frere, depuis Duc d'Albemarle, & de moi, nous mit à Jully, college de sa Congrégation, où le Duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, avoit pareillement étudié. Ce bon-homme étant mort, l'on nous ôta de là, & nous fûmes au college du Plessis jusqu'en l'année 1684, que le Duc 1684.

1684. d'Yorck voulant nous voir, nous paſsâmes en Angleterre. Le Duc nous préſenta au Roi ſon frere, qui nous fit beaucoup de careſſes, & offrit au Duc de me donner un titre; mais ce Prince ne le voulut pas : ainſi on nous renvoya en France achever nos études, &, par le conſeil du Pere Peters, Jéſuite, on nous mit à la Fleche.

1685. Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, étant mort le 6 Février 1685, (vieux ſtyle) ſon frere le Duc d'Yorck fut incontinent proclamé Roi, ſous le nom de Jacques II. Peu après, le Duc de Monmouth débarqua dans l'oueſt de l'Angleterre avec environ quatre-vingts perſonnes; & ayant été joint par un nombre aſſez conſidérable de gens de la populace, il eut la témérité de prendre le titre de Roi, ſous le faux prétexte que le Roi Charles avoit épouſé ſa mere. Sa royauté ne fut pas de longue durée; car l'armée du Roi, commandée par le Comte de Feversham, le défit à Sed-

gemore, au mois de Juillet : il fut pris, & eut la tête tranchée à Londres. L'on prétend que le Prince d'Orange, qui ſongeoit dès ce temps-là à s'emparer de la Couronne (1), l'avoit encouragé & aſſiſté ſur la promeſſe qu'il lui fit, que, s'il venoit à bout du Roi, il proclameroit le Prince & la Princeſſe d'Orange. Dès que ce Rebelle eut pris le titre de Roi, le Prince d'Orange offrit ſa perſonne & des troupes au Roi, ſon oncle & ſon beau-pere ; mais les ſoupçons, dont on vient de parler, empêcherent qu'on n'acceptât ſa propoſition. 1685.

Le Comte d'Argyle avoit auſſi débarqué en Ecoſſe, & y avoit ramaſſé quelque monde ; mais il fut bientôt battu & pris par le Comte de Dumbarton, puis décapité à Edimbourg. Les troubles de la Grande-Bretagne étant pacifiés, le Roi me fit revenir de la Fleche, & m'envoya à Paris pour y faire mes exercices pendant l'hiver. Au printemps je quittai l'Académie, & m'en allai en Hongrie.

1686. Le ſiege de Bude ayant été réſolu dans le Conſeil de l'Empereur Léopold I, & tout ce qui étoit néceſſaire pour cette entrepriſe étant prêt, le 18 Juin les Ducs de Lorraine & de Baviere, Généraux de l'armée, inveſtirent la ville des deux côtés du Danube; ſavoir, le premier du côté du midi, où eſt ſituée Bude, & l'autre du côté du Nord, où eſt la ville de Peſt, ſéparée de Bude par le Danube. L'on travailla incontinent aux lignes de contrevallation; & dès qu'on eut conſtruit les deux ponts de communication au deſſus & au deſſous de la ville, le Duc de Lorraine rapprocha ſon armée du côté de la baſſe ville; & le Duc de Baviere, ayant paſſé le Danube avec la ſienne, ſe poſta au deſſous de la ville, du côté du château, près d'une montagne appelée de Saint-Gérale. On avoit à peine commencé à tirer du canon contre la baſſe ville, que les Turcs l'abandonnerent & y mirent le feu.

Vers le commencement de Juillet,

on ouvrit la tranchée, & l'on établit des batteries. Du côté de l'attaque du Duc de Lorraine, il y avoit une double enceinte, ſéparée par un foſſé très-profond; deux groſſes tours joignoient & flanquoient les deux enceintes. Par le dehors, il n'y avoit, ni foſſé, ni ouvrage, ni chemin couvert. La breche ayant été faite à la premiere enceinte, on y donna l'aſſaut; mais comme il y avoit peu de troupes commandées pour cette attaque, & que la breche étoit aſſez difficile, on fut bientôt repouſſé. L'on y perdit à la vérité peu de Soldats; mais nombre de Volontaires y furent tués & bleſſés: le Duc de Vejar, Grand d'Eſpagne, étoit du nombre des premiers. L'on attribua cet échec au Felt-Maréchal Comte de Staremberg, qui avoit, en 1683, défendu Vienne contre les Turcs: il étoit créature du Prince Hermand de Bade, Préſident du Conſeil de guerre, lequel haïſſant mortellement le Duc de Lorraine, le traverſoit dans toutes ſes en- 1686.

trepriſes. Par bonheur, peu de jours après
1686. cette attaque, Staremberg fut bleſſé, & obligé de ſe faire tranſporter à Vienne : ainſi le Duc de Lorraine n'eut plus à l'armée d'ennemis domeſtiques qui puſſent le traverſer.

On rapprocha les batteries, qu'on augmenta de pluſieurs groſſes pieces ; mais toutefois les breches ne ſe trouverent entiérement praticables, que le 27 de Juillet. Alors le Duc de Lorraine, ne voulant point tomber dans les inconvéniens du premier aſſaut, ordonna dix mille hommes pour l'attaque, & ſe tranſporta lui-même à la tête de la tranchée, afin de tout voir & d'être plus à portée de donner les ordres néceſſaires. Les Turcs, de leur côté, qui ne pouvoient ignorer notre deſſein, attendu le grand nombre de troupes qu'ils voyoient arriver à la tranchée, firent tous les préparatifs imaginables pour une vigoureuſe réſiſtance. L'attaque commença ſur le midi, & dura pendant ſix heures :

jamais on ne vit plus de courage qu'il en parut ce jour-là de part & d'autre. 1686.
Les Chrétiens, malgré la grêle de balles, de fleches, de grenades, de pots & sacs à poudre, & douze mines ou fougasses, s'efforçoient de se loger; mais les Turcs les obligeoient de plier, lorsque le Duc de Lorraine sortit de la tranchée, l'épée à la main, & ranimant par sa présence le courage des troupes presque rebutées, les ramena à la breche, dont elles s'emparerent, & se logerent sur la premiere enceinte: on fit aussi un logement sur la partie des deux tours, qui joignoit la premiere enceinte. Les Turcs conserverent la partie opposée, par le moyen d'un retranchement considérable de poutres & de palissades qu'ils y avoient fait. L'on compte que les Chrétiens eurent en cette occasion environ quinze cents hommes de tués & autant de blessés. Le Duc de Lorraine y perdit un Aide-de-camp, sur lequel il s'appuyoit, en montant à la breche.

1686. Le Duc de Baviere attaqua en même temps une tour du château : il s'y logea ; mais les Turcs ne laiſſerent pas que de ſe maintenir dans le reſte du château, pendant tout le ſiege, ſans que jamais on les en pût chaſſer.

L'on fit des batteries ſur les deux tours & ſur la courtine, pour faire breche à la ſeconde enceinte, & miner les retranchemens des Turcs ; & lorſqu'on crut que l'artillerie avoit fait ſon effet, l'on donna ſucceſſivement deux aſſauts, où l'on fut toujours repouſſé avec perte. L'on tenta, avec auſſi peu de ſuccès, de mettre le feu aux poutres & paliſſades, dont étoit compoſé le retranchement des tours : à meſure que le bois commençoit à être conſommé, les Turcs en remettoient d'autres. Enfin, ne ſachant comment venir à bout d'entrer dans la place, on fit une nouvelle batterie ſur la courtine, à la droite de l'attaque du Duc de Lorraine. Le mur étoit foible de ce côté-là, & l'on n'y trouva

qu'une ſeule enceinte : ainſi en très-peu de jours la breche fut faite, & pour ne pas donner le temps aux Turcs de faire de nouveaux retranchemens, on réſolut de donner l'aſſaut général ; ce qui fut executé le 2 du mois de Septembre. La réſiſtance fut très-foible, & la breche emportée preſqu'auſſi-tôt qu'attaquée : le Viſir & le Pacha furent tués ſur la breche, & tout ce qui ſe trouva dans la ville fut paſſé au fil de l'épée, excepté environ mille perſonnes de tout ſexe. L'Aga des Janiſſaires, qui s'étoit ſauvé au château, dont le Duc de Baviere ne put jamais s'emparer, s'y rendit à diſcrétion, avec cinq cents Janiſſaires, le reſte de douze mille qu'ils étoient au commencement du ſiege. 1686.

Pour ne pas interrompre la relation de ce qui regarde les différentes attaques, je n'ai point fait mention de ce qui ſe paſſoit en campagne : le voici en deux mots. Le Grand Viſir s'avança avec quatre-vingt mille hommes, pour tâcher

1686. de ſecourir la place, & vint camper ſur une hauteur vis-à-vis de notre camp: il fit pluſieurs tentatives par de petits détachemens; mais l'entrée d'un petit nombre de Turcs dans la place, n'étoit pas ſuffiſante; ainſi il réſolut de faire un effort conſidérable. Pour cet effet, il deſcendit un jour, avec toute ſon armée, dans une grande plaine, entre les deux camps, comme s'il vouloit donner bataille. Notre armée ſortit auſſi-tôt des lignes, pour le mieux recevoir; mais tout d'un coup, à la faveur de quelques fonds qui ſe trouvoient ſur la gauche, il fit couler ſix mille Janiſſaires, & quatre mille Spahis, leſquels, avec une diligence extrême, gagnerent le haut d'une montagne fort près de nos lignes. Le Duc de Lorraine n'eut que le temps d'envoyer le Général Dunewald, avec trente-un eſcadrons, pour s'oppoſer aux Turcs; car nos lignes étoient alors dégarnies. Dunewald arriva juſte en même temps que les Infideles, qui le char-

gerent d'abord avec leur cavalerie : elle fut battue ; après quoi il chargea l'infanterie, qu'il diſperſa, & en tua deux mille ſur la place. Pendant cette action, les deux armées étoient en halte, comme pour attendre l'événement de ce qui ſe paſſoit à la montagne. Dès que le Duc de Lorraine eut appris le ſuccès, il fit ébranler toute l'armée, pour marcher à celle des Turcs ; mais ceux-ci, voyant leur projet échoué, ne jugerent pas à propos de hazarder la bataille ; ainſi ils firent demi-tour à droite, & ſe retirerent au petit pas ſur la montagne de leur ancien camp : ce que voyant le Duc de Lorraine, il fit halte & rentra auſſi dans ſes lignes ; car quand une fois les Turcs ſe retirent, il ſeroit non-ſeulement inutile, mais très-dangereux de les ſuivre, vû qu'on ne peut ſe flatter de les atteindre, & que, pour peu que l'on dérange ſes rangs, ils reviennent avec une telle précipitation & une telle furie, que 1686.

les meilleures troupes courent risque
1685. d'en être culbutées.

Les Turcs, voyant que la place étoit prise, se retirerent du côté d'Esseck, & le Duc de Lorraine envoya un détachement qui se rendit maître de Ségedin, par où finit la campagne.

Pendant le siege, il arriva une chose remarquable : le magasin à poudre, qui étoit près du château, sauta en l'air, ruina partie du château, & fit une breche trés-considérable dans le rempart; mais nous n'en pûmes profiter, attendu qu'elle se trouva du côté de la riviere, & qu'ainsi nous ne pouvions y arriver. Le bruit fut épouvantable, toutes les vitres à une lieue à la ronde furent cassées, & il y eut des pans de muraille d'une grosseur énorme jetés de l'autre côté du Danube. Je ne peux dire combien il y avoit de poudre; mais la quantité en devoit être très-grande, car c'étoit le magasin de toute la Hongrie. Je n'ai jamais pu sa-

voir comment le feu s'y étoit mis : il y en a qui prétendent que ce fut par le moyen d'un incendiaire que les Chrétiens y avoient envoyé ; d'autres croient que ce fut un pur effet du hasard ; au moins est-il certain que personne ne parut depuis pour en solliciter la récompense. 1686.

Le Général Mercy, neveu de ce fameux Général du même nom, qui fut tué à Nortlingue, reçut, durant le siege, un coup de sabre à la tête, dont il mourut au bout de trois semaines, généralement regretté de tout le monde, & sur-tout du Duc de Lorraine, qui connoissoit sa valeur & ses talens pour la guerre. La campagne finie, je retournai en Angleterre.

Après avoir passé l'hiver à la Cour de Londres, je fus créé Duc de Berwick ; auparavant je ne m'appelois que M. Fitz-James : je retournai au printemps en Hongrie. L'Empereur me donna une commission de Colonel, pour comman- 1687.

1687. der le régiment de Cuiraſſiers de Taaff: celui-ci étoit alors Lieutenant général de Cavalerie, homme de beaucoup d'eſprit, & le favori du Duc de Lorraine. Il étoit Irlandois de naiſſance, & frere du Comte de Carlingford (*a*); il avoit été Page de l'Empereur, &, par ſon mérite, avoit trouvé le moyen de ſe faire un établiſſement conſidérable à la Cour de Vienne. Après la mort du Duc de Lorraine, il eſt toujours reſté auprès des enfans de ce Prince, en qualité de leur Gouverneur; & quand, par la paix de Riſwick, le Roi Très-Chrétien rendit la Lorraine, il y vint avec le jeune Duc, qui le fit ſon Grand-Maître & ſon premier Miniſtre : il étoit de plus Felt-Maréchal de l'Empereur, & Chevalier de la Toiſon d'or. C'étoit un des Seigneurs de l'Europe, des plus agréables; il poſſédoit parfaitement les Belles-

(*a*) Ce Comte de Carlingford ayant été tué à la Boyne, il lui ſuccéda dans le titre.

Lettres, & étoit grand homme de cabinet, mais peu eſtimé à la guerre. J'ai cru devoir parler de ce Général Taaff, d'autant que le Roi d'Angleterre m'avoit adreſſé à lui, & qu'il avoit la bonté de prendre ſoin de moi. 1687.

L'armée étant aſſemblée, nous marchâmes ſur la Drave, que la Cour de Vienne avoit ordonné qu'on paſsât pour aller combattre les troupes campées ſous Eſſeck. Le Duc de Lorraine avoit inutilement repréſenté le ridicule de ce projet, & le danger où l'on expoſeroit l'armée. Les ordres étoient ſi précis, qu'il y fallut obéir; & il y a lieu de croire que les ennemis de ce Prince avoient principalement en vue de le perdre. Quoi qu'il en ſoit, nous paſsâmes la Drave après beaucoup de temps qu'il nous fallut employer, tant pour faire les paſſages au travers d'une lieue de marais, que pour conſtruire notre pont de bateaux. Nous marchâmes enſuite à l'armée Turque, retranchée ſous Eſſeck;

1687. mais après avoir bien visité la situation & la force de leur camp, & après avoir perdu beaucoup de monde par le feu de leur artillerie, que nous essuyâmes pendant un jour & demi, nous jugeâmes qu'il n'étoit pas possible de les attaquer avec espérance de succès; ainsi nous repassâmes la Drave, & vînmes camper sur le Danube, à Mohats. De là nous résolûmes de marcher vers Cinq-Eglises, afin d'y trouver des vivres qui nous manquoient. Dès que les Turcs, qui avoient aussi repassé la Drave, nous virent en marche, ils nous attaquerent. La bataille ne dura pas plus de deux heures : la cavalerie des Infideles plia la premiere, & ensuite on attaqua leur infanterie, qui d'abord fit assez de résistance; mais enfin on les enfonça. On poursuivit les Turcs jusqu'au pont d'Essek; on leur tua dix mille hommes, sans compter ce qui se noya dans la Drave. L'on fit environ dix mille prisonniers; toute leur artillerie & tout

leur bagage furent pris. Notre perte ne fut pas conſidérable ; je ne crois pas qu'elle montât à deux mille hommes, tant tués que bleſſés. Le Duc de Mantoue qui étoit Volontaire, ne courut pas grand riſque ; car dès qu'il vit les Turcs s'avancer pour nous attaquer, il ſe retira ſur la montagne de Harſan, où nous avions placé notre bagage : à la vérité il y eut quelques momens de peur ; car un corps de Tartares, qui s'étoit coulé par notre droite, venoit à toutes jambes pour tomber ſur les bagages : mais heureuſement pour le Séréniſſime Duc, le Général Taaff prit quelques eſcadrons de la ſeconde ligne, qu'il mit en potence, pour les couvrir ; ainſi les Tartares s'en retournerent (*a*). 1687.

(*a*) Il s'appeloit Ferdinand-Charles, & étoit fils de Charles III, Duc de Mantoue, & d'Iſabelle-Claire, fille de l'Archiduc Léopold. Il a été le dernier de ſa race, &, après ſa mort, l'Empereur s'eſt emparé du Duché de Mantoue. Il y a apparence que le Maréchal de Berwick

1687. Cette bataille fut donnée près de Mohats, dans le même terrein où fut autrefois défait par les Turcs, Louis, Roi de Hongrie, qui y périt avec toute ſon armée.

Après cette victoire, l'armée paſſa le Danube, & ſe rendit maîtreſſe de tout le plat-pays de l'autre côté de ce fleuve, juſqu'en Tranſilvanie. Après quoi finit la campagne; car le Duc de Lorraine n'avoit aucuns préparatifs quelconques

---

ne l'auroit pas cenſuré de la ſorte, ſi ſa lâcheté n'eût été très notoire, & s'il ne ſe fût rendu la fable de l'armée. Voici ce qu'on lit de lui à cette même occaſion, dans la Vie du Prince Eugene : » Pendant que ces choſes ſe paſſoient, (les premieres eſcarmouches) le Duc de Mantoue demanda au Général Caprara, quel étoit l'endroit où l'on pourroit le plus commodément voir le combat. Caprara lui montra le mont Harſan. Le Duc s'y rendit au plus vîte, & ne le quitta qu'après que la bataille fut finie. On en fit des railleries, & les Soldats donnerent à ce mont le nom de *Miroir de la valeur Mantouane*, nom qu'il a conſervé juſques aujourd'hui. «

pour faire des ſieges, de maniere que le profit de cette défaite ſe termina à peu de choſe. L'Empereur, à mon retour à Vienne, me fit Sergent général de bataille, c'eſt-à-dire, Maréchal de Camp. 1687.

Il ne ſera pas hors de propos de parler ici du caractere du Duc de Lorraine, d'autant qu'il n'en ſera plus queſtion dans le reſte de ces Mémoires, & qu'il ne ſeroit pas raiſonnable d'omettre ce qui regarde un ſi grand homme. C'étoit un Prince éminent par ſa prudence, ſa piété & ſa valeur; auſſi habile, qu'expérimenté dans le commandement des armées; également incapable d'être enflé par la proſpérité, comme d'être abattu par l'adverſité; toujours juſte, toujours généreux, toujours affable. A la vérité, il avoit quelquefois des mouvemens vifs de colere; mais dans l'inſtant la raiſon prenoit le deſſus, & il en faiſoit ſes excuſes. Sa droiture & ſa probité ont paru, lorſque, ſans conſidérer ce qui pouvoit lui être perſonnellement

avantageux, il s'oppoſa en 1688 à la
1687. guerre que l'Empereur méditoit contre la France, quoique ce fût l'unique moyen pour être rétabli dans ſes Etats. Il repréſenta fortement qu'il falloit préférer le bien général de la Chrétienté à des inimitiés particulieres; & que, ſi l'on vouloit employer toutes ſes forces en Hongrie, il oſeroit preſque répondre de chaſſer les Turcs de l'Europe, dans peu de campagnes. Son avis ne fut pas ſuivi; mais il n'en eſt pas moins louable. Il avoit épouſé la veuve de Michel, Roi de Pologne, & ſœur de l'Empereur Léopold, dont il a eu une nombreuſe lignée. Il mourut au commencement de l'année 1690 (a).

(a) Ce Prince mourut à Velz, près de Lintz, le 17 Avril 1690, âgé d'environ quarante-huit ans. Il écrivit, en mourant, à l'Empereur Léopold ſon beau-frere, la lettre ſuivante:

» Sacrée Majeſté, ſuivant vos ordres, je ſuis » parti d'Inſpruck, pour me rendre à Vienne; » mais je ſuis arrêté ici par un plus grand

Quand je retournai de Vienne en Angleterre, je paſſai par la Flandre Eſpagnole, dont le Marquis de Gaſtanaga étoit Gouverneur, homme de très-bonne mine, d'une converſation agréable, & qui vivoit avec plus de magnificence que pluſieurs Rois de l'Europe. Il me reçut avec tous les égards & toute la politeſſe imaginable, & pendant quinze jours qu'il me retint à Bruxelles, ce ne furent que fêtes & divertiſſemens de toutes ſortes. A mon retour, le Roi me donna le Gouvernement de Portſmouth & de la Province de Southampton, qu'il venoit d'ôter au Lord Ganesborough. L'on m'avoit, pendant l'été, conféré le régiment d'Infanterie du Lord Ferrers, & 1687.

» Maître. Je vais lui rendre compte d'une vie
» que je vous avois conſacrée toute entiere.
» Souvenez-vous que je quitte une épouſe qui
» vous touche, des enfans à qui je ne laiſſe
» que mon épée, & des ſujets qui ſont dans
» l'oppreſſion. «

l'hiver j'eus auſſi le régiment des Gardes
1687. à cheval du Comte d'Oxford.

Je reſtai cette année en Angleterre ;
1688. pendant l'été. Le Roi fit un camp ſur la Bruyere de Hounſlow, à dix mille de Londres. Nous y avions environ quatre mille hommes.

La Reine accoucha le 20 Juin, dans le Palais Saint-James, d'un Prince, qui fut dans l'inſtant, ſelon les uſages du Royaume, créé Prince de Galles. La Reine Douairiere, le Chancelier, & tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſidérables à la Cour & à la Ville, ſe trouverent dans la chambre de la Reine, lors de ſa naiſſance ; le Roi ayant eu ſoin d'ordonner qu'on les avertît : la Princeſſe de Danemarck, fille du Roi, étoit abſente, & l'on croit qu'elle alla exprès aux eaux de Bath, afin de ne pas être à l'accouchement.

Le Prince d'Orange envoya le Comte de Quileſtein faire au Roi ſes complimens en forme : mais en même temps

très-fâché de ſe voir éloigné de la Couronne, par la naiſſance du Prince, il employa par-tout des Emiſſaires pour inſinuer que cet enfant n'étoit pas né de la Reine, & que les Catholiques l'avoient ſuppoſé, afin de donner au Trône un héritier de leur Religion. Il n'y eut ſortes de menſonges, d'impoſtures, d'artifices, dont on ne ſe ſervît, pour tâcher de rendre cette calomnie probable; & le ſilence de la Princeſſe de Danemarck, ſur cette matiere, étoit une augmentation de ſoupçons. Elle avoit d'autant plus de tort, qu'elle ſavoit mieux que perſonne la vérité de la groſſeſſe de la Reine, ayant pluſieurs fois mis la main ſur le ventre nu de la Reine, & ſenti l'enfant remuer. Il eſt vrai que, depuis la révolution, elle a écrit au Roi ſon pere, pour demander pardon de tout ce qu'elle avoit commis contre lui; mais ce ſont de vaines paroles, qui n'ont point réparé les malheurs de ſa famille. 1688.

Les motifs que je viens de marquer,

déterminerent le Prince d'Orange à en-
1688. vahir l'Angleterre ; mais il prit pour prétexte les prieres de toute la Nation, qui l'avoit, disoit-il, fait solliciter de venir sauver les Loix, la Religion & la liberté, du danger évident où elles étoient. Sur les bruits de l'armement qui se faisoit en Hollande, le Roi de France, persuadé que cela regardoit l'Angleterre, fit offrir au Roi, & troupes & flottes : mais ce Prince, trompé par le Comte de Sunderland, son premier Ministre, répondit toujours que cet armement ne le regardoit pas, & qu'en tout cas il n'avoit besoin que de ses sujets pour se défendre. Le Marquis d'Albeville, Envoyé d'Angleterre en Hollande, écrivoit continuellement au Comte de Sunderland, pour informer le Roi des préparatifs que faisoit le Prince d'Orange, & pour l'assûrer que c'étoit pour une descente en Angleterre. Le Comte, pour toute réponse, le traitoit de visionnaire. Enfin Albeville, lassé d'écrire en vain,

&

& pénétté de zele, paſſa lui-même la mer, pour répéter au Roi, de bouche, tout ce qu'il avoit déjà mandé par lettres. Le Comte le fit réprimander par le Roi, d'être venu ſans permiſſion, & il eut ordre de s'en retourner incontinent. A la vérité, il eut la ſatisfaction de rendre compte au Roi, de tout ce qu'il ſavoit; mais on n'y fit pas toute l'attention convenable, quoique l'on ne pût plus diſconvenir que le Prince d'Orange n'eût deſſein ſur l'Angleterre. 1688.

Skelton, Envoyé d'Angleterre en France, convaincu du danger où étoit le Roi ſon maître, avoit engagé le Roi Très-Chrétien à déclarer aux Etats Généraux, que, s'ils faiſoient aucun acte d'hoſtilité envers le Roi de la Grande-Bretagne, il le regarderoit comme une déclaration de guerre contre lui : ſur quoi, comme Skelton avoit agi en cela ſans ordre, Sunderland le fit non-ſeulement rappeller, mais à ſon retour mettre à la tour de Londres.

1688. Le Pape Innocent XI, l'Empereur & le Roi d'Eſpagne, étoient d'intelligence avec le Prince d'Orange, ſur l'invaſion préméditée ; cela dans la vue d'obliger le Roi d'Angleterre à renoncer à l'alliance qu'il avoit avec la France, & à ſe joindre à la Ligue nouvellement faite à Ausbourg, contre cette Nation. Leur intention ne fut jamais pourtant de détrôner le Roi d'Angleterre ; & pour preuve, Dom Pedro Ronquillo, Ambaſſadeur d'Eſpagne à Londres, dans une Audience particuliere qu'il demanda exprès, fit entrevoir clairement au Roi, que l'orage le menaçoit ; mais en même temps l'aſsûra, au nom de la Maiſon d'Autriche, que, s'il vouloit entrer dans la Ligue, il n'y auroit plus rien à craindre pour lui, & que tout l'effort ſe tourneroit contre la France. La réponſe du Roi, quoique peu conforme à ce que la politique auroit peut-être pu exiger de lui dans les circonſtances préſentes, fut ſelon la droiture de ſon cœur & de ſa

conſcience. Il aſsûra l'Ambaſſadeur qu'il avoit intention de vivre bien avec tout le monde, & de ne ſe départir jamais des regles de l'équité & de la juſtice; que par ces mêmes regles, il ne pouvoit rompre avec un Prince ſon parent & ſon allié, de qui il n'avoit jamais reçu que des amitiés. Ronquillo le preſſant fortement, & lui faiſant enviſager les malheurs où il alloit être expoſé, s'il perſiſtoit dans cette réſolution, le Roi lui répondit qu'il perdroit plutôt ſa Couronne, que de jamais commettre une action injuſte. 1688.

Le Roi Très-Chrétien, informé de la Ligue faite contre lui, & des deſſeins qu'avoit formés le Prince d'Orange, crut qu'il devoit prendre des meſures d'avance contre ſes ennemis, & ſur-tout ſe garantir contre les entrepriſes des Allemands. Pour cet effet, le Dauphin, au mois de Novembre, aſſiégea Philisbourg, dont il ſe rendit maître, & par-là couvrit entiérement l'Alſace. Ce n'étoit

pourtant pas ce qu'il y avoit de mieux à
1688. faire : car ſi le Dauphin, au lieu d'aller ſur le Rhin, eût attaqué Maëſtricht, les Hollandois, alarmés de voir la guerre portée dans leur pays, n'auroient jamais permis au Prince d'Orange de paſſer en Angleterre avec leurs troupes, en ayant beſoin pour la défenſe de leurs propres frontieres.

Au mois d'Octobre, le Prince d'Orange, ayant fait voile des côtes de Hollande, paſſa avec ſa flotte à la vue de celle du Roi, mouillée au Boy-due-Nore, à l'embouchure de la Tamiſe. Pluſieurs perſonnes ont cru que c'étoit par mauvaiſe volonté que Milord Dartmouth, Amiral de la flotte, ne ſuivit pas celle du Prince d'Orange ; mais j'ai ſu du Chevalier Strickland, Vice-Amiral de Dartmouth, & très-honnête homme auſſi bien que très-habile marin, que les vents ne permettoient pas à la flotte de pouvoir ſortir d'où elle étoit, à cauſe de certains bancs de ſables.

Ce même Dartmouth a fait voir depuis, qu'il étoit fidele ſujet, étant mort dans la tour de Londres, où le Prince d'Orange, devenu Roi, l'avoit enfermé, le ſoupçonnant avec raiſon d'être attaché à ſon véritable Souverain. En effet, le Roi l'avoit comblé de faveurs; il l'avoit fait Grand-Ecuyer d'Angleterre, & Grand-Maître de l'Artillerie. Il avoit auſſi été fait Lord par le Roi Charles, à ſa recommandation. 1688.

Le Roi ayant eu avis que le Prince d'Orange étoit débarqué à Torbay dans l'Oueſt de l'Angleterre, réſolut de marcher à lui pour le combattre; & pour cet effet il ordonna que le rendez-vous général de l'armée ſeroit à Salisbury.

J'étois alors à Portſmouth, mon Gouvernement, & j'y reçus ordre d'aller à Salisbury prendre le commandement des troupes qui s'y aſſembloient. Cependant Milord Cornbury, fils aîné du Comte de Clarendon, & par conſéquent couſin-germain des Princeſſes d'Orange & de

1688. Danemarck, y étoit arrivé le premier; &, comme le plus ancien Colonel, ſe trouva, par mon abſence, Commandant du quartier. Il voulut profiter de l'occaſion pour mener au Prince d'Orange les quatre régimens de Cavalerie & de Dragons qui y étoient. Le ſieur de Blathwayt, Secrétaire de la guerre, pour favoriſer ce projet, avoit exprès diffré pendant pluſieurs jours de m'envoyer l'ordre du Roi. Cornbury donc ſuppoſant avoir reçu des ordres de la Cour, pour s'approcher plus près des ennemis, ſe mit en marche, & craignant que je ne le joigniſſe, il marcha nuit & jour, faiſant ſeulement quelquefois de petites haltes, pour rafraîchir les chevaux. Le Prince d'Orange, à qui il avoit donné avis de ſa marche, envoya au devant de lui un gros détachement de cavalerie; & dès que Cornbury l'eut apperçu, il l'alla joindre avec quelques Officiers à qui il avoit donné le mot: mais le gros des troupes ſe voyant ſur-

pris & trahi par les Chefs, ſe retira au galop. 1688.

J'étois arrivé, peu de jours auparavant, à Salisbury, d'où ayant trouvé les troupes parties, je les ſuivis & arrivai à Warminſter (je crois que c'eſt le nom du Bourg) le ſoir de cette trahiſon. J'y fus réveillé vers le minuit par un grand bruit que j'entendis dans la rue; & ayant mis la tête à la fenêtre, je vis paſſer beaucoup de gens qui crioient : *Les ennemis* : ſur quoi je montai promptement à cheval; & étant ſorti du bourg, je ralliai les fuyards, & ramenai à Salisbury les quatre régimens, qui ne ſe trouverent diminués que d'environ cinquante Cavaliers ou Dragons, & d'une douzaine d'Officiers.

Il eſt à remarquer que, malgré l'invitation & les promeſſes de nombre de Seigneurs, le Prince d'Orange fut pendant plus de quinze jours, après être débarqué, ſans que perſonne l'allât joindre; de maniere qu'il commença à craindre

1688. pour la réuſſite de ſon entrepriſe, & délibéra même dans ſon Conſeil, s'il ne ſe rembarqueroit pas : toutefois s'étant déterminé d'attendre encore quelque temps, il vit avec plaiſir arriver Milord Colcheſter, Lieutenant des Gardes du Corps du Roi; & peu de temps après, l'aventure du Milord Cornbury étant ſurvenue, il ne ſongea plus qu'à profiter des mauvaiſes diſpoſitions où étoit la Nation contre le Roi.

Le Roi étant arrivé à Salisbury, avoit donné ſes ordres pour que l'on ſe tînt prêt à marcher en avant ; mais ayant appris qu'il y avoit nombre de mal-intentionnés dans l'armée, & qu'il étoit à craindre, qu'en s'approchant de l'ennemi, il ne ſe trouvât abandonné de la plupart, il prit le parti de retourner à Londres. Le Prince Georges de Danemarck, les Ducs de Grafton & d'Ormond, Milord Churchill, & pluſieurs autres, quitterent le Roi, & paſſerent au Prince d'Orange.

Le Roi me donna la Compagnie des

Gardes-du-Corps, vacante par la dé- 1688.
fertion du Lord Churchill, mon oncle : le régiment des Gardes à cheval, que j'avois, fut donné au Comte d'Arran, fils aîné du Duc d'Hamilton.

Le Roi, en partant de Londres, avoit envoyé le Prince de Galles à Portſmouth, pour y être plus en sûreté ; & lorſqu'il réſolut de retourner de Salisbury à Londres, il envoya ordre à Milord Dover, Capitaine des Gardes-du-Corps, qui accompagnoit le Prince, de le mener en France ; & pour cet effet ſigna l'ordre pour que Milord Dartmouth, qui étoit mouillé avec la flotte à Spithéad, paſsât le Prince. Dartmouth refuſa de le faire, diſant qu'il falloit un ordre en forme du Conſeil, pour le diſculper envers la Nation de haſarder l'héritier préſomptif de la Couronne hors du Royaume ; mais ſa véritable raiſon étoit, qu'il n'avoit plus que le nom d'Amiral, & qu'il craignoit que, ſi le Prince étoit embarqué, la flotte, toute dévouée au Prince

d'Orange, ne le livrât aux ennemis :
1688. ainſi le Prince fut ramené à Londres, où le Roi arriva pareillement.

Quoique je vouluſſe cacher les fautes qu'a commiſes Milord Churchill, je ne puis paſſer ſous ſilence une circonſtance aſſez remarquable. Le Roi devoit, de Salisbury, aller dans mon carroſſe viſiter le quartier que commandoit le Major Général Kirck : un prodigieux ſaignement de nez, qui prit tout d'un coup au Roi, l'en empêcha ; & l'on prétend que la partie étoit faite, & les meſures priſes par Churchill & Kirck, pour livrer le Roi au Prince d'Orange : mais cet accident détourna le coup.

La Princeſſe de Danemarck, ayant ſu que le Roi revenoit de Salisbury, & que ſon mari étoit paſſé aux ennemis, s'enfuit de Londres à Nottingham, accompagnée de l'Evêque de Londres, de Madame de Churchill & de Madame de Berkley : beaucoup de Nobleſſe s'empreſſerent de toutes parts à ſe

rendre auprès d'elle ; le tout ſur le pré-
texte que l'Egliſe étoit en danger, & 1688.
que le Roi vouloit introduire le pa-
piſme & le pouvoir arbitraire. Il eſt vrai
qu'en pluſieurs occaſions on avoit agi
avec peut-être trop peu de circonſpec-
tion, & que par-là on avoit donné lieu
à de fauſſes imaginations : il eſt certain
auſſi, qu'indépendamment du zele indiſ-
cret de quelques Catholiques, le Comte
de Sunderland y avoit plus contribué que
perſonne ; & cela, dans la vue de ruiner
le Roi, & de préparer les eſprits pour
les entrepriſes du Prince d'Orange,
qui l'avoit gagné depuis long-temps.
Mais, quoi qu'il en ſoit, l'on peut aſ-
ſûrer, que, malgré quelques démarches
irrégulieres qu'on ne peut totalement
excuſer, beaucoup de ce qu'on diſoit
étoit outré, & que la Nation n'avoit ja-
mais été ſi floriſſante que ſous ce regne.

Le Roi ſe voyant trahi & abandonné
par ſes enfans, & par ceux en qui il
avoit le plus de confiance, crut que la

1688. voie de négociation convenoit mieux que celle des armes ; mais qu'avant tout, il falloit mettre la Reine & le Prince en lieu de ſûreté. Il les fit donc embarquer ſecrétement, & conduire en France par Meſſieurs de Lauſun & de Saint-Victor, deux François qui ſe trouvoient pour lors à Londres. Après cette démarche, il députa au Prince d'Orange trois Seigneurs ; ſavoir, les Comtes de Nottingham & de Godolphin, avec le Marquis d'Halliſax, Chef de l'Ambaſſade. Le Prince d'Orange, pour toute réponſe, dit qu'il alloit s'approcher de Londres, afin d'être plus à portée de traiter ; & en effet il continua ſa marche à la tête de ſon armée : ſur quoi le Roi jugeant de la mauvaiſe volonté du Prince d'Orange, & craignant d'être arrêté, prit le parti de ſe déguiſer & de ſe ſauver en France ; mais en chemin il fut arrêté par la populace, auprès de Feversham, & ayant été obligé de ſe découvrir, pour éviter leurs emportemens, (car ils le

prenoient pour un Prêtre, auſſi bien que le Chevalier Hales qui ſeul l'accompagnoit,) il fut traité avec reſpect; enſuite il fit venir de Londres le Comte de Feversham, avec un détachement de Gardes-du-Corps, & y retourna dans ſes carroſſes. En paſſant par la ville pour aller à Whitehall, le peuple s'empreſſoit en foule pour le voir, & crioit, *Vive le Roi*, avec toutes les démonſtrations de la plus grande joie: le ſoir il y eut partout des illuminations. Ces marques d'amitié des Bourgeois de Londres déplurent au Prince d'Orange, & il réſolut d'éloigner le Roi, crainte que ſa préſence ne fût un obſtacle à ſes vaſtes deſſeins. En effet, le Roi lui ayant, auſſi-tôt après ſon retour, envoyé un meſſage à Windſor où il étoit arrivé, eut pour réponſe, que les affaires préſentes requérant ſa préſence à Londres, il ne convenoit pas que le Roi s'y trouvât en même temps, & qu'ainſi Sa Majeſté eût à choiſir l'endroit où Elle ſe voudroit retirer. Le Roi choiſit la ville de Rocheſter. 1688.

Pendant ce temps, les Gardes Bleues du
1688. Prince d'Orange étoient venues prendre poſte à Whitehall, & les Gardes Angloiſes eurent ordre de ſe retirer : à quoi le Roi leur ordonna d'obéir. Le Roi, accompagné d'un détachement des Gardes du Corps du Prince d'Orange, ſe rendit à Rocheſter par eau : j'y arrivai deux jours après, ayant un peu auparavant, par ordre du Roi, rendu au Prince d'Orange la ville de Portſmouth. Il m'auroit été bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de défendre cette place; car, quoique je fuſſe aſſez aſſûré de ma garniſon, conſiſtant en deux mille cinq cents hommes de pied, & cinq cents Dragons, je n'avois aucun magaſin de vivres, & je ne pouvois en trouver, à cauſe que par mer j'étois bloqué par la flotte qui ne vouloit laiſſer entrer aucun bâtiment dans le port; & du côté de terre M. Norton, Colonel du temps de Cromwell, ayant aſſemblé les Milices du pays, s'étoit poſté ſur les hauteurs de Portſdowne, & par-là barroit l'entrée

& la ſortie de la petite iſle de Portſ-
mouth. J'avois été à bord de Milord Dart- 1688.
mouth, pour lui repréſenter la néceſſité où j'étois, par rapport aux vivres, & l'importance de m'en faire avoir pour conſerver la place : il me répondit, les larmes aux yeux, qu'il convenoit de tout ce que je lui diſois, & que de ſon côté il n'y avoit rien qu'il ne fît pour le ſervice du Roi ; mais qu'il n'étoit pas plus maître de la flotte, que moi ; qu'il y étoit véritablement priſonnier, quoiqu'en apparence on vînt lui rendre les reſpects dus à un Amiral ; que c'étoit le Chevalier Berry, ſon Contre-Amiral, qui étoit le maître ; & qu'ainſi tout ce qu'il pouvoit me conſeiller de mieux, c'étoit de ne plus revenir à bord, crainte qu'on ne m'arrêtât. Je fus donc obligé de convenir avec Norton, que je ne ferois aucun acte d'hoſtilité, pourvu qu'il permît que les payſans vinſſent au marché à l'ordinaire ; car nous ne vivions qu'au jour la journée. Le Roi avoit bien ordonné ;

en partant de Salisbury, qu'un vaiſſeau
1688. chargé de vivres, qui étoit à Southampton, vînt à Portſmouth; mais le Chevalier Berry l'avoit ſaiſi, ſous prétexte que la flotte en manquoit.

J'arrivai le ſoir à Rocheſter, & le Roi me dit de reſter à ſon coucher. Après qu'il fut déshabillé, & que tout le monde fut congédié, il reprit ſes habits, & ſortant par une porte dérobée, qui étoit dans ſa chambre, il gagna le bord de l'eau, & s'embarqua dans une grande chaloupe que Travagnon & Macdonnel, deux Capitaines de vaiſſeaux, dont les navires étoient dans la riviere, lui avoient préparée: il n'avoit avec lui que ces deux Officiers, Hidolph, Gentilhomme de la chambre, Labadye, Valet de chambre, & moi. Nous débarquâmes la nuit d'après à Ambleteuſe, d'où le Roi ſe rendit à Saint-Germain: la Reine & le Prince de Galles y étoient arrivés quelques jours auparavant.

Le Roi m'avoit dépêché de Bou-

logne à Verſailles, pour donner part au Roi Très-Chrétien de ſon arrivée en France, & lui demander retraite dans ſon Royaume. J'en fus reçu avec toute la politeſſe & l'amitié imaginables; & il étoit aiſé de voir par ſes diſcours, que ſon cœur parloit autant que ſa langue. 1688.

Dès que le Prince d'Orange apprit le départ du Roi, & ſon arrivée en France, il convoqua une Convention, où aſſiſterent tous les Grands du Royaume & les Députés des Provinces & Villes: après de grands débats, il y fut à la fin conclu, à la pluralite des voix, que le Roi avoit abdiqué, & qu'ainſi le trône étoit vacant. 1689.

Le Roi écrivit de Saint Germain une lettre à la Convention, pour lui expliquer les raiſons qu'il avoit eues de ſe retirer en France, & lui défendre en même temps de procéder en rien contre ſes intérêts ou ſon autorité: mais on ne voulut pas recevoir ſa lettre, & peu

après on déféra la Couronne, ou, pour
1689. mieux dire, on élut pour Roi & Reine d'Angleterre, le Prince & la Princeſſe d'Orange.

Je ne prétends pas ici faire un long diſcours, pour prouver l'irrégularité de tout ce qui ſe faiſoit en Angleterre; je dirai ſeulement qu'il n'a jamais été défendu par aucune Coutume ou Loi à un Prince de ſortir d'un de ſes Royaumes ſans la permiſſion de ſes ſujets, & qu'il eſt abſurde d'avancer que par-là il abdique; l'abdication étant une démiſſion volontaire faite, ou de bouche, ou par écrit, ou du moins par un ſilence non forcé, après qu'on a été preſſé de s'expliquer. Le Roi n'eſt tombé dans aucun de ces cas; il étoit priſonnier, & pour ſe tirer des mains de ſes ennemis, s'étoit ſauvé où il avoit pu. De plus il ne lui étoit pas poſſible d'aller joindre ſes fideles ſujets en Ecoſſe, ou en Irlande, que par la France; car toute l'Angleterre étant ſoulevée, il n'eut pu traverſer tout

ce Royaume qu'avec un grand péril : mais quand même il auroit été vrai que le Roi eût abdiqué, la Couronne ſe trouvoit, ſelon les loix fondamentales du Royaume, *ipſo facto*, dévolue à l'héritier immédiat, lequel n'étant alors qu'un enfant au berceau, ne pouvoit avoir commis aucun crime, ni abdiqué. Le Prince de Galles, ſon fils, avoit été reconnu pour tel par toute l'Europe, par toute la Nation Angloiſe, & même par le Prince d'Orange : ainſi le Prince de Galles étoit Roi; & pour en reconnoître un autre, il falloit prouver qu'il étoit un enfant ſuppoſé : mais c'eſt ce qu'on n'a jamais oſé entreprendre, attendu que nul Prince n'eſt venu au monde en préſence de tant de témoins que celui-ci; comme il fut prouvé en plein Conſeil & aſſemblée de Notables, un peu avant la deſcente du Prince d'Orange. J'en pourrois parler ſavamment, car j'y étois; & malgré mon reſpect & mon dévouement pour le Roi, je n'aurois jamais pu

1689.

donner les mains à une action si déteſ-
1689. table, que celle de vouloir ſuppoſer un enfant, pour ôter la Couronne aux véritables héritiers; & après la mort du Roi, je n'aurois pas continué à ſoutenir les intérêts d'un impoſteur : l'honneur & la conſcience ne me l'auroient pas permis.

J'ajouterai encore cette réflexion. Le Prince d'Orange, par ſa déclaration, lorſqu'il paſſa en Angleterre, marquoit qu'il n'y venoit à autre intention que celle d'empêcher la ruine de l'Egliſe Anglicane, & d'examiner la naiſſance du Prince de Galles.

Quant au premier point, il l'a effectué, en détrônant un Roi Catholique; mais en même temps il a renverſé un des principaux articles de la Religion Anglicane, qui juſques-là avoit fait gloire de ſoutenir l'obéiſſance paſſive. Quant au ſecond, j'ai déjà dit que le Prince d'Orange ne l'a jamais oſé mettre ſur le tapis; & il n'en avoit plus beſoin,

puiſqu'on l'avoit déclaré Roi : ſes Emiſ- 1689.
ſaires ont même ſouvent voulu avan-
cer qu'il ne tenoit la Couronne, que par droit de conquête, à l'exemple de Guillaume le Conquérant.

Quoique la défection ſemblât être générale, il faut pourtant dire, à l'honneur de l'Egliſe Anglicane, que l'Archevêque de Cantorbery, & ſix autres Evêques, ne voulurent jamais reconnoître d'autre Roi que Jacques II ; & malgré ce que la Convention venoit de faire pour le Prince d'Orange & la Princeſſe ſa femme, ils continuerent à prier Dieu publiquement pour le Roi. La réponſe, que l'Archevêque fit faire à la Princeſſe, eſt digne d'être tranſmiſe à la poſtérité. Dès qu'elle fut arrivée de Hollande à Whitehall, elle lui envoya un Gentilhomme, pour demander ſa bénédiction. Il répondit : » Quand elle aura » obtenu celle de ſon pere, je lui donne- » rai volontiers la mienne. « Le Prince d'Orange, voyant la fermeté de ces Pré-

lats, les fit dépoſer. Ils donnerent un
1689. bel exemple de fidélité inviolable à leur Souverain; car plutôt que de rien faire qui y pût être contraire, ils ſe laiſſerent dépouiller de leurs dignités & revenus, & ne vécurent plus que des aumônes qu'on leur faiſoit.

Le Comte de Tirconel, Vice-Roi d'Irlande, ayant rejetté les offres avantageuſes qui lui avoient été faites par le Prince d'Orange, & ayant, par ſa fermeté, conſervé dans l'obéiſſance toute l'Irlande, à l'exception du Nord qui s'étoit déclaré pour la révolution, le Roi réſolut de l'aller joindre, & de mener avec lui des Officiers Généraux François. M. de Roſen, Lieutenant Général, lui fut donné pour commander l'armée ſous Tirconel; M. de Momont, Maréchal de Camp, pour ſervir de Lieutenant Général; & MM. de Puſignan & Lery, Brigadiers, pour être Maréchaux de Camp. Boiſſelau, Capitaine aux Gardes, fut envoyé pour être Major

Général ; & l'Eſtrade, Enſeigne des Gardes-du-Corps, pour être Maréchal des Logis de la Cavalerie. Au mois de Février le Roi partit pour Breſt, où il m'avoit déjà envoyé, & où le Roi Très-Chrétien avoit fait équiper une eſcadre de trente vaiſſeaux de guerre, commandés par M. de Gabaret. Le Roi mit à la voile au premier bon vent ; mais il fut obligé de rentrer dans le port, ayant été abordé & endommagé à la hauteur de Camaret, par un autre vaiſſeau de guerre. Dès que le vaiſſeau fut radoubé, nous remîmes à la voile, & nous arrivâmes à Kingſale le 17 Mars. Tirconel vint au devant du Roi à Cork, où il fut créé Duc : il rendit compte de l'état des affaires, & du nombre de troupes qu'il avoit levées. Les peuples montrerent par-tout une joie extraordinaire, n'ayant jamais vu de Roi dans ce Royaume, depuis Henri II. Le Roi ſe rendit à Dublin, où il convoqua un Parlement, afin de trouver les fonds pour la guerre. 1689.

1689. Avant l'arrivée du Roi, Tirconel avoit envoyé M. Richard Hamilton, Lieutenant Général, avec quelques troupes, pour tâcher de réduire le Nord : j'eus ordre auſſi de m'y rendre, pour ſervir ſous lui, en qualité de Maréchal de Camp. Après que je l'eus joint, nous nous avançâmes à Colraine, poſte très-conſidérable, que les Rebelles abandonnerent à notre approche, dans la crainte d'être coupés par un détachement, qui avoit paſſé la riviere un peu au deſſus. De là nous marchâmes, le 15 Avril, au pont de Clady, ſur la riviere de Strabane, dont les Rebelles, au nombre de dix mille, vouloient défendre le paſſage : il n'y avoit point de gué, & de l'autre côté du pont, qui étoit rompu, les ennemis avoient placé de l'infanterie dans un bon retranchement. Nous n'avions mené avec nous que trois cent cinquante hommes de pied & environ ſix cents chevaux; le reſte de notre petite armée étoit reſté près de Strabane.

Notre

Notre infanterie s'approcha du pont rompu, & à coups de fusils chassa les ennemis de leur retranchement. Hamilton, jugeant à propos de profiter du désordre qui paroissoit parmi les Rebelles, ordonna qu'on passât la riviere à la nage. Dans l'instant nous nous y jettâmes tous à cheval, & nous arrivâmes sur l'autre bord avec perte seulement d'un Officier & de deux Cavaliers noyés: l'infanterie en même temps trouva moyen, avec des planches, de passer sur le pont, & s'étant saisi des retranchemens, se mit à tirer sur le gros des Rebelles qui étoient en bataille à mi-côte; ce qui joint à l'action hardie que nous venions de faire, jetta l'épouvante parmi eux, de maniere qu'au lieu de venir nous charger au sortir de l'eau, il s'enfuirent tous. Nous les poursuivîmes pendant cinq milles; mais il n'y eut pas moyen d'atteindre leur cavalerie: pour l'infanterie, nous en tuâmes environ quatre cents sur la place: le reste, à la fa- 1689.

veur des marais, trouva moyen de ſe
1689. ſauver. M. de Roſen, que le Roi Très-Chrétien avoit donné au Roi pour être ſon Général, étoit arrivé à Strabane pendant l'action, avec quelques troupes, & voyant que les Rebelles, qui lui étoient oppoſés, ſe retiroient, il paſſa pareillement la riviere à la nage ſans aucune oppoſition. Le Roi, qui s'étoit avancé vers cette frontiere, ayant ſu la déroute, fut conſeillé de s'approcher en perſonne de la ville de Londonderry, où les Rebelles s'étoient retirés, ne doutant pas que ſa préſence ne les déterminât à ſe ſoumettre. En effet, ayant joint M. de Roſen, il ſe mit en marche par S. Johnſtown, & arriva devant Londonderry, ſans en avertir Hamilton. Le malheur voulut que celui-ci, ayant envoyé, auſſi-tôt après notre action, ſommer les habitans de ſe rendre, ils lui avoient répondu qu'ils envoyeroient des Députés dans deux jours pour traiter; mais qu'ils demandoient que les troupes ne s'appro-

chaſſent pas plus près de leur ville, que Saint-Johnſtown; ce qu'Hamilton leur promit. Voyant donc paroître le reſte de l'armée devant leur ville, les Rebelles s'imaginerent que l'on vouloit les ſurprendre, & que la promeſſe de M. d'Hamilton n'avoit été que pour mieux en venir à bout; de maniere que, lorſque le Roi les fit ſommer, ils ne répondirent qu'à grands coups de canons: ainſi, comme nous n'avions rien de prêt pour un ſiege, nous nous retirâmes un peu en arriere, & le Roi s'en retourna à Dublin, afin de tâcher de former une armée ſuffiſante pour oppoſer à celle que le Prince d'Orange ſe préparoit à envoyer en Irlande, ſous le commandement de M. de Schomberg. M. de Roſen avoit eu d'autant plus de tort de perſuader au Roi de faire devant Londonderry la démarche que je viens de marquer, qu'il avoit ſu & approuvé l'accord de M. d'Hamilton. Le Roi en partant avoit laiſſé le commandement de 1689.

1689. l'armée à MM. de Momont & d'Hamilton, ayant emmené avec lui M. de Roſen. Après le départ du Roi, nous réſolûmes de nous approcher de Londonderry, pour la bloquer, en attendant que nous puſſions avoir ce qui étoit néceſſaire pour le ſiege. Momont, Hamilton, Puſignan & moi, nous nous avançâmes avec quatre cents hommes de pied, le régiment de Cavalerie de Tirconel, & celui de Dragons de Dungan, faiſant environ ſept cents chevaux : nous prîmes nos quartiers près du fort de Cullmore au deſſous de Derry (Londonderry) ſur la même riviere : le Commandant de ce fort ſe rendit d'abord, quoique nous n'euſſions pas de quoi le prendre.

Nous avions laiſſé à Saint-Johnſtown trois bataillons & neuf eſcadrons ; comme auſſi à deux milles de Derry, du côté de Saint-Johnſtown, quatre bataillons aux ordres du Brigadier Ramſey. Le Brigadier Wauchop étoit de l'autre côté de

la riviere, vis-à-vis de Derry, avec deux bataillons, quelque cavalerie & quelques petites pieces de campagne. 1689.

Nous avions envoyé ordre à Ramſey d'envoyer deux cents hommes de pied, ſous les ordres du Colonel Hamilton, occuper le village de Pennibom, à un mille de la ville du côté de Cullmore, à deux milles de notre quartier, & à trois de celui de Ramſey. Les ennemis, qui virent paſſer cette petite troupe à la vue de la ville, ſortirent deſſus au nombre de quinze cents fantaſſins & de trois cents chevaux. Le Colonel Hamilton ſe poſta dans les haies & maiſons de Pennibom, & nons envoya avertir de venir promptement à ſon ſecours : malheureuſement notre cavalerie étoit au fourrage, de maniere que nous ne pûmes nous ſervir que d'une garde de quarante Maîtres avec leſquels nous allâmes au grand galop à Pennibom : nous trouvâmes que l'infanterie des ennemis s'étoit miſe en bataille vis-à-vis de la

nôtre, & que leur cavalerie étoit à leur
1689. droite, ſur l'Eſtran : nous formâmes dans l'inſtant notre cavalerie, qui, par l'arrivée de quelques Dragons, ſe trouva de deux troupes de quarante Maîtres chacune ; nous chargeâmes la cavalerie ennemie, que nous culbutâmes & que nous pourſuivîmes le long de l'Eſtran, juſques fort près de la place. L'infanterie ennemie voyant cette déroute, ſe retira, & nous ne les inquiétâmes que de loin par quelques coups de fuſils : notre perte ne fut pas conſidérable, quoiqu'en allant à la charge nous euſſions eſſuyé tout le feu de l'infanterie ennemie. Momont y fut tué, auſſi bien que le Major Taaf, frere du Comte de Carlingford & du Général Taaf, & ſix ou ſept Cavaliers ou Dragons ; de tout ce que nous étions, il n'y en eut pas un qui ne fût, ou lui-même, ou ſon cheval, bleſſé. Cette action arriva le 21 Avril.

Crainte de nouvelle attaque, nous augmentâmes le poſte de Pennibom juſ-

qu'à cinq cents hommes de pied ; toutefois le 25, les ennemis ſo tirent vers les neuf heures du matin, avec ſept à huit mille hommes, & nous attaquerent vivement. Le combat dura toute la journée ; mais comme nous avions été chaſſés de toutes les haies, & réduits aux dernieres maiſons du village, nous courions riſque d'être totalement battus, ſi Ramſey, à qui nous avions envoyé, ne fut arrivé vers les ſept heures du ſoir, avec ſes troupes. Il commença d'abord par attaquer les Rebelles parderriere : ce qui les fit retirer avec précipitation dans la ville. Nous ne perdîmes pas beaucoup de monde dans cette action, quoique très-longue : Puſignan, Maréchal de Camp, y fut bleſſé, & mourut peu de jours après ; Pointy, Brigadier François y fut bleſſé, mais il en guérit : je reçus une groſſe contuſion à l'épine du dos, qui me fit grand mal, j'en fus quitte pour quelques inciſions ; c'eſt l'unique bleſſure que j'aie eue de ma vie. 1689.

1689. Les ennemis continuerent à faire des ſorties conſidérables, & il ne ſe paſſoit pas de jour que nous n'euſſions quelque action.

Comme on nous avoit mandé de Dublin, qu'on nous envoyoit de l'artillerie, nous crûmes qu'il étoit à propos de prendre à l'avance les poſtes près de la ville, qui pourroient en faciliter le ſiege. Pour cet effet, le 6 Mai, Ramſey attaqua avec ſes troupes un moulin à vent, qui étoit ſur une hauteur à demi-portée du canon de la place, derriere laquelle étoit un fond où il devoit ſe camper. Les ennemis ſe défendirent avec une grande bravoure, & à la fin toute la ville étant ſortie ſur lui, il fut pouſſé & obligé de ſe retirer. Ramſey y fut tué avec environ deux cents hommes; pluſieurs Officiers de diſtinction furent pris. Wauchop prit le commandement des troupes de Ramſey, & réſolut de tenter encore de s'emparer du moulin. Les ennemis, qui en voyoient la conſé-

quence, l'avoient enveloppé d'un grand retranchement : nos troupes ne purent jamais le forcer, & nous y perdîmes encore plusieurs Officiers, & au moins cent Soldats. 1689.

Voyant l'opiniâtreté, le nombre & la bravoure des Rebelles, nous rassemblâmes toutes nos troupes, consistant en douze bataillons, & quinze ou seize escadrons. Nous nous campâmes vis-à-vis du front de la place, derriere un rideau à une bonne portée de carabine, & nous laissâmes de l'autre côté de la riviere les deux bataillons qui y étoient. Quelques jours après arriverent six pieces de gros canon ; il y en avoit trente dans la ville. Nous n'avions en tout que cinq à six mille hommes ; les assiégés en avoient plus de dix mille bien armés.

M. de Rosen arriva pareillement avec des Ingénieurs & Artilleurs François, pour commencer les attaques. Comme la besogne ne me plaisoit pas, non plus que le nouveau Général, & que l'on avoit

1689. deſſein d'envoyer un détachement pour obſerver les Rebelles d'Inniskillin, dont le nombre s'augmentoit, j'en demandai le commandement, & l'obtins. Je partis le 21 Juin du camp avec quatre cents chevaux, ou Dragons, & me rendis à Cavanparck ſur la riviere de Shabane: de là ayant appris qu'il y avoit à Donnegal trois cents Rebelles, qui faiſoient des magaſins, j'y marchai de nuit, & les attaquai à la petite pointe du jour: ils y furent battus & contraints de ſe ſauver dans le château. Je brûlai les magaſins & la ville, & me retirai à mon camp avec quinze cents bœufs, vaches, ou moutons.

Ayant été joint quelque temps après par un régiment de Cavalerie, par un de Dragons, & par quatre bataillons venus de Dublin, je réſolus de m'approcher d'Inniskillin, afin de mieux obſerver les mouvemens des Rebelles. J'allai donc le 6 de Juillet camper à Trelick, à neuf milles d'Inniskillin; le 13 je m'a-

vançai avec un détachement, pour reconnoître le pays & la ville. Les ennemis ſortirent ſur moi avec deux cents hommes de pied & cent chevaux : je les attaquai, & pouſſai la cavalerie juſqu'aux retranchemens qu'il avoient faits auprès de la ville, & même ſous le feu du canon d'un fort qu'ils avoient bâti : nous fîmes main-baſſe ſur l'infanterie, dont il ne s'échappa que cinq ou ſix hommes : nous prîmes un Capitaine, un Lieutenant & deux drapeaux. 1686.

Peu de temps après, je fus fait Lieutenant général.

Le Général Kirck étant arrivé avec une petite flotte dans le lac Foyle, où la riviere de Derry ſe décharge, M. de Roſen m'ordonna de revenir, tant pour être plus à portée de le renforcer, que pour m'oppoſer aux entrepriſes de Kirck Etant donc revenu à Cavanparck, j'eus avis par M. de Roſen, que Kirck avoit fait une deſcente à Ramulton, avec huit cents Fantaſſins ; ſur quoi je m'y tranſ-

portai diligemment avec ma Cavalerie
1689. & mes Dragons, faiſant pour lors douze cents chevaux. Je fis tâter l'infanterie ennemie par les Dragons; mais il n'y eut pas moyen de la dépoſter, d'autant qu'elle étoit ſoutenue par des frégates, qui tiroient continuellement ſur nous: ainſi l'affaire ſe paſſa en eſcarmouches toute la journée, & le lendemain je me retirai à Cavanparck.

Le 28 Juillet, les vaiſſeaux ennemis remonterent la riviere, malgré l'eſtacade que l'on avoit faite auprès du fort de Cullmore, & qui fut briſée par le premier bâtiment, qui paſſa. M. de Roſen, voyant le ſecours entré dans la place, jugea à propos de lever le ſiege, d'autant que le Roi pouvoit avoir beſoin de ſon armée pour faire tête à M. de Schomberg, qui étoit ſur le point d'arriver en Irlande avec des forces conſidérables. L'armée décampa dans le commencement d'Août, & retourna du côté de Dublin. Le Roi avoit ordonné

qu'on me donnât partie des troupes, & l'artillerie, pour aller prendre Inniskillin; mais Roſen n'y voulut point conſentir, diſant que je n'avois pas de quoi réuſſir dans cette expédition. Il eſt vrai que nous avions peu ou point de boulets pour notre canon, ni preſqu'aucune ſorte de munitions de guerre; mais pourtant, comme le fort d'Inniskillin n'étoit que de terre, nous aurions pu l'emporter; de plus, la ville d'Inniskillin étoit ouverte, ainſi nous nous en ſerions emparés, & par-là aurions peut-être obligé le fort à ſe rendre. Roſen me dit que, s'il avoit trouvé l'affaire praticable, il y auroit été lui-même. 1689.

En revenant du Nord, nous laiſsâmes une bonne garniſon dans Charlemont. A peine fus-je arrivé à Dublin, que le Roi ayant eu avis que Schomberg étoit débarqué dans le Nord, m'ordonna de m'y avancer avec mille hommes de pied, & ſix cents chevaux ou Dragons: il étoit queſtion de retarder ſa marche.

1690. le plus qu'il ſe pourroit, afin de donner au Roi le temps de former une nouvelle armée ; car celle qui venoit de Derry étoit réduite à peu de choſe. Je me portai à Newry, où je reſtai pendant que Scomberg fit le ſiege de Carick-Fergus ; en quoi nous lui eûmes grande obligation : car s'il eût marché tout droit en avant, ſans s'amuſer, il ſeroit arrivé à Dublin, avant que le Roi eût été en état de s'oppoſer à lui. Je fis travailler à Newry, publiant que je voulois défendre ce poſte. En effet, Schomberg, ne s'imaginant point que j'oſaſſe reſter dans cet endroit avec ſi peu de troupes, ne douta point, ou que je n'euſſe beaucoup de monde, ou que mon poſte ne fût excellent. Etant donc venu avec ſon armée camper à deux milles de Newry, il vint me reconnoître avec quatorze eſcadrons. Je fis occuper tous les petits monticules, car le pays en étoit plein, par des vedettes, & me tins au milieu ſur une hauteur avec deux troupes

seulement, faisant jouer des fanfares par les trompettes. Cette contenance confirma Schomberg dans son opinion, & il se retira à son camp, jusqu'où je le suivis à une certaine distance. Il fit distribuer des munitions à son infanterie, dans l'intention de m'attaquer le lendemain avec toute son armée; mais la nuit je me retirai à Dundalk, d'où, deux jours après, par ordre, je me rendis à Drogheda. Le Roi y étoit arrivé, & par les soins du Duc de Tirconel, il avoit ramassé une armée de vingt-deux mille hommes assez mal armés: il résolut de se porter en avant; & en effet nous marchâmes à Affane, a trois mille de Dundalk, où Schomberg étoit campé avec toute son armée, composée de vingt mille hommes. Peu de jours après, le Roi mit l'armée en bataille dans une plaine à la vue des ennemis, pour leur offrir le combat; mais ils demeurerent dans leur poste, & nous dans notre camp, jusqu'à la fin d'Octobre que nous nous retirâmes en quar- 1690.

tiers d'hiver : Schomberg en fit autant,
1689. & abandonna Dundalk, où, par les maladies que cauſoit le mauvais air, il avoit perdu la moitié de ſes troupes. Nous y établîmes un quartier conſidérable aux ordres d'un Maréchal de Camp.

M. de Roſen s'en retourna en France, à ſon grand contentement, auſſi bien qu'à celui de tous les Officiers de l'armée, qui ne pouvoient le ſouffrir. Il étoit de Livonie, il avoit commencé à ſervir en France, dans le régiment du vieux Général Roſen. Son Colonel, lui trouvant du courage & de l'eſprit, le fit Officier, & enfin lui donna ſa fille en mariage; de là il trouva moyen de ſe pouſſer par les degrés, & parvint à être Lieutenant Général, & enſuite Meſtre-de-Camp Général de la Cavalerie Françoiſe. C'étoit un excellent Officier, fort brave & fort appliqué, très-propre pour être à la tête d'une aile; mais incapable de commander une armée, par la raiſon qu'il craignoit toujours les évé-

nemens ; & quoique très-civil dans la ſociété, & très-noble dans ſa maniere de vivre, il étoit fort ſujet à ſe mettre en colere, & même à un tel point qu'il en devenoit furieux ; & alors il n'étoit plus capable de rien écouter que ſa paſſion. Il fut fait Maréchal de France en 1703, & voyant qu'on ne vouloit pas le mettre à la tête d'une armée, il ſe retira à une terre qu'il avoit en Alſace, & y mourut en 1714, âgé de 87 ans. 1689.

M. d'Avaux, Ambaſſadeur de France, fut auſſi rappelé ; le Roi n'étoit pas content de ſes manieres hautes, & peu reſpectueuſes : c'étoit d'ailleurs un homme d'eſprit, & qui avoit acquis de la réputation dans les différentes ambaſſades qu'il avoit eues.

A la priere de la Reine d'Angleterre, le Roi Très-Chrétien envoya à ſa place le Duc de Lauſun, à qui il donna auſſi le commandement des ſept bataillons François qu'il avoit réſolu de faire paſſer en Irlande. Le Roi avoit demandé au

Roi Très-Chrétien un ſecours de
1689. troupes, à cauſe que le Prince d'Orange ſe préparoit à y venir en perſonne, avec une armée conſidérable; mais ce petit nombre n'étoit pas ſuffiſant, & fut cauſe que le Prince d'Orange en mena plus qu'il n'avoit d'abord projetté. Milord Montcaſſel paſſa en France, ſur les mêmes bâtimens qui avoient porté les troupes Françoiſes, & y conduiſit cinq régimens d'Infanterie Irlandoiſe, que le Roi envoyoit en échange des troupes qu'avoit emmenées le Duc de Lauſun.

Vers le commencement de cette an-
1690. née, le Roi ayant eu avis que, dans la vue d'étendre ſes quartiers, M. de Schomberg avoit détaché le Brigadier Wooſely, pour ſe ſaiſir de Belturbet, petit bourg, dans un pays abondant & très-propre à ſon deſſein, m'envoya de ces côtés-là, avec quinze cents hommes de pied & deux cents chevaux, afin d'obſerver les ennemis, & de les déloger s'il étoit poſſible. J'arrivai à Cavan, à

cinq milles de Belturbet, le ſoir fort tard, & le temps étant fort mauvais: les troupes furent logées dans la ville. Je chargeai le Brigadier Wauchop, qui y avoit commandé pendant l'hiver, du ſoin d'avoir des partis en campagne; ce qu'il m'aſsûra avoir déjà fait, & qu'il ſeroit averti du moindre mouvement des ennemis. Toutefois le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes fort ſurpris d'entendre crier aux armes: en effet, les ennemis ayant marché la nuit, étoient déjà à la vue des poſtes avancés. Je fis incontinent monter mes troupes ſur une hauteur à la droite de la ville, & les rangeai en bataille un peu en avant d'une eſpece de fort de terre, où nous avions une garniſon. Le deſſein des ennemis, qui ignoroient pareillement mon arrivée, étoit de s'emparer de cette hauteur, & d'attaquer le fort; mais ayant apperçu plus de troupes qu'une ſimple garniſon, ils ſe mirent en bataille. Ils étoient au nombre de trois mille hommes de 1690.

1690. pied, & de trois cents chevaux. Je marchai à eux, je les attaquai, & les pouſſai de haies en haies, juſqu'au penchant de la hauteur, qu'ils commençoient déjà à deſcendre aſſez en déſordre : mais malheureuſement le Brigadier Nugent, & beaucoup d'Officiers de ſon régiment, ayant été bleſſés, & ſe retirant, une terreur panique ſaiſit toutes mes troupes, & dans un inſtant de vainqueurs nous devînmes vaincus. Toute mon infanterie s'enfuit dans le fort, ſans qu'il me fût poſſible de la rallier au dehors. Les ennemis ne pourſuivirent point ma cavalerie, qui ſe retira à douze milles en arriere. Ils ne reſterent qu'une demi-heure ſur le champ de bataille, & ſe retirerent à Belturbet. Dans cette occaſion ils perdirent environ deux à trois cents hommes, & nous cinq cents. Je reſtai quelques jours à Cavan, pour y donner des ordres néceſſaires à la ſûreté de cette frontiere, & puis je retournai à Dublin.

Le Prince d'Orange débarqua au printemps dans le Nord de l'Irlande ; ſur quoi le Roi ayant raſſemblé ſon armée, s'avança au mois de Juin à Dundalk. Les ennemis avoient quarante-cinq mille hommes, & nous n'étions que vingt-trois mille. Cette grande diſproportion nous détermina à tâcher d'occuper quelque poſte pour arrêter le Prince d'Orange, ou du moins le combattre avec moins de déſavantage. Il fut propoſé de ſe camper ſur les hauteurs au delà de Dundalk, attendu que le pays étoit aſſez difficile ; mais comme les ennemis, en faiſant un petit détour, pouvoient deſcendre dans la plaine derriere nous, il fut réſolu de ſe placer derriere la riviere de Boyne, près de Drogheda. Le Prince d'Orange nous ſuivit, & ſe campa vis-à-vis de nous, le 29 Juin. Le lendemain, les ennemis partagerent leur armée : le Prince d'Orange, avec la moitié, remonta la riviere juſqu'à Slane, d'où ayant chaſſé deux régimens de Dra- 1690.

1690. gens, qui gardoient ce paſſage, il s'avança vers nous. Le Roi, qui vit cette manœuvre, marcha auſſi de ce côté-là avec la plus grande partie de l'armée, & laiſſa, pour garder le paſſage d'Old-Bridge, huit bataillons aux ordres de M. d'Hamilton, Lieutenant Général, & l'aile droite de cavalerie aux miens. Schomberg, qui étoit reſté vis-à-vis de nous, attaqua Old-Bridge, & s'en empara, malgré la réſiſtance du régiment qui y étoit, & qui y perdit cent cinquante hommes tués ſur la place; ſur quoi Hamilton deſcendit avec les ſept autres bataillons pour rechaſſer les ennemis. Deux bataillons des Gardes les enfoncerent; mais leur cavalerie ayant trouvé moyen de paſſer à un autre gué, & s'avançant pour tomber ſur notre infanterie, j'y fis marcher notre cavalerie, ce qui donna le moyen à nos bataillons de ſe retirer; mais auſſi il fallut que nous commençaſſions un combat fort inégal, tant par le nombre d'eſcadrons, que par le ter-

rein qui étoit fort coupé, & où les ennemis avoient fait gliſſer de l'infanterie. 1690.
Nous ne laiſsâmes pas de charger & recharger dix fois; & à la fin les ennemis étourdis de notre audace, firent halte; nous nous reformâmes devant eux, & puis nous nous remîmes en marche au petit pas, pour aller joindre le Roi; lequel, après avoir mis l'armée en bataille, pour charger le Prince d'Orange, en fut empêché par un marais qui ſe trouva entre les deux armées: ſur quoi, pour n'être pas enveloppé par cette partie des ennemis qui venoient de forcer le paſſage d'Old-Bridge, il fit marcher par la gauche pour gagner le ruiſſeau de Duleek. J'arrivai avec ma cavalerie, juſtement comme les dernieres troupes du Roi paſſoient le ruiſſeau; mais celles du Prince d'Orange, qui s'avançoient toujours, y arriverent preſque en même temps; de maniere que je fus obligé de paſſer le défilé au grand galop & en confuſion: nous nous ralliâmes de l'autre côté, &

toute notre armée s'y rangea en bataille.
1690. Les ennemis en firent autant vis-à-vis de nous, mais n'oſerent nous attaquer. Après quelque peu de temps, nous nous remîmes en marche, & fûmes ſuivis par partie de l'armée ennemie; toutes les fois qu'à quelque défilé nous faiſions halte, ils en faiſoient de même, & je crois qu'ils étoient bien aiſes de nous faire un pont d'or. A la vérité, cette inaction pouvoit venir de la mort de Schomberg, qui avoit été tué dans la mêlée du côté d'Old-Bridge dans une des charges que nous y fîmes, & l'on peut (ſans faire tort au Prince d'Orange) aſſûrer que Schomberg étoit meilleur Général que lui. Quoi qu'il en ſoit, les ennemis nous laiſſerent aller tranquillement. La nuit venue, nous reçûmes ordre de marcher à Dublin; ce que nous fîmes le matin. De là le Duc de Tirconel nous ordonna de gagner Lymerick, qui en étoit au moins à ſoixante milles: chaque Colonel fut chargé d'y conduire ſon régiment

régiment par où il jugeroit à propos ; ce qui fut exécuté, ſans qu'il y eût que fort peu de déſordre commis dans le pays. Les François faiſoient l'arriere-garde, commandée par M. de Surlaube, Brigadier; car tous les autres François avoient pris le chemin de Cork & de Kinſale, à deſſein de s'embarquer. Le Duc de Tirconel & le Duc de Lauſun ſe rendirent auſſi à Limerick. Le Roi, ayant vu que, par le malheureux ſuccès de la journée de la Boyne, il ne pouvoit conſerver Dublin, crut qu'il convenoit mieux de laiſſer le commandement à Tirconel, & de s'en retourner en France, tant pour y ſolliciter des ſecours, que pour voir même s'il ne trouveroit pas jour à profiter de l'abſence du Prince d'Orange, pour faire une entrepriſe ſur l'Angleterre (*a*). L'occaſion ſe trouvoit fa- 1690.

(*a*) M. de Voltaire a cenſuré un peu rigoureuſement la conduite d'un Roi vertueux, & d'une Nation brave & fidelle : il ne l'auroit pas

vorable, car le Maréchal de Luxem-
1690. bourg avoit gagné en Flandre la bataille de Fleurus ; & le Comte de Tourville, qui venoit de battre les flottes ennemies, étoit actuellement à l'ancre aux Dunes ; de maniere que le paſſage en Angleterre étant ſans difficulté ni oppoſition, il y avoit lieu de préſumer que le Roi pourroit aiſément ſe rendre maître de ce Royaume. Cela auroit auſſi obligé le Prince d'Orange à abandonner l'Irlande, pour accourir au plus preſſé : mais M. de Louvois, Miniſtre de la Guerre, qui, par oppoſition à M. de Seigneley, Miniſtre de la Marine, étoit contraire en tout au Roi d'Angleterre, s'oppoſa ſi

fait s'il avoit connu la vérité ; car, en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire générale, ou plutôt dans tous ſes écrits, l'on voit que la vertu & la valeur malheureuſes ont droit à ſon reſpect. Cela nous engagera à mettre à la fin de ces Mémoires une relation plus ample de cette bataille, & de la retraite du Roi, tirée des Mémoires manuſcrits de ce Prince. *Voyez* la note n°. 2.

fortement à ce projet, que le Roi Très-Chrétien, perſuadé par ſes raiſons, n'y voulut pas conſentir. 1690.

Je reviens à l'Irlande. Dans le combat de la Boyne, nous ne perdîmes qu'environ mille hommes, & il n'y eut que les troupes de M. d'Hamilton, & les miennes, qui combattirent : Hamilton y fut pris ; Milord Dongan, le Chevalier de Vaudray (*a*), le Comte d'Hoquincourt, fils du Maréchal du même nom, & Milord Carlingford, y furent tués. La perte des ennemis n'y fut que très-médiocre : la Caillemotte, frere du Marquis de Ruvigny, créé depuis Vicomte de Galloway, fut tué au paſſage d'Old-Bridge ; Schomberg fut tué par un Exempt & quelques Gardes-du-Corps, leſquels le prirent, à cauſe de ſon Cordon bleu, pour le Prince d'Orange.

Les ennemis furent pluſieurs jours ſans venir à Dublin ; ce qui fit courir le bruit en Flandre, & même dans toute

(*a*) Il avoit été mon Gouverneur.

1690. l'Europe, que le Prince d'Orange avoit été tué. Il eſt vrai que, la veille du combat de la Boyne, il avoit été frappé légérement d'un coup de canon, qui lui effleura le haut de l'épaule. A la fin les ennemis ſe mirent en marche, & de Dublin ils vinrent à Limerick. Le même jour qu'ils y parurent, les troupes Françoiſes ſe retirerent à Galloway. Nous laiſsâmes M. de Boiſſeleau, François, Capitaine aux Gardes du Roi Très-Chrétien, & Maréchal de Camp, pour commander dans la ville, avec toute notre infanterie Irlandoiſe, qui montoit à environ vingt mille hommes, dont pourtant il n'y avoit pas plus de la moitié qui fût armée. Nous tînmes la campagne avec notre cavalerie, qui pouvoit faire trois mille cinq cents chevaux. Nous campâmes d'abord à cinq milles de Limerick, en deçà de la riviere de Shannon, qui la traverſe, afin de garder la communication libre avec la ville. Cela nous réuſſit parfaitement, & jamais les en-

nemis n'oſerent tenter de l'inveſtir de notre côté, ni même d'envoyer aucun parti en deçà de cette riviere, qui n'eſt guéable qu'en quelques endroits. La place n'avoit pour toute fortification qu'un mur non terraſſé, avec quelques méchantes petites tours ſans foſſés. Nous avions fait une ſorte de chemin couvert tout autour, & une eſpece d'ouvrage à cornes paliſſadé devers la grande porte; mais les ennemis ne l'attaquerent point par-là. Ils ouvrirent la tranchée au loin ſur la gauche; ils dreſſerent des batteries, firent une breche de cent toiſes, & puis ſommerent la gatniſon de ſe rendre. Les Irlandois n'y voulurent point entendre, de maniere que le Prince d'Orange fit donner l'aſſaut général par dix mille hommes. La tranchée n'étant qu'à deux toiſes des paliſſades, & n'y ayant point de foſſés, les ennemis furent ſur le haut de la breche, avant que l'on eût l'alarme de l'attaque. La décharge d'une batterie que Boiſſeleau avoit pratiquée en dedans, les ar- 1690.

rêta un peu ; mais bientôt ils deſcendirent
1690. dans la ville. Les troupes Irlandoiſes s'avancerent de tous côtés, & enſuite chargerent les ennemis avec tant de bravoure dans les rues, qu'ils les rechaſſerent juſques ſur le haut de la breche, où ils voulurent ſe loger. Le Brigadier Talbot, qui ſe trouvoit alors dans l'ouvrage à cornes avec cinq cents hommes, accourut pardehors le long du mur, & les chargeant parderriere, les chaſſa, & puis rentra par la breche, où il ſe poſta. Dans cette action, les ennemis eurent deux mille hommes tués ſur la place ; de notre côté, il n'y en eut pas quatre cents.

Le Prince d'Orange, voyant le mauvais ſuccès de cette attaque, & que l'élite de ſes troupes y avoit péri, ſe détermina à lever le ſiege. Il publia en Europe que les pluies continuelles en avoient été la cauſe (*a*) : mais je peux certifier qu'il

(*a*) Il allégua la même raiſon dans ſon diſcours au Parlement d'Angleterre.

n'étoit pas tombé une goute d'eau de plus d'un mois auparavant, & qu'il ne plut pas de trois ſemaines après. 1690.

Il ne reſtoit dans Limerick, que cinquante barils de poudre, lors de la levée du ſiege; & nous n'avions pas, dans toute la partie de l'Irlande qui nous étoit ſoumiſe, de quoi y en mettre encore autant.

J'avois propoſé au Duc de Tirconel, dès que les ennemis furent placés & établis devant Limerick, de paſſer le Shannon avec nos trois mille cinq cents chevaux, dans l'intention d'aller détruire tous les magaſins qu'ils avoient ſur leurs derrieres, ſur-tout à Dublin; ce qui les auroit indubitablement obligés de décamper. Comme les villes de ce pays étoient toutes ouvertes & ſans défenſes, j'étois moralement sûr de réuſſir dans mon projet; & quant au retour qu'on m'objectoit devoir être difficile, la connoiſſance que j'avois du pays, m'y avoit fait pourvoir; car, outre l'avance que

j'aurois eue ſur les ennemis, je comp-
1690. tois gagner le Nord, & rentrer dans nos quartiers par Sligo. Le Duc de Tirconel, devenu peſant & craintif, ne voulut point conſentir à ma propoſition, & peut-être y entra-t-il un peu de jalouſie de ſa part; car, comme il ne convenoit pas à ſa dignité de Vice-Roi de devenir partiſan, & que d'ailleurs il n'étoit pas d'un âge ni d'une taille à faire cette courſe, le tout auroit roulé ſur moi.

Peu de temps après, ayant ſu qu'un grand convoi d'artillerie & de munitions de guerre alloit au camp devant Limerick, il détacha le Brigadier Sarsfield, avec huit cents chevaux ou Dragons, pour l'attaquer : celui-ci tomba deſſus, battit l'eſcorte, & brûla le convoi. Cette expédition pouvoit avoir été la cauſe du manque de poudre & de boulets, où ſe trouverent les ennemis; & ce qui, joint à l'obſtination & à la bravoure des Irlandois, détermina ſans doute la retraite du

Prince d'Orange, qui repaſſa bientôt après en Angleterre. 1690.

Le Duc de Tirconel crut qu'il étoit néceſſaire qu'il allât en France, pour y repréſenter le mauvais état des affaires, & faire ſentir que, ſans des ſecours très-conſidérables, on ne pouvoit ſoutenir l'Irlande. M. de Lauſun partit avec lui, & ramena en même temps les troupes Françoiſes.

Il ne ſera pas hors de propos de parler ici de M. de Lauſun, d'autant qu'il n'en ſera plus queſtion dans ces Mémoires. Son caractere eſt auſſi extraordinaire, que ſa vie a été romaneſque. Il étoit né Gaſcon, & d'une très-grande Maiſon. Il trouva moyen de ſe pouſſer à la Cour, & d'y devenir favori du Roi Louis XIV, qui le fit Capitaine des Gardes-du-Corps, & créa pour lui la charge de Colonel Général des Dragons. Non-ſeulement il traita les Miniſtres & les Courtiſans avec la derniere hauteur, mais il pouſſa ſes prétentions juſqu'à ne vouloir pas ſe con-

1690. tenter d'épouſer en ſecret Mademoiſelle, fille de Monſieur, Gaſton de France, à quoi le Roi avoit conſenti; il vouloit abſolument qu'il lui fût permis de célébrer le mariage publiquement, avec pompe, & en préſence du Roi & de toute la Famille Royale. Les Princes du Sang firent leurs repréſentations; ſur quoi le Roi lui défendit de plus ſonger à ce mariage: mais Lauſun, loin d'avoir pour ſon maître & ſon bienfaiteur les égards convenables, s'emporta juſqu'au point de reprocher au Roi ſon manque de parole, & même de caſſer ſon épée en ſa préſence, lui diſant qu'il ne méritoit plus qu'il la tirât pour ſon ſervice. Le Roi, malgré cette impertinence, lui offrit d'oublier le paſſé, & même de le faire Duc, Maréchal de France & Gouverneur de Province, pourvu qu'il voulût ne plus prétendre à Mademoiſelle: mais il réfuſa tout, de maniere que le Roi, irrité contre lui, le fit enfermer dans le château de Pignerol, où il a

resté pendant nombre d'années, jusqu'à ce que Mademoiselle, qui l'avoit épousé secrétement, donna, pour le tirer de prison, à M. le Duc du Maine, la Principauté de Dombes. Il passa ensuite en Angleterre, d'où, en 1688, il revint en France avec la Reine & le Prince de Galles, ainsi que je l'ai marqué ci-devant. Le Roi Très-Chrétien, à la priere de la Reine, le fit Duc, & lui redonna toutes les entrées qu'il avoit eues auparavant. Etant passé en Irlande, à la tête des troupes auxiliaires, il y fit voir que, si jamais il avoit su quelque chose du métier de la guerre, il l'avoit alors totalement oublié. Le jour de la Boyne, étant avec lui le matin, lorsque les ennemis passerent la riviere à Slane, il me dit qu'il falloit les attaquer; mais à force de chercher un champ de bataille, il donna le temps aux ennemis de déboucher & de se former dans la plaine; après quoi j'ai marqué qu'il ne fut plus possible de les charger. Il ne montra en Irlande 1690.

1690. ni capacité, ni réſolution, quoique d'ailleurs on aſsûrât qu'il étoit très-brave de ſa perſonne. Il avoit une ſorte d'eſprit, qui ne conſiſtoit pourtant qu'à tourner tout en ridicule, à s'ingérer par-tout, *à tirer les vers du nez, & à donner des godens.* Il étoit noble dans ſes manieres, généreux, & vivant très-honorablement. Il aimoit le gros jeu, & jouoit très-noblement. Sa figure étoit fort mince, & l'on ne peut comprendre comment il a pu être un homme à bonne fortune. Après la mort de Mademoiſelle, il s'eſt marié avec la fille du Maréchal de Lorges, dont il n'eut pas d'enfans. Le Roi d'Angleterre lui avoit donné la Jarretiere.

Tirconel m'avoit laiſſé le commandement général du Royaume en ſon abſence : ſur quoi ayant envie d'étendre mes quartiers au delà de la riviere de Shannon, je paſſai au pont de Banaker avec toute ma cavalerie, ſept bataillons & quatre pieces de canon ; j'attaquai le château de Blir : mais par la maladreſſe

de mes Canonniers, qui ne purent jamais attraper le château, je me vis obligé de lever le ſiege; car le Général Douglas, ayant raſſemblé un très-gros corps des ennemis, vint au ſecours, & je ne crus pas devoir haſarder une action avec des forces ſi inégales. Je me retirai donc à deux milles en arriere, dans un très-bon poſte, d'où enſuite je repaſſai le Shannon. 1690.

Peu de temps après, j'eus avis que Milord Churchill avoit débarqué près de Kinſale avec huit mille hommes: il aſſiégea cette place, la prit en peu de jours, & de là marcha à Cork. J'avois cependant ramaſſé ſept à huit mille hommes, & je m'avançai du côté de Kilmalock pour tenter le ſecours; mais toutes les troupes ennemies de ce côté-là l'ayant joint, je me trouvai ſi inférieur en nombre, que je me contentai de l'obſerver; & quand ſon expédition fut finie, nous nous retirâmes tous dans nos quartiers. Le Duc de Grafton, fils du

1690. Roi Charles II, Vice-Amiral d'Angleterre, qui étoit venu Volontaire avec Churchill, fut tué à Cork.

Pour ne point interrompre les faits militaires, j'ai omis pluſieurs particularités d'intrigues & de cabales, que je vais ici préſentement dire en deux mots.

Dès l'arrivée du Roi à Dublin, pluſieurs Irlandois conçurent de la haine pour Mylord Melford, Ecoſſois, premier Miniſtre & Secrétaire d'Etat : le Duc de Tirconel, qui voyoit avec peine le grand crédit de ce favori, contribua ſous main à faire éclater les murmures publics, & enfin fit préſenter au Roi un placet au nom de la nation Irlandoiſe, pour demander l'éloignement de Melford. Le Roi, dans les circonſtances préſentes, ne crut pas pouvoir le refuſer à une Nation qui ſoutenoit ſi noblement ſes intérêts, & à laquelle il eſpéroit alors avoir l'obligation de ſon rétabliſſement ſur le trône d'Angleterre. Melford fut donc envoyé en France, &

de là à Rome, pour y réſider auprès du Pape, comme Miniſtre du Roi. Le Chevalier Nagle, Irlandois, & Procureur Général, eut, à la ſollicitation de Tirconel, la charge de Secrétaire d'Etat. C'étoit un très-honnête homme, de bon ſens & très-habile dans ſon métier, mais nullement verſé dans les affaires d'Etat. Le Brigadier Luttrel avoit été un des principaux boute-feux dans toute cette affaire, & montra dans la ſuite de quoi il étoit capable; car, après la bataille de la Boyne, le Duc de Tyrconel étant redevenu Vice-Roi d'Irlande par la retraite du Roi, Luttrel ne ceſſa de parler contre Tirconel, & d'exciter tout le monde contre lui: il ſut ſi bien animer les principaux de la Nation, qu'un jour Sarsfield me vint trouver de leur part, & après m'avoir fait promettre le ſecret, il me dit, qu'étant convaincus de la perfidie de Tirconel, ils avoient réſolu de l'arrêter, & qu'ainſi il me propoſoit de leur part de prendre ſur 1690.

moi le commandement du Royaume.
1690. Ma réponſe fut courte : je lui dis que je m'étonnois qu'ils oſaſſent me faire une telle propoſition, que tout ce que l'on pouvoit faire contre le Vice-Roi étoit crime de leze-Majeſté, & que par conſéquent, s'ils ne ceſſoient de cabaler, je ſerois leur ennemi, & en avertirois le Roi & Tirconel. Mon diſcours fit impreſſion, & empêcha l'exécution de leurs deſſeins. Après le départ de Tirconel pour la France, Sarsfield, Simon Luttrel, frere du Brigadier, & le Brigadier Dorington, me vinrent trouver à Limerick, de la part de l'aſſemblée générale de la Nation, pour me dire qu'ils avoient lieu de ſoupçonner que Tirconel ne repréſenteroit pas ſuffiſamment à la Cour de France leurs beſoins, & qu'ainſi ils me prioient de vouloir bien prendre des meſures pour le faire moi-même. Je leur répondis que je m'étonnois qu'ils oſaſſent faire de pareilles aſſemblées ſans ma permiſſion, que je leur défen-

dois d'en faire à l'avenir, & que le lendemain je leur ferois ſavoir mes intentions ſur ce dont ils m'avoient parlé. En effet, je convoquai chez moi tous les principaux Seigneurs, tant Eccléſiaſtiques que Laïques, & tous les Officiers Militaires, juſqu'aux Colonels inclus. Je leur fis un diſcours à peu près comme la veille; mais pour montrer que je ne deſirois que le bien, je dis que je voulois bien avoir la complaiſance pour eux d'envoyer en France des perſonnes de leur goût, pour repréſenter au vrai leur état & leurs beſoins : je propoſai l'Evêque de Cork, les deux freres Luttrel, & & le Colonel Purcell. Tout le monde approuva dans l'inſtant mon choix, & dans peu de jours je fis partir mes députés : j'envoyai auſſi le Brigadier Maxwell, Ecoſſois, pour expliquer au Roi les raiſons que j'avois eues pour faire cette députation & pour le ſupplier de vouloir bien ne pas laiſſer revenir le Brigadier Luttrel, ni le Colonel Purcell, 1690.

les deux plus dangereux brouillons, que
1690. j'avois choisis exprès pour les éloigner. Ces Messieurs, étant à bord, soupçonnerent que Maxwell pouvoit être chargé d'instructions sur leur sujet, & proposerent de le jeter dans la mer; mais ils en furent empêchés par l'Evêque & l'aîné Luttrel: le premier étoit un Prélat d'une piété distinguee; & le second, d'un esprit liant, m'a toujours paru un honnête homme. Malgré ce que Maxwell put représenter, le Roi permit à ces Messieurs de retourner en Irlande. Tirconel y consentit; mais il eut dans la suite lieu de s'en repentir. Comme ils craignoient d'être mis en prison, ils firent insinuer au Roi que les Irlandois s'en prendroient à moi du traitement qu'on leur feroit; & ce fut cette considération qui détermina le Roi à leur permettre de s'en retourner en Irlande.

Pendant cet hiver, il ne se passa
1691. rien de considérable, & je ne fus occupé que de la visite du pays & des

poſtes, du rétabliſſement des troupes, & de l'approviſionnement des magaſins. 1691.

Vers le milieu de Janvier, le Duc de Tirconel revint en Irlande; & le Roi ne voulant point me laiſſer dans un pays ſi plein de troubles, m'ordonna de repaſſer en France, ce que je fis au mois de Février. A peine fus-je arrivé, que le Roi Très-Chrétien partit pour le ſiege de Mons: j'eus l'honneur de l'accompagner comme Volontaire. Le Roi ſouhaitoit fort auſſi d'y aller: mais on le fit prier ſous main de ne le pas propoſer. Dans ce même temps, le Prince d'Orange étoit à la Haye, où il y avoit un Congrès de nombre de Princes des plus conſidérables de la Ligue, leſquels concertoient les moyens de pouſſer plus vigoureuſement la guerre: cette entrepriſe faite, pour ainſi dire, à leur barbe, les ſurprit & les mortifia. Le Prince d'Orange aſſembla auſſi-tôt ſon armée: mais comme elle étoit de beaucoup inférieure à la nôtre, il n'oſa s'avancer

que juſqu'à Notre-Dame de Hall. Le
1691. Roi Très-Chrétien délibéra avec ſes Généraux ſur ce qu'il y avoit à faire, en cas que les ennemis s'approchaſſent pour ſecourir la place : l'avis du Maréchal de Luxembourg fut de reſter dans ſes lignes ; & ce fut celui qui fut ſuivi.

Il dit pour raiſon, que lorſqu'on n'a qu'une petite armée, & que par conſéquent on ne peut être également en force dans tout le tour de la circonvallation, il vaut mieux à l'approche de l'ennemi ſortir de ſes lignes pour aller combattre ; mais que, lorſqu'on a ſuffiſamment de troupes pour être campé ſur deux lignes tout autour de la place qu'on aſſiege, il vaut mieux profiter de l'avantage que donne un bon retranchement, d'autant que par-là le ſiege n'eſt point interrompu ni ralenti.

Le ſiege ne dura que trois ſemaines de tranchée ouverte ; l'on y perdit peu de monde, & il n'y eut que deux actions un peu remarquables, toutes deux

à l'ouvrage à cornes. L'envie de faire plaiſir au Comte de Boufflers, Lieutenant Général, détermina M. de Vauban, Chef des Ingénieurs, à conſentir qu'on fît l'attaque de cet ouvrage, lorſqu'il étoit de tranchée. Je m'y trouvai: nous entrâmes dans l'ouvrage aſſez facilement, quoique la breche ne fût pas encore fort bonne; mais au bout d'un gros quart-d'heure, & avant que notre logement pût être en état, les ennemis ſortirent ſur nous, & nous chaſſerent; Boufflers y fut bleſſé légérement. Deux jours après, le canon ayant perfectionné la breche, on s'y logea & on s'y maintint. Le Prince de Bergues, Gouverneur de la place, ayant demandé à capituler le 9 Avril, obtint une capitulation très-honorable. Le Roi Très-Chrétien s'en retourna enſuite à Verſailles, & renvoya toutes les troupes dans leurs quartiers. 1691.

L'armée commandée par le Maréchal de Luxembourg, ſe raſſembla au mois

1691. de Mai, & j'y ſervis en qualité de Volontaire. Il n'y eut rien de conſidérable durant le cours de cette campagne; tout ſe paſſa à s'obſerver & à conſommer les fourrages. Vers le mois de Septembre, le Prince d'Orange quitta l'armée, & en laiſſa le commandement au Prince de Waldeck. Le 18 de Septembre, M. de Luxembourg ayant appris que l'armée ennemie décampoit de Leuſe, s'y porta diligemment avec vingt & un eſcadrons de la Maiſon du Roi & de la Gendarmerie: il ordonna à M. de Roſen de ſuivre, avec trente autres eſcadrons; il mena auſſi trois régimens de Dragons, commandés par le Marquis d'Alégre, Brigadier. En arrivant, il trouva que l'armée ennemie avoit déjà paſſé le ruiſſeau de Lacatoire, & qu'il ne reſtoit que dix eſcadrons en deçà de l'eau, & quelques bataillons dans les cens de Lacatoire. Les ennemis, qui croyoient que les troupes qui paroiſſoient, n'étoient que le détachement du Marquis de Villars,

Maréchal de Camp, firent repaſſer toute leur aile droite de cavalerie, qui faiſoit leur arriere-garde, pour attaquer Villars; mais voyant qu'ils s'étoient mépris, ils ſe mirent en bataille, la droite au ruiſſeau de Leuſe, & la gauche à celui de Lacatoire. Ils avoient environ ſoixante-dix eſcadrons, & le terrein ſe trouvant fort ſerré, ils furent obligés de ſe mettre ſur trois lignes. Le Maréchal de Luxembourg commença par jetter les Dragons dans les haies, pour contenir & amuſer l'infanterie ennemie; puis, ayant formé une premiere ligne & mis la Gendarmerie en ſeconde, il donna ordre de charger. La premiere ligne des ennemis fit des merveilles, & nos troupes ſe mêlerent; mais enfin, après une vive réſiſtance, les ennemis plierent. Notre premiere ligne s'étant reformée, partie avec la Gendarmerie, & partie en ſeconde ligne, nous marchâmes à la ſeconde ligne des ennemis, qui, dès qu'on fut près, firent leur dé- 1691.

charge & s'enfuirent : ce que voyant
1691. leur troiſieme ligne, elle tourna le dos, & s'en alla auſſi. Nous ne pourſuivîmes les ennemis que juſqu'au ruiſſeau ; car toute leur armée qui revenoit, ſe formoit à meſure de l'autre côté ; preſque toute leur infanterie avoit été témoin de l'action. Les ennemis y eurent quinze cents hommes de tués ſur la place. Notre perte ne monta qu'à quatre cents hommes ; mais nombre d'Officiers principaux, Ogier, Lieutenant Général, Neuchal, Maréchal de Camp, & Thoiras, Brigadier, furent tués. M. de Roſen s'avançoit au petit pas pour nous joindre : mais comme il étoit encore loin lorſque l'action finit, M. de Luxembourg lui envoya ordre de faire halte ; & crainte que toute l'armée ennemie ne revînt ſur nous, l'on ſe remit au plutôt en marche, & l'on retourna le ſoir à Tournay : de là nous allâmes enſuite finir la campagne à Courtray.

Quoique je ne veuille mettre dans mes

mes Mémoires que ce que j'ai vu ; néanmoins, attendu que ce qui ſe paſſa cette année en Irlande, regardoit le Roi d'Angleterre, je crois devoir en faire mention. 1691.

A la priere du Roi, S. M. T. C. y avoit envoyé le ſieur de Saint-Ruth, Lieutenant Général, pour commander l'armée ſous le Vice-Roi, & il avoit avec lui Meſſieurs d'Uſſon & Chevalier de Teſſé, Maréchaux de Camp.

Les armées étant aſſemblées, le ſieur Ginckle, Général des ennemis, marcha vis-à-vis d'Athlone, & s'étant emparé facilement d'un Fauxbourg, qui y étoit, réſolut d'attaquer la place, la riviere de Shannon entre deux ; projet d'autant plus chimérique, que cette riviere eſt fort large, qu'il n'y avoit qu'un gué très-profond, près du pont, à paſſer environ ſix hommes de front, & que l'armée du Roi étoit campée à deux milles d'Athlone du même côté de la riviere, par conſéquent, à portée d'y

1691. envoyer tel nombre de troupes qu'il ſeroit néceſſaire. Comme les fortifications de la place du côté de l'armée du Roi n'étoient que de terre, l'on avoit propoſé à Saint-Ruth de faire ouvrir les courtines, afin d'être en état d'y entrer en bataille s'il en étoit queſtion; mais il n'en fit rien : de maniere que Ginckle ayant dreſſé des batteries ſur le bord de la riviere, & ayant fait breche à la muraille, il fit donner l'aſſaut. Maxwell, Maréchal de Camp de jour, qui s'y trouvoit alors commandant à ſon tour, eut beau avertir Saint-Ruth des préparatifs qu'il voyoit faire, & demander un renfort de troupes, n'ayant que deux bataillons de nouvelles troupes (car on y relevoit la garde comme dans une tranchée), on lui répondit que s'il avoit peur, on y envoyeroit un autre Officier Général : les ennemis donc ſe jetterent dans l'eau & attaquerent la breche, que nos troupes abandonnerent après une décharge. Maxwell y fit ferme avec quel-

ques Officiers ; mais la plupart ayant été tués à ſes côtés, il fut pris, & alors les ennemis coulerent le long du rempart. Saint-Ruth entendant l'attaque, & craignant quelque malheur, y envoya le Major Général, Jean Hamilton, avec deux brigades d'infanterie ; mais il étoit trop tard, car il trouva le rempart bordé des troupes ennemies, & ainſi il fut obligé de retourner au camp. Saint-Ruth décampa d'où il étoit, & ſe retira à Aghrim ; en quoi il fit encore une grande faute, car les ennemis, quoique maîtres d'Athlone, n'auroient pu en déboucher à cauſe d'un grand marais. 1691.

Quoique le Vice-Roi eût pour Saint-Ruth tous les égards imaginables, & qu'il le laiſſât le maître de tout faire, celui-ci étant naturellement fort vain, ſupportoit impatiemment d'avoir un ſupérieur à l'armée : ainſi ſe ſervant de ces mêmes brouillons, dont j'ai parlé, il ſe mit à déclamer contre Tirconel,

& fit tant qu'il l'obligea à quitter l'armée
1691. & à ſe retirer à Limerick ; après quoi, étant fâché & honteux du mauvais ſuccès qu'il avoit eu à Athlone, il ſe détermina à combattre. Il eut bientôt ce qu'il ſouhaitoit ; car les ennemis voyant que le débouché d'Athlone étoit libre, marcherent droit à lui. Il étoit fort bien poſté, ayant à quelque diſtance en avant un marais impraticable à la cavalerie, hors ſur les chauſſées qui le traverſoient. Il eût pu aiſément les empêcher de paſſer ; mais il avoit tant d'envie de batailler, qu'il répéta le même *dictum* du Maréchal de Crequi : Que plus il en paſſeroit, plus il en battroit ; & cela lui réuſſit auſſi de même. Les ennemis paſſerent tous & ſe mirent en bataille ſans être inquiétés ; alors il les attaqua. Son infanterie d'abord pouſſa celle des ennemis : mais bientôt elle fut ramenée à ſon tour : ſes deux ailes de cavalerie furent auſſi battues ; ſur quoi voulant aller chercher

ſon corps de réſerve, qui n'étoit compoſé que de ſix eſcadrons, il fut emporté d'un coup de canon, & l'armée du Roi ne ſongea plus qu'à ſe ſauver. Pluſieurs perſonnes ont publié que, s'il n'avoit pas été tué, il auroit gagné la bataille; mais j'en fais juge le lecteur. Lui auroit-il été poſſible, avec ſix eſcadrons, de rétablir une affaire déjà perdue? Tout ce qu'il auroit pu faire, c'eût été de faciliter un peu la retraite; ce que firent les Officiers Généraux après ſa mort. La perte du côté des ennemis fut très-conſidérable: celle des Irlandois le fut auſſi. Le débris de l'armée ſe retira partie à Galloway, & partie à Limerick: la premiere place ſe rendit ſans coup férir, à l'approche des ennemis; & quant à la ſeconde, comme c'étoit la ſeule dans toute l'Irlande, qui reſtât ſous l'obéiſſance du Roi, les ennemis la bloquerent de toutes parts; & au mois de Septembre, le Duc de Tirconel y mourut. 1691.

Vers la fin de l'année, les proviſions

1691. manquant abſolument, les Irlandois demanderent à capituler. Le Général ennemi offrit de leur reſtituer tous leurs biens, & de leur permettre l'exercice de leur Religion, ainſi qu'ils l'avoient ſous le regne de Charles II, à condition qu'ils miſſent bas les armes, & s'en retournaſſent vivre chez eux tranquillement : mais les Irlandois ne voulurent pas accepter ces conditions, & enfin il fut arrêté qu'il ſeroit permis à tous ceux qui étoient alors dans Limerick, de retourner chez eux & de jouir de leurs biens, & qu'on fourniroit à ceux qui voudroient paſſer en France les vaiſſeaux ſuffiſans. On eut grand tort de ne pas faire inſérer dans les articles, *tous les Irlandois en général ;* car les Généraux ennemis auroient conſenti à tout pour mettre fin à cette guerre ; mais l'imbécillité des Députés que la garniſon avoit chargés de la capitulation, & peut-être la crainte que cette propoſition ne fût un obſtacle

au tranſport des troupes que quelques perſonnes, par des vues d'intérêt particulier, ſouhaitoient, fut cauſe que l'on n'en fit pas ſeulement mention. Nombre de Seigneurs & d'Officiers priſonniers en furent ruinés ; car ils perdirent totalement leurs biens, ſans être aſſurés de recouvrer leur liberté. 1691.

Pour finir ce qui regarde la guerre d'Irlande, il ſera bon de dire ici quelque choſe des principales perſonnes qui y ont eu part.

Richard Talbot, Duc de Tirconel, étoit natif d'Irlande, & de bonne maiſon; il étoit d'une taille au deſſus de l'ordinaire ; il avoit une grande expérience des affaires du monde, ayant été de bonne heure dans la meilleure compagnie, & pourvu d'une charge honorable chez le Duc d'Yorck. Ce Prince, devenu Roi, l'éleva à la dignité de Comte, & peu après, connoiſſant ſon zele & ſon attachement, il le fit Vice-Roi d'Irlande. Il avoit un très-bon ſens ; il étoit

très-civil, mais infiniment vain, & fort
1691. ruſé. Quoiqu'il eût acquis de grands biens, on ne peut dire que ce fut par de mauvaiſes voies; car il n'a jamais paru avide d'argent. Il n'avoit point de génie pour la guerre, mais beaucoup de valeur. Sa fermeté conſerva l'Irlande après l'invaſion du Prince d'Orange, & il refuſa noblement toutes les offres qu'on lui fit pour ſe ſoumettre. Après la bataille de la Boyne, il baiſſa prodigieuſement, étant devenu auſſi irréſolu d'eſprit, que peſant de corps.

Patrice Sarsfield étoit né Gentilhomme, & avoit hérité de ſon frere aîné d'environ deux mille livres ſterling de rente. C'étoit un homme d'une taille prodigieuſe, ſans eſprit, de très-bon naturel, & très-brave. Il avoit été Enſeigne en France dans le régiment de Monmouth, Lieutenant des Gardes-du-Corps en Angleterre; & quand le Roi paſſa en Irlande, il y eut un régiment de Cavalerie, & fut fait Briga-

dier. L'aventure du convoi battu, dont j'ai parlé ci-devant, l'enfla tellement, qu'il ſe crut le plus grand Général du monde. Henri Luttrel ne ceſſoit de lui tourner la tête, & de le vanter par-tout, non par une véritable eſtime qu'il en eut, mais afin de le rendre populaire, & par-là s'en ſervir à ſes propres deſſeins. En effet, la plupart des Irlandois conçurent une telle opinion de lui, que le Roi, pour leur plaire, le créa Comte de Lucan, & à la prochaine promotion il fut fait Maréchal de Camp. Etant paſſé en France après la capitulation de Limerick, le Roi lui donna une Compagnie des Gardes-du-Corps, & le Roi Très-Chrétien le fit Maréchal de Camp. Il fut tué en 1693, à la bataille de Nerwinde. 1691.

Henri Luttrel étoit Gentilhomme Irlandois, & avoit ſervi ſubalterne en France quelques campagnes. Il avoit beaucoup d'eſprit, beaucoup de manege, beaucoup de courage, & étoit bon Officier, capable de tout pour venir à bout

de ſes fins. Depuis la priſe de Galloway,
1691. il fut ſoupçonné d'intelligence avec les ennemis; ſi bien que Milord Lucan, ſon ami intime, l'arrêta à Limerick par ordre du Duc de Tirconel. Après la capitulation, le Prince d'Orange lui donna le bien de ſon frere aîné, & même une penſion de deux mille écus. Il a été aſſaſſiné à Dublin en 1717; l'on n'a pu découvrir par qui.

Vers le commencement de cette an-
1692. née, les troupes Irlandoiſes arriverent de Limerick à Breſt, au nombre d'environ vingt mille hommes. On les mit d'abord en quartiers dans la Bretagne, & le Roi y alla lui-même en faire la revue. Il en forma neuf régimens d'Infanterie de deux bataillons chacun, deux de Dragons à pied, deux de Cavalerie, & deux Compagnies des Gardes-du-Corps, dont j'eus la premiere, & Milord Lucan la ſeconde. Toutes ces troupes étoient à la commiſſion du Roi, mais payées par les Tréſoriers de la Cour de France.

(*) Cet hiver, le Roi Très-Chrétien, convaincu que le plus court moyen de finir la guerre, ſeroit de rétablir le Roi en Angleterre, & de plus pouſſé à cette belle action, par l'amitié qu'il avoit naturellement pour ce Prince, donna ordre d'équiper une grande flotte, dont quarante-quatre vaiſſeaux s'armoient à Breſt, & trente-cinq à Toulon. Toutes les troupes Irlandoiſes, avec quelques bataillons & quelques eſcadrons François, furent diſpoſées à portée de la Hogue & du Havre-de-Grace, où ſe devoit faire l'embarquement, & le Roi ſe rendit auprès de la Hogue à la fin d'Avril. 1692. * *Voy.* la note n°. 3.

Le rendez-vous de la flotte étoit, au mois de Mai, à la hauteur d'Oueſſant; mais les vents contraires empêcherent le Comte d'Eſtrées, pendant ſix ſemaines, de ſortir de la Méditerranée avec les vaiſſeaux de Toulon: de maniere que le Roi Très-Chrétien, impatient d'exécuter ſon projet, envoya ordre au Chevalier de Tourville, Amiral de la flotte,

d'entrer dans la Manche avec les vaiſ-
1692. ſeaux de Breſt, ſans attendre l'eſcadre du Comte d'Eſtrées, & de combattre les ennemis, fort ou foible, s'il les trouvoit. Cet Amiral, le plus habile homme de mer qu'il y eût en France, & peut-être même dans le monde entier, étoit piqué de ce que, la campagne précédente, on avoit voulu lui rendre de mauvais offices à la Cour, & même l'accuſer de ne pas aimer les batailles; ainſi il ne balança pas à exécuter l'ordre qu'il avoit reçu. Il entra dans la Manche avec ſes quarante-quatre vaiſſeaux de ligne, & ayant ſu que les flottes combinées d'Angleterre & de Hollande, au nombre de quatre-vingt cinq vaiſſeaux de ligne, étoient à Spithéad, il y fit voile. Les Hollandois le voyant venir à pleine voile, & avec des forces ſi inférieures, craignirent d'abord quelque trahiſon, & ſe tinrent au vent; mais bientôt ils reconnurent la fauſſeté de leurs ſoupçons. Tourville attaqua vivement les Anglois; le combat dura juſ-

qu'à la nuit, & jamais action ne fut plus brillante, plus hardie, ni plus glorieuſe pour la marine Françoiſe. Tourville, quoiqu'environné d'ennemis, ſe battoit en lion, ſans que les ennemis lui priſſent aucun vaiſſeau, ni oſaſſent l'entamer : toutefois voyant qu'il ne pouvoit pas ſoutenir un combat ſi inégal, & qu'il avoit perdu beaucoup de monde, il crut que la prudence exigoit qu'il ſe retirât la nuit vers les côtes de France ; ce qu'il exécuta, ſuivi de la flotte ennemie. 1692.

Nous avions entendu très-diſtinctement le combat, & le lendemain nous vîmes arriver ſur nos côtes nombre de vaiſſeaux. Comme d'abord nous ne voyions que des pavillons François, nous crûmes que notre flotte victorieuſe venoit pour nous tranſporter en Angleterre ; mais notre joie fut courte, car bientôt nous decouvrîmes les pavillons Anglois, par où nous ne connûmes que trop que nos vaiſſeaux étoient pourſuivis par les Alliés.

1692. Tourville eſpéroit avoir aſſez de marée pour paſſer le Ratz Blanchart, & en effet partie de ſes vaiſſeaux le paſſerent: toutefois la marée manquant, il mouilla avec le reſte à l'entrée; mais les gros courans faiſant chaſſer ſes ancres, il fut obligé de couper ſes cables, & de percer au travers la ligne des ennemis, qui avoient pareillement mouillé auprès de lui. Quatre de ſes vaiſſeaux des plus endommagés entrerent à Cherbourg, où les ennemis, quelques jours après, les brûlerent; & lui, avec treize vaiſſeaux, entra dans la baie de la Hogue. Il s'y mit d'abord à l'ancre en ligne, le plus près de terre qu'il put, & enſuite vint trouver le Roi d'Angleterre, qui logeoit ſur la côte, pour recevoir ſes ordres, & le conſulter ſur ce qu'il y avoit à faire.

Le Maréchal de Bellefont, qui devoit être le Général du débarquement, & tous les Officiers Généraux, tant de terre que de mer, furent appelés au Conſeil. Tourville propoſa tous les dif-

férens partis qu'il y avoit à prendre; mais en même temps il fit voir que, selon les apparences, il n'y en avoit aucun qui pût sauver les vaisseaux, & qu'en cas que l'on voulût les défendre, tous ceux qui s'y trouveroient seroient infailliblement perdus, si les ennemis y mettoient le feu. Il fut donc résolu qu'on feroit échouer les vaisseaux, après en avoir retiré tout ce que l'on pourroit, & qu'on tâcheroit, par le moyen des chaloupes, dont nous avions nombre destinées pour le débarquement, d'empêcher qu'on y mît le feu. Les ennemis, qui étoient en bataille à l'entrée de la baie, détacherent quelques vaisseaux de guerre, pour canonner le fort de la Hogue, & pour soutenir leurs chaloupes, qui s'avancerent en bon ordre avec des brûlots : les nôtres voulurent aller au devant d'eux; mais dès que l'on vint à la portée des coups de fusils, les ennemis, plus accoutumés & plus adroits que nos gens à ces sortes de manœuvres, 1692.

les firent plier & regagner la terre ;
1692. après quoi ils s'emparerent des vaiſſeaux, qu'ils brûlerent, ne les pouvant emmener.

Après cette malheureuſe aventure, nous demeurâmes encore quelque temps ſur la côte, juſqu'à ce que, par les ordres de la Cour de France, l'on fît marcher les troupes pour aller groſſir les armées ſur les frontieres. Alors le Roi retourna à Saint-Germain ; & au mois de Juin je pris le chemin de Flandre.

J'arrivai au camp devant Namur, le lendemain que la place s'étoit rendue. Le Prince d'Orange étoit venu avec ſon armée pour la ſecourir : mais le Maréchal de Luxembourg, qui commandoit l'armée d'obſervation, s'étant préſenté ſur la Mehaigne, les ennemis n'oſerent en tenter le paſſage. Namur pris, le Roi Très-Chrétien s'en retourna à Verſailles.

Le Prince d'Orange, fâché de n'avoir ſervi, par ſa préſence, qu'à donner un

plus grand luſtre à la conquête de Namur, réſolut de chercher à combattre. 1692.

Après quelques camps & marches faites de part & d'autre, nous vînmes le premier du mois d'Août camper à Steinkerque, près d'Anguien, & les ennemis auprès de Hall, à Tubize.

Le Prince d'Orange, ayant découvert qu'un Secrétaire de l'Electeur de Baviere donnoit avis au Maréchal de Luxembourg de tout ce qui ſe paſſoit, voulut en profiter, pour tâcher de ſurprendre notre armée. Il obligea cet homme à mander, que le lendemain les ennemis devoient fourrager. En effet, comme on vint à la pointe du jour avertir M. de Luxembourg, que les ennemis paroiſſoient, il n'y fit d'abord aucune attention; toutefois ſur les avis réitérés qu'on lui donna, il monta à cheval, & s'étant porté un peu en avant du camp, il vit les colonnes d'Infanterie : ſur quoi d'abord il ordonna de faire repaſſer le ruiſſeau d'Anguien aux troupes, qui

1692. étoient campées du côté d'où venoient les ennemis ; mais peu après il ſe détermina à ne faire aucun mouvement, & à ſe ſoutenir dans la ſituation où il étoit, quoique le ruiſſeau coupât notre armée en deux, & qu'ainſi la communication n'en fût pas commode pour les mouvemens à faire dans une action générale. Il fit donc avancer des troupes, tant pour renforcer, que pour ſoutenir celles qui étoient campées en avant : le tout fut exécuté avant onze heures du matin. Les ennemis arrivoient cependant en colonnes, & ſe formoient ; mais à cauſe du pays très-coupé, ils ne purent être en bataille, & leurs diſpoſitions faites, que vers une heure après midi. Alors ils attaquerent notre droite avec furie, & malgré la réſiſtance des troupes, il nous chaſſerent du terrein que nous occupions, & ſe rendirent maîtres du canon ; il n'y eut qu'un bataillon d'Orléans, qui ſe maintint toujours dans ſon terrein : la brigade de Pollier, qu'on fit avancer,

s'arrêta tout court à une certaine portée des ennemis ; mais toutefois ne s'enfuit pas. Sur cela, M. de Luxembourg, qui voyoit l'importance d'un coup de vigueur, pour rétablir l'affaire, fit venir la brigade des Gardes, qui chargea l'épée à la main, & culbuta tout ce qui se présenta. Plusieurs brigades, qui étoient sur la droite & la gauche, en firent de même, de maniere que nous poussâmes les ennemis un grand quart de lieue, jusques hors du bois, avec un prodigieux carnage. Notre troupe dorée, composée de Monseigneur le Duc d'Orléans, de MM. les Duc de Bourbon, Prince de Conti, Duc de Vendôme, Grand-Prieur, & nombre d'autres, fut pendant toute l'action avec M. de Luxembourg, exposée au plus grand feu. La nuit approchant, on jugea à propos de ne pas pousser l'affaire davantage, quoique quelques-uns proposassent de profiter de l'occasion, & d'attaquer les ennemis. M. de Luxembourg soutint que ce seroit perdre 1692.

beaucoup de monde, ſans pouvoir eſpé-
1692. rer d'avoir du jour ſuffiſamment pour en faire une action déciſive, d'autant que c'étoit un pays fort coupé & plein de haies. L'on perdit de part & d'autre, en deux heures de temps, que dura le combat, plus de ſept mille hommes, tués ſur le champ de bataille; & M. de Luxembourg aſsûra n'avoir jamais vu une action ſi chaude.

L'on a dit communément dans le monde, que nous fûmes ſurpris par le Prince d'Orange; toutefois par ce que j'ai raconté, l'on voit que M. de Luxembourg, trompé par la lettre de l'eſpion, ne ſe doutoit pas que les ennemis euſſent intention de marcher à lui; mais cela ne conclut pas qu'il fut ſurpris; & en effet, il n'eſt pas facile à une grande armée d'en ſurprendre une autre; car, comme il faut néceſſairement marcher de nuit & en colonnes, quand la tête paroît, la queue eſt encore bien loin, & par conſéquent on a tout le temps

de prendre les armes & de faire les dif- 1692.
positions néceſſaires pour recevoir l'en-
nemi.

Le Prince d'Orange commit deux grandes fautes dans cette journée. La premiere, c'eſt qu'il auroit dû attaquer notre gauche en même temps que notre droite, n'étant pas dans l'ordre de s'imaginer battre une armée par une pointe. La ſeconde, c'eſt de n'avoir pas fait ſoutenir par des troupes fraîches, celles qui commencerent l'attaque : s'il l'avoit fait, je ne ſai ce qui en ſeroit arrivé ; mais l'on m'a aſſûré, que, pendant l'action, ce Prince reſta fort loin immobile, & ſans donner le moindre ordre, quoique les Officiers généraux envoyaſſent à chaque inſtant lui demander du ſecours.

Le reſte de cette campagne ſe paſſa tranquillement.

Je ſervis encore cette année en Flan- 1693.
dre, en qualité de Lieutenant Général, dans l'armée du Maréchal de Luxembourg. Le Roi Très-Chrétien, ayant

projeté de ſe rendre maître de la Flan-
1693. dre, y avoit aſſemblé une armée prodigieuſe qu'il partagea en deux. Il en commandoit une, ayant ſous lui le Dauphin & le Maréchal de Boufflers. Le Maréchal de Luxembourg étoit à la tête de l'autre. Nous marchâmes d'auprès de Mons, & nous avançâmes à Gemblours, où étoit le quartier du Roi. On y reſta quelques jours, pour y attendre, à ce que l'on croyoit, des convois; mais nous fûmes fort ſurpris, quand tout-à-coup l'on déclara la réſolution du Roi, de s'en retourner à Verſailles, & d'envoyer le Dauphin en Allemagne, avec une partie de l'armée. Le Prince d'Orange, qui n'avoit au plus que cinquante mille hommes, s'étoit campé à l'Abbaye du Parc, auprès de Louvain, pour nous obſerver & tâcher de couvrir Bruxelles; mais, avec ſix-vingt mille hommes, nous l'aurions attaqué & écraſé, s'il avoit oſé nous attendre; nous nous ſerions rendus maîtres de tout le pays;

nous aurions pris Liege, & même Maëſtricht : rien ne pouvoit s'oppoſer à nos entrepriſes ; & c'eſt ce qui rendoit la retraite du Roi d'autant plus incompréhenſible. Ne pouvant y avoir de bonnes raiſons, & même n'en ayant jamais pu apprendre, ni des Miniſtres, ni des Généraux, il faut conclure que Dieu ne vouloit pas l'exécution de tous ces beaux projets. Quelques gens ont voulu en rejetter la cauſe ſur Madame de Maintenon, laquelle avoit accompagné le Roi ſur la frontiere où elle étoit reſtée ; c'eſt ce que je ne puis pourtant, ni affirmer, ni nier. 1693.

La ſéparation des armées étant faite, nous marchâmes à Melder, qui n'étoit qu'à une lieue de l'armée ennemie. Nous la trouvâmes ſi bien poſtée, que nous ne crûmes pas à propos de l'y attaquer. Le Maréchal de Luxembourg fit pluſieurs marches & contre-marches, pour tâcher d'attirer les ennemis, ſans que cela réuſsît d'abord. Il ſurprit à Tongres une tren-

taine d'eſcadrons, que commandoit M.
1693. de Tilly ; enſuite il vint camper à Vignamont, d'où il fit faire le ſiege d'Huy par le Maréchal de Villeroy. Les ennemis, qui craignoient pour Liege, y avoient placé trente bataillons dans un bon camp retranché. Nous allâmes les reconnoître, & nous eûmes ordre de faire des faſcines, comme ſi nous euſſions voulu les attaquer. Le Prince d'Orange cependant étoit venu ſe camper entre les deux Gettes, à ſept lieues de Vignamont, ne doutant pas d'être aſſez éloigné de nous, pour n'avoir rien à craindre ; en quoi il ſe trompa très-fort : car le Maréchal de Luxembourg, dont le principal objet étoit de combattre, fit tout d'un coup une marche forcée, & arriva avec toute ſa cavalerie en préſence des ennemis, le 28 Juillet. L'infanterie ne put y arriver que très-tard ; ainſi il fallut différer le combat juſqu'au lendemain 29 de Juillet. Le Prince d'Orange auroit pu, la nuit, ſe retirer de l'autre côté de la Gette,

Gette, au moyen de nombre de ponts qu'il y avoit; mais les diſcours qu'on avoit tenus ſur ſon compte, la campagne précédente, le déterminerent à la bataille, malgré la repréſentation de l'Electeur de Baviere, & des Principaux de ſon armée. Il n'avoit que ſoixante-cinq bataillons & cent cinquante eſcadrons; nous avions quatre-vingt ſeize bataillons, & deux cent dix eſcadrons: il eſpéroit, par le moyen d'un retranchement, ſuppléer à notre ſupériorité: en effet, toute la nuit les ennemis travaillerent ſi vivement, qu'à la pointe du jour leurs retranchemens étoient fort élevés. Leur flanc gauche étoit appuyé à un bon ruiſſeau, & la droite au village de Nerwinde, d'où il y avoit près d'un quart de lieue juſqu'à l'autre ruiſſeau: à la vérité le terrein y étoit coupé de haies; mais c'étoit toujours une grande faute de ne l'avoir occupé qu'avec un très-petit nombre de troupes; de maniere que, ſi nous les euſſions tournées par-là, 1693.

la bataille auroit été décidée en peu de
1693. temps, attendu que nous aurions pris toute leur armée en flanc; mais nous fîmes en cela une faute auſſi bien qu'eux.

M. de Luxembourg, ayant reconnu la ſituation des ennemis, fit ſa diſpoſition. Il ordonna à la droite de contenir ſeulement les ennemis ſans attaquer, à cauſe qu'il y avoit de ce côté-là un ravin très-profond, difficile à paſſer. Il étendit au centre la plus grande partie de ſa cavalerie, & pouſſa ſur la gauche le gros de ſon infanterie.

M. de Rubantel, M. de Montchevreuil, Lieutenans Généraux, & moi, eûmes ordre de commencer l'attaque; ſavoir, Rubantel, avec deux brigades, les retranchemens à la droite de Nerwinde; Montchevreuil, avec le même nombre de troupes, à la gauche; & le village fut mon lot, avec deux autres brigades.

Ce village faiſoit un ventre dans la la plaine, de maniere que, comme nous

marchions tous trois de front, & que j'étois dans le centre, j'attaquai le premier : je pouſſai les ennemis, & les chaſſai de haies en haies juſques dans la plaine, au bord de laquelle je me remis en bataille. Les troupes, qui devoient attaquer ſur ma droite & ma gauche, au lieu de le faire, jugerent qu'ils eſſuieroient moins de feu, en ſe jettant dans le village ; ainſi tout-à-coup ils ſe trouverent derriere moi. Les ennemis, voyant cette mauvaiſe manœuvre, rentrerent par la droite & la gauche dans le village : ce fut alors un feu terrible ; la confuſion ſe mit dans les quatre brigades que commandoient de Rubantel & de Montchevreuil, de maniere qu'ils furent rechaſſés ; & par-là je me trouvai attaqué de tous côtés. Après avoir perdu un monde infini, mes troupes abandonnerent pareillement la tête du village ; &, comme je tâchois de m'y maintenir, dans l'eſpérance que M. de Luxembourg, à qui j'avois envoyé, feroit 1693.

avancer du ſecours, je me trouvai à la
1693. fin totalement coupé. Alors je voulus tâcher de me ſauver par la plaine, & ayant ôté ma cocarde blanche, l'on me prenoit pour un Officier des ennemis : malheureuſement le Brigadier Churchill, frere de Milord Churchill, préſentement Duc de Marlborough, & mon oncle, paſſa auprès de moi, & reconnut un ſeul Aide de Camp, qui m'étoit reſté; ſur quoi, ſe doutant dans l'inſtant que j'y pourrois bien être, il vint à moi & me fit ſon priſonnier. Après nous être embraſſés, il me dit qu'il étoit obligé de me mener au Prince d'Orange. Nous galopâmes long-temps, ſans le pouvoir trouver; à la fin nous le rencontrâmes fort éloigné de l'action, dans un fond où l'on ne voyoit ni amis, ni ennemis. Ce Prince me fit un compliment fort poli, à quoi je ne répondis que par une profonde révérence : après m'avoir conſidéré un moment, il remit ſon chapeau, & moi le mien; puis il

ordonna qu'on me menât à Lewe. J'ai raconté toutes ces circonſtances, à cauſe que dans le monde on les avoit tournées tout autrement, & qu'on avoit fait ſur cela des contes fort éloignés de la vérité. 1693.

Après ma priſe, le Maréchal de Luxembourg rattaqua, & ſe rendit maître de la plus grande partie du village, d'où il penſa néanmoins être encore rechaſſé; mais enfin, à force de troupes, il vint à bout d'en chaſſer totalement les ennemis; & alors, moyennant le feu de notre infanterie, il fit entrer ſa cavalerie dans les retranchemens. Après nombre de charges, les ennemis furent entiérement battus & mis en fuite. Le Prince d'Orange & l'Electeur de Baviere ſe retirerent avec partie du débris à Tirlemont & Louvain. Le Prince de Naſſau, Stadhouder de Friſe, les Généraux Ginckle & Talmash paſſerent par Lewe, & gagnerent la Hagueland. Je marchai avec ces derniers

jusqu'à Sichen, d'où l'on m'envoya à
1693. Malines, & puis à Anvers.

Les ennemis perdirent à cette bataille près de vingt mille hommes, & nous au moins huit mille. Montchevreuil, Lieutenant Général, Milord Lucan & Ligneville, Maréchaux de Camp, sept Brigadiers de Cavalerie, & nombre d'autres Officiers, furent tués de notre côté.

On ne doutoit pas, qu'après une victoire si complette; le Maréchal de Luxembourg ne se rendît maître de tous les Pays-Bas; mais on fut surpris de voir qu'il ne fit aucun mouvement: il prétendoit n'être pas en état, faute de vivres, de pouvoir matcher en avant; mais il étoit facile de répondre, que le pays étoit plein de subsistances, & que la consternation étoit si grande, que s'il eût seulement fait avancer un corps considérable, on auroit de toutes parts apporté les clefs & des provisions. Bruxelles, Louvain, Malines, Lierre,

n'attendoient que de le voir paroître, ou une ſemonce, pour ſe ſoumettre : je puis l'aſsûrer ; car, pendant que j'y étois, l'on venoit me demander ma protection. 1693.

Cette inaction des François donna le temps au Prince d'Orange de raſſembler une armée, tant du débris de la ſienne, que d'un renfort d'Allemagne, & des troupes de M. de Virtemberg, qu'il fit revenir de Flandre. Avec cette armée, il vint ſe poſter auprès de Bruxelles, & M. de Luxembourg avec la ſienne ne s'occupa, pendant le mois d'Août, qu'à donner à ſes troupes abondance de vivres & de fourrages, dans le Brabant & le Pays de Liege.

Après la bataille, M. de Luxembourg m'avoit répété, afin que, ſelon le cartel, on me renvoyât au bout de quinze jours : mais quoique, de ſon côté, il eût relâché ſur leur parole tous les Officiers Généraux ennemis, qui étoient priſonniers, toutefois on me gardoit à Anvers ; ſur

quoi la fortune ayant voulu que le Duc
1693. d'Ormont ne pût, à cauſe de ſes bleſſures, profiter du congé comme les autres, M. de Luxembourg fit déclarer aux ennemis qu'il retiendroit ce Duc juſqu'à ce qu'on m'eût renvoyé. Il ſomma auſſi le Lieutenant Général Scravemore, & le reſte des Officiers, de revenir à Namur : cela produiſit ſon effet, & je retournai joindre notre armée au camp de Nivelle. Le Prince d'Orange avoit certainement deſſein de m'envoyer priſonnier en Angleterre, où l'on m'auroit gardé étroitement à la tour de Londres, quoique cela eût été contre toutes les regles de la guerre; car, quoiqu'il prétendît que j'étois ſon ſujet, & par conſéquent rebelle, il ne pouvoit me traiter comme tel, du moment que je n'avois pas été pris ſur les terres de ſon obéiſſance : nous étions ſur les Etats du Roi d'Eſpagne, & j'avois l'honneur de ſervir de Lieutenant Général dans l'armée du Roi Très-Chrétien; ainſi le Prince d'Orange ne pouvoit

jamais y être regardé que comme auxiliaire. 1693.

Au mois de Septembre, le Maréchal de Luxembourg, preſſé par les ordres de la Cour, réſolut d'attaquer Charleroi. Il vint pour cet effet ſe camper dans les plaines de Fleurus, & le Maréchal de Villeroy fut détaché pour en faire le ſiege : M. de Vauban y arriva, & en eut la direction. Après la tranchée ouverte, M. de Luxembourg me détacha avec dix-ſept bataillons & quelque cavalerie pour aller camper auprès de Mons, non-ſeulement pour couvrir le pays, mais auſſi dans la vue d'avoir une tête d'armée à portée de ſe rendre diligemment en Flandre, ſi les ennemis y vouloient marcher.

Charleroi fut pris dans un mois de temps, malgré la belle défenſe que fit M. de Caſtillo, depuis Marquis de Villadarias ; & nous allâmes finir notre campagne à Courtray.

Je ſervis en Flandre dans l'armée de 1694.

1694. Monſeigneur le Dauphin, qui avoit ſous lui les Maréchaux de Luxembourg, de Villeroi, de Joyeuſe & de Boufflers. Mais le premier, par une diſtinction particuliere, commandoit aux trois autres, leſquels prenoient le mot de lui, chacun à ſon tour, comme nous le faiſions d'eux. Nous paſsâmes la campagne à conſommer les fourrages aux camps de Saint-Tron, de Tongres & de Vignamont; les ennemis en faiſoient autant de leur côté.

Vers le mois de Septembre, les ennemis ne craignant plus d'entrepriſe de notre part, vû la ſaiſon avancée, formerent le deſſein de profiter de la poſition où ils ſe trouvoient, & de ſe porter en Flandre: ils n'avoient que ſeize lieues à faire, pour gagner l'Eſcaut entre Tournai & Oudenarde; au lieu que, par le tour qu'il nous falloit faire, nous en avions le double: cela leur faiſoit juger avec raiſon, qu'y arrivant plutôt que nous, ils forceroient aiſément nos

lignes de Comines, & ſe plaçant au milieu de notre pays, ils en tireroient de groſſes ſubſiſtances & contributions. La confiance qu'ils avoient dans ce projet, qui ne pouvoit naturellement manquer de réuſſir, fut cauſe qu'il échoua; car, ſe croyant sûrs de leur fait, ils marcherent fort lentement. Dès que nous apprîmes qu'ils avoient décampé, nous paſsâmes la Sambre auprès de Namur; nous la repaſsâmes à Mierbe-Poitrine, &, par les marches les plus vives, nous arrivâmes à Tournai, avec toute notre infanterie, ou du moins tous nos drapeaux, en même temps que les ennemis arrivoient à Pott & Eſcanaffe, où ils avoient deſſein de faire leurs ponts ſur l'Eſcaut. 1694.

Monſeigneur le Dauphin, qui avoit pris les devants avec la cavalerie, & huit ou dix bataillons, avoit été joint au pont d'Eſpierre par M. de la Valette, Lieutenant Général, qui commandoit dans les lignes avec une douzaine de

1694. bataillons. Il se mit en bataille à la vue des ennemis, & mit contre eux en batterie quelques pieces de campagne. La surprise du Prince d'Orange, qui croyoit ne trouver que M. de la Valette, fut si grande, qu'il ne jugea pas à propos de rien hazarder ce jour-là. Le lendemain nous allions joindre Mgr. le Dauphin, qui n'étoit qu'à trois lieues de nous; mais les ennemis s'étant remis en marche pour Oudenarde, nous allâmes camper à Courtray. Le Prince d'Orange fit un détachement qui prit Huy; & ainsi finit cette campagne.

1695. Cet hiver, mourut le Maréchal Duc de Luxembourg, universellement regretté des gens de guerre. Jamais homme n'eut plus de courage, de vivacité, de prudence & d'habileté; jamais homme n'eut plus la confiance des troupes qui étoient à ses ordres; mais l'inaction dans laquelle on l'avoit vu rester après plusieurs de ses victoires, l'a fait soupçonner de n'avoir point envie de finir

la guerre, ne croyant pas pouvoir faire la même figure à la Cour, qu'à la tête de cent mille hommes : quand il étoit queſtion d'ennemis, nul Général plus brillant que lui ; mais du moment que l'action étoit finie, il vouloit prendre ſes aiſes, & paroiſſoit s'occuper plus de ſes plaiſirs, que des opérations de la campagne. Sa figure étoit auſſi extraordinaire, que ſon humeur & ſa converſation étoient agréables. Sa grande familiarité lui avoit attiré l'amitié des Officiers ; & ſon indulgence à ne point trop ſe ſoucier d'empêcher la maraude, l'avoit fait adorer des Soldats, qui, de leur côté, ſe piquoient d'être toujours à leur devoir, quand il avoit beſoin de leurs bras. 1695.

Le Maréchal de Villeroi fut nommé Général de l'armée de Flandre, à la place de M. de Luxembourg ; & je ſervis avec lui. Notre armée étant inférieure à celle des ennemis, M. de Villeroi reſta avec une partie derriere les lignes de Comines,

1695. & le Maréchal de Boufflers avec le reſte, derriere les lignes entre la Lis & l'Eſcaut. Le Prince d'Orange laiſſa auprès d'Oudenarde l'Electeur de Baviere, avec moitié de ſon armée, & s'avança avec le reſte à Rouſſelar, à une lieue de Comines. Son intention étoit de nous faire croire qu'il vouloit nous attaquer, afin que nous nous fiſſions rejoindre par Boufflers; & alors, par une contre-marche, de ſe porter diligemment ſur Namur.

Lorſque le Maréchal de Villeroi vit arriver le Prince d'Orange à Rouſſelar, il propoſa au Roi de l'attaquer; ce qui ſe pouvoit exécuter facilement, & avec apparence de ſuccès; car, pendant que nous l'aurions attaqué de front, le Maréchal de Boufflers pouvoit, en une marche de nuit, paſſer la Lis auprès de Courtray, & ſe trouver à la pointe du jour ſur les derrieres des ennemis : le Comte de la Mothe, qui étoit à Ypres avec un corps de troupes, devoit arriver

en même temps ſur leur droite ; de maniere qu'il y avoit apparence que nous les aurions écraſés dans ce trou, où ils s'étoient fort mal-à-propos enfournés, & d'où il ne s'en ſeroit échappé aucun, s'ils euſſent été battus. 1695.

La Cour, perſiſtant dans la réſolution de demeurer ſur la défenſive, ne voulut point conſentir à la propoſition. Le Prince d'Orange, étant reſté quelque temps à Rouſſelar, décampa au mois de Juin, & ſe porta tout d'un coup devant Namur, qu'il avoit fait inveſtir par le Comte d'Athlone. Le Maréchal de Boufflers eut toutefois le temps de s'y jetter avec quelques régimens de Dragons. Nous reſtâmes avec l'armée entre Tournai & Courtray, juſqu'à ce que le ſiege fût entiérement formé; après quoi le Prince de Vaudemont étant demeuré auprès de Deinſe, avec trente bataillons & ſoixante eſcadrons, pour nous obſerver, le Maréchal de Villeroi réſolut de l'attaquer. Pour cet effet, nous marchâmes

1695. de nuit; &, quoique nous euſſions la Lis à paſſer, & huit lieues à faire, nous arrivâmes ſur lui, preſque avant qu'il en fût informé : on attaqua & prit deux bataillons Pruſſiens, qui ſe trouverent campés en avant. Le Prince de Vaudemont, ne jugeant pas la partie ſoutenable, ſe détermina à la retraite : elle lui eût été très-difficile, j'oſe même dire impoſſible, d'autant que toute notre gauche étoit déjà arrivée ſur ſon flanc droit, & qu'avec l'infanterie j'étois déjà à mille pas des ennemis, derriere le village d'Arſelle. J'avois détaché M. de Surville, Brigadier, avec tous les Grenadiers, & je le ſuivois avec quarante bataillons, quand tout-à-coup un ordre ſupérieur me fit faire halte; & par-là les ennemis, que nous pouvions joindre & charger, nous échapperent. La conſéquence de les avoir battus, auroit été la levée du ſiege qu'ils n'auroient pu continuer; car, outre que nous ſerions devenus ſupérieurs en nombre,

ſur-tout lorſque les ſecours, qui nous venoient d'Allemagne, nous auroient joints, nous pouvions, ſans coup férir, obliger le Prince d'Orange à abandonner ſon entrepriſe, en nous mettant entre Bruxelles & Namur, & par-là lui coupant les vivres. 1695.

Vaudemont retiré à Gand, nous fûmes attaquer Dixmude, qui ne tint que peu de jours; la garniſon, compoſée de huit bataillons, fut priſonniere: de là nous fûmes à Deinſe, où il y avoit deux bataillons, qui ſe rendit ſans réſiſtance. Le Commandant de la premiere de ces villes eut la tête coupée; & celui de la derniere fut caſſé avec infamie; ce que tous deux méritoient, pour ne s'être pas défendus autant qu'ils le devoient.

Ces expéditions faites, nous marchâmes à Bruxelles, derriere laquelle ville le Prince de Vaudemont ſe plaça: le Maréchal de Villeroi écrivit à l'Electeur de Baviere, qui y étoit arrivé du camp devant Namur, pour lui faire

1695. savoir qu'il avoit ordre du Roi de bombarder cette capitale des Pays-Bas, en représailles de ce que la flotte des Alliés faisoit sur les côtes de France; mais, que si S. A. E. vouloit promettre qu'à l'avenir on ne feroit plus rien de pareil, il n'exécuteroit pas les ordres qu'il avoit. L'Electeur fit d'abord réponse, qu'il enverroit au Prince d'Orange, pour savoir ses volontés: mais, comme le Maréchal de Villeroi lui manda qu'il ne pouvoit accorder de délai, & qu'il falloit sur le champ une réponse positive, l'Electeur déclara qu'il n'étoit pas en son pouvoir de donner sa parole sur cette affaire: sur quoi, les batteries étant faites, nous bombardâmes la ville pendant deux fois vingt-quatre heures, & nous y jettâmes force boulets rouges. Jamais on ne vit un spectacle plus affreux, & rien ne ressembloit mieux à ce que l'on nous raconte de l'embrasement de Troye. On estime que le dommage causé par cet incendie, montoit à vingt millions.

De Bruxelles, nous nous mîmes en marche, pour tenter le ſecours de Namur; & ayant été joints par les détachemens venus d'Allemagne, nous allâmes par la grande chauſſée. 1695.

Après avoir paſſé le défilé des Cinq-Etoiles, comme nous commencions à camper ſur la Méhaigne, nous vîmes paroître de l'autre côté un gros corps de cavalerie. D'abord nous crûmes que ce pouvoit être l'armée d'obſervation du Prince d'Orange, qui vouloit nous diſputer le paſſage de la riviere; mais nous apperçûmes bientôt que cela n'étoit point ſuivi. C'étoit M. de la Foreſt, qui venoit avec trente eſcadrons nous reconnoître. M. le Maréchal de Villeroi prit tout ce qui ſe trouva de cavalerie dans le camp; car la plus grande partie étoit allée au fourrage; & paſſant à Bonef, il attaqua la Foreſt, qui ſongeoit déjà à ſe retirer. Il fut pouſſé & ſuivi juſqu'auprès du camp ennemi, d'où il ſortit beaucoup d'infanterie, pour faciliter la retraite de la

Foreſt : ſur quoi, nous jugeâmes auſſi à
1695. propos de nous retirer à notre camp, crainte que toute l'armée ennemie ne ſortît ſur nous, ayant plus de deux lieues de chemin à faire : nous ne fûmes pas ſuivis. Dans cette action, nous ne perdîmes qu'une centaine d'hommes, & M. de la Foreſt en perdit au moins quatre cents.

Le lendemain, nous allâmes reconnoître le camp des ennemis, que nous trouvâmes de toutes parts bien poſtés & retranchés, de maniere qu'il fut déterminé qu'on ne pouvoit les attaquer avec eſpérance de réuſſir. Nous ne reſtâmes que trois jours dans ce camp ; car, ayant appris que Namur s'étoit rendu, nous décampâmes auſſi-tôt, & regagnâmes nos frontieres. A la fin d'Octobre, les ennemis ayant commencé à ſe ſéparer, pour entrer en quartiers d'hiver, nous en fîmes autant. Le Maréchal de Boufflers avoit fait une belle défenſe, tant dans la ville, que dans le château. Ce

dernier étant entiérement ouvert, il ſoutint l'aſſaut général; & quoique les ennemis fuſſent déjà entrés dans la place, il les rechaſſa avec une perte conſidérable de leur part; mais à la fin, ne voyant plus d'eſpérance d'être ſecouru, & ne croyant pas qu'il fût raiſonnable d'expoſer à un ſecond aſſaut la garniſon fatiguée & diminuée conſidérablement, il demanda à capituler. Le Prince d'Orange lui accorda volontiers toutes les conditions les plus honorables, telles que méritoient ſa dignité, ſon mérite perſonnel, & ce qu'il venoit de faire: mais après que la garniſon fut ſortie, il fit arrêter le Maréchal, ſous prétexte que, contre le Droit des Gens, on retenoit les huit bataillons pris à Dixmude, au lieu de les renvoyer, ſelon le cartel, au bout de quinze jours, après qu'ils eurent été réclamés. A la vérité nous avions tort, & le tout venoit de la faute de M. de Montal, qui avoit fait la capitulation de Dixmude; car, s'il y avoit 1695

ſtipulé le mot d'*à diſcrétion*, au lieu de
1695. celui de *priſonniers de guerre*, il n'y auroit eu aucune difficulté. Le Maréchal de Boufflers fut mené à Maëſtricht, où on le garda juſqu'à ce que le Roi eût promis de relâcher les ſuſdits huit bataillons : ſa détention lui donna occaſion d'entamer quelques propoſitions de paix, qui, deux ans après, produiſirent les conférences publiques qu'il tint avec Milord Portland.

Le Roi Jacques avoit ſous main con-
1696. certé un ſoulévement en Angleterre, où il avoit fait paſſer nombre d'Officiers : ſes amis y avoient trouvé le moyen de lever deux mille chevaux bien équipés, & même enrégimentés, prêts à ſe mettre en campagne au premier ordre : pluſieurs perſonnes de la premiere diſtinction s'étoient auſſi engagées dans l'affaire ; mais tous unanimement avoient réſolu de ne point lever le maſque, qu'un corps de troupes n'eût premiérement débarqué dans l'îſle. Le Roi Très

Chrétien conſentoit volontiers à le four-
nir ; mais il inſiſtoit, qu'avant de faire 1696.
l'embarquement, les Anglois priſſent les armes, ne voulant point riſquer ſes troupes, ſans être sûr d'y trouver un parti pour les recevoir.

Ni les uns, ni les autres ne voulant ſe relâcher de leurs réſolutions, de ſi belles diſpoſitions ne pouvoient rien produire : ce qui détermina le Roi d'Angleterre à m'envoyer ſur les lieux, pour tâcher de convaincre les Anglois de la ſincérité des intentions de la Cour de France, & les engager à prendre les armes, ſans attendre la deſcente, leur promettant que dans l'inſtant le Marquis d'Harcourt, nommé Général de cette expédition, feroit embarquer ſes troupes. Je paſſai donc déguiſé en Angleterre. Je me rendis à Londres, où j'eus pluſieurs converſations avec quelques-uns des principaux Seigneurs : mais j'eus beau leur dire tout ce que je pus imaginer de plus fort, & leur repréſenter la néceſſité de ne pas

perdre une ſi belle occaſion, ils demeu-
1696. rerent fermes à vouloir, qu'avant que de ſe ſoulevèr, le Roi d'Angleterre mît pied à terre avec une armée. Pour dire la vérité, leurs raiſons étoient bonnes; car il étoit certain que, dès que le Prince d'Orange auroit vu la révolte, ou qu'il auroit eu avis du projet, ce qui ne pouvoit demeurer long-temps caché, attendu les préparatifs qu'il étoit néceſſaire de faire pour le tranſport, il auroit dans l'inſtant mis une flotte en mer, & auroit fait bloquer les ports de France; au moyen de quoi les Soulevés ſe trouvant obligés de combattre avec leurs troupes levées à la hâte, contre une bonne armée compoſée de Soldats aguerris & diſciplinés, il étoit certain qu'ils auroient été bientôt écraſés.

Ne voyant pas d'apparence de pouvoir faire changer de ſentiment à ces Seigneurs, & ayant d'ailleurs été informé, pendant mon ſéjour à Londres, qu'il s'y tramoit une conſpiration contre

la

la perſonne du Prince d'Orange, je crus que ma principale miſſion étant finie, je ne devois pas perdre de temps à regagner la France, pour ne point me trouver confondu avec les Conjurés, dont le deſſein me paroiſſoit difficile à exécuter. Je retournai par le même chemin que j'étois venu, & étant arrivé à une maiſon près de la mer, où je devois avoir nouvelles de mon bâtiment, je me couchai ſur un banc, & m'endormis. Au bout de deux heures, je fus éveillé en ſurſaut par un grand bruit que j'entendis à la porte; & me levant, je vis entrer nombre de Soldats armés de fuſils. J'avoue que d'abord ma ſurpriſe & mon inquiétude furent grandes, mais bientôt j'en fus quitte pour un peu de peur; car, à la lueur d'une lampe, je reconnus le Maître de mon bâtiment, qui, crainte d'accident, avoit par précaution mené avec lui une douzaine de Matelots bien armés. 1696.

Je m'embarquai tout de ſuite, & j'arrivai à Calais en trois heures de temps,

1696. Ayant de là pris le chemin de Saint-Germain, je rencontrai le Roi d'Angleterre, que la Cour de France avoit fait partir un peu trop précipitamment, nonobſtant ce dont on étoit convenu avec moi ; ſavoir, qu'il ne bougeroit pas, juſqu'à ce qu'il eût de mes nouvelles. Ce Prince continua ſa route pour Calais, & m'envoya à Marli rendre compte de l'affaire dont j'étois chargé. Le Roi Très-Chrétien demeurant ferme dans ſa premiere réſolution, de ne point faire d'embarquement, juſqu'à ce qu'il eût appris un ſoulévement formel en Angleterre, conclut que l'entrepriſe ne ſe feroit pas : toutefois, comme je lui fis part du projet qu'on m'avoit communiqué contre la perſonne du Prince d'Orange, il ordonna que tout reſteroit dans le même état, afin d'être prêt à paſſer en Angleterre, en cas que l'on eût la nouvelle, que, depuis mon départ, il y fût arrivé quelque événement. Ainſi j'allai à Calais rejoindre le Roi ; nous y apprîmes bien-

tôt que la Conſpiration avoit été découverte, beaucoup de coupables arrêtés, & que tous les vaiſſeaux de guerre, qui ſe trouvoient dans la Tamiſe, avoient ordre de venir aux Dunes. La Cour de France ne laiſſa pas de prier le Roi d'Angleterre de reſter encore quelque temps ſur les côtes, quoiqu'il n'y eût plus de poſſibilité de rien entreprendre. 1696.

Il ſera utile de dire en peu de mots ce qui regarde cette conſpiration, que le Prince d'Orange a voulu imputer à ſon beau-pere & au Roi Très-Chrétien.

J'ai déjà dit qu'il y avoit deux mille chevaux de prêts à ſe mettre en campagne, pour joindre le Roi à ſon arrivée. Le Chevalier Fenwiek, Maréchal de Camp, devoit ſe mettre à leur tête; & on lui avoit envoyé de France nombre d'Officiers pour qu'il s'en ſervît. Le Chevalier Barkley, Brigadier, Lieutenant de ma Compagnie des Gardes-du-Corps, qui étoit du nombre, ſe trouvant un jour au cabaret à Londres, avec

le ſieur Porter, Gentilhomme Catho-
1696. lique, celui-ci lui dit que, pour faciliter le ſoulévement prémédité, il avoit imaginé un projet qu'il croyoit devoir rendre la choſe preſque ſûre : il lui expliqua toutes les allées & venues du Prince d'Orange, & dit, qu'il ſe feroit fort, avec une cinquantaine d'hommes, de battre les Gardes, & de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Barkley goûta la propoſition ; tout fut reglé entr'eux, les hommes choiſis, & le jour même pris pour l'exécution ; de manière qu'ils ne doutoient plus de la réuſſite. Barkley, que je vis trois jours après mon arrivée à Londres, m'en fit confidence ; & quoique je ne trouvaſſe pas la choſe auſſi ſûre qu'ils la faiſoient, je ne crus pas être obligé en honneur de l'en détourner : mais Pendergras, un des Conjurés, effrayé du danger, ou pour mieux dire, dans la vûe de la récompenſe, alla découvrir le tout à Mylord Portland ; ainſi cette affaire manqua préciſément ſur le point

qu'elle alloit s'exécuter. Le Prince d'Orange étoit prêt à sortir, ses carrosses arrivés ; mais dans l'instant tout fut renvoyé, & les ordres furent donnés pour tâcher de saisir les coupables, dont on prit plusieurs, qui furent condamnés & exécutés à mort. Porter, qui avoit tout imaginé & proposé, se voyant arrêté & attiré par la promesse du pardon, servit de témoin contre ses camarades & ses amis ; tant il est vrai que la crainte de mourir peut quelquefois déterminer des gens, jusqu'alors honnêtes, à commettre des actions indignes. 1696.

Barkley se sauva ; & si j'avois tardé plus long-tems à partir de Londres, j'aurois couru grand risque, car de tous côtés on arrêtoit les passans. Le Chevalier Fenwick, qui ignoroit totalement la conspiration, fut arrêté ; & quoiqu'il n'y eût pas de preuves suffisantes pour le convaincre d'avoir eu intention de se soulever, le Parlement ne laissa pas de le condamner à mort, déclarant que

1696. cette maniere de procès & de jugement ne pourroit ſervir d'exemple à l'avenir. La vérité eſt, que le Prince d'Orange avoit une haine perſonnelle contre Fenwick, & ſe ſervit de la diſpoſition des eſprits, & de la conjoncture, pour les déterminer, malgré les Loix, à ſacrifier cet homme à ſon reſſentiment. La Nobleſſe du Comté de Lancaſtre fut plus heureuſe; car, quoiqu'ils fuſſent tous dans le projet du ſoulévement, & que, pour cet effet, ils euſſent actuellement armé hommes & chevaux prêts à s'en ſervir, on ne put jamais les condamner, faute de témoins. Le Roi demeura environ ſix ſemaines à Calais, ou à Boulogne, après quoi il retourna à Saint-Germain, & j'allai ſervir en Flandre, dans l'armée de M. le Maréchal de Villeroi.

Il ne ſe paſſa rien de conſidérable pendant toute la campagne. On ne ſongea de part & d'autre, qu'à ſubſiſter; & l'arriere-ſaiſon venue, on entra en quartiers d'hiver.

Je ſervis encore cette année dans l'armée de M. le Maréchal de Villeroi. La paix ayant été faite en Italie, la Cour en avoit fait venir toutes les troupes en Flandre, où elle en forma trois armées ſous les ordres des Maréchaux de Villeroi, de Boufflers & de Catinat. Les trois faiſoient cent trente-trois bataillons, & trois cent cinquante eſcadrons. Catinat fit le ſiege d'Ath : la défenſe en fut très-médiocre ; de maniere qu'il ne dura pas un mois. Après cette conquête, nos armées marcherent en avant, du côté de Ninove ; mais le Prince d'Orange, qui étoit beaucoup inférieur, demeura toujours clos & couvert auprès de Bruxelles. Le Maréchal de Boufflers eut pluſieurs conférences avec Milord Portland, & enfin la paix générale fut réglée ; ce qui mit fin & à la campagne & à cette guerre. La priſe de Barcelonne, par M. de Vendôme, au mois d'Août, détermina les Eſpagnols à ſigner ; & l'Empereur, qui, ſelon la coutume ordinaire 1697.

de la Cour de Vienne, ne ſe décidoit
1697. jamais qu'après ſes alliés, accepta pareillement, après quelques conteſtations, les conditions que le Prince d'Orange avoit réglées pour lui.

Le Roi d'Angleterre eut la mortification de voir l'Uſurpateur reconnu pour Roi; mais il ne s'en prenoit qu'à ſon mauvais ſort, & au beſoin que la France avoit de la paix, ſans en conſerver aucun reſſentiment contre le Roi Très-Chrétien, dont il avoit reçu tant de marques d'amitié. Par le traité de paix, il avoit été ſtipulé que le Prince d'Orange paieroit réguliérement à la Reine d'Angleterre, ſon douaire : mais, quand la France en demanda l'exécution, Milord Portland ſoutint que le Maréchal de Boufflers lui avoit promis, qu'en faveur de cet article, le Roi d'Angleterre ſortiroit de France : Boufflers avoua que Portland lui en avoit parlé; mais qu'il ne s'étoit engagé à rien. Quoi qu'il en ſoit, la France ne crut pas devoir recom-

mencer la guerre, pour ce douaire; & la Reine n'en a jamais rien touché. 1697.

L'on fit une grande réforme dans les troupes Irlandoises, que l'on réduisit à huit régimens d'Infanterie, & un de Cavalerie. Les Gardes-du-Corps furent réformés, & l'on me donna un régiment d'Infanterie, dans lequel cent cinq Gardes furent incorporés, comme Cadets, avec haute paye.

Ma femme, que j'avois épousée en 1695, mourut au mois de Janvier de cette année. Elle étoit attaquée de la poitrine, & je l'avois menée à Pesenas en Languedoc, dans l'espérance que l'air de ce pays pourroit rétablir sa santé. Elle étoit fille du Comte de Clanricard, de l'ancienne & illustre famille des Bourke en Irlande (*a*). 1698.

(*a*) Il m'en reste un fils, qui naquit le 21 Octobre 1696, & à qui, en 1716, j'ai cédé la Duché de Liria en Espagne. Il s'est marié la même année à Dona Catarina de Portugal, sœur & unique héritiere du Duc de Veraguas.

1699. Je fis un voyage en Italie, pour mon plaiſir uniquement ; jallai à Turin, de là par la Lombardie, à Veniſe, & enſuite par Lorrette, à Rome. Le Cardinal de Bouillon, qui y étoit chargé des affaires de la France, me logea chez lui

La Ducheſſe de Bracciano, qui depuis a pris le nom de Princeſſe des Urſins, étoit auſſi alors à Rome, & j'allois tous les jours la voir, l'ayant connue en France. Elle étoit brouillée à outrance avec le Cardinal de Bouillon : j'en dirai en peu de mots l'origine, afin de faire voir que ſouvent les plus grandes querelles ne viennent que de ſujets très-légers. Le Duc de Bracciano étant mort, le Cardinal, qui étoit fort ami de la Ducheſſe, courut chez elle, afin d'empêcher que la Juſtice n'y pût mettre le ſcellé ; car c'eſt à Rome un privilege des Cardinaux, que les Gens de Juſtice ne peuvent entrer dans les maiſons où ils ſont. Madame de Bracciano fit ſervir un grand dîner dans ſon anti-chambre,

pour le Cardinal, lequel n'en voulut pas, prétendant devoir manger avec elle au chevet de ſon lit. Elle eut beau repréſenter que, le corps de ſon mari étant encore dans la maiſon, ce ſeroit contre la bienſéance, il s'en tint très-offenſé, & le ſoir s'en retourna chez lui à jeun. Peu de jours après, Madame de Bracciano voulut faire tendre ſes appartemens de violet, ainſi qu'elle prétendoit qu'il étoit permis à la Maiſon des Urſins : le Cardinal, piqué de ce qui s'étoit paſſé auparavant, s'y oppoſa fortement, ſoutenant que c'étoit une diſtinction uniquement réſervée aux Cardinaux. L'affaire fut décidée en faveur de Madame de Bracciano; & depuis, non-ſeulement ils ne ſe ſont plus vus, mais ils ont cherché l'un & l'autre à ſe faire tout le mal poſſible. 1699.

Comme ami commun, je crus que je pourrois peut-être les racommoder, d'autant qu'il n'y avoit réellement aucun

ſujet valable d'être ennemis irréconci-
1699. liables. J'en parlai à l'Abbé de la Trimouille, depuis Cardinal, & frere de la Ducheſſe. Il me témoigna que cela lui feroit grand plaiſir, d'autant que, malgré la brouillerie de ſa ſœur, il ne laiſſoit pas que d'aller très-ſouvent chez le Cardinal. Je n'eus pas grande peine à faire convenir les parties de ſe raccommoder, & de ſe voir, à condition de n'entrer dans aucun éclairciſſement. Il n'étoit donc plus queſtion que de la premiere viſite. Le Cardinal, qui naturellement étoit l'homme du monde le plus glorieux, & qui ſe targuoit encore plus de ſa naiſſance, que de ſa dignité, inſiſta ſur ce que la Ducheſſe eût à lui faire la premiere viſite : malgré tout ce que je lui pus dire, l'aſsûrant que je ne pouvois propoſer pareille choſe, que les démarches de civilité envers les Dames ne tiroient jamais à conſéquence, & que les hommes ſe faiſoient honneur de com-

mencer à leur égard, il n'en voulut point démordre, & je ceſſai de travailler davantage à leur réconciliation. 1699.

La Ducheſſe, plus brouillée que jamais avec le Cardinal, remua ciel & terre, pour lui nuire, & il n'y donna que trop d'occaſion par ſa conduite dans l'affaire de l'Archevêque de Cambrai, qu'il ſoutint hautement, quoique le Roi Très-Chrétien ne l'eût envoyé à Rome, que pour en ſolliciter la condamnation. Le Roi, fâché de ſon procédé, y envoya le Prince de Monaco à ſa place, & le rappella. Il ne voulut pas obéir, ſous prétexte qu'étant abſent de Rome, il perdroit le Décanat du Sacré-College, prêt à vaquer. Le Roi, irrité de ſa déſobéiſſance, lui fit faire ſon procès, fit ſaiſir tous ſes revenus, diſpoſa de la charge de Grand-Aumônier de France, & lui ordonna de remettre le Cordon de l'Ordre. Mais, comme tout le reſte n'eſt pas de mon ſujet, je n'en dirai pas davantage, ſinon que la Ducheſſe de

Bracciano eut plus de part que perſonne
1699. à échauffer la Cour contre le Cardinal, qui ne ceſſa depuis de faire des folies. Au reſte, ſon apologie a été imprimée, on peut la conſulter.

Ma curioſité ne me porta pas à aller à Naples ; ainſi, après avoir reſté ſix ſemaines à Rome, je retournai en France par les Etats du Grand-Duc, par Gênes, & par Turin.

Je me remariai, au mois d'Avril,
1700. avec Mademoiſelle de Bulkeley, fille de Madame de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. Bulkeley, frere de Milord Bulkeley. Je reſtai tranquille cette année.

Charles II, Roi d'Eſpagne, mourut le 1er du mois de Novembre, & déclara, par ſon teſtament, le Duc d'Anjou, ſecond fils du Dauphin, ſon ſeul & unique héritier. Il avoit depuis longtemps conſulté en ſecret la Cour de Rome ſur cette affaire ; & ce fut de l'avis d'Innocent XII, qu'il ſe détermina, eſpé-

tant par-là empêcher les guerres, & conſerver en ſon entier toute la Monarchie d'Eſpagne; car il ne pouvoit s'imaginer que toute l'Europe réunie pût, ou voulût même empêcher ou troubler cette ſucceſſion, du moment que la France la ſoutiendroit, & d'autant plus que, par le choix qu'il faiſoit d'un Cadet de la Maiſon de France, & par la dénomination des autres ſucceſſeurs, en cas que celui-ci mourût ſans enfans, il prévenoit la jonction des deux Royaumes ſous un ſeul Chef. 1700.

Dès que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne eut reçu ordre de la Régence de porter ce teſtament au Roi Très-Chrétien, il courut à Verſailles : mais il fut bien ſurpris de n'avoir pour réponſe qu'un, JE VERRAI. En effet, le Roi balançoit fort ſur le parti qu'il avoit à prendre, ou d'accepter le teſtament, ou de s'en tenir au traité de partage, qu'il avoit peu auparavant conclu avec le Roi Guillaume & la Hollande : le premier flattoit plus

1700. sa gloire, & la tendresse d'un grand-pere; mais le dernier étoit plus avantageux pour la France, attendu que, moyennant la cession de l'Espagne, des Indes, des Pays-Bas, & du Milanois à l'Archiduc, le Guipuscoa devoit appartenir à la France, & les Royaumes de Naples & Sicile au Duc d'Anjou, & à ses héritiers. Enfin, après quelques jours de conseil, le Roi déclara à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il acceptoit le testament, & aussi-tôt le Duc d'Anjou fut salué Roi: tous les Etats de la Monarchie d'Espagne le reconnurent; & ce nouveau Monarque partit à la fin de l'année pour Madrid.

Les Hollandois faisoient difficulté de le reconnoître. Le Roi, son grand-pere, de concert avec l'Electeur de Baviere, oncle du jeune Roi, & Gouverneur des Pays-Bas, fit entrer à même heure, & à même jour, les troupes de France dans toutes les places de Flandre, & se saisit des troupes Hollandoises, qui y étoient en garnison. Le Roi déclara en même

temps, qu'il les relâcheroit dès l'inſtant que les Etats Généraux reconnoîtroient le Roi d'Eſpagne; ce qu'ils firent au plutôt, auſſi bien que le Roi Guillaume; & alors le Roi fit relâcher les troupes Hollandoiſes, faute des plus grandes; car par-là il mettoit les ennemis en état de lui faire la guerre; au lieu que, s'il les avoit gardées juſqu'à ce qu'il eût eu d'autres sûretés que des paroles, il auroit prévenu tout le ſang que cette fameuſe querelle a fait verſer dans les quatre coins de l'Europe. L'Empereur, qui avoit publiquement proteſté contre le teſtament du feu Roi d'Eſpagne, ſe préparoit à la guerre : il réſolut de la commencer par l'Italie, dont la poſſeſſion l'a toujours beaucoup plus flatté qu'aucune autre partie de l'Europe. Le Roi Très-Chrétien, pour s'oppoſer à ſes deſſeins, envoya au ſecours du Milanois quarante bataillons, &, autant d'eſcadrons, commandés par le Comte de Teſſé, & le tout aux ordres du 1700.

1700. Prince de Vaudemont, Gouverneur du pays. Il engagea le Duc de Savoie à joindre ſes troupes avec celles des deux Couronnes, dont il fut déclaré Généraliſſime; il fit en même temps ſolliciter les Princes d'Italie, de faire entr'eux une Ligue, pour le maintien de la tranquillité de leur patrie, contre tous ceux qui entreprendroient de la troubler. Dans ces entrefaites, le Roi d'Angleterre réſolut de m'envoyer à Rome, pour y faire un compliment au nouveau Pape Clément XI, qui avoit ſuccédé, cette année, à Innocent XII, & veiller à ſes intérêts, dans cette nouvelle ſcene des affaires de l'Europe. J'avois auſſi ordre principalement d'offrir, de la part du Roi d'Angleterre, mes ſervices au Saint Pere, pour commander l'armée que la France le preſſoit de lever; & le Roi Très-Chrétien ſouhaitant fort que mon offre fût acceptée, ordonna au Cardinal de Janſon, de faire ſur cela tout ce qu'il pourroit.

Je partis de Saint-Germain au mois de Janvier, & me rendis d'abord à Turin, où j'eus plusieurs conférences avec le Duc de Savoie, sur les affaires d'Angleterre. Le Prince d'Orange venoit de proposer un acte au Parlement, pour exclure de la Couronne tout Catholique, & établir la succession dans la famille d'Hanovre. C'étoit un tort manifeste que l'on faisoit à plus de quarante Princes, dont le droit étoit antérieur ; & la Duchesse de Savoie étoit la premiere lésée, comme héritiere immédiate de cette Couronne, après les enfans du Roi d'Angleterre. Je représentai au Duc de Savoie, que son silence, dans cette occasion, pourroit être regardé comme un consentement, & qu'il ne pouvoit convenir, ni à son honneur, ni à ses intérêts, d'acquiescer à un acte, qui détruisoit les droits incontestables de sa famille. D'abord il me fit de grandes difficultés, tant sur ce qu'il s'attiroit par-là de très-puissans ennemis, que sur l'inutilité de 1701.

la choſe en ſoi-même ; mais lui ayant
1701. repréſenté que le Roi Très-Chrétien approuveroit fort les démarches qu'il feroit ſur cela, & que j'avois ordre de le lui dire de ſa part, il conſentit à ma propoſition, & ordonna à ſon Miniſtre à Londres, de faire une proteſtation publique contre cet acte. En effet, ce Miniſtre alla au Parlement avec un Notaire, & en fit la ſignification. Cela n'empêcha pourtant pas l'acte de paſſer, & la Princeſſe Sophie, Douairiere d'Hanovre, fut déclarée héritiere de la Couronne, en cas que le Prince d'Orange & la Princeſſe de Danemarck mouruſſent ſans enfans.

De Turin, j'allai à Modene, où j'eus pluſieurs converſations avec le Duc de ce nom, ſur les affaires préſentes. Je lui fis voir le danger évident pour l'Italie, ſi la guerre s'y allumoit ; car, outre les petits déſordres & les dégâts inévitables, les petits Souverains ſe trouveroient à la merci du vainqueur,

quel qu'il fût ; qu'ainſi il étoit de leur intérêt commun de s'unir enſemble, pour tâcher de prévenir la guerre. A la fin, après lui avoir fait naître beaucoup de crainte, je l'engageai à me dire qu'il feroit ce que le Pape voudroit ; & qu'il me prioit d'en aſsûrer Sa Sainteté de ſa part. De là je me rendis à Rome, où d'abord j'eus quelque difficulté ſur le cérémonial ; car je prétendois qu'on me donnât un tabouret à l'Audience du Pape, ainſi qu'on l'avoit fait à feu M. de Turenne, & ainſi que le prétendoient les Grands d'Eſpagne, à qui pour le moins je ne me croyois point inférieur. Après quinze jours de négociation, j'acceptai un *Mezzoterminé* ; ſavoir, qu'après avoir fait mes génuflexions ordinaires, & baiſé la mule du Pape, il m'embraſſeroit, & ſe levant de ſon fauteuil, il ſe promeneroit avec moi dans ſa galerie, & dans ſes appartemens. A la premiere audience que j'eus, après l'avoir aſsûré du reſpect & du zele du Roi d'Angleterre pour le 1701.

Saint Siege, je lui dis que, pour en
1701. donner une preuve, ce Prince m'avoit chargé de lui offrir mes ſervices, & que même il trouveroit moyen de lui envoyer des troupes Irlandoiſes. Le Pape me répondit par beaucoup de complimens & de marques de tendreſſe; mais il n'entra nullement dans la propoſition que je lui fis. Il étoit timide, & naturellement irréſolu; il voyoit bien la néceſſité d'avoir des troupes, pour n'être pas expoſé aux inſultes des deux parties; mais il craignoit d'irriter l'Empereur, pour qui les Italiens ont toujours de grands égards: & quoiqu'on ne lui propoſât pas de ſe déclarer contre ce Prince, mais ſeulement contre l'agreſſeur, il ne voulut jamais prendre d'autre parti que celui de lever quelques mauvais régimens, qui lui coûterent beaucoup d'argent, ſans aucun profit. Il trouva même moyen, par cette conduite, de déſobliger la France & l'Empire, & dans la ſuite de le payer bien cher. Il me dit pluſieurs fois, en

plaiſantant, que les Prêtres n'étoient guere capables de régler les affaires militaires; il me pria même de vouloir examiner ſi les deux Généraux, quil venoit de nommer, étoient habiles: en effet, ces deux Meſſieurs vinrent me trouver, & j'appris d'eux leurs ſervices. Le premier ſe nommoit le Comte Maſſimo, Gouverneur du Château Saint-Ange; il avoit autrefois ſervi en Flandre dans un emploi ſubalterne; mais depuis le ſiege de Dunkerque, il s'étoit retiré en Italie. Le ſecond étoit le Comte Paulucci, frere du Cardinal du même nom, qui ne put ſe vanter que d'avoir été Capitaine de Cavalerie, pendant un an ou deux, dans l'Etat de Milan, en temps de paix. 1701.

Le Cardinal de Janſon, qui étoit chargé des affaires de France à Rome, fit de ſon côté tout ce qu'il put, pour déterminer le Pape; mais il n'en put jamais venir à bout. Après ſix ſemaines de ſéjour, j'appris que le Roi d'Angle-

terre avoit eu une attaque d'apoplexie,
1688. & qu'il devoit aller aux eaux de Bourbon; ſur quoi je pris incontinent congé du S. Pere, & m'en retournai en toute diligence en France.

Je trouvai le Roi un peu mieux, & l'accompagnai à Bourbon; mais ces eaux, au lieu de lui faire du bien, lui ayant cauſé un crachement de ſang, il fut obligé de les quitter, & de regagner Saint-Germain.

La guerre paroiſſant inévitable en Italie, le Roi y envoya le Maréchal de Catinat, avec une augmentation de troupes; mais cela n'empêcha pas le Prince Eugene, Général de l'Empereur, d'y deſcendre par le Trentin, à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes.

Tout étoit tranquille ſur les frontieres d'Alſace; mais, comme les Hollandois faiſoient de grands préparatifs en Flandre, le Maréchal de Villeroi fut nommé pour commander ſur la Sarre & la Mozelle, & le Maréchal de Boufflers fut envoyé

en

en Flandre, où j'eus ordre d'aller ſervir. 1701.
De part & d'autre, on ne fit aucun acte d'hoſtilité : chacun ne ſongeoit qu'à voiturer du canon & des munitions de guerre dans les places, & à y faire des magaſins de vivres : quand nos partis ſe rencontroient, les Officiers ſe faiſoient de grands complimens ; car le Roi ne vouloit point abſolument être l'agreſſeur.

Au commencement de Septembre, le Roi d'Angleterre eut encore une attaque, & je retournai au plutôt à Saint-Germain, où je le trouvai dans un état déſeſpéré. Les remedes le tirerent de la léthargie, mais ſans donner plus d'eſpérance : il s'affoibliſſoit à vue d'œil ; ſon bon ſens & la connoiſſance lui reſterent preſque juſqu'au dernier ſoupir. Il employa tout ce temps en prieres & en méditations. Jamais on ne vit plus de patience, plus de tranquillité, plus de joie même, lorſqu'il ſongeoit à la mort, ou qu'il en parloit. Il prit congé de la Reine, avec une fermeté extraordinaire,

& les pleurs de cette Princeſſe déſolée
1701. ne firent ſur lui aucune impreſſion, quoiqu'il l'aimât tendrement : tout ce qu'il lui dit, pour retenir ſes larmes, fut : *Songez, Madame, que je vais être heureux à jamais.* Le Roi T. C. étant venu le voir, l'aſsûra qu'il auroit pour ſon fils les mêmes égards que pour lui ; & qu'il lui rendroit les mêmes honneurs. Le Roi d'Angleterre le remercia en peu de mots, des marques paſſées de ſon amitié, & de ce qu'il venoit de lui promettre ; puis l'ayant embraſſé, le pria de ne pas reſter plus long-temps dans un endroit ſi triſte. Toute la Cour de France vint auſſi à Saint-Germain, & fut témoin de la piété & de la ſainteté de ce Héros Chrétien. Le Prince de Conti voulut y reſter tout le temps, & m'avoua que cette mort le ſurprenoit & le touchoit infiniment. Il ſembloit que Dieu vouloit qu'on n'en pût ignorer toutes les circonſtances ; car, pendant tout le temps de ſa maladie, les portes

de sa chambre ne furent plus gardées, de maniere que tout le monde y entroit; & comme ses rideaux furent toujours ouverts, on le voyoit dans son lit, où d'ordinaire il tenoit les yeux fermés, pour être plus recueilli : enfin, le 16 Septembre, à trois heures après midi, il expira *; & dans l'instant nous allâmes chez le Prince de Galles le saluer Roi : les Rois de France & d'Espagne le reconnurent comme tel, & ce fut un des motifs dont le Prince d'Orange se servit, pour engager le Parlement d'Angleterre dans la guerre contre les deux Couronnes. 1701.

* *Voy.* la note n. 4.

Vers le commencement de cette année, le Prince d'Orange mourut *; & la derniere chose qu'il fit avant que d'expirer, fut de signer l'acte d'abjuration du jeune Roi d'Angleterre.

* *Voy.* la note n. 5.

Quelque raison que j'aie pour ne point aimer la mémoire de ce Prince, je ne puis pourtant lui refuser la qualité de Grand Homme; &, s'il n'avoit pas été usurpateur, celle de Grand Roi. Il avoit 1702.

1702. ſu dès ſa jeuneſſe ſe rendre preſque le maître de ſa République, malgré le crédit & l'autorité des De Wits. Il avoit infiniment d'eſprit, étoit habile politique, & ne ſe rebutoit jamais dans ſes projets, quelque obſtacle qu'il ſe préſentât. Il étoit très-ſévere, mais naturellement point cruel. Il étoit très-entreprenant, mais point Général. On le ſoupçonnoit de n'avoir pas beaucoup de courage ; toutefois on peut dire que du moins il étoit brave juſqu'au dégaîner. Son ambition a paru dans tous les maneges qu'il a faits, pour détrôner un Prince qui étoit ſon oncle & ſon beaupere ; & cela ne peut avoir réuſſi, que par nombre de voies auſſi oppoſées au devoir d'un honnête homme, que contraires au Chriſtianiſme.

Peu de temps après la paix de Riſwick, le Roi Très-Chrétien avoit propoſé au Roi d'Angleterre, que, s'il vouloit laiſſer le Prince d'Orange jouir tranquillement du Royaume, il en aſsû-

reroit la poſſeſſion, après ſa mort, au Prince de Galles. La Reine, qui étoit préſente à la converſation, ne donna pas au Roi ſon mari le temps de répondre, & dit qu'elle aimeroit mieux voir ſon fils mort, que poſſeſſeur de la Couronne au préjudice de ſon pere : ainſi le Roi Très-Chrétien changea de diſcours. Il y a apparence, que ce qu'il en diſoit avoit été concerté avec le Prince d'Orange ; & ce fut, ſi je l'oſe dire, une grande imprudence de refuſer une pareille offre. 1702.

Dès que le Prince d'Orange fut mort, la Princeſſe de Danemarck fut proclamée Reine, ſans aucune oppoſition. Le Roi Jacques ſe contenta de publier un Manifeſte par voie de proteſtation, pour établir ſes droits contre ceux de la Reine Anne ſa ſœur.

L'on trouvera le reſte de ces Mémoires plus détaillé, à cauſe que j'ai commencé cette année à écrire régulièrement tout ce qui ſe paſſoit.

1702. Monſeigneur le Duc de Bourgogne fut nommé pour commander l'armée de Flandre, ayant ſous lui le Maréchal de Boufflers. J'eus ordre d'y ſervir, & me rendis à Bruxelles en même temps que ce Prince. Nous y apprîmes que le Maréchal de Boufflers, ayant aſſemblé partie de l'armée de l'autre côté de la Meuſe, avoit marché, pour attaquer le Comte de Tilly à Santen. Dès que les ennemis virent arriver l'armée de France, ils décamperent avec précipitation, & eurent le bonheur de faire leur retraite, ſans être en aucune façon inquiétés, ni ſuivis. On blâma fort le Maréchal, car il auroit pu aiſément battre Tilly, qui étoit de la moitié plus foible que lui. Il eſt facile d'imaginer quelle auroit été la conſéquence d'un heureux ſuccès, au commencement de la campagne & de la guerre; outre que la levée du ſiege de Keyſerwert s'en ſeroit infailliblement enſuivie, cela auroit donné aux troupes de France une ſupériorité, & une réputation infinie.

Ce coup manqué, & Monſeigneur le Duc de Bourgogne arrivé à Santen, avec quelques troupes d'augmentation, tout le monde s'attendoit avec raiſon, que nous ne demeurerions pas les bras croiſés, vû que partie de l'armée ennemie étoit occupée au ſiege de Keyſerwert, de l'autre côté du Rhin, & que le reſte étoit en trop petit nombre, pour s'oppoſer à nos entrepriſes (car, pour ce qui étoit des troupes Allemandes, elles ne pouvoient joindre les Alliés, de plus de ſix ſemaines); mais par la timidité du Maréchal, ou par une fatalité malheureuſe, nous demeurâmes tranquilles à Santen, pendant preſque tout le ſiege de Keyſerwert: il n'eſt pas fort difficile de dire quelles entrepriſes on auroit pu former. La commodité de la Meuſe offroit d'un côté le ſiege de Grave, ſi l'on ne vouloit pas attaquer Maëſtricht: Cologne étoit une ville en deçà du Rhin, ſans autres fortifications qu'une ſimple muraille. La conquête en eût été auſſi 1702.

1702. facile, qu'utile & éclatante : Juliers ſe pouvoit attaquer, & nous auroit été très-commode pour la communication de la Meuſe au Rhin ; outre cela, on auroit pu paſſer le Rhin, ſoit à Bonn, ou près de Rhinberg, & marcher au ſecours de Keyſerwert. La ſeule objection qu'on eût pu faire à cette derniere propoſition, étoit que le Roi ne vouloit pas que les armées paſſaſſent le Rhin, crainte de donner un prétexte à l'Empire de ſe déclarer contre la France ; mais, pour les autres projets, il ne tenoit qu'à nous de les exécuter.

Le Comte de Tallard étoit ſur les bords du Rhin, avec dix-huit bataillons & trente eſcadrons. Il eut ordre d'incommoder les ennemis dans leur ſiege, & de rafraîchir la place de temps à autre, d'autant qu'elle n'étoit point inveſtie de notre côté du Rhin, & par conſéquent on y entroit par eau, tant que l'on vouloit. Le Comte de Naſſau Sarbruck, qui commandoit au ſiege, avec dix-huit

mille hommes, trouva beaucoup de difficultés, tant par rapport à la vigoureuſe 1702.
défenſe des aſſiégés, que par rapport au mauvais temps. Il avoit ouvert la tranchée du côté du Rhin : la pluie inonda partie de ſa tranchée, & la garniſon nettoya le reſte, de maniere qu'il fut obligé de recommencer de nouveau ſes attaques. M. de Tallard mit quelques pieces de canon en batteries, pour incommoder leur nouvelle tranchée; mais l'éloignement étoit trop grand, pour faire beaucoup de mal.

Pendant que nous étions à Santen, l'on trouva moyen de faire ſonder l'Electeur de Brandebourg, qui ſe trouvoit alors à Weſel. On lui envoya pluſieurs fois le ſieur Bielk, Colonel Allemand, & l'Electeur parut aſſez porté à faire un traité avec la France. Nous l'eſpérions d'autant plus qu'il avoit tout lieu d'être mécontent des Hollandois, au ſujet de la ſucceſſion du Prince d'Orange, & qu'il avoit fort à cœur de ſe

faire reconnoître Roi de Pruſſe ; titre
1702. qu'il venoit de prendre du conſentement de l'Empereur ; mais que beaucoup de Princes refuſoient de lui donner. Nous comptions, qu'en cas que le traité avec le Brandebourg réuſsît, il joindroit trente mille hommes de ſes troupes, avec l'Electeur de Baviere, qui en avoit vingt-cinq mille, & que par-là l'Empereur ſe trouvant fort embarraſſé, & l'Empire n'oſant prendre parti, nous paſſerions en même temps le Rhin, & portant la guerre en Hollande, nous obligerions les Etats Généraux à demander la paix, aux conditions qu'il nous plairoit. Ces vues étoient grandes, & il étoit fort raiſonnable de les ſuivre ; mais malheureuſement l'Electeur de Brandebourg n'agiſſoit pas de bonne foi ; & dans les négociations il n'avoit d'autre but que celui de nous amuſer, pendant que nous étions dans ſon Duché de Cleves, & par-là nous obliger à avoir des ménagemens pour ſon pays. Nous lui fîmes offrir

toutes les conquêtes que nous ferions sur le Rhin, sur le Val, en Hollande, ou dans le pays de Juliers, laissant au Roi d'Espagne celles dont nous ferions la conquête en Flandre. Il parut être flatté de ces espérances, mais ne se détermina pas, avouant que, s'il n'étoit question que des Hollandois, il ne balanceroit pas; mais qu'à l'égard de l'Empereur, il ne savoit comment manquer aux paroles données, & aux traités faits avec lui, tant que ce Monarque en exécuteroit de son côté toutes les conditions. 1702.

Pendant que tout ceci se passoit en allées & venues, le Maréchal de Boufflers résolut d'attaquer le Comte d'Athlone, Général des Hollandois, qui se trouvoit campé à Clerebek derriere Cleves. Pour cet effet, nous nous mîmes en marche le 18 de Juin, & allâmes à Nogernok, où l'on passa la nuit sans camper. Notre armée étoit composée de trente-sept bataillons, & de cinquante-neuf escadrons, outre le corps de M.

1702. de Tallard, qui n'étoit plus que de dix bataillons & de trente eſcadrons, & celui de Caraman, qui avoit neuf bataillons & onze eſcadrons. Athlone n'avoit que vingt-ſept bataillons & ſoixante-deux eſcadrons. Le Marquis d'Alegre fut détaché, avec quelque cavalerie, pour reconnoître la ſituation des ennemis, &, en les amuſant, nous donner le temps d'arriver ſur eux. Ils ignoroient totalement notre marche, & s'imaginoient que c'étoit tout au plus un gros parti qui rodoit; mais le ſoir ils furent informés de la vérité par un Courier que leur dépêcha l'Electeur de Brandebourg. Ils réſolurent auſſi-tôt de ſe retirer vers Grave, & décamperent à huit heures du ſoir; mais comme il y avoit des défilés pour ſortir de leur camp, qu'il falloit que leurs troupes, leur artillerie & équipages paſſaſſent tous par le même chemin, & que c'étoit la nuit, leur marche fut lente & fort embarraſſée. Le Marquis d'Alegre ſe trouva en préſence à cinq

heures du matin, & fit ce qu'il put pour les amuſer; mais ils continuerent toujours leur marche. A ſix heures, notre aile gauche arriva, & fut bientôt jointe au grand galop, par l'aile droite. Les ennemis ne voyant pas de poſſibilité à gagner Grave, car nous arrivions ſur le flanc de leur marche, & ne trouvant d'autre retraite que Nimegue, ils en prirent le chemin, & avec une telle diligence, que notre cavalerie ne put, ni les arrêter, ni les charger, d'autant que leur infanterie étoit mêlée avac leur cavalerie, & que notre infanterie n'étoit pas encore arrivée. Il n'y eut que cinq eſcadrons de battus par les régimens du Roi & de Duras, qui prirent un étendard, un Lieutenant Colonel, & quelques Cavaliers. De cette maniere, les ennemis ſe retirerent en bon ordre, juſqu'à environ une portée de canon de Nimegue, où ils firent mine de tenir ferme, à l'abri de quelque infanterie qu'ils jetterent dans des maiſons & der-

1702.

riere des haies qui s'y trouverent. Notre
1702. cavalerie alors se mit en bataille ; & cependant les bataillons ennemis s'étant jettés dans le chemin couvert, leur cavalerie se mit sur le glacis, la croupe des chevaux aux palissades : notre infanterie arriva, nous nous approchâmes d'eux à portée du mousquet, & l'on auroit pu charger la cavalerie dans cet instant ; mais on ne le fit pas, j'en ignore la raison. L'on fit avancer du canon qui tira dessus, sans qu'elle fît aucun mouvement ; mais enfin, nos Grenadiers s'étant approchés à la portée du pistolet, elle se débanda ; partie se jetta dans le chemin couvert, comme elle put, & partie, en longeant le glacis, gagna les bords du Val, & par-là entra dans la ville. Cependant le canon de la place tiroit sur nous, & commençoit à nous incommoder beaucoup ; ainsi on se retira hors de la portée. Nous eûmes environ trois cents hommes de tués, ou de blessés. On jugea que la perte des en-

nemis montoit à mille. Nous prîmes deux cents chartettes d'artillerie, trois cents autres charrettes, & mille chevaux. 1702.
Cette action, quoique peu conſidérable, ne laiſſa pas d'être auſſi brillante, que ſinguliere ; car c'eſt une choſe ſans exemple, qu'une armée en ait couru une autre pendant deux lieues, & l'ait culbutée dans le chemin couvert d'une place, preſque ſans coup férir. L'on s'étonnera peut-être qu'on ne les ait point chargés, ayant été ſi long-temps en préſence; mais les gens du métier comprendront aiſément, que dans un pays de plaine, ſans foſſé, ravine, ni ruiſſeau, il n'eſt pas facile de joindre un ennemi, qui a mille pas d'avance, que lorſqu'il arrive au défilé ; & de plus notre infanterie n'étoit pas encore arrivée. A la vérité, ſi de Norguenou, où nous paſsâmes la nuit, nous nous étions mis en marche deux heures plutôt, nous aurions trouvé l'armée ennemie ſortant du défilé de Cranembourg, & elle

1702. n'auroit pu nous gagner du pied, ni par conſéquent éviter la bataille. Quelques perſonnes propoſerent d'attaquer l'armée ennemie dans le chemin couvert, attendu que de la place on n'oſeroit tirer ſur nous, crainte de tuer également amis & ennemis, & que, ſi nous les y battions, ils auroient tous été tués ou pris; peut-être même que dans la confuſion nous euſſions entré pêle-mêle avec eux dans la place; mais on fut ſi long-temps à délibérer ſur cette propoſition, qu'il n'y eut plus moyen de l'exécuter; car de pareils coups ſe doivent faire dans l'inſtant, & ſans donner le temps à l'ennemi de ſe reconnoître.

Nos Soldats ſe répandirent dans tout le pays, où ils trouverent un butin conſidérable : car les habitans ſe croyant en ſûreté n'avoient rien emporté.

Le lendemain 12, nous vînmes camper à Donsbruck, auprès de Cleves. Le Comte de Tallard & Caraman, qui n'auroient pu arriver à temps, ſi nous

avions eu bataille, camperent dans notre voiſinage, & Athlone ſe plaça de l'autre côté du Val. Peu de jours après, Keyſerwert ſe rendit, après avoir fait une très-belle défenſe, & coûté beaucoup de monde aux ennemis. L'Electeur de Brandebourg, qui étoit allé à la Haye, nous voyant encore plus avant dans ſon pays, nous fit ſonder par deux Gentilshommes, qui ſe rendirent à Cleves, pour ſavoir ſi on étoit toujours dans l'intention de traiter avec lui, & qu'en ce cas il conſentiroit à une neutralité: quoique nous dûſſions avoir pour ſuſpect tout ce qui venoit de ſa part, après ce qui s'étoit paſſé, on ne laiſſa pas de répondre affirmativement; ſur quoi les deux émiſſaires envoyerent un Courier à la Haye, & eurent, par le retour, des lettres de créance. La Cour de France envoya auſſi un plein pouvoir à M. le Maréchal de Boufflers; mais tout cela n'aboutit à rien, car dès qu'on tomboit d'accord de quelque article, l'Elec- 1702.

teur propoſoit quelque choſe de nou-
1702. veau : auſſi ne cherchant qu'à nous amuſer, il alongea la négociation juſqu'à ce que nous fuſſions ſortis de ſon Duché de Cleves, & alors il rompit tout-à-fait avec nous.

Les fourrages devenant rares, & voulant d'ailleurs être plus à portée d'obſerver les mouvemens des ennemis, qui ſe raſſembloient derriere Nimegue, nous allâmes camper dans la plaine de Gock; nous fîmes auſſi faire deux ponts ſur la Meuſe, afin de fourrager de l'autre côté, & de pouvoir paſſer, s'il en étoit beſoin.

Vers le 15 de Juillet, M. de Marlborough *, à qui les Hollandois avoient donné le commandement de leurs armées, ainſi qu'il l'avoit dès troupes Angloiſes, vint camper auprès de Grave, d'où le 26 il paſſa la Meuſe; ſur quoi nous décampâmes de Goch, paſsâmes la Meuſe à Ruremonde, & allâmes camper à Bray. Nous avions, par ordre de

* *Voy.* la note n. 6.

la Cour, envoyé un détachement en Alſace, de maniere que le Comte de Tallard compris, & tous les autres corps ayant rejoints, nous n'avions que ſoixante-ſix bataillons, & cent quatorze eſcadrons. Les ennemis avoient ſoixante-cinq bataillons, & cent trente eſcadrons, outre une douzaine de bataillons & une vingtaine d'eſcadrons à portée de les joindre en vingt-quatre heures. De Bray nous nous avançâmes à Lonoven, d'où nous allâmes à Beringhen. Monſieur de Marlborough propoſa de marcher à nous, en paſſant le défilé de Péer, moyennant quoi la bataille étoit inévitable ſur les bruyeres; mais les Députés des Etats Généraux n'y voulurent jamais conſentir, non plus qu'à nous attaquer dans notre camp de Lonoven : ce qui fut fort heureux pour nous; car nous étions poſtés de maniere que nous aurions été battus ſans pouvoir nous remuer, notre gauche étant en l'air, & 1702.

notre droite enfoncée dans un cul-de-
1702. ſac entre deux ruiſſeaux.

Après avoir paſſé la Meuſe, nous aurions dû reſter du côté de Bray, ou d'Ath, au lieu de nous aller promener dans les Bruyeres; par là nous aurions mis Ruremonde & le Brabant à couvert, d'autant que les ennemis ne pouvoient rien entreprendre ni ſur l'un, ni ſur l'autre, ſans nous avoir auparavant battus ou chaſſés de là. Notre unique intention étoit donc d'empêcher les ennemis de tirer des convois de Bois-le-Duc, & par-là les obliger de ſe rapprocher de leur pays, faute de vivres; parce que nous ne comptions pas qu'ils puſſent en tirer ſuffiſamment de Maëſtricht: ainſi nous allâmes camper à Rythouen, d'où je fus détaché avec ſix bataillons, ſix cents Grenadiers, treize eſcadrons, & douze pieces de canon pour occuper Endouen, à deux lieues de notre gauche ſur la Dommel. J'appris, à

mon arrivée, qu'il étoit parti un convoi considérable de Bois-le-Duc, & je vis M. de Tilly qui venoit de l'armée des Alliés pour aller à sa rencontre. Au lieu de faire passer le convoi par l'autre côté de la riviere d'Aa, il se campa à la franquette sur la Bruyere à Geldrop, à cinq quarts de lieues de mon camp : il avoit environ trente escadrons, & une douzaine de bataillons. 1702.

J'envoyai à dix heures du soir en avertir le Maréchal de Boufflers, & lui proposai en même temps de me faire joindre par l'aile gauche de l'armée ; moyennant quoi, nous pourrions à la pointe du jour tomber sur M. de Tilly : le Courier ne rendit ma lettre qu'à quatre heures du matin, de maniere que l'aile gauche ne put se mettre en marche qu'à six. Le Maréchal me manda que Monseigneur le Duc de Bourgogne, & lui seroient aussi de la partie, & que je pouvois toujours m'avancer avec mes troupes sur l'ennemi : ce que je fis aussi-

1702. tôt en passant la Dommel, & le ruisseau de Tongrelope, & me mis sur le bord de la Bruyere à une petite demi-lieue de M. de Tilly. Le Maréchal étant arrivé, ne jugea pas à propos d'attaquer, craignant que l'armée ennemie ne vînt droit sur Endouen, pendant que nous serions aux prises avec M. de Tilly, & ne coupât notre retraite ; mais cette appréhension étoit frivole, vû qu'il y avoit trois lieues de là à l'armée ennemie, & que nous aurions eu le temps de battre M. de Tilly, détruire le convoi, & repasser la Tongrelope & la Dommel, avant qu'il fût possible à M. de Marlborough d'arriver ; & quand même il auroit pu arriver, notre retraite se pouvoit faire en longeant de l'autre côté de la Tongrelope, & puis passant la Dommel au dessous d'Endouen. De plus, comme nous cherchions les occasions de batailler, il n'y avoit qu'à faire marcher toute l'armée, & si l'ennemi s'avançoit, le combattre dans ces

belles plaines. J'eus donc ordre de repaſſer la Tongrelope, & de me mettre en bataille ſur la Bruyere, de l'autre côté du pont d'Endouen, ce que j'exécutai. Tilly ſe mit en marche, & ſe plaça à couvert de l'Aa. L'armée ennemie ayant appris ce qui ſe paſſoit, ſe mit d'abord en mouvement pour venir au ſecours du convoi; mais ſur la nouvelle de notre rétrogradation, elle rentra dans ſon camp, d'où quelques jours après elle alla à Péer : nous prîmes le même chemin par la Bruyere, & ayant ſu que M. de Marlborough ſe portoit vers Helectren, nous marchâmes à lui à deſſein de l'attaquer. Dès qu'il nous vit paroître, il fit halte, & ſe mit en bataille; mais comme nous avions nombre de défilés à paſſer, il étoit près de quatre heures après midi, avant que nous puſſions également nous y mettre : ainſi, comme il ne nous reſtoit pas aſſez de jour pour reconnoître la ſituation des ennemis, & les attaquer, le reſte de la 1702.

1702. journée se passa en canonnade de part & d'autre. Nous eûmes une trentaine d'Officiers, & deux cents Soldats de tués. Les ennemis en perdirent, je crois, plus; car leur droite étoit fort exposée, & notre artillerie mieux servie que la leur. Le lendemain 24 Août, dès la pointe du jour, Mgr. le Duc de Bourgogne fit appeller tous les Lieutenans Généraux, pour savoir leur sentiment: nous avions tous été la veille reconnoître la position des ennemis. Leur droite étoit appuyée à des haies, où ils avoient mis un très-gros corps d'infanterie, & étoit couverte en avant par un ruisseau marécageux: leur gauche étoit appuyée au ruisseau de Béringhem, & couverte par les censes de Sphippelback, qu'ils avoient pareillement farcies d'infanterie. Leur front étoit sur une hauteur, qui régnoit de la droite à la gauche; & en avant à la demi-portée du canon, se trouvoient plusieurs marais & flaques d'eau; ce qui nous auroit obligés à défiler, & il ne nous auroit pas

pas été facile de nous reformer ſi près de l'ennemi, qui pouvoit tomber en bataille ſur nous. 1702.

Derriere leur armée ſe trouvoit le ruiſſeau d'Hélectren, lequel étant bon, nous ne pouvions les tourner. Les choſes ainſi reconnues & expliquées, tout le monde décida que le poſte des ennemis étoit inattaquable; & ainſi il fut décidé, que ne pouvant, faute de pain & de fourrages, reſter où nous étions, l'on ſe retireroit à l'entrée de la nuit par le même chemin, par où nous étions venus; ce qui fut exécuté, ſans que les ennemis nous inquiétaſſent. Le lendemain ils nous firent ſuivre par quelques troupes; mais le tout ſe paſſa en eſcarmouches. L'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étoit alors de ſoixante-dix bataillons, & de cent quatorze eſcadrons; celle des ennemis, de quatre-vingt douze bataillons, & de cent cinquante eſcadrons.

Le Duc de Marlborough, après toutes ces marches & contre-marches, ſe trou-

1702. vant entre nous & les places de la Gueldre, ne ſongea plus qu'à en faire la conquête. Il commença par le ſiege de Venloo; ſur quoi le Duc de Bourgogne fit encore aſſembler les Officiers Généraux, pour voir ce qu'il y avoit à faire. Il fut réſolu qu'on ne pouvoit préſentement s'oppoſer aux progrès des ennemis de ce côté-là; & voici les raiſons qu'on eut.

Pour ſecourir la Gueldre, il falloit ou battre les ennemis, ou arriver auprès des places: à l'égard du premier point, tout homme de guerre ſait que ce n'eſt pas choſe facile de battre des gens qui ont eu le temps de ſe placer, & qui ont des poſtes excellens. Si l'on avoit voulu tourner les ennemis, ils n'auroient auſſi qu'à ſe tourner par leur droite à couvert de la Neze, qui tombe dans la Meuſe, entre Ruremonde & Venloo; ou par leur gauche, s'appuyer au château de Stacken d'un côté, & à des marais & bois de l'autre. A l'égard du ſecond, ſavoir d'arriver aux

places de la Gueldre, il n'y avoit que deux chemins à prendre, celui de Ruremonde & de Steventwert, ou celui de Liege, pour y paſſer la Meuſe, & ſe porter par l'autre côté. Pour ce qui étoit d'aller à Ruremonde ou Steventwert, les ennemis nous en barroient le chemin, par la poſition qu'ils avoient priſe. Reſte donc à aller à Liege : le tour étoit ſi grand, qu'il falloit preſque autant de temps pour le faire, que pour prendre Venloo ; mais, quand même cela n'auroit pas été, dès que nous aurions eu paſſé la Meuſe, les ennemis en auroient fait autant, & ſe ſeroient mis toujours entre nous & la place aſſiégée ; ou s'ils euſſent voulu, ils n'avoient qu'à quitter leurs entrepriſes ſur la Gueldre, & marcher droit à Bruxelles, Louvain & Malines ; en un mot, prendre tout le Brabant : de plus, nous étions ſi fort gênés par nos vivres, que nous ne pouvions nous en écarter, ſans courir riſque de faire périr l'armée ; outre que les en- 1702.

1702. nemis avoient vingt bataillons de plus que nous, & que chacun de leurs bataillons avoient au moins cent hommes de plus que les nôtres. Il fut donc déterminé que nous ne ſongerions pas au ſecours de la Gueldre; mais qu'on tâcheroit de faire quelque diverſion en Flandre.

Pour cet effet, M. d'Uſſon, Lieutenant Général, fut détaché avec quelques troupes, pour aller joindre le Marquis de Bedmar, Gouverneur des armes dans les Pays-Bas. Celui-ci marcha à Haltz, & d'abord il ſe rendit maître de quelques redoutes; mais le Commandant de la place ayant lâché les eaux, il fallut abandonner l'entrepriſe. On auroit dû l'avoir prévu, & ne point expoſer les troupes des deux Couronnes à une retraite honteuſe & précipitée. Il nous en coûta cinq cents hommes.

Le Roi, voyant le mauvais train que prenoit cette campagne, fit revenir de l'armée Mgr. le Duc de Bourgogne, afin

qu'il n'eût pas le déshonneur d'être uniquement ſpectateur des conquêtes de M. de Marlborough. 1702.

Les ennemis, ayant ouvert la tranchée & fait breche au fort de Saint-Michel, le prirent d'aſſaut. Venloo ſe rendit au bout de dix jours de tranchée ouverte; Steventwert dura très-peu, & Ruremonde capitula le cinquieme jour de tranchée. Nous nous étions avancés à Tongres, pour obſerver les ennemis, & faire ſemblant de vouloir les empêcher de s'avancer davantage. Le Comte de Tallard avoit été détaché avec dix-ſept bataillons & vingt-cinq eſcadrons, pour aller retirer de Bonn l'Electeur de Cologne. Il le fit, & laiſſa dans la place onze bataillons, & quelques eſcadrons aux ordres de M. d'Alegre. Enſuite l'Electeur s'approcha de Cologne : cette ville craignant le bombardement, fit un traité de neutralité, & s'engagea à n'avoir que huit mille deux cents hommes de garniſon, & cela ſeulement des

troupes de Weſtphalie, à permettre le
1702. commerce, & à chaſſer un Officier qui avoit fait tirer du canon contre l'Electeur. Pour montrer leur bonne foi, les Magiſtrats firent dans l'inſtant ſortir de la ville deux bataillons Hollandois, qui y étoient en garniſon. De Cologne, Tallard marcha à Luxembourg, puis à Treves, & prit enſuite Traërback. M. de Marlborough nous voyant ſi foibles & ſi peu d'humeur à nous oppoſer à ſes entrepriſes, réſolut de profiter du temps & de l'occaſion, & propoſa aux Députés des Etats Généraux le ſiege de Liege. D'abord ils s'y oppoſerent; car les Hollandois naturellement ne vouloient point d'action dont le ſort pouvoit être douteux, ſachant que les batailles décident des Etats, & les peuvent dans un inſtant culbuter. Ils craignoient donc que, raſſemblant toutes nos forces, nous ne vinſſions les attaquer; mais Marlborough leur ayant fait voir clairement, que le détachement que nous avions

envoyé en Allemagne, & celui de M. de Tallard, qui étoit allé ſur la Moſelle, nous avoient tellement affoiblis, que nous n'oſerions haſarder un combat, les Députés enfin conſentirent à l'entrepriſe. 1702.

Cependant le Maréchal de Boufflers ſe trouvoit dans un embarras terrible; quoique brave de ſa perſonne, il craignoit les ennemis, & d'un autre côté il ſavoit les diſcours qu'à la Cour & à l'armée on tenoit ſur ſon compte. Il n'avoit pas aſſez de troupes pour chercher à livrer bataille, n'ayant que ſoixante-deux bataillons, & quatrevingt-ſix eſcadrons. D'un autre côté, il ne lui étoit plus poſſible maintenant de couvrir Liege & le Brabant. Il falloit donc opter, & c'eſt ce qui l'affligeoit; en effet, quelque parti qu'il prît, il étoit toujours ſûr de faire quelque perte conſidérable, & par conſéquent d'être blâmé; à la vérité, s'il avoit voulu prendre ſes meſures dès qu'il eut abandonné

1702. Gueldre, il auroit pu faire un bon camp retranché ſous Liege, ainſi que les ennemis l'avoient pratiqué la derniere guerre, moyennant quoi, en y laiſſant trente ou trente-cinq bataillons, la place auroit été en ſûreté; avec le reſte, il ſe ſeroit tenu derriere les Gettes, ce qui auroit couvert le Brabant, mais il n'en avoit plus le temps; ainſi il ſe contenta de jetter huit bataillons dans les châteaux & citadelle de Liege. Le 13 Octobre, les ennemis arriverent devant la ville, qui leur ouvrit les portes; les batteries commencerent à tirer le 20 contre la citadelle. Ils en attaquerent le 25 le chemin couvert, & y trouverent ſi peu de réſiſtance, que voyant une breche faite au corps de la place, & le foſſé peu profond, ils monterent à l'aſſaut, & emporterent la citadelle. Le ſieur de Violaine, qui y commandoit, ne put jamais excuſer ſa négligence; il n'avoit fait aucune diſpoſition, & ne parut à la tête des troupes, que lorſque les

ennemis étoient déjà maîtres de la place. Dès que nous apprîmes cette triſte nouvelle, nous rentrâmes dans nos lignes à Jandrin, mettant notre droite près de Boneff, ſur la Méhaigne, & notre gauche au ruiſſeau de Joſſe. 1702.

La Chartreuſe de Liege ne fit pas une plus longue défenſe que le reſte. Dès que le canon commença à tirer, la garniſon capitula; après quoi les ennemis ne ſongerent plus qu'à ſe ſéparer, ce qu'ils firent dans les premiers jours de Novembre, à notre grand contentement; car dans le train où nous étions de laiſſer tout faire, ils n'auroient trouvé de notre part aucun obſtacle à leurs entrepriſes. Notre armée fut auſſi renvoyée dans les quartiers d'hiver.

Le Maréchal de Villeroi, qui étoit priſonnier en Allemagne, revint cet hiver à la Cour. Voici ſon aventure en peu de mots. Vers la fin de la campagne de 1701, le Roi, peu content de la conduite du Maréchal de Catinat, l'a-

voit envoyé commander l'armée d'Ita-
1702. lie, ſous les ordres du Duc de Savoie, Généraliſſime des deux Couronnes. Il y donna le combat de Chiari, où nos troupes furent repouſſées & très-mal menées; enſuite ayant mis, pendant l'hiver, ſon quartier général à Crémone, & cette ville ayant été ſurpriſe par le Prince Eugene, il y fut pris & emmené en Allemagne. Jamais peut-être il n'eſt rien arrivé à la guerre de plus ſingulier. Une armée ſurprend une ville, y prend le Général; & toutefois les troupes qui s'y trouvent, quoique beaucoup inférieures en nombre, diſperſées dans différens quartiers, ſans chef & ſans ordre, ont la fermeté de courir de toute part ſur les ennemis, & enfin de les rechaſſer totalement de la ville.

Le Roi, qui aimoit tendrement le
1703. Maréchal de Villeroi, fit tant ſolliciter l'Empereur, que celui-ci le relâcha, & auſſi-tôt il fut nommé pour Général de l'armée de Flandre, ayant ſous lui le

Maréchal de Boufflers, dont la Cour n'étoit que médiocrement ſatisfait. Je reſervis encore dans cette armée. 1703.

Dès les premiers jours de Mai, les troupes commencerent à s'aſſembler, & le ſeptieme nous campâmes en front de bandiere à Tirlemont, avec cinquante bataillons & cent eſcadrons. Le deſſein du Maréchal de Villeroi étoit de tâcher de ſurprendre quelques quartiers des ennemis, diſperſés le long du Demer & du Jarre, & de profiter de l'abſence du Duc de Marlborough, qui dans ce temps-là faiſoit le ſiege de Bonn.

Nous marchâmes le 9 Mai par la grande chauſſée, & inveſtîmes tout-à-coup Tongres, où il y avoit deux bataillons.

M. d'Owerkerque, Général des Hollandois, qui commandoit dans l'abſence de M. de Marlborough, ayant appris que nous nous aſſemblions, avoit réſolu de venir ſe camper, avec ce qu'il pourroit ramaſſer de troupes, ſur les

hauteurs de Tongres, mettant ſa gauche
1703. à la ville, & la droite tirant vers Haſſelt, moyennant quoi il auroit été dans un poſte excellent, & nous auroit barré l'entre-deux du Demer & du Jarre: mais notre diligence rompit ſes meſures: ainſi il fut obligé de ſe camper auprès de Maëſtricht, pendant que nous attaquâmes Tongres. Nous n'y obſervâmes pas grande cérémonie, la ville n'ayant pour toute défenſe qu'une muraille, flanquée de quelques méchantes tours. On planta du canon, qui tira le même jour. Le lendemain, comme il commençoit à y avoir breche, la garniſon ſe rendit à diſcrétion; nous y prîmes les équipages du Duc de Virtemberg, Général des Danois, & du Major Général Herbo. Nous nous campâmes enſuite, la droite à Bedoé ſur le Jarre, & la gauche ſur les hauteurs tirant vers Haſſelt, & nous laiſſâmes Borkloën derriere nous.

Le Maréchal de Villeroi voulut en-

ſuite faire une tentative ſur les ennemis ; pour cet effet, nous fîmes une marche de nuit, & arivâmes le 14 à huit heures du matin en préſence ; nous les trouvâmes en bataille, la droite à Péterſem, & la gauche à Maëſtricht ; mais peu de temps après, avant que notre infanterie fût arrivée, ils rehauſſerent leur droite : nous reconnûmes leur ſituation, pour voir la maniere dont il faudroit faire les diſpoſitions de la bataille ; mais après avoir bien examiné, nous jugeâmes que le poſte étoit inattaquable. Leur droite étoit appuyée à Lonaken, village très-fort, ſitué ſur une hauteur qui dominoit toute la plaine ; & leur front étoit couvert par un chemin creux, qui va de Lonaken à Maëſtricht. Leur armée étoit de trente-cinq à quarante bataillons, & d'environ ſoixante-dix eſcadrons. Le Maréchal de Villeroi ayant trouvé les avis de Meſſieurs les Officiers Généraux conformes aux ſiens, 1703.

remarcha le même jour à ſon camp,
1703. près de Tongres.

Le Duc de Marlborough, ayant pris Bonn, où le Marquis d'Alegre fit une très-belle défenſe, revint joindre Owerkerque. Son armée ſe trouva compoſée de ſoixante-cinq bataillons, & de cent vingt eſcadrons. Il paſſa le Jarre auprès de Maëſtricht, & ſe campa à Outem; ſur quoi nous mîmes notre gauche près de Tongres, & la droite vers le bois d'Hernous, nous étendant le long du Jarre. Les ennemis marcherent enſuite par leur gauche, & nous par notre droite, & cette manœuvre dura le reſte du mois. Mais avant que de continuer à faire le détail de cette campagne, il eſt à propos de faire quelques raiſonnemens ſur les projets & deſſeins des ennemis. Ayant vu que l'année précédente nous nous étions oppoſés auſſi foiblement qu'inutilement à leurs entrepriſes, & ſachant d'ailleurs que pendant

l'hiver nous avions envoyé ſur le Rhin un nombre conſidérable de troupes, ils ne douterent pas que leur ſupériorité ſur cette frontiere ne fût ſi grande, qu'ils n'auroient qu'à ſe déterminer ſur le choix des conquêtes ; & ſur ce pied, ils firent les préparatifs néceſſaires pour l'exécution de leurs projets : dès que Bonn ſeroit pris, Anvers & Oſtende devoient être les premieres villes attaquées ; la premiere au profit des Hollandois, & l'autre pour les Anglois, qui avoient fort inſiſté ſur cela pendant l'hiver, & qui n'avoient même conſenti au ſiege de Bonn qu'à cette condition. Ils étoient tous perſuadés que nous ne pouvions mettre vingt mille hommes enſemble ; auſſi furent-ils bien ſurpris, quand ils nous virent enlever Tongres, & leur préſenter la bataille auprès de Maëſtricht : toutefois ils ne furent pas encore détrompés, s'imaginant à la vérité que nous avions plus de troupes qu'ils n'avoient cru, mais auſſi 1703.

1703. qu'excepté ce qu'ils voyoient, nous n'avions plus rien dans tout le pays. C'eſt ſur ce principe que M. de Marlborough, dès qu'il fut arrivé, paſſa le Jarre, afin de nous attirer ſur la Méhaigne, & par-là nous éloigner de la Flandre, vers où il faiſoit par les derrieres filer des troupes, ne doutant point qu'en nous tenant de ce côté-ci en échec, il ne pût, ſans obſtacle, faire exécuter les deſſeins projettés. Sa ſurpriſe fut des plus grandes, quand il ſut que le Marquis de Bedmar aſſembloit un corps conſidérable près d'Anvers, & qu'on formoit encore deux camps près de Gand & de Bruges. Réſolu de voir s'il ne nous embarraſſeroit pas, il fit embarquer du canon à Maëſtricht, comme pour attaquer Huy; il en fit autant à Berg-op-Zoom, & même en Hollande: il fit deſcendre des troupes par eau à Lillo, au Sas de Gand & à l'Ecluſe, afin de nous donner jalouſie pour toutes les places de Flandre. Mais voyant que rien

ne nous ébranloit, il fut à ſon tour aſſez embarraſſé ; car, d'un côté, il avoit fort envie de faire quelque choſe, & ne voyoit pas trop jour à le pouvoir ; & de l'autre côté, il étoit fort preſſé par l'Empereur de lui envoyer un ſecours conſidérable, ſans quoi ce Prince déclaroit qu'il ne pouvoit réſiſter aux François & Bavarois, qui venoient ſe joindre au centre de l'Allemagne. Ce dernier motif le détermina à faire marcher au delà du Rhin quelques troupes, & à continuer de voir s'il pourroit nous entamer de quelque côté. 1703.

Il faut obſerver qu'outre les ſoixante-cinq bataillons, & les cent vingt eſcadrons que les ennemis avoient dans leur camp, ils avoient une trentaine de bataillons, & autant d'eſcadrons, diſperſés depuis Breda juſqu'à l'Ecluſe, indépendamment de dix bataillons, & quelque cavalerie, qui bloquoient la ville de Gueldres. Nous avions alors dans notre armée ſoixante-trois bataillons,

& cent un eſcadrons ; le Marquis de
1703. Bedmar avoit à ſes ordres, tant auprès d'Anvers que du côté de Gand, Bruges, Oſtende & Damm, quarante bataillons & vingt-ſept eſcadrons ; je ne comprends ni ce qui étoit dans nos garniſons, ni dans celles de nos ennemis.

Pour revenir aux mouvemens qui ſe firent de part & d'autre, le 9 Juin, les ennemis remarchant par leur gauche, ſe vinrent camper la droite à Timecourt, & la gauche près de Warfuſé ; ſur quoi nous remontâmes par notre droite juſqu'au delà des ſources du Jarre, & nous nous plaçâmes dans l'entre-deux du Jarre & de la Méhaigne, afin de barrer le chemin aux ennemis ; notre droite étoit près de Breff, ſur la Méhaigne, & notre gauche à Drion, ſur le Jarre. Comme il n'y avoit plus de ruiſſeau qui ſéparât les deux armées, qui n'étoient éloignées que d'une lieue & demie, nous mîmes beaucoup d'infanterie dans Tourine, village ſitué très-

avantageuſement, au centre de notre camp : l'on fit auſſi quelques redoutes le long de notre front, & l'on retrancha Drion. Les ennemis ne jugerent pas à propos de nous attaquer ; ainſi il n'arriva aucune action conſidérable, ſeulement quelques petites eſcarmouches, à l'occaſion des fourrages que nous fîmes près de leur camp. 1703.

Le Duc de Marlborough, qui voyoit qu'il ne pouvoit rien entreprendre de conſidérable qu'en déplaçant notre armée, ou du moins les différens corps que nous avions à portée de nos principales places, ordonna à M. de Cohorn de tenter une irruption dans le pays de Waes, afin d'y attirer le Marquis de Bedmar, qui ſe tenoit campé ſous Anvers : ſi Bedmar quittoit ſon poſte, Obdam qui étoit, avec un gros corps, près de Lillo, auroit dans l'inſtant marché ſur Anvers, & ſe ſeroit placé derriere la Skene ; Cohorn l'auroit joint en diligence, & toute l'armée y auroit

marché à tire d'aile. Selon les appa-
1703. rences, ayant leur deſſein formé, ils y ſeroient arrivés avant nous, & en ce cas Anvers étoit perdu.

Cohorn fit quelques mouvemens, & prit même quelques poſtes dans le pays de Waës.

Marlborough décampa le 27 Juin, paſſa le Jarre au deſſus de Tongres, étendant ſa droite vers Borckloën. Comme nous jugions qu'il avoit deſſein de paſſer le Demer, nous nous portâmes entre Aveſnes & Lewes.

Les ennemis le lendemain s'étendirent à Bilſen; ſur quoi nous nous rapprochâmes de Dieſt, afin de pouvoir nous placer derriere le ruiſſeau de Beneguen, & barrer aux ennemis le chemin de Lierre & d'Anvers; mais comme nous vîmes que les ennemis n'avoient pas encore paſſé le Demer, & que nous apprîmes que M. d'Obdam étoit venu camper à Ekeren à une lieue d'Anvers, en deçà de Lillo, le Maréchal de Bouf-

flers fut détaché avec trente eſcadrons, dont la moitié étoient de Dragons, & trente compagnies de Grenadiers, pour aller, conjointement avec le Marquis de Bedmar, attaquer Obdam. Ce Général ennemi ne fut en aucune façon averti de cette marche, de maniere que la premiere nouvelle qu'il en eut, fut lorſque ſes gardes avancées lui annoncerent l'arrivée de nos troupes ſur eux : ce qui eſt encore fort ſurprenant, c'eſt que nos gens eurent toutes les peines du monde à trouver l'armée ennemie, quoiqu'on ſût qu'elle étoit campée à Ekeren : l'on fut très-long-temps à la chercher avant que de la pouvoir découvrir, tout comme quand un piqueur cherche à détourner dans un bois un cerf, ou un ſanglier ; ce qui fut cauſe qu'on n'arriva que vers les quatre heures après midi. D'abord notre Cavalerie & nos Dragons, qui avoient pris les devants, pouſſerent quelques troupes ennemies juſqu'auprès de leur camp, mais leur infanterie les fit 1703.

retirer. La nôtre étant enſuite arrivée ;
1703. on chaſſa les ennemis du village d'Ekeren, & alors ils ne ſongerent plus qu'à ſe retirer à Lillo ; cela ne ſe pouvoit que par une chauſſée, à cauſe que tout le pays eſt coupé par des watergans, des foſſés & des haies. On eſſaya d'inquiéter leur retraite ; mais ils la firent en bon ordre, & repouſſerent vivement ceux qui les approchoient. Quelques brigades de nos troupes ayant chargé, furent battues à plate couture, & ſe retirerent même en déſordre dans les lignes d'Anvers. Durant que cela ſe paſſoit à la gauche, nos Dragons & quelques bataillons s'étoient emparés d'un village, qui ſe trouvoit vers le milieu de la digue, entre Ekeren & Lillo, de maniere que ſi nos gens s'y étoient maintenus, choſe très-facile, au moyen d'une coupure, ou retranchement ſur la digue, qu'on auroit pu faire en un quart-d'heure, les ennemis euſſent été obligés de ſe rendre, n'y ayant point moyen

de ſe ſauver par ailleurs ; mais ceux qui ſe trouverent chargés de cette commiſſion ne firent rien du tout, en ſorte que les ennemis qui n'avoient d'autre reſſource, attaquerent avec tant de furie, que nos gens leur laiſſerent le paſſage libre. Quelques troupes les ſuivirent ; mais le grand feu qu'ils firent, le bon ordre qu'ils obſerverent, & la nuit, mirent fin au combat. Cependant la plus grande partie de nos gens croyoient avoir perdu la bataille, ſi bien que, durant l'obſcurité, l'on ſe retira ſur la Bruyere, auprès de la cavalerie qui y étoit reſtée. Le jour venu, on envoya reconnoître ; & comme l'on vit que les ennemis s'étoient entiérement retirés, on fit retourner les troupes ſur le champ de bataille, avec un grand bruit de tambours, tymbales & trompettes. L'on prit quatre pieces de canon, deux gros mortiers, & quarante petits, toutes les munitions de guerre, tout le bagage, quelques drapeaux, & l'on fit environ huit 1704.

à neuf cents prisonniers, avec la Com-
1703. tesse de Tilly, habillée en Amazone, laquelle étoit venue ce jour-là dîner au camp. M. d'Obdam, Général de cette armée, voyant qu'on marchoit pour l'attaquer, se crut si bien battu, qu'il se sauva à toutes jambes à Berg-op-Zoom, où il annonça tout perdu. Le Lieutenant Général Shulembourg resta avec les troupes, & acquit, par sa belle manœuvre, autant de réputation, que son Chef en recueillit de honte. L'on ne put dire combien les ennemis perdirent de monde; mais de notre côté la perte montoit au moins à deux mille hommes.

Autre chose extraordinaire, c'est que, quoiqu'il n'y eût que neuf lieues de Dieft à Ekeren, & que l'action se fût passée le 30, nous n'eûmes avis de cette affaire, que le 2 de Juillet. L'on peut juger de l'inquiétude où nous étions tous, & sur-tout le Maréchal de Villeroi, dont le fils aîné, Lieutenant Général, étoit du détachement. Nous avions entendu le

le feu du combat, & le ſilence de M. le Maréchal de Boufflers & du Marquis de Bedmar, joint aux mauvais rapports de quelques Officiers bleſſés, nous faiſoient avec raiſon appréhender quelque cataſtrophe. 1703.

Ayant appris que les ennemis avoient paſſé le Demer à Haſſelt, & étoient venus camper à Beringhen, nous ne jugeâmes pas à propos, attendu le détachement que nous avions fait, de nous expoſer en plaine; ainſi, au lieu d'aller à Béverlo, comme d'abord nous en avions eu intention, nous paſsâmes le Demer, une demi-lieue au deſſous de Sickem, & allâmes le 1er de Juillet nous camper auprès d'Arſcot, derriere les lignes qui alloient d'Arſcot à Lierre. Quelques jours après, le Maréchal de Boufflers nous ayant rejoint, comme auſſi quelques autres troupes du Marquis de Bedmar, nous ſortîmes de nos lignes, afin de faire croire aux ennemis que nous ne demandions pas mieux que de

nous battre ; mais nous n'avions pour-
1703. tant intention que de faire bonne contenance, de tâcher de différer la jonction des troupes de Cohorn, avec celles d'Obdam, ſans quoi nous étions bien aſsûrés que le Duc de Marlborough ne nous attaqueroit pas, & d'être toujours en ſituation de couvrir toutes nos places, tant en deçà qu'au delà de l'Eſcaut. Après pluſieurs marches & contre-marches, faites de part & d'autre, enfin nous nous campâmes à S. Job ; la droite à la Skene, & la gauche dans la plus belle plaine du monde.

Le 23, les ennemis vinrent camper à une lieue & demie de nous. L'après dîné, le Duc de Marlborough vint avec tous les Officiers Généraux, pour nous reconnoître ; ſur quoi pluſieurs perſonnes, qui avoient déjà propoſé au Maréchal de Villeroi de ſe retirer dans ſes lignes, le preſſerent de le faire, dès le ſoir même, pour ne point s'expoſer à y entrer trop précipitamment ; manœuvre

toujours dangereuſe, & peu honorable : mais le Maréchal n'y voulut point conſentir, alléguant, pour raiſon, qu'il falloit cacher, le plus long-temps qu'on pourroit, l'ordre qu'il avoit de ne point combattre ; & qu'ainſi, tant que le camp de Lillo ne ſeroit pas à portée de joindre les ennemis, il falloit faire mine de les attendre de pied ferme, d'autant que, lorſque nous verrions la jonction prête à ſe faire, & même les ennemis commencer à déboucher ſur la bruyere, nous ſerions encore à temps de rentrer dans nos lignes, dont nous n'étions qu'à une lieue. Nous avions fait un ſi grand nombre d'ouvertures, pour y arriver, que dans une heure de temps nous y aurions été. Le terrein étoit auſſi très-favorable pour la retraite, y ayant force haies que nous aurions farcies d'infanterie ; de maniere que la cavalerie ennemie n'eût oſé nous inquiéter ; & pour ce qui eſt de leur infanterie, elle ne pouvoit jamais arriver à temps, ayant une lieue & demie de 1703.

bruyere à traverſer : on ſe contenta donc
1703. de renvoyer les gros bagages. Le lendemain 24, nous apprîmes par nos partis, que le camp de Lillo, fort de vingt-ſix bataillons, & d'autant d'eſcadrons, ayant marché de nuit, étoit arrivé le matin à Capelle, à une lieue & demie de notre gauche ; nous entendîmes même le ſignal de ſon arrivée, par un coup de canon qu'on y tira. Nous vîmes, peu après, l'armée ennemie commencer à déboucher ſur la bruyere, auprès de Weſtueſel ; ſur quoi nous nous mîmes en marche, & en moins de trois heures, l'armée & les bagages furent dans nos lignes, ſans qu'il parût perſonne à notre arriere-garde. Les ennemis camperent la gauche à Weſtveſel, & la droite en arriere de Capelle, & nous la droite à Oleghem, & la gauche à Durem, avec ſoixante-ſix bataillons, & cent ſix eſcadrons. M. de Guiſcard fut envoyé de l'autre côté de l'Eſcaut à Bork, avec dix-huit bataillons, & dix eſcadrons, pour couvrir le

fort Sainte-Marie, & garder la digue de Calo, dans le pays de Waës. 1703.

Il ſeroit difficile de dire, ſi les ennemis avoient véritablement intention de combattre. L'on peut dire qu'ils y auroient moins riſqué que nous; car s'ils euſſent perdu la bataille, nous n'aurions pu attaquer que Liege, au lieu qu'en la gagnant, ils nous auroient enlevé Anvers & tout le Brabant. Peut-être toutefois, que vu la répugnance qu'ont toujours eue les Etats Généraux à riſquer une action déciſive, le mouvement de M. de Marlborough n'étoit que pour ſe joindre à Cohorn, & de là s'étendre ſur l'Eſcaut, afin de porter la guerre en Flandre, où, à cauſe de leur infantrie, ils eſpéroient avoir plus beau jeu. Quoi qu'il en ſoit, dès que nous fûmes dans nos lignes, ils ne firent aucun mouvement de douze jours. Le Maréchal de Villeroi, attentif à ne ſe point laiſſer gagner de marche d'aucun côté, & ayant pourvu à l'autre côté de l'Eſcaut par le

corps de M. de Guiſcard, me détacha
1703. avec trente-huit eſcadrons pour Lierre. Au commencement d'Août, les ennemis ne voyant aucune poſſibilité de pouvoir rien faire du côté de Flandre, remarcherent vers la Meuſe ; nous les côtoyâmes toujours pardedans nos lignes, obſervant par nos alongemens d'être en état de ne pouvoir être devancés d'aucune part par une contre-marche : car quoi qu'ils publiaſſent qu'ils alloient aſſiéger Huy, & qu'ils avoient pour cela tous les préparatifs néceſſaires, ils eſpéroient que, pour les en empêcher, nous irions nous placer à Vignamont ; auquel cas ils s'en ſeroient retournés en diligence pour attaquer nos lignes, & auroient tenté d'exécuter leurs premiers projets ſur Anvers. Nous ne nous avançâmes donc qu'à meſure que les ennemis s'avançoient, & ainſi s'étant eux-mêmes campés à Vignamont, nous nous mîmes, la droite à Vaſiege ſur la Méhaigne, & la gauche à Joſſe. Alors le

ſiege d'Huy ſe fit tout de bon, pendant lequel je fus détaché avec quinze bataillons & vingt-ſix eſcadrons, pour continuer nos lignes de Vaſiege à la Meuſe. M. de Tzerclaës fut envoyé dans le Condros pour contenir les ennemis de ce côté-là, & être à portée de pouſſer des troupes ſur la Moſelle, en cas qu'ils y en fiſſent marcher, après la priſe d'Huy. Ce château ſe rendit le 25 Août. Les ennemis vinrent enſuite ſe camper à Hannuye, à deux petites lieues de nous : ils nous reconnurent pluſieurs fois; mais ne jugeant pas à propos de nous attaquer, ils marcherent à Saint-Tron, d'où ils envoyerent vingt-cinq bataillons & quarante eſcadrons aſſiéger Limbourg. 1703.

M. de Pracontal eut ordre, avec dix-huit bataillons & quinze eſcadrons, de les obſerver, d'autant que dans ce temps-là le Maréchal de Tallard, qui commandoit l'armée ſur le Rhin, faiſoit le ſiege de Landau; & la Cour avoit ordonné,

qu'en cas que les ennemis envoyaſſent
1703. un détachement de Flandre pour le Rhin, Pracontal y marcheroit auſſi. Pour cet effet il ſe campa à Marches dans les Ardennes; la garniſon de Limbourg fut obligée de ſe rendre priſonniere de guerre le 27 Septembre. Le Duc de Marlborough, qui y étoit allé lui-même, revint enſuite à Saint-Tron rejoindre ſon armée; mais dans les premiers jours d'Octobre il ſe retira à Tongres, & nous étendîmes notre armée à Dieſt, & le long du Demer. Le reſte du mois l'on ne ſongea, de part & d'autre, qu'à s'amuſer, pour s'empêcher d'envoyer des troupes en Allemagne : nous fîmes même embarquer du canon à Namur, où les Maréchaux ſe rendirent de leurs perſonnes pour y faire accroire que nous voulions raſſiéger Huy. Mais enfin, un détachement des ennemis étant parti pour aller au ſecours de Landau, & M. de Pracontal le côtoyant, notre campagne prit fin le 2 de Novembre.

Au retour de l'armée, je me fis naturaliſer François, en ayant demandé & obtenu la permiſſion du Roi d'Angleterre. 1703.

Cet hiver, l'Empereur ayant, par le moyen des Anglois & des Hollandois, engagé le Portugal à ſe déclarer pour la Ligue, réſolut d'envoyer en Portugal ſon ſecond fils, l'Archiduc Charles, afin de tâcher d'exciter, par la préſence de ce Prince, les Eſpagnols à ſe déclarer contre Philippe V, d'autant que l'Amirante de Caſtille, qui s'étoit retiré à Lisbonne, avoit aſsûré que la nation Eſpagnole ne demandoit pas mieux, pour peu qu'elle fût ſoutenue. Sur ce principe, l'Empereur déclara l'Archiduc Roi d'Eſpagne, & le fit paſſer en Hollande, d'où il devoit aller en Portugal avec douze mille hommes de Troupes Angloiſes & Hollandoiſes: ſur quoi le Roi fit marcher en Eſpagne dix-huit bataillons & dix-neuf eſcadrons, au ſecours de ſon petit-fils, & je fus nommé le Général de ces 1704.

troupes. Puyſegur, Maréchal de camp, & qui avoit, depuis nombre d'années, fait la charge de Maréchal des Logis de l'armée en Flandre, fut envoyé à l'avance à Madrid, afin de faire les arrangemens pour tout ce qui regardoit la guerre. Après avoir réglé avec Orry les endroits où ſe devoient faire les magaſins, & donné les inſtructions pour tous les préparatifs néceſſaires, il alla viſiter les frontieres de Portugal, afin de pouvoir, à mon arrivée, me rendre un meilleur compte de toutes choſes. Mais à ſon retour il ſe plaignit très-vivement de ce qu'Orry l'avoit trompé, n'ayant rien trouvé de ce qu'on lui avoit aſsûré être déjà dans les magaſins. Sur cela, grandes lettres furent écrites à Verſailles. L'Abbé d'Etrées, Ambaſſadeur de France, ennemi juré de Madame des Urſins, & par conſéquent Orry qui en étoit la créature & le conſeil, ſe joignit à Puyſegur; le Roi & la Reine d'Eſpagne prirent le parti d'Orry, de maniere que le Roi ne

1704.

ſachant que croire, m'ordonna d'exa- 1704.
miner cette affaire, & de lui mander la vérité de ce que j'aurois découvert ſur cela, auſſi bien que ſur toutes les autres brouilleries de la Cour d'Eſpagne.

J'arrivai à Madrid le 15 Février, où d'abord S. M. Catholique me fit Capitaine Général de ſes armées. Je fis auſſi la cérémonie de me couvrir, ayant été introduit à l'audience par le Duc d'Arcos, comme parrain, ſelon la coutume d'Eſpagne. Je commençai enſuite par examiner ce qui regardoit les magaſins, comme ce qui m'importoit le plus. Toute la tracaſſerie entre Puyſegur & Orry ne venoit que d'un mot mal entendu; car Orry avoit dit à l'autre, en préſence du Roi d'Eſpagne, que les magaſins ſeroient faits, & Puyſegur avoit cru qu'il l'avoit aſſûré qu'ils étoient faits. Orry faiſoit voir clairement que, comme on n'avoit pu déterminer les endroits des différens emplacemens, juſqu'à l'arrivée de Puyſegur, il n'avoit pas été poſſible, dans

1704. ce peu de temps, de faire les magaſins marqués, & qu'ainſi n'y ayant point de ſa faute, il ne pouvoit avoir été aſſez ſot pour vouloir, ſans aucune néceſſité, ni intérêt, en impoſer à un homme qui partoit dans l'inſtant, pour aller ſur les lieux en queſtion, & qui, au bout de trois jours, en découvriroit la fauſſeté. Le Roi d'Eſpagne, Prince véridique, m'aſsûra que ce qu'Orry diſoit, étoit la vérité.

Ce point éclairci, je voulus tâcher d'approfondir le ſujet des animoſités entre l'Abbé d'Etrées & Madame des Urſins. Voici en peu de mots ce que je découvris en être la premiere cauſe. Le Cardinal d'Etrées, qui avoit été envoyé en Eſpagne après le retour de S. M. C. de ſa campagne d'Italie, pour y être chargé des affaires de France, vouloit tout gouverner en premier Miniſtre : Madame des Urſins, Camariéra Major de la Reine, auſſi ambitieuſe & hautaine que le Cardinal, vouloit auſſi de

ſon côté être la maîtreſſe, ou du moins paroître l'être ; ce qui ne tarda pas à refroidit l'amitié qu'ils avoient autrefois contractée à Rome. Orry, qu'on avoit envoyé de France, pour travailler ſous l'Ambaſſadeur à l'arrangement des Finances, crut que le caractere & la jalouſie de ces deux rivaux lui pourroient fournir le moyen de s'ériger lui-même en Miniſtre. Pour cet effet, comme il trouvoit plus d'accès pour la flatterie dans Madame des Urſins, & que de plus celle-ci pouvoit être plus utile à ſes projets, ayant la confiance de la Reine, & tout pouvoir ſur ſon eſprit, il s'attacha totalement à elle, & eut grand ſoin de lui faire remarquer les manieres du Cardinal ; comme auſſi de lui inſinuer qu'il ne tenoit qu'à elle de gouverner entiérement cette Monarchie, & que pour lui il travailleroit de toutes ſes forces, pour lui être de quelque utilité. Il n'eſt pas étonnant que de pareils diſcours fiſſent leur effet ; ainſi ils concerterent enſemble 1704.

tout ce qu'il falloit faire pour éloigner le
1704. Cardinal. A la ſollicitation de la Reine, le Roi Catholique en écrivit à ſon grand-pere, avec tant d'inſtance, qu'il l'obtint.

L'Abbé d'Etrées, neveu du Cardinal, ayant fort envie de devenir Ambaſſadeur, fit ſa cour autant qu'il put à Madame des Urſins, blâmant devant elle la conduite de ſon oncle, & enfin fit ſi bien, qu'à force de promettre qu'il ne feroit jamais que ce qu'il lui plairoit, & qu'il dépendroit totalement de ſes volontés, elle engagea S. M. Catholique d'écrire en France, pour que l'Abbé ſuccédât au Cardinal. Cela fut accordé, & en apparence le nouvel Ambaſſadeur vivoit dans une parfaite intelligence avec elle; mais la Princeſſe des Urſins, ayant eu quelque ſoupçon que l'Abbé n'agiſſoit pas de bonne foi, engagea le Roi d'Eſpagne à faire prendre à la poſte le paquet de l'Ambaſſadeur, pour M. de Torcy; elle y trouva l'éclairciſſement qu'elle cherchoit, car l'Abbé y dé-

crioit ſa conduite, & ſe lamentoit de la diſſimulation qu'il étoit obligé d'avoir. 1704.
Madame des Urſins, après avoir pris copie de cette lettre, & avoir mis ſur la marge de l'original ſes réponſes & ſes réflexions, l'envoya elle-même par un Courier au Roi, & ſe plaignit hautement de la perfidie & des calomnies de l'Abbé; mais auſſi ce qu'elle venoit de faire déplut fort à la Cour de France, qui conſidéroit cette action comme un attentat au Droit des Gens, les dépêches des Ambaſſadeurs devant toujours être ſacrées.

Il eſt aiſé de croire qu'après cet éclat, la haine entre les partis contendans, montée à un tel point, ne pouvoit être aſſouvie que par la deſtruction de l'un des deux. La Princeſſe des Urſins avec Orry étoit ſoutenue de la Reine: l'Abbé avoit pour lui M. de Torci, & la plupart des Miniſtres de la Cour de France, & tout ce qu'il y avoit d'Eſpagnols mécontens du Miniſtere de Madrid: Puyſegur s'étoit

aussi joint à ce dernier, fâché de ce
1704. qu'Orry s'étoit justifié de l'accusation intentée contre lui. A mon arrivée, chacun voulut tâcher de me mettre de son côté; la Reine ne dédaigna pas de m'en prier, mais je parlai si franchement sur tout cela, & aux uns & aux autres, qu'ils virent bientôt que je n'entrerois pas dans leurs tracasseries, ayant d'ailleurs assez d'occupations importantes, pour ne me point embarquer dans des discussions aussi désagréables, qu'inutiles aux affaires, dont j'étois principalement chargé. Je m'appliquai donc à régler tout ce qui pouvoit avoir rapport aux préparatifs, pour l'ouverture de la campagne. Je dois cette justice à Orry, qu'il n'obmit rien de ce qu'il pouvoit croire nécessaire ou utile; car, quoique sans caractere quelconque, il se mêloit de tout, & faisoit tout.

Le Roi d'Espagne voulant commander son armée en personne, je le déterminai à partir de Madrid, le 4 de

Mars, pour s'approcher de la frontiere. Il eſt vrai qu'il n'y avoit encore rien de prêt pour l'ouverture de la campagne; mais, comme l'Abbé d'Etrées avoit ordre de la Cour de preſſer le départ de S. M. Catholique, je crus devoir le ſeconder du mieux que je pourrois. Le Roi, qui étoit très-irrité contre Madame des Urſins, vouloit éloigner ſon petit-fils de la Reine, afin d'en obtenir plus aiſément le renvoi de Madame des Urſins. Je n'avois nulle part à ce deſſein, & qui plus eſt, je l'ignorois. J'accompagnai S. M. C. juſqu'à Placencia, où il fut déterminé qu'il reſteroit juſqu'à ce que je lui fiſſe ſavoir que tout étoit prêt, & que, pour preſſer les affaires, je me rendrois à Alcantara. Je ne fus pas longtemps ſans être obligé de faire un tour à Placencia. L'Abbé d'Etrées avoit reçu l'ordre de faire partir incontinent de Madrid la Princeſſe des Urſins, & avoit pour cet effet une lettre à remettre au Roi d'Eſpagne; mais comme l'on crai- 1704.

gnoit que l'Abbé, pour qui ce Prince
1704. avoit conçu une averſion étonnante, ne pût peut-être pas venir à bout tout ſeul de cette commiſſion, j'eus ordre de l'appuyer, s'il étoit néceſſaire, & d'employer même les termes les plus forts, pour engager S. M. C. à conſentir à la volonté du Roi. Nous chargeâmes le Pere d'Aubenton, Confeſſeur de S. M. C. d'en faire premiérement l'ouverture à ce Prince, & malgré toute ſa tendreſſe pour la Reine, ſon amitié pour la Princeſſe, il ne balança pas un inſtant à ſe conformer aux deſirs du Roi : ainſi l'Abbé n'eut autre choſe à faire qu'à donner ſa lettre, & moi qu'à conſoler le Roi d'Eſpagne, qui étoit pénétré du chagrin que reſſentiroit la Reine de cette aventure. J'écrivis à Madame des Urſins, pour lui témoigner la part que je prenois à ſon malheur ; mais en même temps pour lui conſeiller, comme ſon ami, d'obéir avec toute la promptitude & la ſoumiſſion poſſible ; car, malgré le conſentement

de S. M. C. nous n'étions pas sûrs de ce que feroit la Reine, Princeſſe d'une vivacité, d'une ſenſibilité & d'une hauteur infinies. Madame des Urſins ne balança pas ſur le parti qu'elle avoit à prendre, &, pour montrer ſon obéiſſance, elle partit de Madrid dès le lendemain qu'elle eut reçu l'ordre. La Reine fut outrée de rage & de douleur; elle jettoit feu & flammes contre les ennemis de la Princeſſe, & contre ceux qu'elle croyoit avoir contribué à ce changement, ou même en avoir été bien aiſes : & l'on ne peut pas dire qu'elle eut tort; car ils n'avoient pas eu pour elle les égards, ni le reſpect qui lui étoit dû. Rien n'étoit plus piquant pour une Reine, qui ſe ſentoit, que de ſe voir enlever une perſonne, en qui elle avoit une entiere confiance. Leurs Majeſtés Catholiques irritées de ce que l'Abbé d'Etrées venoit de faire, écrivirent ſi fortement au Roi contre lui, qu'ils obtinrent promeſſe qu'il ſeroit rappellé; & en effet le 1704.

Duc de Gramont fut nommé, mais il
1704. ne put arriver que dans le mois de Juin : ainſi l'Abbé reſta à l'armée juſqu'à ce temps-là.

Tous nos arrangemens faits, nous réſolûmes d'ouvrir la campagne le premier jour de Mai. Notre projet étoit que le Roi d'Eſpagne entreroit en Portugal par la droite du Tage, & ſe rendroit maître de Salvatierra, Monſanto, Caſtel-Branco, & de tout le pays, juſqu'à Villaveilla, qu'en même temps le Prince de Tzercläes, marchant par l'autre côté du Tage, prendroit Caſtel-de-Vide, Port-Alegre, & ſe rendroit à Miſſa pour communiquer avec nous par le moyen d'un pont de bateaux que nous devions faire à Villaveilla ; que de-là nous deſcendrions à Abrantes, d'où nous verrions enſuite le parti que nous aurions à prendre, cela dépendant des mouvemens que feroient les ennemis, de la poſition du pays que nous ne connoiſſions pas, & même de la ſaiſon qu'on

nous avoit asſûrés ne pas permettre de reſ-
ter campés au delà du mois de Juin. Don 1704.
Franciſco Ronquillo, Gouverneur des armes de la vieille Caſtille, & ſous lui Joffreville, Maréchal de Camp François, venoit auſſi, pour faire diverſion, d'entrer en Portugal du côté d'Almeyda, avec quinze eſcadrons. Le Roi d'Eſpagne s'étant rendu à Alcantara le 3 de Mai, ſon armée ſe mit en marche le lendemain; nous avions environ vingt-cinq bataillons & quarante eſcadrons. L'on inveſtit Salvatierra, dont le Gouverneur, & la garniſon compoſée de deux bataillons, ſe rendirent au bout de deux jours priſonniers de guerre : il nous en auroit fallu au moins douze, s'ils euſſent voulu ſe défendre; mais le Portugais, qui, dès que nous parûmes, tira force coups de canon, ſe rendit priſonnier de guerre, dès que je le fis ſommer au nom de Sa Majeſté Catholique, en faiſant même beaucoup d'excuſes d'avoir tiré, ne ſachant pas la préſence de ce Prince, en-

vers qui il n'avoit garde de manquer
1704. de reſpect.

Les châteaux de Segura & de Roſmarinos, ſe rendirent auſſi de la même maniere. Nous envoyâmes un détachement, qui au bout de trois jours prit le château de Monſanto, de là nous avançâmes à Caſtelbranco, qui ne ſe défendit que quatre jours. Il eſt aſſez ſurprenant que des endroits, qui pouvoient faire quelque réſiſtance, ſe ſoumiſſent ſi facilement, tandis que les bourgs, les villages, & tous les lieux ouverts, par où nous paſsâmes, ſe défendirent, & par-là furent ſaccagés.

Il penſa nous arriver à Caſtelbranco une aventure fâcheuſe. Quelques François & Eſpagnols ſe querellerent au ſujet de quelque butin; ils en vinrent aux mains, & il y en eut pluſieurs de tués de part & d'autre. Les balles même vinrent dans un champ où le Roi d'Eſpagne faiſoit ſa halte; j'accourus dans l'inſtant, & par bonheur j'en impoſai

ſi bien aux deux Nations, que depuis ce temps il n'y eut rien de pareil. 1692.

Après la priſe de Caſtelbranco, ayant ſu que le Général Fagel étoit campé avec deux bataillons Hollandois à ſept ou huit lieues de nous, à mi-côte de la Sierra-Eſtraya, auprès de Sourcira, nous détachâmes le Marquis de Thouy, Lieutenant Général, avec huit bataillons & quelques eſcadrons, pour tâcher de le ſurprendre.

Cela réuſſit à merveille, & les deux bataillons, qui ſe croyoient en ſûreté par leur poſition, & par notre éloignement, furent à la pointe du jour enveloppés. Fagel ſe ſauva tout ſeul, mais le Major Général Veldren, & tout le reſte fut pris.

Le Prince de Tzerclaës, loin d'exécuter de ſon côté ce dont nous étions convenus, étoit reſté ſur la frontiere d'Eſtramadure, alléguant pour raiſon, que le Duc de Schomberg, Général des Anglois, étant campé à Eſtremos avec

un corps conſidérable, lui couperoit les
1704. vivres, & toute communication avec notre pays.

Tzerclaës avoit pourtant douze bataillons, dont quatre François, & trente eſcadrons, & Schomberg n'avoit en tout que trente compagnies de cavalerie. La timidité de Tzerclaës alla même à un tel point, qu'il fut pluſieurs fois prêt de retourner ſous Badajos, & il n'en fut empêché que par le Chevalier d'Asfeld, Maréchal de Camp François, que j'avois mis exprès auprès de lui. Voyant donc que malgré les ordres réitérés du Roi d'Eſpagne, il n'avançoit pas, nous fûmes obligés de paſſer le Tage à Villaveilla pour l'aller chercher. Nous laiſsâmes deux bataillons & un eſcadron pour la garde du pont, & à Caſtelbranco cinq bataillons & quinze eſcadrons, aux ordres de M. de Gaëtano, Maréchal de Camp Eſpagnol. J'avois voulu y laiſſer M. de Thouy, Lieutenant Général François; mais il s'en excuſa, par l'eſpèce de

de manie qu'il avoit de ne jamais vouloir ce qu'on lui propoſoit, s'imaginant toujours que c'étoit quelque ruſe de ſes ennemis, dont il croyoit, ſans raiſon, avoir un grand nombre, pour l'éloigner, ou pour lui jouer quelque piece. Nous allâmes à Miſſa, & de là à Port-Alegre, où enfin le Prince de Tzerclaës arriva en même temps que nous. 1704.

Cette place qu'il avoit trouvée très-forte, & qui, pour la prendre, requéroit beaucoup d'artillerie, fut priſe le lendemain de notre arrivée par le Chevalier d'Asfeld en ſix heures de temps : on avoit, pendant la nuit, fait monter du canon ſur une hauteur qu'on croyoit impraticable : de là on découvroit dans la ville & dans les ouvrages, de maniere qu'après qu'on eut tiré quelque temps, les ennemis abandonnerent les ouvrages, dont nous étant emparés, la garniſon, compoſée de deux bataillons Portugais & d'un Anglois, ſe rendit priſonniere de guerre.

Pendant que nous étions occupés dans

1704. l'Alentéjo, le Marquis de Lasminas, Général des Portugais, avoit assemblé auprès d'Almeyda dix-huit bataillons, & autant d'escadrons. Il commença par piller le bourg de Guinaldo, & de là traversant la Sierra Estrecha à Pena-Major, il attaqua Monsanto, qu'il reprit : sur cela M. de Gaëtano, qui étoit campé à Castel-Branco, craignant qu'on ne lui coupât les vivres, qu'il tiroit de la Zarza, & que même les ennemis n'attaquassent Salvatierra, se replia à la Zarza, où se trouvoit M. de Ronquillo, Lieutenant Général, & Gouverneur des armes de la vieille Castille, qui, sur la marche de Lasminas, y étoit venu avec son petit corps. Me fiant très-peu au savoir-faire de ces Généraux Espagnols, j'envoyai M. de Joffreville en diligence pour les joindre : dès qu'il fut avec eux, il persuada à Ronquillo de marcher en avant sur les ennemis ; mais comme il étoit à propos de les reconnoître avant que de se trop engager, il laissa son infanterie, au

nombre de huit bataillons, à un défilé, & s'avança avec quinze eſcadrons : il trouva toute l'armée Portugaiſe qui marchoit à lui ; ainſi, jugeant que la partie n'étoit pas égale, il ſe retira. Les ennemis étoient ſi près, que cela ne ſe put faire qu'après avoir fait pluſieurs charges ; mais il ſe comporta avec tant de prudence & de valeur, qu'il culbuta toujours ce qui ſe préſenta, & enfin repaſſa le défilé. Enſuite il marcha, ſans être ſuivi, juſqu'à Salvatierra, vers laquelle place il avoit mandé à ſon infanterie de prendre les devants. Il y arriva une aventure aſſez bizarre : comme il avoit plu, pluſieurs Cavaliers & Fantaſſins de l'arriere-garde ayant déchargé leurs armes, l'infanterie qui commençoit à camper auprès de la Zarza, s'imaginant que c'étoit les ennemis qui avoient battu la Cavalerie, prit tout-à coup l'épouvante, & s'enfuir juſqu'à Alcantara. Les bagages furent pillés par ceux des Soldats, qui, moins ſaiſis de peur, ſon- 1704.

gerent à profiter du désordre où étoit
1704. tout le monde. Le lendemain toute cette infanterie, fort honteuse, revint à la Zarza rejoindre Ronquillo & Joffreville. J'avois détaché le Marquis de Risbourg, Maréchal de Camp, avec trois bataillons & six escadrons, pour aller par Villavella & Castel-Branco, renforcer le corps de Ronquillo, & Joffreville lui avoit donné pour le rendez-vous de leur jonction le défilé que j'ai marqué ci-dessus. Risbourg ne sachant rien de l'affaire qui s'étoit passée, y arriva quelque temps après l'action, & découvrit facilement que les troupes qu'il y voyoit n'étoient pas les nôtres. Il ne laissa pas de faire si bonne contenance, que les ennemis, aussi peu avertis de sa marche que lui de la leur, n'oserent l'attaquer, ne sachant pas quelle étoit sa force; ce qui donna le temps à Risbourg de se retirer à Castel-Branco, où je le joignis le lendemain avec huit bataillons & quatorze escadrons, ayant

laiſſé le Roi d'Eſpagne campé à Niſſa avec le reſte de l'armée. 1704.

Mon intention étoit d'aller au ſecours de Monſanto ; mais ayant appris qu'il étoit rendu, je voulois marcher au Marquis de Laſminas. Pour cet effet, j'avertis Ronquillo de ſe trouver avec ſes troupes à Duero, afin de me joindre, & le lendemain ayant avec les miennes paſſé la riviere de Pont-Sul, j'y allai camper.

Les ennemis, qui ignoroient mon arrivée, marcherent par l'autre côté du Pont-Sul, ſur le chemin de Caſtel-Branco, dans le deſſein d'aller rompre notre pont ſur le Tage. Ma jonction étant faite, je remarchai à la pointe du jour par le même chemin, & ayant repaſſé le Pont-Sul, je campai près de Caſtel-Branco, avec intention de marcher le lendemain aux ennemis ; mais ceux-ci, pour le coup, avertis que j'y étois avec un gros corps, ſe retirerent dans l'inſtant vers la montagne, & ſe placerent ſous Pena-Major.

1704. Voyant donc qu'il n'y avoit plus moyen de les attaquer, je laiſſai au Comte d'Aguilar, Lieutenant Général, le commandement de ce camp, & retournai de ma perſonne rejoindre Sa Majeſté Catholique. Dans ce temps-là, le Marquis de Villadarias, Capitaine Général d'Andalouſie, s'étoit approché de nous, avec dix bataillons & quelques eſcadrons. Il eut ordre de faire le ſiege de Caſtel-de-Vide, & nous lui envoyâmes le Chevalier d'Aſfeld, avec huit bataillons François. La place de ſoi-même n'étoit pas bonne; mais toutefois, comme outre l'enceinte de la ville il y avoit un bon & grand château, nous aurions eu de la peine à nous en rendre maîtres, tant par rapport à notre médiocre artillerie, mal fournie de tout, que par rapport aux chaleurs qui étoient devenues exceſſives. Mais par bonheur, au bout de quatre jours de ſiege, notre canon ayant commencé à égratigner la muraille, le Gouverneur Portugais demanda à capituler, & en-

voya en otage un Colonel Portugais & un Anglois. On leur propoſa d'être pri- 1704.
ſonniers de guerre : ſur quoi l'Anglois ſe mit à jurer & tempêter, diſant qu'il n'y conſentiroit jamais ; mais nous trouvâmes moyen d'intimider le Gouverneur, en l'aſsûrant que, s'il ſe défendoit, nous paſſerions tous les hommes au fil de l'épée, tandis que les femmes ſe trouveroient néceſſairement expoſées à la brutalité des Soldats ; au lieu que ſe rendant maintenant, nous laiſſerions à lui & aux Officiers tous leurs équipages, & qu'on s'engageroit à empêcher tout pillage & déſordre dans la ville.

Il conſentit donc à ſe rendre priſonnier de guerre, & les Anglois n'y voulant point acquieſcer, les Portugais nous introduiſirent dans la ville. Sur cela les Anglois voulurent ſe ſaiſir du château ; mais le Gouverneur, pour leur ôter le moyen de ſe défendre, avoit fait jetter dans le puits toute la poudre ; en ſorte que les Anglois furent contraints de ſubir

le ſort du reſte de la garniſon, qui con-
1704. ſiſtoit en deux bataillons Portugais, & un Anglois.

Pendant le ſiege de Caſtel-de-Vide, le Duc de Gramont, nouvel Ambaſſadeur, arriva au camp de Niſſa, & l'Abbé d'Eſtrées, deux jours après, prit congé de S. M. C., bien joyeux de ſortir avec honneur d'un emploi où il ne recevoit que des dégoûts : le Roi, quelque temps auparavant, lui avoit envoyé le Cordon-bleu, pour marque publique de la ſatisfaction qu'il avoit de lui ; choſe d'autant plus agréable, qu'il y avoit peu ou point d'exemple qu'on l'eût donné à un Eccléſiaſtique qui n'étoit, ni Evêque, ni Cardinal.

Les chaleurs étant devenues ſi inſupportables, qu'il n'étoit plus poſſible de tenir la campagne, nous décampâmes de Niſſa le 1.er de Juillet, & retournâmes ſur terres d'Eſpagne, pour prendre des quartiers de rafraîchiſſement.

Le Roi Catholique s'en retourna à

Madrid, le Prince de Tzerclaës à Badajos; & le Marquis de Villadarias, 1704.
après avoir pris le château de Marveon, raſé Port-Alegre & Caſtel-de-Vide, reprit le chemin d'Andalouſie : quant à moi, je me rendis à Ciudad-Rodrigo, & le Comte d'Aguilar, après avoir raſé Caſtel-Branco, revint à Alcantara. La raiſon pourquoi nous fîmes raſer toutes nos conquêtes, à la réſerve de Marveon, de Salvatierra & de Segura, c'étoit le grand éloignement de ces places, la difficulté de les ravitailler, & le nombre de troupes qu'il auroit fallu pour les garder; ce qui auroit trop affoibli notre armée, déjà extrêmement diminuée par les maladies. Le Marquis de Laſminas, voyant que nous avions ſéparé l'armée, marcha de Pena-Major, pour ſe rendre à Almeyda, & de là pareillement mettre ſes troupes en quartier; mais, comme pour la commodité du chemin il effleura notre frontiere, cela m'obligea de raſſembler les quartiers voiſins, crainte

1704. qu'il n'eût deſſein d'attaquer Ciudad-Rodrigo, qui n'avoit pour toute fortification qu'une ſimple muraille, & qui par conſéquent auroit été pris avant que de pouvoir être ſecouru. Mais dès que les ennemis eurent paſſé le Coa, & réparti leurs troupes, j'en fis autant des miennes, que j'étendis derriere Ciudad-Rodrigo, entre le Duero & la Sierra de Gata. Ainſi finit cette premiere campagne, dont le ſuccès auroit dû être plus conſidérable; mais la timidité & l'imbécillité du Prince de Tzerclaës nous fit perdre, (ainſi que je l'ai dit,) un mois tout entier de deux que nous avions, & parlà nous empêcha d'aller juſqu'à Abrantes, à quatorze lieues au deſſous de Villaveilla, & à quatorze ſeulement de Liſbonne. Nous aurions pu nous y établir, y faire deſcendre notre pont, & peut-être même que, la ſeconde campagne, nous aurions pu aller juſqu'à Lisbonne; mais le retardement de l'exécution de ce projet donna le temps aux ennemis

de s'accommoder dans les grandes montagnes, qui ſéparent Villavella d'avec Abrantes. 1704.

Le Duc de Schomberg ne fit pas un meilleur perſonnage, car il reſta toujours les bras croiſés à Eſtremos, ou Elvas, ſans jamais ſonger à nous inquiéter en rien, ni même à nous obſerver ; de maniere que, tant que nous fûmes dans l'Alentéjo, nous ne vîmes pas un ſeul de ſes partis : auſſi fut-on en Angleterre ſi mécontent de lui, que le Comte de Galway fut envoyé pour commander à ſa place.

La grande faute des Généraux ennemis fut dans la diſpoſition de leurs troupes, avant l'ouverture de la campagne ; car au lieu de les mettre à portée de ſe pouvoir joindre en corps d'armée, pour nous faire tête, de quelque côté que nous allaſſions, ils les répartirent, partie d'un côté, partie de l'autre du Tage, ſans avoir ſeulement eu la précaution de faire un pont de bateaux, ni à Villa-

vella, ni à Abrantes, pour leur com-
1702. munication. C'eſt auſſi ce qui nous détermina à marcher tout droit en avant le long du Tage, afin de profiter de leur mauvaiſe ſituation, & de les empêcher de ſe joindre du reſte de la campagne. Cela nous réuſſit, & auroit peut-être cauſé la perte du Portugal, ſi le Prince de Tzerclaës eût exécuté ce dont nous étions convenus, & ſi nous n'avions manqué de beaucoup de choſes eſſentielles pour une entrepriſe de cette nature. Nous fûmes toujours dans une grande diſette de pain, dont quelques gens vouloient rejetter la faute ſur Orry, ſans trop ſe ſoucier d'examiner ſi c'étoit la ſienne ou non. Pour moi, qui dois le mieux ſavoir qu'un autre, & qui n'ai jamais eu d'amis, ni d'ennemis, que par rapport au bien du ſervice, je me crois obligé d'excuſer Orry en partie : en voici la raiſon. Puyſegur, qu'on avoit envoyé dès le mois de Décembre, pour arranger les préparatifs de guerre, ayant réglé qu'on ſe

ſerviroit de caiſſons à la maniere de France, Orry en fit auſſi-tôt faire le nombre ſuffiſant; mais malheureuſement il ſe trouva que dans le pays où nous fîmes la guerre, & dont Orry avoit moins le temps que Puyſegur de s'informer, les chemins étoient preſque impraticables pour les voitures, en ſorte que nombre de caiſſons ſe briſoient, & par conſéquent le pain n'arrivoit jamais à temps, ni en la quantité requiſe: de plus, comme nous étions fort avant en Portugal, & qu'il falloit que nos convois vinſſent de loin, les chaleurs gâtoient une partie du pain: à la vérité il y avoit en cela beaucoup de la faute des Commis, qui, pour gagner davantage en donnant plus de poids au pain, ne le cuiſoient jamais aſſez; ce qui contribuoit à le faire gâter plutôt. Orry ne pouvoit être lui-même par-tout à ſoigner toutes choſes, & je lui dois cette juſtice, qu'il n'épargnoit point ſes peines pour remédier à tous ces malheurs; mais 1704.

aussi ses ennemis faisoient de leur côté
1704. tout ce qu'ils pouvoient pour le faire échouer, au hasard de tout ce qui en pourroit arriver de fâcheux pour nos maîtres. Nous n'avions aussi que très-peu d'artillerie, & encore moins de munitions de guerre; de maniere que, si quelqu'une des places que nous prîmes eût voulu se défendre, je doute que nous eussions eu de quoi la prendre. Le manque d'orge pensa faire périr toute notre cavalerie Espagnole, & nous autres Etrangers en fûmes causes, pour n'avoir pas voulu croire les gens du pays, qui nous asûroient qu'il falloit nécessairement donner de l'orge aux chevaux d'Espagne, sans quoi ils périssoient: nous étions accoutumés dans les autres pays à ne donner à la cavalerie, que les fourrages que l'on trouvoit sur terre. Cette expérience fit que dans la suite nous nous conformâmes à la maniere Espagnole: notre cavalerie Françoise diminua aussi des deux tiers par les chaleurs. J'établis mon

quartier général à Salamanca, où j'appris la victoire de M. le Comte de Toulouſe dans la Méditerranée, ſur la flotte combinée d'Angleterre & de Hollande ; j'en fis la réjouiſſance, quoiqu'intérieurement j'euſſe une douleur vive, ayant ſu en même temps par un Courier de la Cour, que le Maréchal de Tallard avoit été battu, & pris à Hochſtet; nouvelle bien plus importante : car la premiere ne ſervoit qu'à retenir cette année les Catalans dans leur devoir, & à donner de la réputation au Comte de Toulouſe, au lieu que la derniere nous chaſſoit totalement de l'Allemagne, & nous ramenoit à défendre nos frontieres d'Alſace. 1704.

Le Prince de Darmſtadt débarqua cet été à Gibraltar, & s'empara de cette place, dont la garniſon étoit très-foible, & le Gouverneur imbécille : ſur cela le Duc de Gramont m'écrivit pour me repréſenter l'importance de reprendre cette place au plutôt, & pour me propoſer

d'y envoyer à cet effet un gros détache-
1704. ment. Je n'en jugeai pas comme lui, prévoyant que dans peu j'aurois toutes les forces du Portugal ſur les bras; & ainſi, malgré tout ce qu'il m'écrivit par ordre du Roi d'Eſpagne, je refuſai net. En effet, j'avois eu des avis réitérés que les ennemis, informés du mauvais état où la mortalité des hommes & des bêtes nous avoit réduits, ſe préparoient à profiter de notre foibleſſe, & qu'en conſéquence ils raſſembloient devers Coïmbre & Aguarda toutes les troupes réglées du Portugal, ne laiſſant de l'autre côté du Tage, que des milices. Leur projet étoit bon, car, s'ils avoient voulu faire des efforts de l'autre côté du Tage, il ne leur auroit pas été facile de réuſſir en peu de temps: indépendamment des places qu'ils y auroient trouvées, comme Alcantara, Valencia, Marveon, Alburkerque & Badajos, ce côté-là étoit fort éloigné de Madrid, & même, pour y aller, il falloit traverſer un pays fort

aride, & enſuite paſſer le Tage. Ils auroient pareillement trouvé des places entre la Sierra de Gata & le Tage, & de grandes difficultés pour les ſubſiſtances; ils auroient laiſſé Alcantara, & notre armée derriere eux : au lieu qu'entre le Duero & la Sierra de Gata, ils ne trouvoient que Ciudad-Rodrigo, (ville ſans défenſe, ainſi que je l'ai marqué ci-devant,) & de là à Madrid, il n'y avoit que cinquante lieues, tout bon pays, très-abondant, & ſi ouvert, qu'il n'étoit guere poſſible d'arrêter un ennemi, qu'avec des forces à peu près égales. Je ſavois pour certain que l'armée des ennemis ſeroit compoſée de trente-ſept bataillons, dont dix étoient Anglois ou Hollandois, & de cinquante eſcadrons. Je n'avois à leur oppoſer que dix-huit bataillons François réduits à rien, & trente-ſept eſcadrons des plus foibles, ſans compter cinq bataillons Eſpagnols de garniſon à Ciudad-Rodrigo, ne faiſant que cinq cents hommes. Le reſte des 1704.

troupes Eſpagnoles étoit en Eſtramadure
1704. aux ordres du Prince de Tzerclaës, dont l'infanterie étoit ſi diminuée, qu'il n'y avoit pas un bataillon qui paſsât cent hommes.

J'avertis la Cour de Madrid des mouvemens des ennemis, de leurs projets, & de la néceſſité de m'envoyer au plutôt une augmentation de troupes, afin d'arrêter l'ennemi, ou ſi cela ne ſe pouvoit qu'en combattant, d'être en état de le faire avec un peu moins de déſavantage.

Le Prince de Tzerclaës, qui voyoit de ſon côté un grand mouvement, à cauſe des milices Portugaiſes qui alloient remplacer les troupes réglées, écrivit fortement ſur le danger où il étoit, diſant que Badajos alloit être aſſiégée, & que toute l'Eſtramadure ſeroit perdue, ſi on ne lui envoyoit du ſecours. Sur cela, on fit partir de Madrid les régimens des Gardes, infanterie & cavalerie, pour l'aller joindre, & l'on m'ordonna de lui

envoyer auſſi des troupes. Non-ſeulement je refuſai de le faire, mais j'écrivis que les appréhenſions de ce Général étoient chimériques, & que je pouvois donner pour certain, que dans très-peu de temps le Roi de Portugal & l'Archiduc viendroient m'attaquer. L'on continua pourtant à ne faire nulle attention à toutes mes repréſentations; à quoi Puyſegur, qui ſe trouvoit alors à Madrid, aida beaucoup; car il ſoutenoit que les ennemis ne pouvoient raſſembler une armée ſuffiſante pour ſe préſenter devant moi; ainſi je fus traité de viſionnaire. 1704.

Cependant les Portugais continuoient leurs préparatifs à Almeyda, & leurs troupes ſe rendirent de toutes parts à Aguarda. Les Princes même étoient arrivés à Coïmbre avec les ſtatues de Saint Antoine de Padoue, & ils avoient déjà publié leur départ pour la frontiere. Je récrivis encore ſi fortement, qu'à la fin on commença à croire que je pourrois peut-être avoir raiſon; ainſi l'on fit prendre

la route de Salamanca aux Gardes à che-
1704. val, & l'on envoya ordre au Prince de Tzerclaës de faire avancer le Marquis de Bay, Lieutenant Général, avec quinze eſcadrons, auprès d'Alcantara, afin d'être à portée de marcher de ſon côté, ou du mien, ſelon le beſoin. Le premier de Septembre je me campai à Caſtras, à quatre lieues en arriere de Ciudad-Rodrigo, avec dix bataillons les plus éloignés; je plaçai à une lieue de moi à San-piritus la cavalerie Eſpagnole, & ordonnai au reſte des troupes d'être prêts à marcher au premier ordre. Le 13, j'eus avis que les ennemis commençoient à s'aſſembler ſous Almeyda: ſur cela, ne doutant plus qu'ils ne ſe miſſent bientôt en mouvement, je me mis en marche dès le même ſoir avec la cavalerie, pour aller me poſter à Felices-el-Chico, qui n'eſt qu'à trois lieues d'Almeyda, & ſur la riviere d'Agueda, dont j'avois réſolu de diſputer le paſſage. Cette riviere prenoit ſa ſource dans la Sierra de Gata, de-

vers Pedroſin, au milieu de montagnes difficiles & couvertes de bois; de là elle couloit par des fonds, dont les bords étoient aſſez eſcarpés, & venoit en paſſant auprès de Ciudad-Rodrigo traverſer toute la plaine, en deçà de la Sierra de Gata, puis elle alloit ſe jetter dans le Duero: à la vérité, il y avoit beaucoup de paſſages, & ſi peu d'eau durant l'été, qu'elle ne couloit preſque plus; mais les bords, comme j'ai déjà dit, étoient très-eſcarpés en beaucoup d'endroits. Toute mon infanterie ſe rendit le lendemain à Felices-el-Chico, & je me fis joindre en peu de jours par la cavalerie Françoiſe, & par le Marquis de Bay. La Cour de Madrid, avertie de ce qui ſe paſſoit ſur la frontiere, commença à avoir une ſi grande frayeur, qu'elle m'envoya ordre de reſter ſur la défenſive, & ſur-tout de ne point riſquer une action. Je répondis qu'il falloit néceſſairement défendre l'Agueda, ne connoiſſant point d'autre poſte où je puſſe arrêter les ennemis, & les 1704.

empêcher d'aller à Madrid. Sur cela, l'on
1704. me récrivit encore qu'abſolument l'on me défendoit une action, & qu'ainſi j'euſſe à me retirer à meſure que les ennemis avanceroient. Malgré tous ces ordres ſi poſitifs du Roi d'Eſpagne, je crus qu'il y alloit de ſa Couronne de n'en rien faire, & je réſolus de défendre l'Agueda, au haſard de tout ce qui en pourroit arriver, étant convaincu que, ſi je ne le faiſois, l'Eſpagne étoit perdue; ainſi qu'il valoit-mieux riſquer la bataille avec quelque eſpérance de ſuccès, que de tout abandonner, & de tout perdre ſans coup férir, manœuvre honteuſe & infâme. Vers la fin du mois, les ennemis décamperent d'auprès d'Almeyda, & ſe camperent à une lieue de moi. Ayant reconnu mon poſte, qu'ils trouverent inattaquable, ils longerent par leur droite le long de la riviere, & j'en fis de même par ma gauche, campant toujours vis-à-vis d'eux. Au bout de quelques jours de marche, ils ſe camperent à une petite

lieue de Ciudad-Rodrigo. Auprès de cette ville, la riviere faiſoit un coude, ou demi-cercle, & les ennemis s'étoient placés au centre de ce demi-cercle, également à portée de tenter les paſſages, qui étoient au deſſus & au deſſous de la ville. Cette ſituation m'obligea de faire une manœuvre que la ſeule néceſſité pouvoit excuſer. Je ſéparai mon armée en deux, de maniere qu'une moitié étoit éloignée de l'autre d'une groſſe demi-lieue, la ville ſe trouvant dans l'entre-deux. Toutes les troupes que j'attendois m'ayant alors joint, j'avois ſix mille cinq cents hommes de pied & trois mille cinq cents chevaux; les ennemis avoient dix-huit mille hommes de pied bien effectifs, & cinq mille chevaux. Cette grande ſupériorité rendoit encore ma ſéparation plus dangereuſe; mais c'étoit un parti forcé, & il n'y avoit pas moyen, ſans cela, de diſputer le paſſage de la riviere, mon unique reſſource. De l'autre côté de la 1704.

riviere, à moitié chemin du camp enne-
1704. mi, il y avoit une hauteur qui régnoit fort loin, toujours parallele à la riviere; nous l'occupions par nos Gardes de Cavalerie, de maniere que les ennemis ne pouvoient reconnoître notre ſituation ſans avoir auparavant chaſſé nos gens; & c'eſt ce qu'ils balançoient à faire, ne voyant pas ce qui étoit derriere pour les ſoutenir. Au bout de deux jours, comme je me promenois ſur les hauteurs vis-à-vis de ma droite, je vis qu'environ deux mille Fantaſſins & mille chevaux ſortoient de la droite du camp ennemi, pour aller vers les hauteurs devant notre gauche. Le Marquis de Thouy, qui commandoit, ayant vu ce mouvement, fit avancer quelques troupes du piquet pour ſoutenir nos Gardes; & comme je vis que les ennemis tâtonnoient fort, je m'ébranlai avec deux cents chevaux que j'avois menés avec moi. Pour les faire paroître plus en nombre, je les partageai en dix troupes, & longeai toujours par

par la crête de la hauteur, comme si je voulois aller tomber sur le flanc des détachemens ennemis. Cela réussit ; les Généraux Portugais firent halte, & reprirent ensuite le chemin de leur camp. 1704.

Les ennemis résolurent de ne plus s'amuser à nous tâter par détachemens, mais de marcher avec toute l'armée ; ainsi le 8 Octobre, ils décamperent à la petite pointe du jour, & se mirent en marche, par leur droite, vers notre gauche. Dès que je vis qu'ils se portoient tous de ce côté-là, j'y fis, dans l'instant, marcher ma droite. Voici ma disposition : comme l'on ne pouvoit, à moins de remonter près de trois lieues, traverser la riviere d'Agueda au dessus de Ciudad-Rodrigo, que fort près de l'Abbaye de la Charité, où il y avoit un gué à passer six escadrons de front, j'appuyai la droite de mon infanterie à ce Couvent, & étendis le reste jusqu'à une petite maison, sur un terrein elevé qui dominoit la plaine, par où les en-

nemis devoient déboucher en ſortant du
1704. gué. A la gauche de cette maiſon, je mis ſur deux lignes l'aile gauche de cavalerie, à l'exception de ſix eſcadrons que M. de Joffreville porta ſur une hauteur plus encore à gauche, à deſſein de tomber ſur le flanc des ennemis, dès qu'au ſortir de l'eau ils voudroient ſe former. J'y plaçai auſſi quatre pieces de canon, & le reſte de mon artillerie étoit diſperſé le long de notre front, dans les endroits d'où l'on découvroit mieux l'eau & la plaine. A la droite de l'Abbaye je mis en bataille mon aile droite de cavalerie, & derriere le centre de l'infanterie je plaçai deux régimens de Dragons.

Vers les neuf heures, nos Gardes s'étant retirées des hauteurs de l'autre côté de la riviere, les ennemis s'y formerent, ayant leur centre vis-à-vis du gué. Ils commencerent enſuite à nous canonner; mais notre canon leur répondit ſi vivement, que leur artillerie

ſe tut au bout de deux heures. Ils firent deſcendre des détachemens ſoutenus de quelques bataillons, pour approcher de la riviere; mais notre canon les fit bientôt rebrouſſer chemin. Enfin, après nous avoir bien regardés, & vu que notre contenance n'étoit pas de gens qui vouluſſent les laiſſer paſſer impunément, ils ſe remirent en marche vers les trois heures après midi, & retournerent au camp, d'où ils étoient partis le matin. A meſure qu'ils ſe retiroient, nos Gardes reprenoient leurs anciens poſtes, & notre droite retourna à ſon camp au deſſous de Ciudad-Rodrigo. 1704.

Pendant que les deux armées étoient en préſence, & ſe canonnoient, je reçus deux Couriers; l'un m'apportoit la permiſſion du Roi d'Eſpagne de combattre, & l'autre, l'ordre du Roi de m'en retourner en France, dès que le Maréchal de Teſſé, nommé pour me ſuccéder, ſeroit arrivé à Madrid, & que la campagne ſeroit finie. Un homme à qui je

dis le contenu des lettres, me conſeilla
1704. de ne point balancer à aller attaquer les ennemis; mais je ne crus pas, qu'en honneur & en conſcience je puſſe, pour une pique particuliere, haſarder mal-à-propos l'affaire générale, & qu'il ſuffiſoit pour ma gloire d'avoir fait échouer les grands projets des ennemis. J'expliquerai ci-après les raiſons de mon rappel.

Les ennemis reſterent encore deux jours dans ce camp; mais, comme ils y ſouffroient beaucoup faute de vivres, nos partis rodant continuellement entre Almeyda & leur armée, & que d'ailleurs, malgré toutes les belles promeſſes de l'Amirante, ils ne voyoient pas un ſeul Eſpagnol paſſer de leur côté, ils réſolurent de reprendre le chemin de Portugal; ce qu'ils exécuterent le 12 Octobre. Je m'avançai avec ma cavalerie, pour tâcher d'attaquer leur arriere-garde; mais ils ſe retirerent en ſi bon ordre, qu'il ne nous fut pas poſſible de les entamer.

Ils prirent leur route plus en arriere, afin de s'éloigner plus de nous, & d'être moins inquiétés. En trois marches ils arriverent à Almeyda, où ils demeurerent juſqu'à la fin du mois, que les pluies continuelles étant ſurvenues, ils ſe ſéparerent entiérement; ſur quoi nous en fîmes autant. 1704.

Pendant tous ces mouvemens que je viens de raconter, les ennemis, pour faire diverſion, avoient fait aſſembler à Caſtel-de-Vide toutes leurs milices: ils s'avancerent même avec du canon à Valencia d'Alcantara, où ils mirent le ſiege. Dès que le Roi de Portugal, & l'Archiduc ſe furent retirés d'auprès de nous, je fis partir en diligence le Marquis de Bay, avec quinze eſcadrons; il arriva en peu de jours auprès de Valencia: ſur quoi les Portugais leverent au plutôt le ſiege. Après cela, je laiſſai le commandement de la frontiere au marquis de Thouy, & je me rendis à Madrid, pour y attendre l'arrivée du Maréchal de Teſſé.

1704. Le Roi d'Eſpagne fit la cérémonie de me donner la Toiſon d'Or, dont il m'avoit honoré à la fin de la premiere campagne. Mon ſucceſſeur étant arrivé le 10 à la Cour de Madrid, j'en partis le 12, pour retourner en France.

Voici ce qui regarde le motif de mon rappel. Le Duc de Gramont, en arrivant en Eſpagne, s'étoit mis en tête qu'il y devoit gouverner tout auſſi deſpotiquement, que les Cardinaux de Richelieu & Mazarin l'avoient autrefois fait en France. Je ne m'oppoſai point à cela, en ce qui regardoit le civil; mais pour la guerre, je n'étois nullement d'humeur à l'en laiſſer le maître, croyant qu'il étoit raiſonnable de me conſultet en tout, & même d'en paſſer par mes déciſions: de là il s'enſuivit que ce Duc ordonnoit tout, ſans me le communiquer, ni me conſulter; & moi, ferme dans mon principe, je refuſois d'exécuter ce que je n'approuvois pas. J'avois toutefois l'attention de lui en expliquer les

raiſons par écrit, & je lui marquois très-fortement, non-ſeulement le tort qu'il avoit de s'oublier à mon égard, mais auſſi le préjudice qui pourroit en arriver au bien du ſervice. Il eſt aiſé de s'imaginer que cette conduite déplaiſoit fort à l'Ambaſſadeur ; auſſi ne voyant pas d'autre moyen pour réuſſir dans ſes deſſeins, il réſolut de tâcher de mettre un autre à ma place. Pour cet effet, il repréſenta vivement au Roi d'Eſpagne, que j'étois un homme extraordinaire, entêté, difficile à vivre, & ne voulant obéir aux ordres de Sa Majeſté, qu'autant qu'il me plaiſoit ; qu'ainſi il falloit abſolument ſe défaire de moi. Puyſegur, devant qui l'on tenoit tous ces diſcours, ne s'y oppoſa point, & je crois même qu'il n'auroit pas été fâché d'un changement, eſpérant que ſous un autre Général il auroit plus d'autorité & de crédit, que ſous moi. Le Marquis de Rivas, Secrétaire d'Etat, ſeconda auſſi le Duc de Gramont, mais par d'autres vues ; car il 1704.

y a grande apparence qu'il cherchoit un
1704. bouleverſement général des affaires : ſa conduite me le faiſoit juger ainſi ; car, ſi j'avois exécuté les ordres qu'on m'avoit donnés d'envoyer des troupes à Gibraltar & à Badajos, je me ſerois trouvé totalement ſans armée, & les ennemis auroient marché juſqu'à Madrid, ſans trouver le moindre obſtacle.

Pluſieurs autres Miniſtres du Conſeil de Madrid vinrent à l'appui de la boule, peut-être autant par mauvaiſe volonté pour le ſervice de Sa Majeſté Catholique, que par l'averſion qu'ils ont toujours eue pour ceux qui leur tiennent tête, ou qui ne veulent pas faire aveuglément leurs volontés. A toutes les raiſons qu'on avoit données au Roi d'Eſpagne, on ajouta qu'il étoit du bien du ſervice, que le Général fût Maréchal de France, afin que les Généraux Eſpagnols ne fiſſent aucune difficulté de lui obéir : prétexte frivole ; puiſque le grade de Capitaine Général, étant le premier en Eſpagne, étoit,

par rapport à la guerre, égal à celui de Maréchal de France. M. de Villadarias le ſoutint au Maréchal de Teſſé, lorſqu'il alla pour commander au ſiege de Gibraltar. Le Marquis de Bay en a fait de même envers moi, en 1706. 1704.

Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on avoit été content de moi, & qu'il ne m'eût manqué que le Bâton de Maréchal de France, rien n'étoit plus facile : car, lorſqu'on veut bien confier à un homme le commandement de ſes armées (ce qui eſt l'eſſentiel de cette haute dignité), on ne doit pas ſe faire beaucoup prier pour joindre les titres au pouvoir.

La Reine d'Eſpagne agiſſoit contre moi, par un autre motif; elle eſpéroit que, par le moyen du Maréchal de Teſſé, qui étoit fort bien avec ſa ſœur la Ducheſſe de Bourgogne, elle pourroit obtenir le rappel de Madame des Urſins; choſe qu'elle n'eſpéroit pas que je vouluſſe tenter.

Enfin le Roi d'Eſpagne, perſécuté ſur

mon chapitre, écrivit au Roi ſon grand-
1704. pere, pour le prier de me révoquer, & d'envoyer un Maréchal de France, ſans toutefois s'expliquer davantage : la lettre fut ſi preſſante, que le Roi ne crut pas pouvoir refuſer ſon petit-fils.

Quand le Maréchal de Teſſé, qui étoit fort de mes amis, fut arrivé à Madrid, il demanda naturellement à la Reine, ſi elle n'avoit pas lieu d'être contente de la campagne que je venois de faire. Elle répondit que l'on m'eſtimoit fort, & que j'avois rendu de grands ſervices. Il lui fit encore d'autres queſtions à mon ſujet, auxquelles la Reine répondoit toujours d'une façon avantageuſe pour moi; ſur quoi le Maréchal lui dit : Mais, pourquoi donc l'avez-vous fait rappeller ? Que voulez-vous que je vous diſe, répondit cette Princeſſe, c'eſt un grand diable d'Anglois, ſec, qui va toujours tout droit devant lui.

Le Duc de Gramont, en me faiſant ôter le commandement de l'armée, avoit

eu intention de faire mettre à ma place quelqu'un de ſes amis, dont il pût être le maître ; mais l'expédient qu'il avoit imaginé pour établir ſon pouvoir, lui caſſa le col : car la Reine, qui ne l'aimoit point du tout, à cauſe des diſcours qu'il lui avoit tenus contre Madame des Urſins, eut grand ſoin de faire envoyer un Général tel qu'elle le ſouhaitoit : auſſi deux jours après l'arrivée du Maréchal de Teſſé, le Duc de Gramont fut brouillé avec lui ; & Leurs Majeſtés Catholiques firent ſi bien qu'on le rappella. M. Amelot fut choiſi de la main de Madame des Urſins, pour lui ſuccéder. Elle retourna enſuite triomphante à Madrid, & y ramena Orry, que le Duc de Gramont avoit fait congédier dès le mois de Juillet. 1704.

A mon retour à Verſailles, le Roi, après beaucoup de diſcours obligeans, me demanda pour quelle raiſon ſon petit-fils lui avoit écrit, pour me faire ôter d'Eſpagne. Je répondis, que puiſque Sa

Majeſté ne le ſavoit pas, j'étois ſatisfait ;
1704. car cela me prouvoit qu'elle n'étoit point mécontente de ma conduite.

L'on m'envoya commander en Lan-
1705. guedoc à la place du Maréchal de Villars, que le Roi deſtinoit pour l'armée de la Moſelle. Je me rendis à Montpellier au mois de Mars : j'y trouvai les affaires aſſez tranquilles en apparence ; mais pourtant, dans le fond, les Huguenots ne reſpiroient qu'après des occaſions de recommencer la révolte. Le Maréchal de Montrevel, au moyen d'une véritable armée, les avoit battus en 1703. Le Maréchal de Villars, qui lui avoit ſuccédé, avoit trouvé moyen, par la négociation, de déſunir les Chefs & de diſperſer les membres ; mais le mal reſtoit toujours enraciné dans les cœurs, de maniere qu'il n'y avoit qu'une grande attention & une grande ſévérité qui pût empêcher le feu de ſe rallumer. Aidé des lumieres & des conſeils de M. de Baſville, homme des plus ſenſés qu'il y

eût en France, je m'appliquai à prévenir tout ce qui pouvoit causer des troubles; & je déclarai que je ne venois, ni comme persécuteur, ni comme missionnaire, mais dans la résolution de rendre justice également à tout le monde; de protéger tous ceux qui se comporteroient en fideles sujets du Roi, & de punir, avec la derniere rigueur, ceux qui oseroient y contrevenir. 1705.

Le même jour que j'entrai dans la Province, l'on prit un nommé Castanet, Prédicant, lequel fut roué à Montpellier, convaincu de toutes sortes de crimes énormes, & non pour fait de Religion, comme on a affecté de le publier dans les pays étrangers.

Au retour d'une tournée que je fis dans les Cevenes, étant un soir chez M. de Basville, Intendant de la Province, un espion nous vint avertir qu'il y avoit, dans Montpellier, nombre de Chefs des Camisards, lesquels y étoient venus à dessein de concerter un nouveau

soulévement. Nous fîmes ce que nous
1705. pûmes pour savoir de lui dans quelles maisons ils pouvoient être, pour les arrêter; mais, malgré nos menaces & nos promesses, cet espion, fanatique lui-même, ne voulut jamais nous en dire davantage. Je fis donc assembler, dans l'instant, la milice bourgeoise de la Ville, que l'on distribua dans tous les quartiers, & puis je fis faire la visite de toutes les maisons. Je défendis que le lendemain on ouvrît les portes que je ne l'ordonnasse, bien résolu de ne point laisser échapper les Camisards : vers la pointe du jour, le Lieutenant du Prévôt trouva, dans une chambre, trois inconnus, qui se mirent d'abord en défense, de maniere qu'il y en eut un de tué; les deux autres furent légérement blessés. Un de ceux-ci, qui étoit Génevois, déserteur du régiment de Courten, Suisse, me dit que si je voulois lui sauver la vie, il me découvriroit tout; & sur ce que je lui promis, qu'en cas que ce qu'il savoit

méritât cette grace, je la lui accorderois; il me raconta qu'ils étoient venus à Montpellier, pour y exécuter un projet formé contre M. de Basville & moi, ce qui devoit être le signal de la révolte générale; que tous les Chefs des Camisards étoient à Nismes pour y régler leurs affaires, & qu'ils avoient de toutes parts fait provisions d'armes & de munitions: il offrit de plus, de nous montrer les maisons où ces gens-là se tenoient à Nismes; ainsi je le fis partir en poste, avec des Gardes, pour s'y rendre plus diligemment. En effet, l'on y arrêta Ravanelle, Jonquet, du Villar & beaucoup d'autres. M. de Basville & moi, nous y arrivâmes peu d'heures après, & sachant que Catinat étoit dans la ville, je fis tant de peur aux habitans, que celui chez qui il étoit, l'obligea de sortir de sa maison, crainte d'être pendu, ainsi que je l'avois fait publier à son de trompe. Ce Catinat fut donc pris dans les rues; & comme il demanda à me parler, on 1705.

me l'amena. Il me dit qu'il ſouhaitoit
1705. de me voir en particulier, ayant quelque choſe d'important à me communiquer: je le fis entrer dans ma chambre, les mains liées derriere le dos, & alors je voulus ſavoir ce qu'il avoit à me dire; il me répondit que c'étoit pour m'avertir que la Reine d'Angleterre, dont il avoit la commiſſion, feroit au Maréchal de Tallard, priſonnier à Nottingham, le même traitement que je lui ferois. On n'a peut-être jamais oui parler d'une pareille effronterie; auſſi le renvoyai-je ſur le champ à M. de Baſville, qui, par une Commiſſion particuliere de la Cour, faiſoit le procès à tous ces miſérables.

Il y en eut environ une trentaine de convaincus & de mis à mort. Ravanelle & Catinat, qui avoient été Grenadiers dans les troupes, furent brûlés vifs, à cauſe des ſacrileges horribles qu'ils avoient commis. Villar & Jonquet furent roués; le premier étoit Lieutenant

de Dragons, fils d'un Médecin de Saint-Hyppolite, garçon bien fait, qui paroiſſoit avoir de l'eſprit, & qui, à cauſe de la facilité qu'il avoit d'entrer chez nous, s'étoit chargé d'exécuter le projet formé contre M. de Baſville & moi; il l'avoua, & ſembloit même s'en faire gloire. 1705.

Pour montrer juſqu'où va le fanatiſme, je dirai ce que ce du Villar répondit à M. de Baſville lorſqu'il le jugeoit: lui ayant été repréſenté qu'il étoit étonnant comment un homme comme lui s'étoit aſſocié de ſi grands ſcélérats, il s'écria: Ah, Monſieur, plût à Dieu que j'euſſe l'ame auſſi belle qu'eux!

Je ſais qu'en beaucoup de pays l'on a voulu noircir tout ce que nous avons fait contre ces gens-là; mais je puis proteſter, en homme d'honneur, qu'il n'y a ſortes de crimes dont les Camiſards ne fuſſent coupables; ils joignoient à la révolte, aux ſacrileges, aux meurtres, aux vols & aux débordemens, des

cruautés inouies, juſqu'à faire griller
1705. des Prêtres, éventrer des femmes groſſes & rôtir les enfans. C'eſt auſſi cette horrible conduite qui fut cauſe qu'il n'y eut jamais parmi eux que la lie du peuple; s'ils avoient vécu en Chrétiens, & qu'ils ſe fuſſent ſeulement déclarés pour la liberté de conſcience & la diminution des impôts, ils auroient engagé dans la révolte, non-ſeulement tous les Huguenots du Languedoc, dont on prétend que le nombre monte à deux cent mille, mais il y a apparence que la contagion ſe ſeroit communiquée aux Provinces voiſines, & peut-être même que beaucoup de Catholiques, ennuyés de payer les impôts, ſe ſeroient auſſi joints à eux. Il eſt étonnant que les Anglois & les Hollandois, qui fomentoient ſous main cette révolte, ne leur envoyaſſent pas des Chefs capables de mieux conduire les affaires, ou du moins ne leur donnaſſent pas de meilleurs avis.

Cette expédition faite à Niſmes, nous retournâmes à Montpellier, où l'on avoit auſſi arrêté pluſieurs complices, qui furent pareillement exécutés. 1705.

Nous trouvâmes par les papiers pris ſur les Camiſards, & par leur confeſſion, qu'il y avoit dans le canton de Berne, deux cents fanatiques prêts à venir en Languedoc, & que du Villar, dont j'ai ci-devant parlé, devoit être le Chef de toute la révolte; nous découvrîmes auſſi les marchands par qui ſe faiſoient les remiſes d'argent, & ils furent pendus. Nous arrêtâmes dans la ſuite pluſieurs gens qui couroient les champs, & qui commettoient des déſordes, & à force d'exécutions, en un mois de temps, le calme fut rétabli; toutefois de temps en temps on voyoit paroître quelques bandes de Camiſards, qui étoient d'abord pris & diſſipés par les troupes que j'avois diſperſées par pelotons dans tous les endroits les plus dangereux.

1705. Pendant cet été, les ennemis se rendirent maîtres de la Catalogne ; mais ce fut moins par la force que par la défection des habitans, & par la négligence des Cours de Versailles & de Madrid : rien n'étoit plus facile que de l'empêcher, & l'on n'a reconnu, que trop tard, les conséquences de cette perte : pour la réparer il en a coûté, aux deux Couronnes, un nombre infini d'hommes & bien de l'argent ; le Roi d'Espagne même en a pensé être détrôné. La principale cause de ce malheur vint de ce que le Ministre le plus accrédité, sur qui rouloient ces sortes d'affaires, n'avoit, ni le talent de prévoir le mal, ni le sens d'y remédier ; aussi, par son incapacité, a-t-il mis la France au bord du précipice, d'où elle ne s'est tirée que par miracle.

Pour revenir au fait présent, dès le mois de Mai j'avertis M. de Chamillard des menées, qui se formoient dans cette Principauté par les émissaires de l'Ar-

chiduc; que même il y avoit déjà un commencement de révolte aux environs de Vic, & que l'on y publioit hautement que ce Prince devoit inceſſamment arriver ſur la flotte Angloiſe. En effet, j'avois eu avis qu'il s'étoit embarqué à Lisbonne, avec dix-ſept bataillons & quelque cavalerie. Je repréſentois que la perte de la Catalogne entraîneroit celle de l'Arragon & de Valence, que le Roi d'Eſpagne ſe trouvant attaqué en même-temps par le côté du Portugal, auroit de la peine à ſe ſoutenir, & ſeroit en grand danger d'être chaſſé de l'Eſpagne, ce qui finiroit honteuſement une guerre que le Roi avoit ſi glorieuſement ſoutenue juſqu'alors; que de plus, la Catalogne perdue, l'on ſeroit obligé d'envoyer un corps d'armée dans le Rouſſillon, pour couvrir cette frontiere des incurſions des ennemis, outre que les réfugiés pourroient tenter de faire par-là une irruption en Languedoc. Je propoſois, pour remede, que le 1705.

Roi mît garniſon Françoiſe dans Roſes
1705. & Gironne, & que pour cet effet l'on fît paſſer incontinent, en Catalogne, quelques bataillons & quelques régimens de Dragons, afin de contenir les Catalans dans le devoir, & pouvoir, en cas de deſcente de la part de l'Archiduc, former une armée de dix ou douze mille hommes, pour s'oppoſer à ſes entrepriſes : il étoit de plus néceſſaire de ſoutenir M. de Velaſco, Vice-Roi de Catalogne, ſujet fidele, mais homme de peu de courage. Il avoit, à la vérité, dans Barcelone, quatre mille hommes de troupes reglées, mais il n'oſoit en envoyer hors de la Ville, crainte que les Bourgeois, qu'il ſavoit être mal intentionnés, ne ſe rendiſſent maîtres de la place. Ainſi la préſence d'un corps François y auroit ſuppléé, auroit encouragé les ſujets fideles, & contenu les ſéditieux. Je fis voir que ma propoſition ſe pourroit exécuter, ſans toucher aux armées que le Roi avoit ſur diffé-

rentes frontieres; car mon projet étoit que l'on prît, en Provence, quatre mille hommes des troupes de la Marine, quatre bataillons de la Comté de Nice, quatre du Languedoc, & quatre du Rouſſillon; on les auroit remplacés par les Milices, leſquelles auroient ſuffi pour la garde du pays & des places, vu l'éloignement des ennemis, aſſez occupés ailleurs. 1705.

Nous avions trois régimens de Dragons, à portée de marcher avec nous; & cent Officiers Irlandois réformés à cheval; il y avoit à Perpignan un train d'artillerie en bon état, & M. Dupont d'Albaret, Intendant du Rouſſillon, ſe chargeoit de me fournir tout le néceſſaire pour les vivres; de maniere qu'en trois ſemaines nous aurions été en état de former une armée capable d'écraſer les Catalans rebelles, & de faire tête à l'Archiduc lorſqu'il auroit voulu débarquer. J'écrivis ſur cela des lettres très-fortes & très-preſſantes; j'envoyai

même des couriers, mais je ne pus
1705. jamais faire comprendre au Miniſtre l'importance de l'affaire. A la fin, laſſé de mes importunités, il me marqua que le Roi n'étoit pas aſſez puiſſant pour fournir une armée pour la défenſe de chaque Province de la Monarchie Eſpagnole. Le beau raiſonnement! quand je lui faiſois voir qu'il s'agiſſoit de toute l'Eſpagne, & que, ſans rien déranger ailleurs, le Roi n'avoit qu'à ſe ſervir des troupes qui étoient alors inutiles où elles ſe trouvoient, & à portée des lieux menacés, qu'il étoit ſi important de mettre en ſûreté. L'on ſera peut-être étonné de ce que je me mêlois d'une affaire qui ne me regardoit pas, & l'on croira volontiers que le motif d'être de quelque choſe & à la tête d'une armée, étoit principalement ce qui me faiſoit agir. Je ne puis nier que peu content d'être oiſif en province dans un temps de guerre très-vive, j'aurois ſouhaité de me retrouver dans mon élement naturel;

naturel ; mais le bien de la cauſe commune que je voyois viſiblement péricliter, par les nouvelles que je recevois & par la connoiſſance que j'avois de l'Eſpagne, y avoit la plus grande part. Quoi qu'il en ſoit, la ſuite a fait voir que j'avois raiſon. La flotte Angloiſe arriva devant Barcelone, le 22 Août, au nombre de ſoixante-ſix vaiſſeaux de guerre, treize galiotes à bombes, & cent bâtimens de tranſport. Sur cela je redoublai mes inſtances, d'autant qu'il n'étoit plus douteux que les ennemis n'en vouluſſent à la Catalogne, où il y avoit déjà huit à dix mille Miquelets ſous les armes pour l'Archiduc, & qu'ainſi l'on ne pouvoit avoir aucune inquiétude pour Toulon. Les réponſes furent toujours ſur la négative. Je ne me rebutai pourtant pas d'abord, tant la choſe me paroiſſoit de conſéquence ; mais jamais M. de Chamillart ne voulut rien écouter, quoique les Gouverneurs Eſpagnols de toutes les places de Cata- 1705.

logne joigniſſent leurs repréſentations
1705. aux miennes : tout ce que je pus obtenir après maints couriers, fut un ordre à M. de Quinſon, Commandant en Rouſſillon, d'envoyer un ſecours d'hommes & de munitions au Gouverneur de Roſes; ce qui préſerva cette place. Cependant l'Archiduc avoit débarqué auprès de Barcelone, dont il forma le ſiege. Velaſco, qui craignoit encore plus le dedans que le dehors, ſe trouvoit fort embarraſſé. Le château de Montjouy pris, & les batteries dreſſées contre la ville, l'on fit, le 4 Octobre, une eſpece de capitulation, mais qui fut très-mal obſervée; car les Miquelets, profitant des pourparlers, entrerent dans la place, & ouvrirent les portes aux ennemis. Le Prince de Darmſtadt avoit été tué au Montjouy, & Milord Peterborough reſtoit ſeul Général auprès de l'Archiduc.

Barcelone pris, non-ſeulement toute la Catalogne ſe déclara contre le Roi d'Eſpagne, mais auſſi le Royaume de

Valence. L'Arragon ne branla pas encore, craignant d'être châtié à cauſe du voiſinage des troupes Caſtillanes. Les places de Gironne, Lerida, Méquinença, Monçon, Tortoze, Tarragone & Cardonne, furent ou rendues de gré, ou ſurpriſes par les ennemis, n'y ayant que peu ou point de garniſon. 1705.

Vers le milieu d'Octobre, je reçus ordre du Roi d'aller faire le ſiege de Nice. Cette place étoit une des plus fortes qu'il y eût en Europe; c'étoit l'ouvrage de tous les Ducs de Savoie, qui en avoient conſécutivement augmenté les fortifications. M. de Chamillart n'avoit déterminé cette entrepriſe, que pour ſe diſculper d'avoir, par le vain projet du ſiege de Turin, qu'il vouloit faire faire à ſon gendre le Duc de la Feuillade, ſans toutefois avoir aucuns des préparatifs néceſſaires, d'avoir, dis-je, par-là empêché M. de Vendôme de rien entreprendre pendant cette campagne.

L'on ne me donna qu'une très-mé-

diocre armée ; &, ſi je n'avois engagé
1705. M. de Vauvré, Intendant de la Marine à Toulon, & nommé pour être mon Intendant à ce ſiege, à me donner le double d'artillerie de ce qui étoit porté dans l'ordre de la Cour, je ne ſais ſi j'aurois pu réuſſir. Je partis le 20 d'Octobre, & fus droit à Toulon, où je preſſai le départ du Chevalier de Bellefontaine, qui devoit tranſporter par mer à Villefranche toute notre artillerie. Il y avoit dans la Comté de Nice un traité de ſuſpenſion d'armes, qui devoit durer juſqu'au 30 du mois; & il étoit même ſtipulé qu'on s'avertiroit réciproquement dix jours d'avance, en cas de rupture, ou qu'on ne voulût pas prolonger l'armiſtice. J'écrivis donc à M. Paratte, Maréchal de Camp, qui commandoit à Villefranche, pour qu'il en avertît le Marquis de Carail, Gouverneur de Nice. Le 31, je paſſai le Var, & me rendis devant la place : mon armée étoit compoſée de quinze bataillons très foibles,

& d'assez mauvaise qualité, outre un bataillon de la marine. Je n'avois pris avec moi que deux cents Dragons, à cause de la rareté des fourrages. La garnison consistoit en trois régimens d'Infanterie, & trois compagnies de Camisards, faisant en tout deux mille hommes. J'établis mon quartier à Simiers, tant à cause du voisinage de la ville, que parce que ce couvent se trouvoit au centre de la circonvallation, & que j'y étois plus à portée d'occuper le poste de la Trinité, par où les ennemis pouvoient venir au secours. 1705.

Les vents contraires empêcherent notre flotte d'arriver, & les pluies continuelles grossirent tellement toutes les rivieres, que je me trouvai, pendant plusieurs jours, entre le Var & le Paillon, sans pouvoir avoir commerce, ni avec Antibes, ni avec Villefranche. Enfin, le temps s'étant remis au beau, Bellefontaine parut, & je fis toutes les dispositions nécessaires pour le siege. Il falloit

commencer par la ville, qui n'étoit pas
1705. forte; mais toutefois, comme il y avoit des baſtions revêtus, je fus obligé d'y aller dans les formes. Le 4 au ſoir, je me ſaiſis du couvent de Saint-Jean-Baptiſte, dans le fauxbourg, qui étoit fort près de l'endroit par où je voulois attaquer la ville. L'on commença auſſi-tôt à travailler à une batterie de quatre pieces, & l'on fit des tranchées de communication, néceſſaires pour y aller en ſûreté; mais le canon ne put y être placé, que le 13 au ſoir: le 14, je fis ſommer la ville. Le Marquis de Senantes ſortit, & la capitulation ayant été faite, la garniſon monta au château, & nous fîmes entrer des troupes dans la ville. Juſqu'alors les ennemis ne tiroient point ſur nos gens, & je défendois qu'on tirât ſur eux: car, faiſant travailler à quelques batteries de canon & de mortiers contre le château, j'étois bien aiſe de le faire tranquillement. Le Marquis de Senantes, fils du Marquis de Carail, au bout de

deux jours, me revint trouver pour me déclarer de la part de ſon pere, que, ſi dans l'inſtant je ne renouvellois l'armiſtice, il alloit faire tirer ſur nous. Je lui répondis que mon ordre n'étoit point d'entrer dans aucun traité, & qu'ainſi il pouvoit faire ce qu'il voudroit. Sur cela le feu commença de part & d'autre : il étoit même extraordinaire que le Marquis de Carail eût tant tardé. 1705.

Je n'avois pu, avant la priſe de la ville, bien reconnoître le château, ni me déterminer par où je l'attaquerois. Nous employâmes donc quelques jours à tout examiner avec le ſieur Filey, Maréchal de Camp, & Ingénieur en Chef.

La place avoit trois fronts, l'un du côté de la ville, un autre du côté de Simiers, & le troiſieme du côté de Montalban. Nous trouvâmes que celui de la ville ſe montroit le plus : mais il étoit difficile d'y conduire du canon, & de le placer ; de plus, les ouvrages étoient ſur des rocs vifs, cachés par une

chemiſe de maçonnerie, ſur leſquels
1705. le canon n'auroit rien fait. Le Duc de Vendôme, qui, pendant la derniere guerre, avoit commandé dans la ville, étoit cependant pour cette attaque. Celui de Simiers avoit pareillement ſes difficultés, par rapport à l'emplacement des batteries; mais il y avoit de plus une trop grande quantité d'ouvrages, une double enceinte, un foſſé taillé dans le roc, double chemin couvert miné de partout, ce qui, vu la ſaiſon & le peu de troupes que nous avions, qui ne faiſoient que cinq mille hommes, auroit rendu cette attaque des plus longues & des plus douteuſes. Le Maréchal de Vauban vouloit abſolument que j'attaquaſſe le château par cet endroit : le Roi m'en avoit envoyé, par un Courier, le projet & le plan qu'il en avoit faits; mais, par les raiſons ſuſdites, je ne le voulus pas. Le Maréchal de Catinat, qui, en 1691, l'avoit attaqué par-là, ne l'auroit pas pris, ſi par bonheur une bombe n'eût

fait ſauter le magaſin, & détruit le puits. 1705.

Il ne reſtoit donc que l'attaque du côté de Montalban, que nous trouvions la ſeule praticable, tant à cauſe de la commodité d'y conduire du canon, que par le manque d'ouvrages que l'on avoit négligé d'y faire, dans la ſuppoſition que l'eſcarpement empêchoit d'y pouvoir monter.

Etant ainſi déterminés, nous commençâmes, dès le 16 Novembre, à faire travailler à nos batteries : comme c'étoit par le canon que je comptois de réuſſir dans ce ſiege, je ne voulus point qu'aucune piece tirât, que toutes ne fuſſent prêtes pour tirer à la fois, afin d'éteindre plus promptement le feu des ennemis, & d'ouvrir tellement la place, qu'elle fût obligée de ſe rendre. Nous établîmes cinquante pieces de gros canon, pour battre en breche du côté de Montalban, & vingt ſur la hauteur de S. Charles, pour battre le rempart à revers, outre

seize mortiers. Les Chiourmes des ga-
1705. leres monterent le canon de Villefranche jusqu'à la hauteur de Montalban, & de là le traînerent dans les batteries. Le Chevalier de Roanez, qui commandoit nos galeres, se donna pour cela des soins continuels.

Nous ne fîmes point de tranchées réglées, mais seulement des boyaux, pour conduire aux batteries. Pendant que nous y faisions travailler, les assiégés firent plusieurs sorties dans lesquelles ils furent toujours repoussés avec perte. Le mauvais temps, le mauvais terrein & le peu de travailleurs que notre petite armée pouvoit fournir, furent causes que nos batteries ne purent commencer à tirer, que le 8 de Décembre. Ce fut alors un beau spectacle; car les ennemis répondirent par cinquante pieces de canon à nos soixante-dix, & à nos seize mortiers: l'artillerie de part & d'autre tiroit comme la mousqueterie, & le bruit & la fumée étoient tels qu'on ne pouvoit, ni voir,

ni s'entendre. Nous eûmes ce jour-là le
ſieur de Filey & un Brigadier d'Ingé- 1705.
nieurs tués d'un même coup de canon.

La bonté de la maçonnerie, & l'éloignement de nos batteries qu'il n'avoit pas été poſſible de placer plus près, que de deux à trois cents toiſes, à cauſe d'un grand fond qui ſe trouvoit au pied du glacis, retarderent de beaucoup les breches, qui ne ſe trouverent en état que dans les premiers jours de Janvier. J'avois trouvé moyen, quelque temps auparavant, de me rendre maître de l'ouvrage à cornes, qui couvroit le fond du côté de Simiers, & dont nos batteries avoient ouvert les branches, & par ce moyen je comptois de faire couler, par le chemin couvert, quelques détachemens pour monter à une des breches; car nous en avions trois. J'avois réſolu de donner l'aſſaut général, le 6 au matin, & mes diſpoſitions étoient faites; mais le Marquis de Carail, ne jugeant 1706.
pas à propos de s'expoſer à être emporté,

1706. fit battre la chamade le 4 au soir. La capitulation fut réglée dans l'instant, & le lendemain matin le régiment Dauphin prit possession d'une porte, ou, pour mieux dire, comme elle étoit si bouchée qu'on ne put l'ouvrir, il entra dans le château par la breche. Nous accordâmes au Marquis de Carail tous les honneurs de la guerre, & cela d'autant plus volontiers, que j'avois grande impatience d'être maître de la place; je savois que le Duc de Savoie avoit déterminé de la secourir, & qu'actuellement le Comte de Thaun étoit arrivé à Tendes, en deçà des Alpes, à neuf lieues de Nice, avec trois mille hommes de troupes réglées, & autant de milices; mais dès qu'il sut la prise du château, il se retira en Piémont. J'envoyai le sieur de Grimaldy, Brigadier, avec quelques bataillons, du côté de Joſpel & de Breglia, & tout le Comté se soumit ensuite. Je disposai les troupes en quartiers d'hiver, & retournai en Languedoc,

ayant laiſſé à M. de Paratte le commandement de Nice & du Comté. 1706.

Nous ne perdîmes à ce ſiege, que ſix cents hommes, & les ennemis environ autant. Nous y fîmes une prodigieuſe conſommation de poudre; elle ſe montoit à près de ſept cent milliers.

Le Roi avoit ordonné qu'on rasât totalement le château; ce qui fut ſi bien exécuté, qu'il ne paroît plus qu'il y en ait jamais eu dans cet endroit. Nous trouvâmes dans la place près de cent pieces de canon, & beaucoup de munitions de guerre.

Le Roi, imbu de l'opinion que l'eſcarpement rendoit l'approche inacceſſible par le côté de Montalban, m'avoit mandé qu'il craignoit fort, qu'après avoir perdu beaucoup de temps & conſommé bien des munitions, je ne fuſſe obligé d'en revenir à l'attaque propoſée par M. de Vauban. Pour faire voir que je ne m'étois point trompé, je montai

1706. à cheval avec cinquante Officiers, juſqu'au haut de la breche.

Dès le commencement du ſiege, j'avois repréſenté que la plus grande difficulté que je trouverois dans l'entrepriſe, ſeroit, le peu de troupes que j'avois, & qu'ainſi il me falloit néceſſairement envoyer un renfort. Sur les inſtances que je fis, l'on ordonna au Maréchal de Villars, qui commandoit ſur le Rhin, de m'envoyer trente-deux Compagnies de Grenadiers; mais elles n'arriverent point à mon camp, ayant été arrêtées à Antibes pendant quelques jours par le mauvais temps.

A mon arrivée devant Nice, ayant viſité le pays, je fis faire au delà de mon camp, des redoutes ſur les hauteurs, afin de barrer l'entre-deux du Var & du Paillon : mon intention, en les conſtruiſant, n'étoit autre que de prévenir toute ſurpriſe, & me donner le temps de raſſembler mes troupes; car n'ayant qu'une très-petite armée, &

beaucoup de terrein à garder, j'étois foible de par-tout, & par conſéquent hors d'état de réſiſter à un corps conſidérable, qui ſeroit tout d'un coup tombé ſur moi. J'avois donc réſolu, en cas de l'approche d'un ſecours, de ne laiſſer que ce qui auroit été néceſſaire pour la garde des batteries, & de marcher avec le reſte au devant des ennemis, pour les combattre le plus diligemment que je pourrois. Il eſt étonnant que le Duc de Savoie n'y ait pas ſongé d'abord, ayant, par le Col de Tende, ſi peu de chemin à faire; car vu la ſituation des quartiers en Italie, l'expédition auroit été faite avant que le Duc de Vendôme ou le Duc de la Feuillade en euſſent pu être informés, & ſans même qu'ils puſſent, en aucune façon, l'empêcher, & m'être d'aucun ſecours. 1706

Au mois de Février 1706, le Roi me fit Maréchal de France, & m'ordonna, en même temps, de me rendre en Eſpagne, pour y commander l'armée

contre le Portugal. Le Roi d'Eſpagne avoit
1706. réſolu d'aller en perſonne faire le ſiege de Barcelone ; & pour cet effet menoit avec lui les troupes Françoiſes, hors quatre eſcadrons qu'il laiſſoit en Caſtille, aux ordres de M. de Joffreville.

Le Comte de Toulouſe, Amiral de France, devoit auſſi ſe rendre devant Barcelone, avec une eſcadre de vingt vaiſſeaux de ligne, & y porter toute l'artillerie, & les munitions de guerre néceſſaires pour le ſiege.

Le Maréchal de Teſſé n'approuvoit nullement ce projet, par bien des raiſons. Il conſidéroit les difficultés qu'il y avoit à traverſer cinquante lieues de pays ennemi, rempli de défilés, de montagnes, de rivieres, & ſans autre ſecours de vivres que ce que l'on meneroit avec ſoi : l'incertitude de la mer pour fournir tout le néceſſaire quand l'on ſeroit devant Barcelone, & l'apparence que la flotte combinée pourroit peut-être arriver au ſecours avant la priſe de la

place, le faiſoit trembler pour la réuſſite d'une entrepriſe, qui ne pouvoit échouer ſans que l'on courût riſque de perdre, en un inſtant, toute l'Eſpagne. L'armée que Sa Majeſté Catholique pouvoit mener, ne lui paroiſſoit pas aſſez conſidérable, n'y ayant que trente-huit bataillons & ſoixante eſcadrons; de plus, il craignoit que pendant l'éloignement du Roi & des troupes, les Portugais ne ſe ſerviſſent de l'occaſion pour aller droit à Madrid, & ſe rendre maîtres de toute la Caſtille. Malgré tout ce que le Maréchal put dire, le Roi d'Eſpagne demeura ferme dans ſa réſolution; mais pour obvier à ce dernier inconvénient, il pria le Roi, ſon grand-pere, d'envoyer un Général pour commander ſur les frontieres de Portugal. 1706.

Ce fut donc ſur moi que le choix tomba. Dans la dépêche de M. de Chamillart, il m'y faiſoit une grande énumération des troupes Eſpagnoles qui devoient compoſer mon armée, & me

1706. marquoit que le Roi alloit faire marcher quinze bataillons François pour me joindre. J'ai pourtant appris depuis qu'il n'avoit jamais eu en penſée d'exécuter ce dernier article, & qu'il ne me l'avoit écrit que pour m'engager plus aiſément au voyage d'Eſpagne. Dès que j'eus reçu le courier de la Cour, j'en dépêchai un à Madrid à M. Orry, pour lui dire que j'y ſerois inceſſamment ; mais que, pour ne pas perdre un temps précieux dans des conjonctures ſi importantes, je le priois de faire envoyer incontinent les ordres en Andalouſie & en Galice, pour faire marcher, ſur le Tage, toutes les troupes qui ne ſeroient pas abſolument néceſſaires pour la garde des places, de maniere que les trouvant dans le centre de la frontiere, je puſſe, à mon arrivée, en former une armée, & faire tête aux Portugais.

Je partis de Montpellier, le 27 de Février, & me rendis, le douze Mars, à Madrid, où je trouvai que M. Orry

n'avoit rien exécuté de ce que je lui avois mandé, ne m'alléguant d'autre raiſon, ſinon qu'il m'attendoit avant d'envoyer aucun ordre. Cette faute penſa coûter cher ; car les ennemis s'étant, peu de temps après, mis en campagne, il n'y eut plus moyen de raſſembler aucune armée ; & ſi j'avois eu à faire à des gens un peu entendus & vifs, l'Eſpagne étoit perdue. 1706.

Après avoir fait avec la Reine d'Eſpagne les arrangemens convenables, je partis pour Badajos, où j'arrivai le 27. Les ennemis ayant aſſemblé leur armée, qui conſiſtoit en quarante-cinq bataillons & cinquante-ſix eſcadrons, étoient venus, dès le 25, camper entre Elvas & Campo-Major. Si les troupes d'Andalouſie & de Galice m'avoient joint, j'aurois campé dès-lors ſous Badajos, dans un poſte que je reconnus pouvoir être facilement mis hors d'inſulte ; mais le Duc d'Icar, Vice-Roi de Galice, ſous divers prétextes, avoit gardé ſes

troupes ; & le Marquis de Villadarias, 1706. loin d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, avoit fait marcher les ſiennes du côté de Cadix, ſous prétexte qu'il craignoit pour cette place, à cauſe de quelques vaiſſeaux ennemis qui y paroiſſoient. Il étoit clair que Villadarias ne pouvoit croire ce qu'il avançoit : car, quelle apparence que dans le temps que l'Archiduc étoit menacé d'être attaqué dans Barcelone, il ſongeât à faire le ſiege de Cadix, qui eſt une très-bonne place ? De plus, l'armée Portugaiſe n'y pouvoit aller qu'en pénétrant dans l'Andalouſie, ce qu'elle ne pouvoit faire qu'après avoir pris Badajos : c'étoit donc Badajos qu'il falloit ſauver, & pour cela il falloit avoir une armée.

Cette quantité de Généraux indépendans, dans l'étendue d'une même frontiere, étoit pernicieuſe ; chacun vouloit avoir une armée, & aucun ne pouvoit ſeul en avoir une aſſez conſidérable pour s'oppoſer aux entrepriſes d'un

ennemi, qui réuniſſoit enſemble toutes ſes forces. J'ai auſſi ſu depuis, que les ordres envoyés de Madrid n'avoient point été aſſez poſitifs; car des Miniſtres, quoique très-ignorans dans notre métier, vouloient pourtant toujours agir à leur tête; & c'eſt ce qui rendoit ma ſituation plus difficile, ayant autant à combattre Madrid que les ennemis. 1706.

Je retournai le lendemain 28 camper à Talaverra, à trois lieues de Badajos, avec vingt-ſept eſcadrons pour toute armée. Je mandai au Comte de Fiennes de me venir joindre le plus diligemment qu'il pourroit avec dix eſcadrons. Joffreville devoit ſuivre avec ce qu'il pourroit ramaſſer en Caſtille; mais cela ſe réduiſit à trois eſcadrons de Dragons.

Les ennemis, ayant marché par leur gauche, prirent la route d'Alcantara; ſur quoi je marchai par Caſerés & Arroyo-del-Puerco, à Brocas, qui n'eſt qu'à trois lieues d'Alcantara, où je fis entrer huit bataillons, outre les doux

qui y étoient déjà en garniſon. Les
1706. ennemis étant arrivés ſur la riviere de Salar, ne crurent pas devoir s'aller placer devant Alcantara, tant que je ſerois à Brocas; ainſi ils marcherent à moi. Je fis d'abord bonne contenance; mais voyant que toute leur armée y étoit, je ſongeai à la retraite. J'ordonnai à ma ſeconde ligne de s'aller poſter de l'autre côté d'un grand ravin, à deux lieues de Brocas, & à moitié chemin d'Arroyo-del-Puerco, & avec la premiere je commençai à me retirer. Dès que les ennemis nous virent ébranler, ils s'avancerent tous en bataille le plus diligemment qu'ils purent, mais nous étions déjà entrés dans la forêt avant que d'être atteints. Je formai pluſieurs lignes dans le bois, à quelque diſtance les unes des autres : la premiere fut d'abord chargée & rompue par le grand nombre d'ennemis, mais elle ſe rallia bientôt & rechargea; il y eut enſuite nombre de charges, dans leſquelles

nous avions quelquefois de l'avantage; mais comme nous ne ſongions qu'à nous retirer, le déſordre ſe mit dans nos régimens, qui s'en allerent au grand galop. Les ennemis, toutefois étonnés de me voir choiſir un bois pour donner un combat de cavalerie, ne s'avançoient qu'en ordre, ne doutant pas qu'il n'y eût de l'infanterie dans ce bois; cela joint à la bonne contenance de quatre eſcadrons François, commandés par le Comte de Fiennes, qui s'étoit formé en arriere des Eſpagnols, arrêta totalement les ennemis, qui n'oſerent s'avancer davantage. 1706.

Je ralliai ma cavalerie de l'autre côté du ravin, où j'avois ordonné à ma ſeconde ligne de ſe placer, mais où je ne la trouvai pas, car Dom Domingo Canal, Maréchal de Camp, qui la commandoit, n'avoit point compris l'ordre que je lui avois donné; & au lieu de ſe former derriere le ravin, il s'étoit mis un quart de lieue plus bas

dans une prairie, qui lui parut fort
1706. commode pour repaître. L'on peut aiſément croire, que, ne trouvant pas cette ſeconde ligne, mon embarras n'eût pas été petit, ſi les ennemis m'avoient pouſſé avec vigueur. J'eus bien de la peine à découvrir où étoit Canal, & je ne le ſus qu'après que les ennemis ſe furent tout-à-fait retirés à Brocas. Nous perdîmes, à cette action, environ une centaine d'hommes; je crois qu'il en coûta du moins autant aux ennemis, avec le Comte de Sanvicenté, Officier Général Portugais.

Les ennemis firent enſuite le ſiege d'Alcantara, pendant lequel je reſtai à Arroyo-del-Puerco. La place, en ſoi, étoit très-mauvaiſe, n'y ayant, ni foſſé, ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur; toutefois comme elle avoit des baſtions, que les aſſiégeans n'avoient que très-peu d'artillerie & fort peu d'expérience dans l'art militaire, elle eût pu tenir long-temps, ſi le ſieur Gaſco,

Maréchal

Maréchal de Camp, qui en étoit Gouverneur, eût fait ſon devoir. Je lui avois marqué, dans ſes inſtructions, qu'il devoit ſe défendre le plus longtemps qu'il pourroit, que quand il y auroit breche il eût à faire une capitulation honorable ; que ſi les ennemis alors ne lui en vouloient pas accorder d'autre que de ſe rendre priſonnier de guerre, il eût à ſortir, avec ſa garniſon, par l'autre côté du Tage. Il auroit pu facilement ſe faire un paſſage, car le corps ennemi, qui y étoit, ne conſiſtoit qu'en deux régimens de Cavalerie : la nature de ce pays, plein de broſſailles & de ravins, étoit très-favorable à ce deſſein, & il auroit pu, pendant la nuit, couler le long de la Lagon, & remonter vers la Moraléja : la cavalerie ne pouvoit l'inquiéter par-là, & avant que les ennemis euſſent pu être avertis de ſa marche, & qu'ils euſſent pu détacher de l'infanterie pour le ſuivre, il auroit eu au moins deux heures d'avance. 1706.

1706. S'il ne pouvoit exécuter ce que je viens de dire, je lui ordonnois positivement de soutenir l'assaut, plutôt que de consentir à être prisonnier de guerre.

Il ne fit rien de ce que je lui marquois, il n'attendit pas même qu'il y eût breche pour battre la chamade, & il se rendit prisonnier de guerre. Je m'étois avancé, avec ma cavalerie, à Las-Ventas, à quatre lieues d'Alcantara, pour faciliter la capitulation, & tâcher de faire croire aux ennemis que je songeois à secourir la place; mais inutilement, car Gasco consentit à tout ce qu'ils voulurent, sans le moindre débat, & livra la place le 14. Avril. Il ne donnoit pour excuses, que l'envie de sauver au Roi la garnison, comme si, n'y ayant point de cartel, nous pouvions la ravoir quand nous voudrions. Dans la situation des affaires, il valloit mieux courir le risque d'être emporté; car au bout du compte l'on ne pouvoit forcer par une petite breche, de dix toises au

plus, un corps de cinq mille hommes de pied, ſans qu'il en coûtât bien du monde, & cela auroit pu déranger ou retarder les autres projets des ennemis. Je ne voulus point répondre aux lettres que m'écrivit Gaſco, ne convenant point d'avoir commerce avec un homme qui avoit manqué ſi eſſentiellement à ſon honneur, à ſon devoir, à ſon pays, à ſon Roi & à ſon Général. J'avois été trompé dans l'opinion que j'avois conçue de lui, dès la premiere campagne que j'avois commandée en Eſpagne; & je l'aurois préféré à tout ce qu'il y avoit d'Officiers Généraux Eſpagnols. 1706.

Alcantara & ſa garniſon perdue dès l'entrée de la campagne, me jettoit dans un furieux embarras, d'autant que, par la faute du Conſeil de Madrid, & par la déſobéiſſance des Capitaines Généraux, j'étois hors d'état de pouvoir oppoſer un corps ſuffiſant aux ennemis, leſquels ſe trouvant alors à cheval ſur

le Tage, étoient maîtres de ſe porter
1706. où bon leur ſembleroit, & par conſéquent nous donnoient également jalouſie de toutes parts, ſans que, d'aucun côté, on pût leur réſiſter. J'aurois donc fort ſouhaité qu'ils euſſent pris le parti d'aller aſſiéger Badajos, d'autant que cela les auroit éloignés de Madrid, les auroit peut-être occupés juſqu'aux grandes chaleurs, & auroit pu donner le temps d'arriver, aux ſecours que nous attendions de France après l'expédition de Catalogne.

La Cour de Madrid, qui juſqu'alors ſembloit ne rien appréhender, & regardoit même ce que je mandois comme une crainte chimérique, ouvrit enfin les yeux ſur le danger où elle étoit. Orry réſolut de former dix bataillons de Milices, & me propoſa, dès qu'ils m'auroient joint, de livrer bataille; mais cela ne ſuffiſoit pas pour tenter fortune. Je crus donc qu'il valloit mieux diſputer le terrein autant que l'on pour-

roit, juſqu'à ce que j'euſſe un corps de bonnes troupes ſuffiſant pour les grandes aventures. 1706.

Les ennemis paſſerent le Tage à Alcantara le 20 Avril, ſur quoi je le paſſai auſſi au pont Cardinal, ayant déjà fait prendre les devants à M. de Joffreville avec douze eſcadrons.

Comme j'appris que les ennemis venoient droit à Placentia où je m'étois campé, je ne doutai plus que leur deſſein ne fût d'aller à Madrid; ainſi je dépêchai un Courier pour en avertir la Reine d'Eſpagne, & lui repréſenter que ſi les ennemis continuoient leur marche, elle n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de venir ſe mettre à notre tête. Les raiſons que je lui donnois étoient, qu'elle y ſeroit plus en ſûreté, que ſa préſence contiendroit les troupes, animeroit les Provinces éloignées & voiſines à ſe maintenir dans leur devoir; au lieu que, ſe retirant ailleurs, elle ſembleroit abandonner la

partie, & que la plupart des peuples
1706. étant déjà saisis de peur, l'on verroit dans l'instant une révolution générale.

Je voulois qu'en même-temps que la Reine viendroit me trouver, elle écrivît des lettres circulaires, pour exhorter tous les bons sujets de la venir joindre à son camp. Vû le génie de la Nation & la singularité de l'action, il y avoit lieu de croire que de tous côtés un nombre infini de personnes seroient accourues sous l'étendard de cette Princesse, dont les manieres nobles & caressantes les auroient engagées à se sacrifier pour le maintien de la cause de son mari.

La Princesse des Ursins & M. Amelot n'approuverent pas ma proposition ; & l'endroit le plus éloigné du péril, étoit celui qu'ils avoient résolu de préférer. Orry m'avoit aussi proposé de me faire joindre par les garnisons Françoises de Pampelune, Fontarabie & Saint-Sébastien; mais je n'avois garde d'y donner

les mains : car il étoit de la derniere importance de ne pas nous deſſaiſir de ces places, dont la perte auroit totalement bouché l'entrée aux ſecours que nous eſpérions de France. 1706.

Les ennemis continuerent leur marche juſqu'à Placentia, d'où je me retirai, trois lieues en arriere, à la Maſſagona, ſur la riviere de Tiétar. J'y avois placé huit bataillons, qui étoient mon unique infanterie ; & j'avois fait retrancher les principaux gués, afin de faire croire aux ennemis, que je voulois garder ce poſte, & peut-être, par-là, les obliger de prendre un autre chemin, & ainſi gagner du temps ; ce qui étoit ce que je cherchois. Les ennemis, après avoir reſté trois jours à Placentia, vinrent droit à moi, avec toute leur armée. Comme je les vis tout de bon ſonger à me chaſſer de là, je ne crus pas qu'il convînt de haſarder une affaire, d'autant que la riviere étoit fort baſſe, & mes retranchemens trop étendus ; ainſi je fis

marcher en arriere mon infanterie ; je
1706. reſtai avec la cavalerie juſqu'à midi, & puis me retirai en bataille, au travers des bois ; car c'étoit le terrein qui me convenoit le mieux pour cacher ma foibleſſe & mes manœuvres. Joffreville fit l'arriere-garde avec douze troupes de Cavalerie, & par ſa bonne contenance empêcha les ennemis, pendant une heure & demie, de paſſer la riviere, quoiqu'ils fiſſent un feu continuel de leur artillerie & de leur infanterie ſur lui & ſur un détachement de Dragons, qui gardoient les retranchemens. Dès qu'il ſe fut retiré, les ennemis paſſerent & le ſuivirent pendant une demi-lieue, ſans oſer le charger ; de maniere que cela ſe paſſa en eſcarmouches. Leur armée ſe campa ſur les bords de la riviere de notre côté, & y reſta un jour entier. Le 3 Mai, ils s'avancerent à Caſſa Texada, d'où je me retirai à leur approche, & le 4 ils camperent à Almaras, & moi auprès de la Peralada, à trois lieues de là.

La lenteur de la marche des ennemis provenoit de l'incertitude où ils étoient sur ce qu'ils avoient à faire : ils ignoroient auſſi bien que nous ce qui ſe paſſoit à Barcelone, dont le Roi d'Eſpagne faiſoit le ſiege; car ils n'en pouvoient avoir des nouvelles que par mer, ce qui étoit très-long; & comme nous n'avions nulle communication par terre avec le camp de S. M. C., nous ne pouvions non plus en recevoir des lettres, que par des bâtimens qui les portoient de la rade de Barcelone à Colioure, & de là par Bayonne à Madrid. Les ennemis donc craignoient de s'avancer trop avant, de peur que, Barcelone pris, le Roi d'Eſpagne ne revint tout-à-coup avec toute ſon armée, avant qu'ils en fuſſent informés, & qu'alors ayant tout le pays contre eux, ils n'euſſent grande difficulté à regagner le Portugal; ce qui les détermina à reſter à Almaras quelque temps : mais au bout de huit jours, n'ayant aucunes nouvelles, ils prirent le parti d'aller faire 1706.

le ſiege de Ciudad-Rodrigo, qui ne
1706. pouvoit les occuper long-temps, & enſuite s'avancer à Salamanque, afin d'y attendre le ſuccès de Barcelone. Ils décamperent le 11 Mai, & reprirent le chemin de Placentia & de Coria, afin d'être plus à portée de leurs convois qu'ils tiroient de Portugal. Le 20, ils inveſtirent Ciudad-Rodrigo. Cette ville (on ne peut l'appeller place) n'avoit ni dehors, ni foſſé, ni chemin couvert, ni flancs; une ſimple muraille en faiſoit l'enceinte: toutefois, quoiqu'il n'y eût qu'un bataillon, & quelques milices, elle ſe défendit juſqu'au 26 au ſoir, & ne ſe rendit, que la breche faite: elle obtint même une capitulation honorable. Je m'étois tenu à S. Martin del Rio, juſqu'après la priſe de Ciudad-Rodrigo, enſuite de quoi je me repliai à Salamanque.

J'y appris, le 1er de Juin, par un Courier de France, le malheureux dénouement du ſiege de Barcelone. Le Roi d'Eſpagne, après avoir pris le Mont-

jouy, avoit conduit de ce côté-là ſes attaques contre la ville, qu'il avoit battue pendant pluſieurs jours ; mais avant que d'avoir fait une breche ſuffiſante, la flotte ennemie arriva : ainſi le Comte de Toulouſe, inférieur en nombre, étant obligé de ſe retirer à Toulon, il ne fut pas poſſible au Roi d'Eſpagne de continuer le ſiege, attendu qu'il n'avoit plus de vivres ; outre que la flotte portoit à l'Archiduc un ſecours de douze bataillons. Il ne fut donc plus queſtion que de ſavoir par où l'armée ſe retireroit. Les Eſpagnols vouloient que ce fût par le même chemin qu'on étoit venu ; mais le manque de vivres fit choiſir le plus court, pour arriver en pays ami, dont nous étions les maîtres : ainſi il fut déterminé qu'on gagneroit le Lampourdan ; ce qui ſe pouvoit aiſément, en quatre ou cinq jours, au lieu que par Igualada & Lérida, il en falloit au moins dix avant que d'arriver en Arragon, outre que la fidélité des Arragonois étoit fort ébranlée, 1706.

1706. & que le pays, par où il falloit passer, étoit beaucoup plus difficile que l'autre, tant par les montagnes & défilés, que pour le passage des rivieres.

Sa Majesté Catholique décampa le 11 Mai, & fut obligée d'abandonner toute sa grosse artillerie & ses munitions de guerre, n'ayant ni le temps, ni les bêtes nécessaires pour l'emmener : les malades & blessés resterent pareillement. Il faut dire, à la louange de Milord Peterborough, qui commandoit les troupes de l'Archiduc, qu'il eut toute l'attention possible pour empêcher les Miquelets de les égorger. Les ennemis suivirent les premiers jours l'armée du Roi d'Espagne; mais dès qu'elle eut passé le Ter, se trouvant en sûreté & à portée des vivres, elle fit quelque séjour, en attendant les ordres de la Cour. Le Roi d'Espagne regagna le Roussillon, pour se rendre par Bayonne à Madrid, le plus diligemment qu'il pourroit, & le Chevalier d'Asfeld eut ordre de prendre les devants, & de

le rendre à Bayonne, afin d'y régler tout ce qu'il falloit, tant pour le paſſage de S. M. C., que pour celui des troupes. 1706.

Dès que je fus informé de la réſolution du Roi d'Eſpagne, de venir à Madrid, je dépêchai un Courier, pour ſupplier la Reine de l'en détourner; car, vû la ſituation des ennemis, & notre foibleſſe, il étoit impoſſible de les empêcher d'y aller: ainſi il me paroiſſoit que S. M. C. devoit s'épargner la honte d'être obligée de s'enfuir de ſa capitale, huit jours après y être retournée. Je propoſois que ce Prince vînt en droiture à Burgos, où il ſe trouveroit plus à portée de rentrer en Caſtille, ſi nous en étions chaſſés; ſa préſence y auroit animé les Caſtillans, & le bruit de ſon arrivée faiſant peut-être croire aux ennemis que la tête des troupes arrivoit, ils auroient été bride en main; ce qui étoit ce que nous devions principalement ſouhaiter. Je comptois de me replier ſur le Duero, & y raſſembler le plus de troupes qu'il

1706. me ſeroit poſſible, pour en défendre le paſſage aux ennemis; en tout cas, après les avoir amuſés à mon ordinaire, je me ſerois retiré ſur Burgos & Victoria, juſqu'à ce que les trente bataillons, & vingt eſcadrons François, qui devoient venir, m'euſſent joint. Je ne voulois nullement me retirer du côté de Pampelune; car c'étoit me mettre dans le coin de l'Eſpagne le plus reculé, d'où j'aurois eu de la peine à reſſortir à cauſe du paſſage de l'Ebre, outre que nous y aurions eu plus de difficulté pour nos ſubſiſtances, au lieu que par Burgos, nous ſerions d'abord au centre de la Caſtille, dans le pays du monde le plus abondant.

Je mandai la même choſe à M. d'Aſfeld, afin qu'il en parlât au Roi d'Eſpagne, à ſon paſſage à Bayonne; mais le Roi avoit une telle impatience d'être avec la Reine, qu'il n'écoutoit rien, & alloit toujours en avant. Il prit donc le chemin de Pampelune, comme le plus court, & ſe riſqua ſans eſcorte

au travers de la Navarre, effleurant l'Arragon qui s'étoit révolté dès que le siege de Barcelone eut été levé. 1706.

La Reine & son Conseil ne lui avoient pas écrit comme je les en avois suppliés; car en dépit de mes avis, ils faisoient cent mille choses de leur tête, & d'ordinaire c'étoient des fautes auxquelles j'avois ensuite la peine de remédier.

Les ennemis eurent nouvelle de la levée du siege de Barcelone, le même jour que moi. Milord Peterborough avoit dépêché un Courier, par mer, au Marquis de Lasminas & au Comte de Gallway, pour leur en donner avis, & leur faire savoir que l'Archiduc alloit bientôt s'approcher de Madrid, où il comptoit que l'armée Portugaise se rendroit aussi, afin de se joindre tous, & de nous chasser totalement d'Espagne.

Sur cela, le 3 Juin, les ennemis se mirent en marche d'auprès de Ciudad-Rodrigo, & arriverent le 6 à Salamanque;

1706. je m'en étois retiré la veille, me tenant également à portée du chemin de Madrid, & de celui de Valladolid ; car il étoit encore incertain lequel ils prendroient. Le bruit de leur armée étoit pour le premier ; mais je craignois plus le ſecond, attendu que par-là ils nous chaſſoient de Madrid ſans y aller, & que par les contradictions que j'éprouvois de la part du Miniſtere, je n'avois pas encore eu le tems de faire les arrangemens néceſſaires pour la jonction des troupes derriere le Duero.

Le 12, les ennemis décamperent de Salamanque, & prirent le chemin de Penaranda; ainſi il n'y eut plus à douter qu'ils n'allaſſent à Madrid. L'on me propoſa encore de défendre le paſſage de Guadarama ; mais je n'y voulus point conſentir, d'autant que l'on pouvoit paſſer par-tout, à droite & à gauche; & qu'ainſi les ennemis ſe trouvant tout-à-coup derriere moi, m'auroient ôté toute communication avec la France &

Madrid ; & quand même j'aurois arrêté l'armée Portugaiſe, l'Archiduc arrivant par l'Arragon, je me ſerois trouvé entre ces deux armées ſans reſſource, ni retraite. Je ſuppliai ſeulement la Reine, d'ordonner que les troupes qu'on venoit de former à Madrid y campaſſent ; que M. de Las-Torres, qui arrivoit de Valence avec quinze eſcadrons & quelques bataillons, ſe mît à portée de nous joindre quand il en ſeroit beſoin ; que Leurs Majeſtés Catholiques fuſſent prêtes à partir d'un moment à l'autre, & que l'on eût ſoin d'avoir à Guadalaxara, & ſur la route de Burgos, des farines pour notre ſubſiſtance. Je renvoyai à Badajos ſix bataillons, afin de ne pas laiſſer l'Eſtramadure totalement dégarnie : quant au peu d'infanterie qui me reſtoit, je la fis marcher vers Ségovie ; enſuite, avec ma cavalerie, je me retirai à meſure que les ennemis avançoient. Sur ces entrefaites, nous eûmes la triſte nouvelle de la défaite du Maréchal de 1706.

Villeroi à Ramilly ; ce qui donna lieu
1706. au Duc de Marlborough de ſe rendre maître, ſans coup férir, de Bruxelles, & de la plus grande partie de la Flandre.

Le 17 Juin, les ennemis étant venus camper à la Bajos, je détachai Joffreville avec quinze eſcadrons, pour aller, par Ségovie, au Puerto-del-Paular, afin d'obſerver ce qui pourroit ſe paſſer de ces côtés-là, & empêcher que les ennemis ne puſſent envoyer des partis ſur le chemin que la Reine devoit tenir en allant à Burgos. J'ordonnai à mon infanterie de marcher de Ségovie à Somo-Sierra ſur le chemin de Madrid, & à Arranda-de-Duéro, où je comptois tenir ferme le plus long-temps que je pourrois ; & je mandai à M. de Las-Torres de nous attendre à Torréjon. Je paſſai, avec le reſte de ma cavalerie, le Puerto-de-Guadarama, que je fis garder par un détachement de Dragons, & de quatre compagnies de Grenadiers, afin d'obliger les ennemis, que je con-

noiſſois pour gens de grande prudence, d'y venir en cérémonie. En effet, ils ne paſſerent le Puerto que le 23 ; je m'étois retiré, le 20, au Pardo, & le lendemain le Roi d'Eſpagne me joignit à Funcaral, à deux lieues de Madrid. La Reine avoit pris la veille le chemin de Burgos, où elle ſe rendit ſans être en aucune façon inquiétée. 1706.

Madame des Urſins & les courtiſans, qui ſe trouvoient avec elles, firent tout ce qu'ils purent pour la faire aller à Pampelune ; mais M. Amelot & moi l'empêchâmes, en repréſentant au Roi d'Eſpagne, que, ſi elle alloit en Navarre, ce ſeroit confirmer tout le monde dans la croyance que Leurs Majeſtés Catholiques avoient deſſein de ſe retirer tout-à-fait en France ; au lieu que la Reine allant s'établir à Burgos avec les Conſeils, toutes choſes reprendroient bientôt le train ordinaire, & les peuples ſe raſſûreroient.

Nous allâmes, le 22, camper à

1706. Torréjon, où M. de Las-Torres nous joignit ; ainſi nous avions cinquante-cinq eſcadrons, y compris Joffreville qui côtoyoit alors la Sierra, pour couvrir la marche de la Reine, & obſerver les ennemis ; j'avois auſſi laiſſé le Comte de Fiennes, avec huit cents chevaux, pour les amuſer, & faire la même manœuvre que j'avois faite juſques-là, la préſence du Roi d'Eſpagne ne me le permettant plus.

Le 24, les ennemis arriverent à Las-Rozas, à quatre lieues de Madrid ; le Comte de Fiennes y eut quelques eſcarmouches avec leur avant-garde, & ſe retira en très-bon ordre.

Le 25, ils camperent auprès de Madrid : nous nous retirâmes à Alcala, de là à Guadalaxara, & puis à Sopetran, afin de nous mettre hors de portée de pouvoir être ſurpris. Comme la déſertion commençoit à ſe mettre dans la cavalerie Eſpagnole, & que les partiſans de la Maiſon d'Autriche avoient

ſoin de publier que le Roi d'Eſpagne vouloit abandonner la partie, Sa Majeſté Catholique alla à la tête de ſes troupes, qu'on avoit miſes exprès en bataille; il les harangua, eſcadron par eſcadron, pour les aſsûrer qu'il étoit réſolu de reſter en Caſtille, & qu'ainſi il eſpéroit qu'ils ne l'abandonneroient pas; qu'il attendoit, dans peu, les troupes de France, & qu'alors il marcheroit aux ennemis pour les combattre. Ce diſcours fit ſon effet, & depuis ce jour, la déſertion ceſſa. En marchant à Sopetran, nous avions envoyé M. de Joffreville à Somo-Sierra, pour couvrir le pays de ce côté-là, & nous procurer des ſubſiſtances. Nous étions ſur ce point fort embarraſſés; Orry n'ayant pris aucune meſure pour nous en procurer, quoique je lui en euſſe écrit dans toutes mes lettres, & qu'il n'eût point d'autre affaire à ſonger: mais, comme j'ai déjà dit, jamais il ne voulut ſeulement imaginer que les ennemis puſſent venir à 1706.

1706. Madrid, & n'en convint que lorſqu'ils y furent.

Nous avions auſſi un autre embarras auquel nous ne pouvions remédier que par le ſecours de la France ; ſavoir, le manque d'argent : ce qui nous détermina à faire partir Orry en poſte pour Paris, afin d'y repréſenter nos beſoins, & de tâcher en même temps d'emprunter quelque argent ſur les pierreries de la Reine, qu'il porta avec lui. Ce fut M. Amelot qui m'en fit premiérement la propoſition : & d'abord je m'y oppoſai, par la raiſon que je ne ſavois à qui m'adreſſer pour tous les détails, outre qu'il étoit le ſeul au fait des finances d'Eſpagne, dont il avoit toujours caché avec ſoin la connoiſſance à qui que ce fût ; mais enfin la néceſſité où nous étions, & l'impoſſibilité de trouver des reſſources ailleurs, me fit conſentir à ſon voyage, à condition qu'il reviendroit au plutôt. Dès que les Eſpagnols le virent parti, ils ſe mirent à ſe dé-

chaîner ſi publiquement contre lui, que je me crus obligé de m'oppoſer autant à ſon retour que j'avois été contre ſon départ. En effet, il étoit de la juſtice & de la bonté de S. M. C. d'avoir quelque complaiſance pour le goût d'une Nation qui venoit de lui donner des preuves ſi éclatantes de ſon attachement pour ſa perſonne, & à la fidélité de laquelle il étoit uniquement redevable de la conſervation de ſa Couronne. 1706.

M. Amelot avoit eu de la peine à ſe rendre à mes raiſons, craignant de déplaire à la Reine & à Madame des Urſins; mais enfin ſon bon ſens & les diſcours qu'il entendoit tenir devant lui le déterminerent, & nous écrivîmes conjointement en France, pour qu'on y gardât Orry : j'envoyai à ce dernier & à la Princeſſe des Urſins, copie de ma dépêche au Roi, afin qu'ils viſſent que je n'agiſſois point par des ſouterrains. La Cour de France goûta nos raiſons, & Orry eut ordre de reſter à Paris.

1706. Orry étoit homme de beaucoup d'eſprit, très-éloquent, & d'un travail infini; mais il vouloit trop entreprendre, ce qui faiſoit qu'il ne pouvoit trouver aſſez de temps pour finir aucune affaire: ſon imagination étoit ſi vive, qu'elle lui fourniſſoit des expédiens pour tout; mais auſſi dès qu'il avoit projeté quelque choſe, il s'imaginoit & aſſûroit hardiment qu'elle étoit faite: il excelloit principalement dans la connoiſſance & le maniement des finances; & je doute que perſonne y eût mieux réuſſi, s'il avoit travaillé ſous un homme habile & poſé, qui lui eût fait tenir pied à boule, & l'eût empêché de ſe mêler d'autre choſe: ſes vues pour la politique & pour la guerre étoient preſque toujours fauſſes; mais la bonne opinion qu'il avoit de lui-même les lui faiſoit ſoutenir comme bonnes: ſes manieres dures, & le changement total qu'il avoit fait dans les Coutumes d'Eſpagne, lui attirerent la haine de toute la Nation:

ſes

ſes ennemis l'accuſoient d'avoir beaucoup volé; mais je lui dois cette juſtice d'aſsûrer que, quoique je l'aie ſouvent oui dire, perſonne ne m'a jamais pu citer un fait; s'il a pris, il l'a fait avec adreſſe. 1706.

Le Marquis de Ribas, qui étoit Secrétaire du Deſpacho univerſal, à la mort de Charles II, & qui avoit dreſſé & fait ſigner à ce Prince le fameux teſtament, par lequel il déclaroit le Duc d'Anjou pour ſon ſucceſſeur, étoit tombé depuis en diſgrace par cabales de Cour, de manière qu'il reſta à Madrid, lorſque nous l'abandonnâmes, & même aſſiſta aux Conſeils convoqués au nom de l'Archiduc.

Le Marquis de Laſminas & Milord Gallway crurent qu'ils pourroient faire un uſage merveilleux de ce Miniſtre; ainſi ils lui propoſerent de donner une déclaration comme quoi le teſtament étoit ſuppoſé; mais quoiqu'il eut manqué à la fidélité qu'il devoit à ſon

1706. Roi, il ne voulut jamais faire ce qu'ils lui demandoient, malgré toutes leurs promeſſes & toutes leurs menaces, alléguant qu'il avoit quitté le parti de Philippe V, parce qu'on l'avoit chaſſé; mais qu'il ne pouvoit en honneur ſigner une fauſſeté : cette circonſtance connue de peu de perſonnes eſt aſſez remarquable; auſſi ce fut en cette conſidération que, lorſque nous retournâmes à Madrid, le Roi d'Eſpagne ſe contenta de l'exiler dans ſa terre, à deux lieues de là, ſans lui faire d'autre mal; même l'année d'après, à l'occaſion de la naiſſance du Prince des Aſturies, il eut permiſſion de reparoître à la Cour.

Les ennemis reſterent auprès de Madrid, juſqu'au 5 de Juillet, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'ils euſſent nouvelles certaines de la marche de l'Archiduc. Ce Prince ne devoit partir de Barcelone que le 21 de Juin; d'abord il avoit réſolu de paſſer par le royaume de Valence; mais la révolte de l'Arragon lui

fit prendre le chemin de Sarragoſſe. Les Généraux ennemis, pour faciliter ſa marche à Madrid, ſe camperent ſur le Carama auprès de Torréjon, & avancerent un petit corps à Alcala, ſur quoi nous nous retirâmes à Xadraqué. Nous avions alors en tout cinquante-cinq eſcadrons & dix-neuf bataillons Eſpagnols; nous renvoyâmes partie de ces derniers à Siguenza & Atienza ſur nos derrieres, afin d'être plus libres dans nos mouvemens. L'Andalouſie cependant faiſoit des merveilles pour le Roi d'Eſpagne: elle levoit quatre mille chevaux & quatorze mille hommes de pied. Pareillement les Peuples de la vieille & nouvelle Caſtille envoyoient de tous côtés faire à Sa Majeſté Catholique des proteſtations de leur zele & de leur fidélité, l'aſſurant qu'au premier ſignal ils prendroient les armes & courroient ſur les ennemis. En effet, ils aſſommoient tout ce qui s'écartoit de leur armée, & ils arrêtoient tous les Couriers; par ce 1706.

1706. moyen j'étois réguliérement inſtruit d'avance de tous leurs deſſeins. Les ennemis, en arrivant à Madrid, avoient envoyé un détachement à Tolede, où la Reine Douairiere fit proclamer Roi l'Archiduc, ſon neveu, & arbora ſon étendard au haut du Palais; mais les Habitans, au bout de quelques jours, prirent les armes, ſaiſirent tout ce qu'il y avoit de gens affectionnés au parti contraire, arracherent l'étendard, proclamerent Philippe V, & mirent des gardes chez la Reine Douairiere, qu'ils traiterent pourtant toujours avec reſpect, quoiqu'ils la tinſſent priſonniere. Les Peuples de la Manche ſe mirent en même temps en campagne, & ſe ſaiſirent des paſſages ſur le Tage, afin d'empêcher que les ennemis ne puſſent venir ſur eux.

Les Généraux voyant que les Peuples leur étoient unanimement contraires & qu'ils ne pouvoient ſe dire maîtres que du terrein où ils campoient, & craignant qu'à la fin notre armée groſſiſſant & la

leur diminuant, ils ne ſe trouvaſſent dans de grands embarras, écrivirent à Liſbonne, pour que les troupes Portugaiſes de l'Alentéjo euſſent ordre de les venir joindre par le pont d'Almaraz; mais la priſe des Couriers empêcha qu'on ne pût ſavoir en Portugal rien de poſitif ſur l'état des affaires en Eſpagne, & par conſéquent qu'on y pût prendre aucunes meſures. Nous apprîmes, le 15 Juillet, par des lettres interceptées du Comte de Noyelles, des Envoyés d'Angleterre & de Portugal, au Marquis de Laſminas & à Milord Gallwai, que l'Archiduc devoit arriver le 12 à Sarragoſſe, où le Comte de Noyelles étoit déjà; nous apprîmes en même temps que, pour favoriſer le paſſage de ce Prince, les ennemis avoient marché à Guadalaxarra; ſur quoi ne voulant plus rien riſquer juſqu'à l'arrivée de nos troupes, que j'attendois dans huit jours au plus tard, & dont on ne pouvoit plus empêcher la jonction, je priai le Roi 1706.

d'Eſpagne d'aller à Atienza, & je me
1706. plaçai derriere l'Hénarez à Sirouete, environ à une lieue de Xadraqué, pour obſerver plus sûrement les mouvemens des ennemis, & être même à portée de tomber, par une marche forcée, ſur l'Archiduc, s'il effleuroit de trop près la frontiere de Caſtille. Toutes nos troupes Françoiſes arriverent le 28 à Sirouete, en ſorte que nous avions alors quarante-neuf bataillons, & ſoixante dix-huit eſcadrons : à la vérité nos trente bataillons François n'avoient pas trois cents hommes chacun, l'un portant l'autre. Les ennemis, à cauſe des troupes qu'ils avoient laiſſées à Alcantara & à Ciudad-Rodrigo, n'avoient plus que quarante bataillons, & cinquante-trois eſcadrons; mais ils attendoient encore dix à douze bataillons, & une vingtaine d'eſcadrons, qui leur devoient venir avec l'Archiduc & Milord Peterborough.

J'avois réſolu de marcher, le 29, en longeant l'Henarez, pour me rendre dans

la plaine de Marchamalo, afin de combattre les ennemis, & de les obliger à quitter la Caſtille; mais le même jour 29, nous commençâmes à voir la tête de leur armée, qui venoit droit ſur Xadraqué; ce qui me détermina à reſter à Sirouete, attendu que, par la difficulté du pays, & la proximité des ennemis, il auroit été dangereux de faire cette marche en plein jour. Ils furent long-temps ſur les hauteurs, avant que d'oſer deſcendre dans la plaine de Xadraqué, où étoit le Comte de Fiennes, avec cinq cents chevaux; & ce ne fut qu'avec de grandes précautions, & après avoir tiré du canon ſur lui, qu'ils s'y déterminerent. A ſix heures du matin le Roi d'Eſpagne nous joignit, & vers les quatre heures du ſoir les ennemis, qui ignoroient totalement l'arrivée de nos troupes, & croyoient n'avoir à faire qu'à notre cavalerie Eſpagnole, firent les diſpoſitions pour attaquer le pont ſur l'Hénarez, où nous avions mis quatre cents hommes d'infanterie. Pour cet effet; 1706.

leurs Dragons à pied, & deux bataillons
1706. ſoutenus de ſix eſcadrons, deſcendirent en bataille vers la riviere; mais aux premiers coups de canon, qu'on lâcha au milieu de ces troupes, elles ſe retirerent en confuſion. Le reſte de la journée ſe paſſa en eſcarmouches & en canonnades, dont nous ne pouvions être que difficilement incommodés à cauſe des hauteurs qui nous couvroient.

Le lendemain, les ennemis firent encore de grands mouvemens, & voulurent ſe former en bataille ſur la hauteur, vis-à-vis de nous; mais notre artillerie les fit bientôt retirer : ils avoient auſſi fait couler quelque infanterie dans les haies proche du pont, que nos gens en chaſſerent dans l'inſtant. Voyant que les ennemis balançoient ſur le parti qu'ils avoient à prendre, je réſolus de paſſer la nuit la riviere de Conomarez, qui étoit ſur notre droite, pour aller nous poſter ſur le flanc gauche des ennemis, entre Eſpinoſa & Xadraqué, & par-là leur

couper la communication avec Guadalaxara. J'allai donc reconnoître moi- 1706.
même notre marche, & j'avois déjà donné tous les ordres néceſſaires pour un mouvement qui demandoit de grandes précautions; mais à l'entrée de la nuit, comme nous étions prêts à nous ébranler, j'appris que les ennemis avoient décampé. La crainte que nous ne gagnaſſions leurs derrieres, ainſi que c'étoit notre deſſein, les y détermina. Ils n'avoient appris la jonction de nos François, qu'après être arrivés à Xadraqué, & cela par nos Déſerteurs; encore d'abord ils n'en vouloient rien croire, & s'imaginoient que le grand nombre de tentes, & la grande étendue de terrein que nous occupions, étoit une ruſe de guerre, pour leur faire accroire que nous avions beaucoup de monde. Il étoit pourtant étonnant, que nos troupes étant venues par la Navarre, & ayant longé la frontiere d'Arragon, pendant quarante lieues de pays, ils n'en euſſent point été

1706. informés : cela ne donne pas une bien haute idée de la capacité, ni de la prévoyance de leurs Généraux.

Si au lieu de s'amuſer à Madrid, à y faire proclamer l'Archiduc, & à y attendre de ſes nouvelles, ils euſſent marché tout de ſuite après moi, ils m'auroient infailliblement chaſſé par-delà l'Ebre, avant l'arrivée des ſecours, & alors j'aurois eu bien de la peine à remarcher en avant, outre que l'Archiduc & Milord Peterborough auroient eu le temps de les joindre en toute sûreté.

Voyant donc que les ennemis avoient décampé, & la ſituation du pays ne permettant pas de les attaquer dans leur retraite, nous ne nous mîmes en marche que le lendemain 31, & fûmes camper à Eſpinoſa. Les ennemis ne s'arrêterent pas qu'ils n'euſſent paſſé l'Hénarez, entre Ita & Guadalaxara. Les partis que nous avions lâchés après eux, joints aux payſans, tuerent plus de trois cents traîneurs, & en prirent deux cents.

Le lendemain, 1.er du mois d'Août, nous nous mîmes en marche un peu après minuit, pour aller droit aux ennemis, qui avoient campé, la même nuit, à Jonquera, à deux lieues de nous; mais à cauſe d'un très-grand défilé, nous ne pûmes déboucher dans la plaine, que vers les dix heures du matin. Les ennemis s'étoient mis en marche dès la pointe du jour, pour aller à Marchamalo; leur camp étoit marqué, & partie de leurs troupes y étoient déjà entrées. 1706.

Nous marchâmes ſur quatre colonnes, ayant à l'avant-garde huit troupes de Carabiniers ſoutenues de trois régimens de Dragons, que commandoit M. de Cilly, Maréchal de Camp. Les ennemis avoient laiſſé auprès de Jonquera ſix troupes de Cavalerie, pour faire l'arriere-garde; on lâcha ſur eux à toutes jambes deux troupes de Carabiniers qui les culbuterent, & en prirent ou tuerent une cinquantaine. Dès que les ennemis virent que nous ve-

nions droit à eux, ils tirerent un coup
1706. de canon pour avertir les fourrageurs & maraudeurs, qu'ils alloient décamper; mais n'osant s'aventurer au travers de la grande plaine, ils passerent avec grande précipitation l'Hénarez, & se camperent sur les hauteurs de l'autre côté : comme nous vîmes qu'il n'étoit pas possible de les joindre, & que l'armée étoit fort fatiguée, tant à cause de la longueur de la marche qu'à cause du chaud excessif, nous campâmes ce jour-là à Fontanar, à une lieue de Guadalaxara, & le lendemain nous nous avançâmes à Marchamalo. Ayant reconnu que le poste des ennemis étoit excellent, d'autant que leur droite étoit appuyée à Guadalaxara, leur gauche à un grand ravin, & qu'ils avoient devant eux l'Hénarez dont les bords étoient très-escarpés, nous ne songeâmes qu'à nous placer de maniere à leur couper le chemin de Madrid, & en même temps assûrer nos convois, qui ne nous pouvoient

venir que d'Atienza; pour cet effet nous nous mîmes ſur une ſeule ligne, la gauche tirant vers Fontanar & la droite près de la Loubéra, ce qui faiſoit deux lieues d'étendue. 1706.

Nous détachâmes, après midi, M. de Legal, Lieutenant Général, avec mille cinq cens Fantaſſins, mille cinq cens chevaux & trois pieces de douze, pour aller s'emparer d'Alcala, à deux lieues de notre droite, & par où les ennemis pouvoient uniquement avoir communication avec Madrid. M. de Legal ne trouva aucune réſiſtance à Alcala, que les ennemis abandonnerent à ſon approche pour ſe retirer à leur armée; il les ſuivit, & les ayant atteints, ils ſe jeterent dans le château de San-Tolcas, où, après quelques volées de canon, lâchés de notre part, ils ſe rendirent priſonniers de guerre, au nombre de quatre cens fantaſſins & quarante chevaux. Un Lieutenant Général Portugais, nommé Dom Antonio Aracuer les comman-

doit : l'on prit auſſi un grand convoi
1706. qui alloit à l'armée ennemie.

Le Roi d'Eſpagne fit partir, le même jour, Dom Antonio Delvallé, pour aller avec huit cents chevaux, prendre poſſeſſion de Madrid ; ce qu'il exécuta, le 4 Août, jour marqué pour l'arrivée de l'Archiduc dans cette capitale. Environ trois à quatre cens hommes, Officiers ou Miquelets, voulurent ſe défendre dans le Palais du Roi ; mais faute de vivres, au bout de deux jours, ils ſe rendirent.

Les ennemis ignoroient ſi abſolument & l'arrivée des ſecours de France, & notre marche, que l'on prit nombre de Seigneurs Eſpagnols, qui venoient à notre armée, la prenant pour celle de l'Archiduc. On les envoya à Pampelune, auſſi bien que les priſonniers qu'on avoit faits dans le Palais.

Il eſt à remarquer que le Marquis de Laſminas avoit donné cinq cents piſtoles pour faire nétoyer le Palais ;

& en effet nous les y fîmes employer.

Nous trouvâmes les pontons des en- 1706.
nemis, & beaucoup d'attirails de guerre & munitions de bouche, qu'ils avoient laiſſés à Madrid.

Les Habitans de Ségovie, apprenant ce qui ſe paſſoit, prirent les armes, & forcerent la garniſon Portugaiſe qui étoit dans le château, de ſe rendre. La capitulation portoit, qu'elle ſortiroit avec armes, & ſeroit conduite en Portugal, à condition de ne point ſervir de ſix mois.

Les peuples de la partie de l'Eſtramadure, entre le Tage & la Sierra de Gata, ſe mirent ſous les armes, & reprirent la Moraleja & Coria. Ceux de Salamanque, après avoir proclamé Philippe V, & mis en priſon quelques Portugais & Caſtillans du parti de l'Archiduc, avoient déterminé de tomber ſur un grand convoi, qui partoit de Ciudad-Rodrigo pour Madrid; mais les Portugais en étant avertis, ne le firent pas

partir ; toutefois pour punir cette ville de
1706. ſon audace, ils aſſemblerent un corps de quatre à cinq mille hommes, & marcherent quelque temps après à Salamanque, qui fut obligée d'ouvrir ſes portes au bout de deux jours de ſiege, & de ſe racheter du pillage pour une ſomme de cinquante mille piſtoles. Le 6 l'Archiduc arriva au camp de Guadalaxara avec trois bataillons & ſix eſcadrons, & le lendemain, Milord Peterborough avec trois bataillons & dix eſcadrons. Le Marquis de Bay, Capitaine Général de l'Eſtramadure, y ayant laiſſé pour Commandant le Marquis de Risbourg, nous joignit avec un régiment de cavalerie.

Nous fûmes avertis que le 11 les ennemis devoient marcher le même ſoir, & qu'ils avoient déjà envoyé leurs équipages ſur une hauteur à une lieue derriere leur camp. En effet, à l'entrée de la nuit, ils ſe mirent en mouvement ; & comme il étoit important de gagner toujours les devants pour couvrir Ma-

drid & Tolede, & leur barrer le retour en Portugal, le Chevalier d'Asfeld, Lieutenant Général, fut détaché à onze heures du ſoir avec vingt-cinq eſcadrons, dix bataillons & dix pieces de campagne, pour ſe rendre diligemment à Alcala : il fut ſuivi le matin par le reſte de l'armée. Les ennemis, qui marcherent de nuit par un pays très-difficile, ne purent aller camper qu'entre Loranja & Aubité ſur la Tajuna. Le 13 nous allâmes à Torrejon, & fîmes paſſer la Xarama à M. d'Asfeld, afin d'être à portée d'avoir plus promptement une tête ſur le Tage ; car je ſavois qu'ils vouloient tâcher de gagner Tolede avant nous, afin d'être les maîtres de communiquer avec le Portugal, & même de ſe maintenir par ce moyen de l'autre côté du Tage. 1706.

Le 14, les ennemis allerent ſe poſter de l'autre côté de la Tajuna, la droite à Chinchon, & la gauche à Colmenar ; ſur quoi nous campâmes à Cienpoziielos, où l'on mit la gauche, & la droite

s'étendoit devers le Tage au deſſous
1706. d'Aranjuez. J'envoyai un détachement de cavalerie & d'infanterie à ce dernier lieu, pour aider les Manchegots, qui s'y étoient rendus au nombre de ſept à huit cents, pour garder ce poſte: il nous étoit néceſſaire, tant pour avoir des nouvelles, ſi les ennemis vouloient paſſer le Tage, que pour nous mettre toujours entre eux & Tolede.

Les ennemis ſe voyant, par nos mouvemens & manœuvres, dans l'impoſſibilité d'exécuter leur deſſein, reſterent à Chinchon le plus long-temps qu'ils purent; mais ce fut toujours avec grande incommodité, à cauſe que nos partis & les payſans infeſtoient tellement les environs de leur camp, que tout autant qu'il en ſortoit, c'étoit autant de pris; ce qui rendoit leur ſubſiſtance très-difficile, & leur faiſoit perdre beaucoup de monde.

J'avois, environ dix jours auparavant, détaché Dom Juan de Zerecéda, Colonel de Cavalerie, avec cent cinquante

Cavaliers ou Dragons, pour aller enlever un convoi qui venoit de Valence : il le trouva à Guété, vingt lieues en arriere du camp des ennemis : il attaqua l'Eſcorte, qui conſiſtoit en cent cinquante Fantaſſins, & quarante Maîtres ; il en tua ſoixante-dix ſur la place, & prit le reſte avec deux pieces de canon : il amena le tout au camp : l'équipage de Milord Peterborough s'y trouva malheureuſement, & fut pillé. 1706.

Le Général Windham, qui étoit en marche de Valence, avec cinq ou ſix bataillons pour joindre l'Archiduc, s'arrêta à Guété, afin d'empêcher que nos partis n'y retournaſſent, & pour y préparer des vivres pour l'armée ennemie, qui dans peu ſeroit obligée de marcher de ces côtés-là. Milord Peterborough ne pouvant s'accommoder avec Milord Gallway, qui ne vouloit pas lui céder l'honneur du commandement, étoit reparti du camp de Guadalaxara pour

Valence, d'où enſuite il retourna en
1706. Angleterre.

Le ſieur Cavaloty, Lieutenant Colonel, ayant avec deux cents chevaux tombé ſur un fourrage des ennemis auprès de Fuente Duegna, battit l'eſcorte, tua trois cents hommes ſur la place, en prit deux cents ſoixante-dix & cinq cents chevaux. Le ſieur Carillo, Colonel de Cavalerie, attaqua un poſte de trois cents hommes que les ennemis avoient mis à un moulin ſur le Tage, & les tua ou prit tous. Sur les mouvemens des Portugais du côté de Salamanque, on envoya le Marquis de Bay dans la vieille Caſtille, avec deux bataillons & trois eſcadrons, auxquels ſe devoient joindre quatre bataillons de Badajos, & neuf eſcadrons.

Le Roi d'Eſpagne, convaincu de la mauvaiſe conduite qu'avoit tenue la Reine Douairiere, crut qu'il ne convenoit pas à ſes intérêts de la laiſſer en

Eſpagne, durant la guerre : ainſi il envoya à Tolede le Duc d'Oſſonne, Capitaine des Gardes-du-Corps, avec un détachement pour la mener à Bayonne. Elle en fut très-mortifiée ; elle auroit pourtant dû en être bien aiſe, puiſque cela l'éloignoit des occaſions de donner aucun ſoupçon, & d'être à l'avenir inquiétée. 1706.

L'armée des ennemis décampa le 9 Septembre, & marcha à Fuente Duégna, où ils paſſerent le Tage ; ſur quoi nous allâmes camper auprès d'Arranjués, partie du côté de la riviere, & partie de l'autre, afin d'être également à portée de nous oppoſer aux ennemis, de quelque côté qu'ils vouluſſent aller. Le 10, ayant été averti qu'ils prenoient le chemin de Barrajas, nous nous avançâmes à Ocagna. Le 11, je marchai à Santa-Cruz, avec vingt bataillons, & cinquante eſcadrons, afin de pouvoir diligenter la marche des ennemis, & tomber ſur leur arriere-garde, ſi l'occaſion s'en préſentoit ; mais au bruit

de ma marche, ils allerent ſe poſter
1706. à Velez.

Comme je vis qu'ils s'éloignoient du chemin de Guété, & que de Velez ils pouvoient aller dans le Royaume de Valence, par un beau pays très-abondant, ſans paſſer à Cuença, ou même qu'ils pourroient, en longeant par leur gauche, tâcher de gagner la Guadiana, & eſſayer par-là de s'établir une communication avec le Portugal, je réſolus de leur barrer l'un & l'autre chemin. Pour cet effet, je marchai de Santa-Cruz à la Caveza, afin de prendre le deſſus des ruiſſeaux qui couvroient leur camp, & de pouvoir me mettre ſur leur flanc gauche. Je fis prier Sa Majeſté Catholique de marcher auſſi à la Caveza, avec le reſte de l'armée; ce qu'il fit: mais dès que les ennemis furent informés de nos mouvemens, ils ne voulurent pas riſquer de nous attendre dans leur camp, où nous pouvions les attaquer avec grande aiſance, n'y ayant plus de défilé, ni ruiſ-

ſeau entre nous : ainſi ils décamperent précipitamment, & voulurent d'abord prendre la route de Salicés, qui étoit plus commode ; mais, comme ils virent par la pouſſiere de nos colonnes, que nous approchions, ils ſe replierent tout court en arriere, & paſſant une montagne très-difficile, ils reprirent le chemin de Cuença. Nous campâmes à Velez, & ils ne ſéjournerent plus qu'ils n'euſſent paſſé le Xucar, riviere très-conſidérable. 1706.

La marche que nous venions de faire, nous avoit ſi éloignés de nos vivres, que nous étions fort embarraſſés comment pouvoir aller plus en avant ; toutefois il étoit néceſſaire de ne point donner le temps aux ennemis de ſe reconnoître : pour en mieux venir à bout, je crus qu'il falloit ſe débarraſſer d'une foule de perſonnes qui nous étoient à charge, & qui nous auroient pu contraindre dans nos mouvemens : ainſi je ſuppliai le Roi d'Eſpagne de s'en aller à Madrid, où d'ailleurs le bien des affaires demandoit ſa préſence.

1706. Je me déterminai enſuite à une manœuvre aſſez ſinguliere : ce fut de faire prendre à chaque brigade d'Infanterie une route différente, & de leur donner rendez-vous, à vingt-cinq lieues de là, auprès de la Roda ; outre que par là les troupes trouvoient plus aiſément de la ſubſiſtance, qu'en marchant en corps d'armée, je dérobois aux ennemis la connoiſſance de mon projet, qui étoit de paſſer le Xucar au deſſous d'Alarcon, & de tâcher de les joindre dans la plaine avant qu'ils euſſent gagné le Gabriel. Je détachai M. de Legal avec mille chevaux, pour les ſerrer de plus près, & je ſuivis avec toute la cavalerie. Dès qu'ils eurent paſſé le Xucar, ils ſe crurent en ſûreté, & voulant ſéjourner aux camps de Villanueva & de Perale, je m'avançai à Picaſſo ſur le Xucar, pour leur faire accroire que je n'avois d'objet que de les obſerver de loin ; mais quand je vis que, par la ſupputation des marches, mon Infanterie ſeroit un tel jour

à la

à la Roda, je m'y portai diligemment avec ma Cavalerie, & de là je marchai sur le Xucar à Fuente Santa, où j'avois donné rendez-vous à toute l'armée. Le 24 Septembre au soir, nous passâmes la riviere, & arrivâmes au grand jour à Quintanar, où nous fûmes par nos partis que les ennemis étoient en marche. En effet, étant instruits que nous passions le Xucar, ils avoient décampé & pris le chemin d'Iniesta, pour gagner le pont de Valdecona sur le Gabriel. Nous redoublâmes notre marche, & tous nos Dragons se porterent en diligence sur leur arriere-garde, qui étoit composée de vingt escadrons & dix bataillons; mais malgré tout ce que nous pûmes faire, on ne put les arrêter dans la plaine, & ils eurent le temps de se mettre en bataille de l'autre côté d'Iniesta, où ils appuyerent leur droite, & s'étendirent sur une hauteur, ayant devant eux un ruisseau assez petit, mais difficile à passer pour la cavalerie. L'on 1706.

culbuta quelques eſcadrons de l'arriere-
1706. garde, dont on tua ou prit environ quatre cents, comme auſſi deux cents charrettes & pluſieurs équipages. La marche que nous venions de faire, étant de ſept grandes lieues, ſans eau, & par un très-grand chaud, notre infanterie ne put arriver qu'à quatre heures du ſoir; je voulus alors longer le ruiſſeau par ma droite, afin de le paſſer au deſſous de la gauche des ennemis, où il étoit plus praticable; mais la nuit ne nous donna pas le temps d'exécuter notre projet; ainſi il fallut reſter en bataille juſqu'au jour, pour manœuvrer. Pendant la nuit les ennemis ſe retirerent par les montagnes au pont de Valdecagna, dont ils n'étoient éloignés que de deux lieues & demie, & paſſerent le Gabriel à la pointe du jour. M. d'Auzeville, Brigadier, les ſuivit avec mille chevaux, fit nombre de priſonniers & prit bea coup de bagages.

N'y ayant plus d'eſpérance de joindre

les ennemis, j'allai camper à Terraſſon ſur le ruiſſeau de Quintanar, tant pour y trouver de l'eau & laiſſer repoſer les troupes que nos marches continuelles avoient extrêmement fatiguées, que pour être plus à portée d'arranger nos vivres, faire les diſpoſitions pour le reſte de la campagne, & voir ce que deviendroient les ennemis. 1706.

Ils avoient laiſſé dans Cuença trois bataillons & un détachement de mille hommes de pied, avec un régiment de Cavalerie. Je détachai M. de Heſſy, Lieutenant Général, avec ſept bataillons, vingt-cinq compagnies de Grenadiers, huit cents chevaux & trois pieces de douze, (notre unique groſſe artillerie) pour en faire le ſiége. J'envoyai auſſi M. de Pons, Lieutenant Général, avec cinq cents chevaux & un bataillon à Molina d'Arragon, pour couvrir la Caſtille de ce côté là.

Les ennemis craignant que nous ne trouvaſſions encore moyen de les aller

chercher de l'autre côté du Gabriel, con-
1706. tinuerent leur marche dans le royaume de Valence, ſe contentant de laiſſer garniſon dans Requena; ainſi la Caſtille ſe trouva libre des troupes de l'Archiduc, les Portugais s'étant retirés en même temps de Salamanque, ſur l'approche du corps que Sa Majeſté Catholique y avoit fait marcher.

N'y ayant plus rien à craindre pour le ſecours de Cuença, à cauſe de la retraite des ennemis, je réſolus de me porter du côté du royaume de Murcie, dont l'Evêque me crioit vivement au ſecours. Les Anglois avoient pris, dès le 4 Septembre, le château d'Alicante; ils s'étoient enſuite emparés d'Origuela, & de là avoient marché à Murcie, pour s'en rendre maîtres. Le manque de ſubſiſtances m'empêchant de marcher en corps d'armée, je fis avancer devers Villena M. de Joffreville avec dix bataillons & dix-huit eſcadrons; & je fis marcher en droiture à Murcie M. de

Medinilla, Maréchal de Camp, avec quatre bataillons & neuf eſcadrons. Dès que les ennemis apprirent l'approche de ces troupes, ils leverent le ſiege de Murcie, & ſe retirerent à Alicante. Medinilla ayant délivré l'Evêque de Murcie, alla attaquer Origuela, qu'il prit, l'épée à la main, après quelques heures de réſiſtance; il n'y avoit point d'Anglois dedans, les ſeuls Habitans animés par les Moines la défendoient, quoiqu'il n'y eût aucune ſorte de fortification, ni même de murailles tout autour : auſſi la ville fut-elle pillée, & quantité de Peuple & de Moines y périrent. Le Gouverneur d'Alicante envoya deux cents hommes, pour ſe jetter dans Origuela, dont le château étoit aſſez bon; mais un détachement de notre cavalerie tomba deſſus, & les tua tous, hors quinze que l'on fit priſonniers. 1706.

Cuença ſe rendit le 9 Septembre, la garniſon priſonniere de guerre : les ſieurs de Humada, Maréchal de Camp Eſpa-

1706. gnol, & de Palm, Brigadier Hollandois, commandoient dans la ville. L'armée ennemie, après être entrée dans le Royaume de Valence, ſe porta devers la frontiere de Caſtille, de l'autre côté de Xucar, afin d'empêcher que nous ne pénétraſſions par-là.

Ils ſe ſéparerent en pluſieurs corps, & en différens endroits, pour la commodité des ſubſiſtances, mais à portée de ſe rejoindre, s'il en étoit beſoin: le principal quartier étoit Xativa, où ſe tenoient les Généraux.

Je m'avançai donc à Villena avec le gros de l'armée, & je pouſſai M. de Joffreville vers Elché, où les ennemis avoient mis garniſon, afin de nous en rendre maîtres. Le Colonel Bowles, Anglois, qui étoit dans Elché, avec quatre cents hommes de pied, quatre cents Dragons, cent chevaux & nombre de Payſans, refuſa de ſe rendre à M. de Joffreville; mais y étant arrivé moi-même, deux jours après, il ſe rendit

prisonnier de guerre. Il en coûta fort cher à cette ville, (des plus jolies & des plus riches qu'il y eût en Espagne): car, quoique malgré moi elle eût été en partie pillée, nous en tirâmes encore quatre-vingt mille sacs de bled, & vingt mille pistoles en or. 1706.

Les ennemis étant totalement rencoignés dans les montagnes de Valence, il étoit question de voir ce que nous pourrions entreprendre.

Le manque d'artillerie étoit le principal obstacle à des conquêtes; j'y avois pourtant pourvu autant qu'il dépendoit de moi, & des foibles moyens de la Cour d'Espagne: dans cette vue, après avoir, par l'arrivée des secours de France, repris la supériorité sur les ennemis, j'avois fait donner les ordres pour que de Seville l'on nous envoyât quatre pieces de vingt-quatre. Elles furent long-temps en chemin, faute de charriots convenables & d'affûts; mais enfin, ayant avis qu'elles approchoient, & m'étant

aussi arrivé quatre pieces de seize, de
1706. Madrid, je me déterminai au siege de Carthagene, d'autant que je n'avois pas assez d'artillerie pour entreprendre celui d'Alicante.

Carthagene étoit une ville considérable par le nombre de ses Habitans, par sa richesse, & par la beauté de son port. De plus, se trouvant alors sur nos derrieres, il étoit nécessaire de nous en rendre maîtres, pour la sûreté du pays & de nos quartiers.

Il me fallut quelque temps pour nos préparatifs; & même, chose assez singuliere, je fus obligé de faire provision de sceaux, par la raison que dans toute la plaine de Carthagene, il n'y a point d'autre eau que des puits; de maniere qu'il fallut faire distribuer tant de sceaux par bataillons & escadrons, sans quoi l'armée n'auroit pu boire.

J'arrivai devant la place le onze Novembre: après l'avoir reconnue, je la trouvai entourée de murailles, & bien

flanquée, quoique ſans foſſé, ni chemin couvert; d'ailleurs pourvue d'une prodigieuſe artillerie. Je fis d'abord occuper une hauteur, qui étoit aſſez près de la place, & le 13 j'y fis mettre quelques pieces de huit; mais elles furent bientôt réduites au ſilence par le gros feu des ennemis. Le ſoir, j'ouvris la tranchée, & dès le lendemain 14, nous travaillâmes aux batteries qui ſe trouverent en état, & tirerent le 17 au matin. La breche ſe fit très-aiſément; ainſi la Ville capitula le même ſoir. Je ne leur voulus accorder d'autres conditions que celle d'être priſonniers de guerre. Il y avoit dans la place deux bataillons Valenciens, cent cinquante chevaux & trois mille payſans. Le ſieur de Valere, Maréchal de Camp Eſpagnol, y commandoit. Trois galeres, qui ſe trouvoient dans le Port, ſe ſauverent la nuit. Nous trouvâmes dans la place ſoixante-quinze pieces de gros canon & trois mortiers. Pendant les ſix jours de ſiege, le feu de l'artillerie fut 1706.

très-considérable ; nous ne perdîmes
1706. pourtant que deux cents hommes.

Cette expédition faite, & la saison étant fort avancée, je ne songeai plus qu'à séparer l'armée. Pour cet effet, j'établis dans Origuëla M. de Hessy, Lieutenant Général, avec dix bataillons & huit escadrons, pour couvrir le Royaume de Murcie. J'envoyai à Yécla M. d'Asfeld, Lieutenant Général, avec quatre bataillons & quinze escadrons, pour y être à portée de Villena, contenir les ennemis, & les empêcher d'inquiéter les quartiers, que nous avions dans la Manche. Je fis aussi passer pareil nombre de troupes entre le Xucar & le Gabriel, pour la sûreté de ce côté-là, de la Castille, & pour asſûrer notre commuication avec Molina d'Arragon. Le quartier général fut mis à Albacété, à peu-près dans le centre des quartiers & de la frontiere : après quoi je partis pour Madrid, où j'arrivai le 5 de Décembre.

Ainſi finit cette campagne, des plus ſingulieres par les différens événemens. 1706. Les commencemens nous avoient fait enviſager une ruine totale des affaires; mais les ſuites devinrent auſſi utiles que glorieuſes aux armes des deux Couronnes. L'ennemi maître de Madrid, nulle armée pour l'arrêter, le Roi obligé de lever le ſiege de Barcelone, & de ſe retirer en France, tout cela ſembloit décider du ſort de l'Eſpagne; & ſans contredit ſi nos ennemis euſſent ſu profiter de la conjoncture, & pouſſer leur pointe, l'Archiduc en auroit été Roi, ſans eſpérance de retour pour Sa Majeſté Catholique: mais les fautes groſſieres que commirent ſes Généraux, jointes à la fidélité ſans exemple des Caſtillans, nous donnerent le temps & les moyens de reprendre le deſſus, & de rechaſſer les ennemis hors de la Caſtille.

Les deux armées firent, pour ainſi dire, le tour de l'Eſpagne: elles commencerent la campagne près de Badajos,

& après s'être promenées au travers des
1706. deux Caſtilles, la finirent aux Royaumes de Valence & de Murcie, à cent cinquante lieues de là.

Nous fîmes quatre-vingt-cinq camps, & quoique tout ſe paſsât ſans action générale, nous en tirâmes autant d'avantage que ſi l'on eût gagné une bataille; car de compte fait nous fîmes dix mille priſonniers.

Cette année fut remplie d'événemens malheureux pour la France & pour l'Eſpagne. La Flandre fut perdue par la bataille de Ramillies (*a*) : l'Italie par celle de Turin (*b*), & l'Eſpagne par la levée du ſiege de Barcelone, & par notre retraite de Madrid : nous fûmes les ſeuls qui eûmes le bonheur de nous relever de notre perte.

(*a*) Le Maréchal de Villeroi commandoit l'armée du Roi.

(*b*) Le Maréchal de Marſin, qui commandoit l'armée ſous le Duc d'Orléans, y fut tué.

Je ne puis omettre une choſe des plus bizarres & des plus incompréhenſibles, concernant un Officier Général Portugais. Etant au mois d'Avril ſur la frontiere de Portugal, il m'écrivit par un Payſan un billet, pour me dire, que, quoiqu'il ne fût pas connu de moi, il avoit tant de reſpect pour Sa Majeſté Catholique, qu'il me donneroit avis de tout ce qui ſe paſſeroit. Ce meſſage me ſurprit fort ; mais comme je crus que je ne courois point de riſque en établiſſant un commerce avec cet homme, je lui répondis très-poliment, avec aſsûrance de mon eſtime & de mon amitié ; auſſi fut-il très-exact à me mander à l'avance tous les différens mouvemens que les ennemis devoient faire, & cela me fut de grande utilité. Pendant que nous étions campés à Cienpozuelos, & les ennemis à Chinchon, il me fit dire qu'il avoit grande envie de me voir ; qu'il le pourroit facilement quand il ſeroit de jour, ſous prétexte de viſiter les gardes, & que 1706.

si je voulois lui envoyer quelque Officier
1706. à un tel endroit, il s'y rendroit la nuit, & viendroit me trouver chez moi : en effet, le tout s'exécuta selon qu'il l'avoit proposé, & j'eus avec lui une conversation de deux heures, dont je fus très-content, par le compte exact & détaillé qu'il me rendit de l'état des ennemis & de leurs desseins. En prenant congé de moi, il me pria de vouloir bien contribuer à le faire retourner bientôt en Portugal, & me dit que, pour en venir à bout, il feindroit d'être extrêmement mal le matin que les ennemis décamperoient, & qu'il demanderoit à M. de Lasminas la permission de rester ; qu'il m'enverroit un Trompette pour me prier de lui donner une garde ; qu'ensuite après s'être reposé quelque temps, pour faire semblant de se remettre, je lui accorderois un congé pour aller en Portugal. Il joua sa comédie à merveille. M. de Lasminas qui l'alla voir, le trouva tout couvert de sang, qu'il disoit avoir

vomi, & lui permit de m'envoyer demander une ſauve-garde : j'accomplis tout ce dont nous étions convenus ; & ce qui eſt riſible, j'en fis l'hiver ſuivant l'échange contre un de nos Officiers Généraux, priſonnier en Portugal. Ce viſionnaire avoit en tête qu'il ſervoit le Roi ſon Maître par ce beau manege ; car, diſoit-il, il n'eſt point de ſon intérêt d'avoir la guerre avec l'Eſpagne ; ainſi il faut que les mauvais ſuccès lui ouvrent les yeux, & lui fourniſſent un prétexte pour abandonner les alliés. L'envie d'en parler avec les Miniſtres de Lisbonne, la plupart ſes parens, étoit une des principales raiſons qui lui faiſoient ſouhaiter ſi ardemment de retourner en Portugal. 1706.

Les Anglois avoient, cette même campagne, projetté de faire une deſcente en Guyenne, & pour cet effet ils avoient embarqué à Portſmouth douze régimens d'infanterie, & trois cents Dragons montés : outre cela, ils avoient à bord un nombre ſuffiſant d'Officiers François ré-

fugiés, pour former ſix régimens d'in-
1706. fanterie, & quatre eſcadrons de Dragons; de plus, ils avoient beaucoup d'armes, d'outils, de munitions de guerre, une groſſe artillerie, & une ſomme très-conſidérable d'argent : neuf bataillons & trois régimens de Dragons étoient auſſi campés à Cork en Irlande pour la même fin, & les vaiſſeaux de tranſports y étoient tout prêts. Le Comte de Rivers étoit le Général de cette expédition.

Toute cette flotte devoit venir vers l'entrée de la Garonne, & le débarquement ſe devoit faire entre Blaye & l'embouchure de la Charente. Ils devoient ſe ſaiſir de Xaintes, afin d'empêcher qu'on ne pût venir ſur eux avant qu'ils euſſent le temps de ſe fortifier, & afin de pouvoir plus facilement faire couler les réfugiés vers le Quercy & les Cévennes. Selon ce que ceux-ci feroient, l'armée ſe détermineroit, & le moins qu'ils ſe propoſoient, c'étoit de brûler les vaiſ-

ſeaux à Rochefort. Si par la révolte des peuples, ils trouvoient praticable de s'établir en Guyenne, ils y auroient pendant l'hiver fait paſſer un nombre plus conſidérable de troupes, afin d'y avoir une armée ſuffiſante, pour s'y maintenir & faire la guerre. 1706.

J'ai cru devoir inſérer dans ces Mémoires ce que je viens de rapporter, quoique hors de mon ſujet, à cauſe que ce projet a été ſu de peu de perſonnes, & que j'en ai appris le détail par un des Miniſtres d'Angleterre ſur qui tout avoit roulé.

Les vents contraires firent échouer ce projet, ainſi les troupes deſtinées pour cette expédition paſſerent par mer au Royaume de Valence.

Peu après mon retour à Madrid, nous y apprîmes que M. de Bay avoit ſurpris Alcantara, où il y avoit deux bataillons Portugais. Cette nouvelle étoit de grande conſéquence, par rapport à la frontiere de Portugal.

Environ le même temps, M. de Pons,
1706. Lieutenant Général, que j'avois mis pour Commandant du côté de Molina d'Arragon, voulant ſe montrer homme entreprenant, ſe mit en campagne avec neuf eſcadrons, un bataillon de troupes reglées, & quelques milices, & s'avança à Calamoche en Arragon ; les ennemis ayant raſſemblé un corps de troupes, l'y ſurprirent & le battirent, il y perdit trois à quatre cents hommes : le ſieur Grafton, Brigadier, y fut pris.

Comme je craignis que M. de Pons, naturellement un peu étourdi, ne fît encore quelques fautes, j'y envoyai M. de Joffreville, pour commander ſur toute cette frontiere, & je lui donnai quatre régimens de Cavalerie d'augmentation.

Au commencement du mois de Jan-
1707. vier, je reçus du Roi une longue dépêche ſur les projets de la campagne.

Le Duc de Noailles, qui cherchoit pratique, ſouhaitoit d'entrer par le Rouſſillon en Catalogne avec une armée

pour y faire diverſion, & dans la ſuite me joindre, s'il en étoit beſoin; mais je trouvois que la premiere partie de ſa propoſition étoit dangereuſe, par la raiſon que les ennemis qui ſe ſeroient trouvés préciſément entre le Duc de Noailles & nous, n'avoient qu'à raſſembler toutes leurs forces, & attaquer celui des deux qu'ils auroient voulu, ſans que l'autre pût ni le ſecourir, ni ſavoir même ce qui ſe paſſoit; de maniere que s'ils venoient à battre l'une des deux armées, ils pouvoient après cela retomber ſur l'autre. 1707.

La ſeconde partie de la propoſition du Duc de Noailles étoit, ſelon moi, impraticable, attendu que la communication qu'il prétendoit s'ouvrir par la Seu d'Urgel, le long de la Segre, avoit nombre d'obſtacles preſque inſurmontables, tant par la longueur du chemin que par la nature du pays, rempli de défilés, de précipices & de montagnes très-rudes.

1707. Mon ſentiment étoit, qu'en fait de guerre, il falloit aller au plus sûr, & par conſéquent faire entrer par la Navarre les vingt-quatre bataillons & vingt-trois eſcadrons que le Roi deſtinoit pour renforcer l'armée d'Eſpagne. Ces troupes auroient été toujours à portée de nous joindre ou d'être jointes par nous ; chaque jour j'aurois de leurs nouvelles & je pourrois diriger leurs mouvemens, ſelon qu'il me paroîtroit convenir.

Je voulois d'abord qu'elles fiſſent la conquête de l'Arragon, après quoi, ſi l'ennemi ſe tenoit rencoigné derriere les montagnes du royaume de Valence, j'aurois aſſiégé Lerida très-commodément, en faiſant venir de Pampelune le canon & tout l'attirail néceſſaire.

Si l'armée des ennemis paſſoit en Arragon, pour s'oppoſer à nos entrepriſes, je m'y ſerois porté avec toutes nos troupes réunies. S'ils entroient en Caſtille par Villena, ou en Murcie par Origuela,

je me ſerois oppoſé à eux avec la plus grande partie de l'armée ; mais j'aurois laiſſé de l'autre côté du Tage, un corps ſuffiſant pour ſoumettre l'Arragon & même la Valence, ſi les ennemis s'en éloignoient trop. 1707.

Comme il n'étoit pas aiſé d'expliquer bien clairement toutes choſes par lettres, j'envoyai au Roi le Marquis de Brancas, Maréchal de Camp, pour en rendre un compte plus détaillé.

Après avoir donné tous les ordres néceſſaires pour les préparatifs de la campagne, j'allai moi-même à Molina pour y viſiter le pays & fixer mes projets ſur la connoiſſance que j'en aurois. Pendant ce voyage je reçus un Courier de France, au ſujet de la propoſition que le Roi me fit, de faire paſſer en Eſpagne M. le Duc d'Orléans à la tête de vingt-quatre bataillons, & vingt-quatre eſcadrons, pour commander le corps du côté de la Navarre, ſi je le jugeois à propos.

1707. Ce Prince ſouhaitoit ardemment de ſe trouver à la tête d'une armée, afin de réparer le malheur qui lui étoit arrivé en Italie, la campagne précédente: ſon courage & ſon ambition lui faiſoient eſpérer qu'il en trouveroit des occaſions; car il faiſoit plus de cas de la vraie gloire, que de la grandeur de ſa naiſſance.

Je retournai donc au plutôt à Madrid, pour déterminer ma réponſe, de concert avec Leurs Majeſtés Catholiques, qui furent charmées d'apprendre qu'ils auroient leur oncle pour Généraliſſime. Nous avions eu avis que les troupes aux ordres de Milord Rivers, arrivées quelque temps auparavant à Lisbonne, en étoient reparties, & qu'elles venoient à Alicante; cela nous obligea à faire une nouvelle répartition de nos forces, pour les armées du Portugal & de la Caſtille. L'Archiduc, après l'arrivée du ſecours, pouvoit avoir dans l'étendue de la Catalogne, de l'Arragon & de la Valence, ſoixante-neuf bataillons & qua-

tre-vingt neuf eſcadrons ; nous ne pouvions lui oppoſer, à cauſe des garniſons qu'il falloit laiſſer pour la sûreté de Cadix & autres places, que cinquante-cinq bataillons, & quatre-vingt dix-neuf eſcadrons : ainſi je propoſois que l'on nous fît joindre inceſſamment par quatorze des bataillons nouvellement deſtinés pour l'Eſpagne ; que les dix autres avec les vingt-trois eſcadrons s'aſſemblaſſent à Tudela, pour de là entrer en Arragon, en même temps que nous commencerions nos mouvemens. Quant à la perſonne de M. le Duc d'Orléans, je ſuppliois le Roi de l'envoyer en droiture me joindre, ne convenant pas que ce Prince fût ailleurs qu'à la tête du gros de l'armée, & j'aſsûrois Sa Majeſté que je n'omettrois rien pour contribuer à la gloire de ſon neveu, & d'un petit-fils de France. Je ſuppliois ſur-tout le Roi de vouloir bien, ſans perte de temps, faire paſſer à Pampelune le plus d'artillerie & de munitions de guerre qu'il ſeroit poſ- 1707.

sible, afin que si nous gagnions la ba-
1707. taille, qui, selon toutes les apparences, se donneroit à l'ouverture de la campagne, nous fussions en état d'en profiter.

Il ne restoit aux ennemis en Portugal, que douze bataillons, & autant d'escadrons, ainsi nous en donnâmes pareil nombre au Marquis de Bay, pour leur faire tête.

Le Roi approuva tout ce que j'avois proposé, & m'ayant laissé la nomination de l'Officier Général pour commander le corps qui devoit agir en Arragon, je me déterminai en faveur de M. de Legal, l'ancien Lieutenant Général, d'autant que M. d'Arenes, qui marchoit avec ces troupes, étoit plus ancien que M. de Joffreville, sur qui naturellement j'aurois dû jetter les yeux, tant par rapport à son mérite personnel, que parce qu'il commandoit déjà de ce côté-là.

La flotte Angloise arriva à Alicante, au commencement de Février, & y débarqua

barqua les troupes qu'elle avoit à bord; ſur quoi les ennemis, qui ſe trouvoient trop reſſerrés dans leurs quartiers, s'étendirent à Elché, Elda, Novelda & dans pluſieurs autres endroits. 1707.

Comme j'appris qu'ils raſſembloient toutes les voitures de l'Arragon & de Valence, & qu'il paroiſſoit, par toutes leurs manœuvres, qu'ils avoient deſſein de ſe mettre bientôt en campagne, je partis de Madrid le 15 Février, pour me rendre ſur la frontiere. J'arrivai à Yécla le 23, & voyant que les ennemis étoient en grand mouvement, je fis rapprocher de San-Clementé les troupes qui étoient ſur les derrieres; & afin d'être plus en état de raſſembler toutes nos forces, je retirai d'Orihuela celles qui y étoient, me contentant de mettre un bataillon dans le château : je ne laiſſois pas que d'être embarraſſé, attendu que nos recrues n'étoient pas encore arrivées; que nos magaſins n'étoient pas encore faits, & que les voitures, pour le ſervice des vivres,

nous manquoient. Je preſſai tant que je
1707. pus le Munitionnaire général, & je tâchai de ramaſſer dans le pays de quoi aider à ſuppléer à nos beſoins.

Quelques bataillons ennemis voulurent entrer dans la Oya de Caſtalla; mais le Chevalier d'Asfeld y ayant envoyé cinq cents hommes, ils rebrouſſerent chemin; toutefois, comme cette vallée étoit très-commode, ils y marcherent avec un corps de dix mille hommes, & s'y établirent.

J'avois placé en avant le ſieur de Zérécéda avec ſon régiment de Cavalerie, comme l'Officier de l'armée le plus propre à me donner de bonnes nouvelles. Il eut avis qu'il devoit ſortir d'Alicante un gros convoi pour les troupes, qui étoient dans la Oya de Caſtella; ſur quoi il s'alla embuſquer à une demi-lieue d'Alicante, avec quatre-vingt Maîtres choiſis. Au lieu du convoi, il vit ſortir de la ville un bataillon Anglois, qu'il laiſſa approcher à cinquante pas de lui;

s'appercevant alors que le bataillon marchoit en colonne, & les armes en bandouliere ſans ſonger à lui, qui ſe trouvoit caché dans un fond entouré d'arbres, il débuſqua tout-à-coup, & entra à toutes jambes au milieu du bataillon, qui n'eut le temps ni de ſe reconnoître, ni de ſe former; il en tua cent, & prit les autres quatre cents, avec leurs équipages. Il n'eut que quatre Cavaliers de tués ou bleſſés. Cette action étoit des plus hardies & des plus brillantes; mais auſſi il prit ſi bien ſon temps, & ſut ſi bien profiter de la négligence des ennemis, que l'on ne peut l'accuſer d'avoir été téméraire : c'étoit le meilleur partiſan qui fût peut-être en Europe, fort entreprenant, mais fort ſage; il avoit de plus un talent merveilleux pour la connoiſſance du pays, & pour les marches & autres mouvemens de guerre : je lui trouvois tant de bon ſens, tant de capacité & tant de vues pour notre métier, que je le conſultois en tout, & que ſou- 1707.

vent je me ſuis repenti de n'avoir pas
1707. ſuivi ſes conſeils. Je dois ajouter une circonſtance, qui fait voir le caractere de la nation Eſpagnole. Le ſieur Zérécéda, dès qu'il eut fait ſon coup, détacha le ſieur de Funbüena, Capitaine dans ſon régiment, avec vingt Cavaliers pour aller aux portes d'Alicante, obſerver ce qui en pourroit ſortir, & lui en donner avis; car, avec le peu de troupes qu'il avoit, il étoit fort embarraſſé de ſes priſonniers. Funbüena lui manda que tout étoit tranquille, & que l'occaſion étoit ſi favorable, que s'il vouloit lui envoyer vingt Cavaliers de plus, il ſe flattoit de prendre Alicante. Zérécéda, en m'en rendant compte, me donnoit la raiſon de cette propoſition: *Porque todo le parecia pauco por ſu gran valor* (*a*).

Dès les premiers jours d'Avril les en-

(*a*) Parce que ſa grande valeur lui faiſoit paroître tout facile.

nemis commencerent à camper à Xativa, & le 8 toute leur armée vint camper à Fuente la Yguera, à quatre lieues d'Yécla; ſur quoi je donnai les ordres pour faire aſſembler toutes nos troupes à Chinchilla, quatorze lieues en arriere d'Yécla. Le 12, les ennemis s'avancerent à Yécla, d'où le Chevalier d'Asfeld, que j'y avois laiſſé, me vint joindre à Montalegre, où j'étois campé avec une quarantaine d'eſcadrons. Les ennemis firent une marche de nuit pour nous y ſurprendre; mais nos troupes en ayant été averties à temps ſe retirerent à Petrola, & de là à Chinchilla, où j'étois réſolu d'attendre de pied ferme, d'autant que c'étoit une belle plaine, & que je comptois y être joint à temps par le gros des troupes. 1707.

Les ennemis s'étoient hâtés de ſe mettre en campagne, afin de tâcher d'en venir à une bataille avant l'arrivée des ſecours qui venoient de France; mais voyant qu'à meſure qu'ils avançoient

nous reculions, ils crurent qu'il leur
1707. étoit inutile & même dangereux d'avancer davantage, ſans avoir préalablement pris Villena, & de plus qu'en l'attaquant cela me donneroit peut-être envie de marcher au ſecours, & à eux, par conſéquent, occaſion de batailler. Ils remarcherent donc le 16 de Montalegre, & ſe camperent le 18 devant Villena, où je n'avois laiſſé que deux cents hommes aux ordres du ſieur Groſſetête, Capitaine dans Charolois. Le château avoit de bonnes murailles flanquées par de groſſes tours; les ennemis crurent que la ville s'étant rendue à leur arrivée, le château ne demandoit pas grande cérémonie; mais le Commandant les obligea à ouvrir la tranchée, & à faire des batteries; ainſi la ſiege traînoit en longueur.

Cependant toutes nos troupes étant arrivées à Chinchilla, je remarchai en avant le 18, & le 19 nous campâmes à Montalegre, où nous fûmes obligés, faute de vivres, de ſéjourner juſqu'au 23.

Comme je craignois pour Villena, je détachai deux mille cinq cents hommes de pied & quatre cents chevaux, pour aller attaquer Ayora à trois lieues de nous, afin d'échanger cette garnison contre celle de Villena, que je supposois devoir être prise. Le Comte de Pinto, Maréchal de Camp, qui commandoit ce détachement, fut obligé de faire des batteries contre le château; mais le 23, en arrivant à Almanza, ayant appris que le siege de Villena étoit levé, je ne doutai plus qu'ils ne vinssent à moi, ainsi je renvoyai en diligence chercher le détachement d'Ayora, qui ne rejoignit que le 25 au matin. En effet, ce même jour qui étoit le lendemain de Pâques (*a*), les ennemis parurent en colonnes vers les huit heures du matin, & se mirent en bataille vis-à-vis de nous dans la plaine, entre Almanza & 1707.

(*a*) Le Marquis de Lasminas, & Milord Galloway, étoient les Généraux.

1707. Caudeté ; ils avoient mêlé cavalerie & infanterie : pour nous, nous étions rangés sur deux lignes à la maniere ordinaire. Le canon de notre droite commença à tirer à trois heures ; mais à peine eût-il tiré vingt volées, que les ennemis ayant passé un grand ravin, qui étoit devant leur gauche, occuperent la hauteur où étoit cette batterie ; sur quoi j'ordonnai que notre armée s'ébranlât pour charger. Le combat commença par la droite ; notre cavalerie chargea la gauche des ennemis avec tant de valeur qu'elle la renversa ; mais l'infanterie ennemie fit un si grand feu sur nos gens qu'ils furent obligés de se retirer : toutefois notre cavalerie se rallia & rechargea encore celle des ennemis, qui s'étoit réformée à la faveur de son infanterie : à cette charge les ennemis furent encore culbutés ; mais le feu des bataillons contraignit de rechef notre cavalerie à se retirer. Voyant qu'il seroit difficile sans infanterie de rien faire à cette droite, je

fis avancer de la seconde ligne la brigade du Mayne, que commandoit M. de Bulkeley; elle chargea l'infanterie ennemie & la défit entierement : notre cavalerie chargea en même temps, & alors la gauche des ennemis fut totalement mise en déroute. 1707.

Notre gauche, commandée par M. d'Avaray, avoit fait plusieurs charges; mais quoiqu'elle eût gagné du terrein, & qu'elle fût même soutenue de la brigade de la Sarre, elle n'avoit pu rompre les ennemis. Notre droite, après avoir tout battu devant elle, s'étant venu mettre en bataille sur le flanc gauche de la droite des ennemis, ils voulurent se retirer, mais nous les serrâmes de si près, que bientôt ils se débanderent, & se sauvant à bride abattue, leur infanterie fut toute taillée en piece.

Les affaires n'avoient pas eu un pareil succès dans le centre, où les ennemis avoient battu le gros de notre infanterie, & même deux de leurs bataillons, ayant

pénétré nos deux lignes, s'étoient avan-
1707. cés juſqu'aux murs d'Almanza. Don Joſeph Amézaga, Maréchal des Logis de la Cavalerie, y accourut avec deux eſcadrons d'Ordénes Viejo, les chargea & les défit. Le reſte de l'infanterie ennemie, voyant que la nôtre ſe rallioit, qu'il y avoit des brigades qui n'avoient pas chargé, que leur aile gauche étoit battue, & que l'aile droite s'en alloit fort en déſordre, voulut ſe retirer; mais dans la retraite pluſieurs bataillons furent chargés & taillés en pieces. Le Comte de Dona, Maréchal de Camp, gagna une montagne couverte de bois avec treize bataillons, & le lendemain matin, ſe voyant inveſti ſans eſpérance de ſe pouvoir ſauver, il ſe rendit priſonnier de guerre.

Cette victoire fut complette; les ennemis y eurent cinq mille hommes de tués: on leur fit près de dix mille priſonniers: on leur prit cent vingt drapeaux & étendards, toute leur artillerie

& la plupart de leurs bagages, auxquels ils avoient fait prendre le matin la route de Fuenté la Yguerra. Parmi les prisonniers, il se trouva six Maréchaux de Camp, autant de Brigadiers & vingt Colonels. Milord Galloway, Général des Anglois, y perdit un œil; il devoit même être pris, mais il trouva moyen de s'échapper. Notre perte en tout montoit environ à deux mille hommes. Les sieurs d'Avila, de Polastron & de Sillery, Brigadiers, y furent tués; le Duc de Sarno, Maréchal de Camp, & le Marquis de Saint Elme, Brigadier, y furent blessés. 1707.

Le Duc d'Orléans, qui s'étoit arrêté à la Cour avant de partir, & qui, au lieu de venir en droiture à l'armée, ainsi que je le lui avois proposé, avoit voulu passer à Madrid pour y voir la Reine, sa niece, arriva le jour même de la bataille à Albaceté, à douze lieues d'Almanza, & nous joignit le lendemain 26. S. A. R. pour profiter de la victoire, prit la résolution d'entrer

dans le Royaume de Valence, de l'autre
1707. côté du Xucar, avec trente-ſept bataillons & cinquante eſcadrons. M. d'Aſfeld avec treize bataillons & vingt-ſix eſcadrons, devoit marcher à Xativa, pour ſe rendre maître de tout le pays en deçà de cette riviere. Les troupes, venant de France, devoient entrer en Arragon & marcher droit à Sarragoſſe; après quoi, ſelon le projet que j'avois fait l'hiver, nous devions entreprendre le ſiege de Lérida.

La difficulté des ſubſiſtances étoit notre plus grand embarras; ainſi il fallut quelques jours pour nous arranger; mais comme nous n'avions plus d'ennemis à craindre, nous crûmes que nous pourrions fonder nos eſpérances ſur les vivres que nous trouverions dans le pays, où nous allions entrer, d'autant qu'il n'étoit pas poſſible d'en faire venir de Caſtille.

En conſéquence, le 28, nous nous mîmes en marche, & après avoir paſſé

le Xucar à Alcala del Rio, nous arrivâmes le 2 de Mai, devant Requena; 1707.
la garniſon compoſée de deux bataillons ſe rendit priſonniere de guerre.

Nous continuâmes notre marche pour entrer par Bunnol dans le Royaume de Valence, ſur quoi les ennemis ſe retirerent avec les débris de leur armée du côté de Tortoze. Dès que nous fûmes à Cheſté à quatre lieues de Valence, nous fîmes ſommer cette ville de ſe ſoumettre, afin d'éviter les malheurs d'un ſiege. Les Magiſtrats envoyerent des Députés, qui prêterent obéiſſance le huit, & auſſi-tôt nous y envoyâmes le ſieur Deluallé, Lieutenant Général, avec dix bataillons & ſept eſcadrons pour en prendre poſſeſſion. Tout le pays, à l'exemple de la Capitale, s'empreſſa de venir ſe ſoumettre.

S. A. R. voyant qu'il n'y avoit plus de difficulté dans la conquête du Royaume de Valence, repartit le 9 pour ſe rendre par Madrid en Navarre, & ſe

mettre à la tête de l'armée qu'y raſ-
1707. ſembloit le ſieur de Legal. Ce Prince arriva à Tudela en peu de temps, & ſe mit auſſi-tôt en marche pour Sarragoſſe. Le Comte de la Puebla, Lieutenant Général, qui y commandoit pour l'Archiduc, ſe retira à ſon approche, & tout l'Arragon ſe ſoumit dans l'inſtant.

Je ne dois pas omettre une circonſtance ſinguliere. Le Comte de la Puebla, pour tâcher de contenir les Peuples le plus long-temps qu'il pourroit, & par-là retarder la marche du Duc d'Orléans, fit accroire aux Habitans de Sarragoſſe, que les bruits que l'on faiſoit courir d'une nouvelle armée, venant de Navarre, étoient ſuppoſés, & même que le camp, qui paroiſſoit, n'avoit rien de réel ; que ce n'étoit qu'un fantôme formé par art magique ; ſur quoi le Clergé alla en proceſſion ſur le rempart, & de là, après beaucoup de prieres, exorciſa les prétendus ſpectres que l'on voyoit. Il eſt étonnant que le Peuple

fût assez crédule pour donner dans une pareille imagination, dont il ne fut détrompé que le lendemain, lorsque les Hussards de l'armée du Duc d'Orléans, ayant poussé vivement une garde de Cavalerie de la Puebla jusqu'aux portes de la ville, y couperent plusieurs têtes. Alors la peur les saisit, & les Magistrats partirent au plutôt pour se soumettre à S. A. R. Je n'aurois pas cru ce que je viens de raconter, si je n'en avois été assuré à Sarragosse même, par tous les principaux de la ville. 1707.

Cependant après avoir amassé quelques farines à Valence, je m'avançai devers l'Ebre avec trente bataillons, & quarante escadrons, afin de pousser tout-à-fait les ennemis de l'autre côté de cette riviere, nettoyer totalement le Royaume de Valence, & ensuite joindre Mgr. le Duc d'Orléans. Le Marquis de Lasminas & le Comte de Galloway se retiroient devant moi, à mesure que j'avançois.

1707. Je donnai au Chevalier d'Asfeld le commandement général du Royaume de Valence, & augmentai ſon corps de troupes juſqu'à vingt bataillons & trente-ſix eſcadrons, afin qu'il fût en état de ſoumettre tout le pays, & de faire tête aux ennemis, s'ils vouloient y rentrer, lorſque je ſerois paſſé en Arragon.

Enfin, le 23, j'arrivai vis-à-vis de Tortoze; je chaſſai les ennemis d'un fauxbourg qu'ils occupoient en deçà de l'Ebre, & je donnai ordre pour qu'on attachât le mineur à un ouvrage qui couvroit le pont de bateaux, afin d'empêcher que les ennemis ne puſſent repaſſer cette riviere & nous inquiéter. Ils défirent d'eux-mêmes le pont de bateaux; mais l'ouvrage ne fut pris qu'après mon départ.

J'attendois l'arrivée du Chevalier d'Asfeld, avant que de quitter tout-à-fait le Royaume de Valence; il avoit aſſiégé Xativa, dont les Habitans, ſoutenus de ſix cents Anglois, ſe défen-

dirent avec une opiniâtreté incroyable. L'on ne put jamais les engager à ſe rendre, de maniere que la brêche faite, & nos troupes s'y étant logées, il fallut y mener du canon pour ruiner les retranchemens qu'ils avoient faits en arriere : il fallut même attaquer rue par rue, & maiſon par maiſon ; ces enragés ſe défendoient par-tout avec une bravoure & une fermeté inouie : enfin, après quinze jours de ſiege & huit jours que nos troupes étoient dans la ville, on s'en rendit totalement maître, l'épée à la main. Nombre d'Habitans furent tués, & ſur-tout des Moines ; ce qui ſe put ſauver ſe retira derriere une premiere enceinte du château. M. d'Aſfeld fit mettre du canon en batterie pour y faire brêche, ſur quoi le Commandant Anglois demanda à capituler pour les Habitans ; mais comme on ne voulut point donner d'autres conditions que celles de ſe ſoumettre à la diſcrétion de S. M. C., l'Anglois ſe retira avec ſa gar- 1707.

niſon dans l'enceinte intérieure du châ-
1707. teau, & les Habitans mirent bas les armes.

Pour imprimer de la terreur, & prévenir par un exemple ſévere une pareille obſtination, je fis totalemeut détruire la ville, n'en laiſſant uniquement que la principale Egliſe, & je renvoyai en Caſtille tous les habitans, avec défenſe de jamais revenir dans leur pays. Le Chevalier d'Asfeld, enſuite de cette expédition, laiſſa le ſieur de Mahony, Maréchal de Camp, pour bloquer le château & ſoumettre ce qui étoit de l'autre côté du Xucar; puis il ſe rendit en diligence au camp, vis-à-vis de Tortoze.

Alcira, poſte important par ſon unique pont ſur le Xucar, & le château de Xativa, ſe rendirent peu après, à condition que leur garniſon ſeroit conduite en Catalogne.

Je n'avois pu me mettre en marche que le 29 Mai, à cauſe des arrange-

mens de vivres qu'il me falloit néceſ-
ſairement tirer du pays, ne pouvant en 1707.
faire venir de la Manche où étoient nos magaſins à ſoixante lieues de là.

Je traverſai auprès de Cherta les montagnes qui ſéparent la Valence de l'Arragon, afin de remonter l'Ebre & de me joindre à Mgr. le Duc d'Orléans. Les Soumettans du pays & les Miquelets ſe préſenterent derriere des coupures, qu'ils avoient faites dans les endroits les plus difficiles; mais nos Grenadiers les mirent bientôt en fuite. Dès que nous eûmes forcé ces paſſages, toutes les villes des environs vinrent à l'obéiſſance, & j'appris que S. A. R. s'étoit rendu maître de Sarragoſſe, le 25 : ſur quoi je fis pluſieurs détachemens, tant pour donner de mes nouvelles à ce Prince, que pour trouver des grains & ramaſſer des bateaux à Caſpé, où je comptois paſſer l'Ebre. Les ennemis me côtoyerent d'abord, la riviere entre deux, &

enſuite toute leur Cavalerie alla ſe
1707. camper auprès de Lérida.

J'arrivai, le 4, à Caſpé, & le ſix Juin je me rendis à Sarragoſſe, au moyen de relais que j'avois fait mettre, & après y avoir concerté toutes choſes avec S. A. R., je retournai le 8 à Caſpé.

Pour aller en avant il falloit s'aſsûrer des vivres ; & pour faire une entrepriſe, il falloit du canon & des munitions de guerre : c'eſt ce qu'il n'étoit pas facile de régler ; car, malgré ce que j'avois écrit l'hiver à M. de Chamillart, l'on n'avoit point fait voiturer d'artillerie à Pampelune.

Mgr. le Duc d'Orléans donna tous les ordres poſſibles, pour tâcher d'y remédier ; mais il n'y avoit pas moyen d'en avoir de long-temps : ainſi nous réſolûmes de nous avançer toujours avec l'armée, afin d'éloigner l'ennemi, & de bloquer Lérida, en attendant que nous en puſſions former le ſiege. S. A. R. ſe dé-

termina auſſi à faire paſſer en Caſtille dix bataillons François aux ordres du Marquis de Brancas, afin de mettre le Marquis de Bay plus en état de reprendre Ciudad-Rodrigo, & de pouſſer la guerre vivement en Portugal. 1707.

Le 11 & le 12, je paſſai l'Ebre dans les bateaux que j'avois accommodés exprès, & le 14, je campai à Candaſnos, où Mgr. le Duc d'Orléans me joignit le lendemain.

Nous marchâmes le 18 à Ballovar ſur la Cinca, afin d'être en état de la paſſer, dès qu'elle ſeroit guéable; car la fonte des neiges l'avoit extrêmement groſſie: les ennemis étoient campés de l'autre côté de la riviere, en pluſieurs corps différens, vis-à-vis des principaux gués, ſans aucune infanterie; mais il fallut prendre patience; ne pouvant faire de pont pour aller à eux, nous nous contentâmes de nous étendre depuis Fraga juſqu'à Eſtriché. Le ſieur d'Arennes, Lieutenant Général, fut détaché pour

1707. assiéger la ville & château de Méquinença, qu'il prit au bout de quelques jours. Le château de Mirabet fut aussi obligé de se rendre, aussi bien que celui de Monçon.

Le 1.er de Juillet, M. de Legal, qui commandoit à Estriché, passa au gué, vis-à-vis de son camp, & chassa les ennemis qui se retirerent en grand désordre du côté de Lérida : il fit quelques prisonniers. Nous passâmes en même temps la Cinca à Fraga, dont on se saisit; après quoi on y rétablit le pont que les ennemis avoient brûlé.

Le sieur d'Arennes fit remonter la Segre aux bateaux que nous avions dans l'Ebre, & par ce moyen, ayant passé ladite Segre, au dessous de sa jonction avec la Cinca, il alla se camper à la Granja, & établit un pont sur la Segre, auprès de Scarpé. Les ennemis, qui comptoient se maintenir de l'autre côté, se replierent sous Lérida; mais, comme nous y passâmes avec la plus grande partie de l'ar-

mée, ils ne jugerent pas à propos de ſe laiſſer enfermer dans cette place, & ſe retirerent plus avant en Catalogne, nous abandonnant la plaine d'Urgel, d'où nous tirâmes des ſecours infinis par la prodigieuſe quantité de grains que nous y trouvâmes. Nous repaſsâmes enſuite la Segre, afin d'être plus tranquilles pendant les grandes chaleurs, d'autant que nous ne pouvions de très-long-temps eſpérer d'avoir l'artillerie & les munitions néceſſaires pour un ſiege. D'abord le quartier général fut à Algoira; mais enſuite nous le tranſportâmes à Balaguier, où nous avions établi deux ponts ſur la Segre, pour la commodité des fourrages. Nous laiſsâmes des troupes à Algoira, à Alcaras, à Fraga & à Monçon, pour la ſûreté de notre communication avec l'Arragon. 1707.

Le Chevalier d'Asfeld avoit aſſiégé Denia, ville ſituée ſur la mer; mais après avoir été repouſſé par trois fois à l'aſſaut général qu'il avoit donné, il crut

ne devoir pas s'opinâtrer davantage & y
1707. faire périr ſes troupes : ainſi le 20 de Juillet il leva le ſiege, laiſſant ſeulement quelques troupes pour contenir la garniſon de cette place.

Les Généraux ennemis ſe plaignirent fort & menacerent de repréſailles de la part du Duc de Marlborough en Flandre, ſur ce que nous fîmes faire un grand tour aux garniſons de Xativa & d'Alcira, compoſées de quinze cents hommes, au lieu de les faire paſſer par le plus court en Catalogne. Nous étions en droit de leur faire prendre tel chemin qu'il nous plaiſoit, le contraire n'étant pas ſtipulé dans les capitulations ; nous aurions même été en droit de les arrêter entierement ; car pluſieurs Officiers & Soldats s'étoient jettés dans les montagnes de Valence ; & s'étoient joints aux Miquelets qui nous incommodoient fort, ce qui étoit contre toutes les regles de la guerre.

Le 18 Août, je reçus ordre par un Courier

Courier du Cabinet de me rendre diligemment en Provence, afin d'y servir sous Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui devoit marcher au secours de Toulon, que le Duc de Savoie assiégeoit. Le Maréchal de Tessé, qui commandoit sur cette frontiere, étoit campé auprès de Toulon avec partie de son armée, & nous devions concerter les moyens de rechasser les ennemis, dès que les secours, qui marchoient de tous côtés, seroient arrivés. Le sieur d'Arennes avoit été détaché, quelques jours auparavant, pour s'y rendre avec douze bataillons, & autant d'escadrons. Je partis le 19, & fis toute la diligence possible, passant par Sarragosse, Pampelune, Saint-Jean-Pié-de-Port, Pau & Toulouse. J'appris auprès de Béziers la levée du siege de Toulon; ainsi, après m'être reposé deux jours, les chaleurs étant excessives, je repris le chemin d'Espagne, & rejoignis Sa Alteſſe Royale auprès de Lérida, dans le mois de Septembre. Malgré tous les soins que 1707.

1707. ce Prince s'étoit donnés pour tâcher de ramasser l'artillerie, & toutes les choses nécessaires pour un siege, il manquoit presque de tout; toutefois il vouloit absolument attaquer Lérida, & vouloit même ouvrir la tranchée, deux jours après mon arrivée. Sur les représentations que je lui fis, il différa jusqu'au retour des troupes du sieur d'Arennes & l'arrivée de six bataillons de Castille; car notre infanterie étoit si foible, qu'elle n'auroit pu fournir à relever la tranchée, & aux travailleurs. Outre le siege de la ville, nous avions encore celui du château, excellent par sa situation: nous n'avions que quinze pieces de canon, fort peu de poudre, & trois mille outils, de maniere qu'il étoit à craindre qu'après avoir achevé de ruiner l'armée, nous nous trouvassions sans Lérida, & sans avoir eu le temps d'accommoder notre frontiere de Valence & d'Arragon. Néanmoins Son Alteſſe Royale voulant absolument en courir tous les

riſques ; nous ouvrîmes la tranchée à la ville, la nuit du 2 au 3 d'Octobre. Il y avoit du côté de notre attaque deux enceintes baſtionnées, qui ſe joignoient pourtant à l'angle auprès de la riviere. Il n'y avoit nulle part ni foſſé, ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur, hors une contre-garde, qui couvroit l'angle, où ſe joignoient les deux ſuſdites enceintes. Nous dreſsâmes des batteries contre cet ouvrage, & ayant fait breche, auſſi-bien qu'au corps de la place, nous y donnâmes l'aſſaut le 12 au ſoir. L'on s'y logea, malgré la vive réſiſtance & le gros feu des aſſiégés ; rien ne pouvoit alors nous empêcher d'entrer dans la ville ; mais je conclus à attendre au jour, crainte qu'il n'arrivât quelque déſordre, qui nous auroit pu faire perdre beaucoup de monde, & peut-être même courir le riſque d'être rechaſſés, d'autant que vers le milieu de la ville il y avoit encore une enceinte. Pendant la nuit les ennemis attaquerent pluſieurs fois notre 1707.

logement, mais ils furent toujours re-
1707. poussés avec perte.

Le Prince de Darmstadt, qui commandoit dans la place, fit une faute considérable, dont nous ne profitâmes pas, n'en ayant pas été instruits : il avoit fait sortir toute sa garnison entre la ville & la Segre dans un chemin couvert qui protégeoit ce côté-là, d'où il faisoit faire un feu terrible sur nos gens. Si nous avions poussé en avant, ou coulé le long du rempart, les ennemis se seroient trouvés pris comme dans un trébuchet, & le château n'auroit pu tenir, n'y ayant que cinquante hommes de garde. Le sieur Wills, Maréchal de Camp Anglois, ayant représenté au Prince de Darmstadt le danger qu'ils couroient, sans pouvoir l'en convaincre, ramena ses troupes au château ; sur quoi l'Allemand fut obligé d'en faire de même des siennes. Le jour venu, nos troupes entrerent dans la ville sans opposition, & le pillage fut immense ; car tout le pays s'y étoit réfu-

gié. Ce que le Prince de Darmſtadt fit à l'égard des habitans, étoit choſe inouie. 1707.
Il auroit dû faire battre la chamade pour tâcher d'obtenir quelques conditions pour eux, & empêcher le ſac.

Nous nous déterminâmes enſuite à attaquer le château par le côté de la campagne, & nous nous contentâmes, du côté de la ville, d'établir des poſtes pour empêcher les ſorties. L'on ouvrit la tranchée le 16 Octobre, les batteries tirerent peu de jours après, & le 11 Novembre la place capitula.

Les ennemis avoient raſſemblé une eſpece d'armée à Tarraga, pour faire ſemblant de vouloir ſecourir Lérida; ſur quoi il y eut entre nous quelques conteſtations ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Son Alteſſe Royale vouloit laiſſer quelques troupes devant la place, & marcher avec le reſte aux ennemis pour les combattre; mais je ne pouvois être de ce ſentiment par bien des raiſons: je ſoutenois que, ſelon toutes les apparences, les

ennemis ne nous attendroient pas, & 1707. qu'ainſi il ne convenoit point, dans cette ſaiſon avancée, de perdre un inſtant de tems à pouſſer vigoureuſement le ſiege; que de plus l'on n'eſt jamais ſûr de gagner une bataille; que ſi nous la perdions, l'Eſpagne étoit perdue; & que ſi nous la gagnions, nous n'en pouvions tirer d'autre profit que de prendre Lérida, attendu le manque de munitions de guerre & de bouche; qu'ainſi, puiſque nous étions maîtres de la ville, il valoit beaucoup mieux réunir toutes nos forces en deçà de la Segre, que les ennemis auroient de la peine à paſſer; après quoi nous ſerions toujours les maîtres, ou de nous maintenir dans notre camp qui étoit très-fort, ou d'en ſortir pour combattre, quand les ennemis ſeroient plus à portée de nous. Son Alteſſe Royale ſe rendit à mon avis, & nous repaſsâmes la Segre.

Les ennemis, peu de jours après, s'avancerent à la Borjas, à trois lieues de

nous, avec une vingtaine de bataillons & ſoixante-dix eſcadrons : ils vinrent même le 1.er de Novembre avec toute leur cavalerie ſur les hauteurs vis-à-vis de nous, pour nous reconnoître. 1707.

Le ſieur de Cerezeda, qui avoit été détaché le matin avec cent cinquante chevaux, les ayant rencontrés, fit ſi bien par ſes manœuvres, qu'il attira à une demi-lieue du gros deux cents chevaux, qui compoſoient leur avant-garde, & retournant tout-à-coup ſur eux, les chargea, les battit, en tua cinquante ſur la place, & en prit autant, après quoi il ſe retira tout doucement devant eux juſqu'au camp.

Dès que les ennemis apprirent la priſe de Lérida, ils ſe retirerent à Cervera. Son Alteſſe Royale partit pour Madrid le 22 de Novembre. Elle auroit fort ſouhaité faire le ſiege de Tortoze avant la fin de la campagne, mais cela étoit impoſſible. Je ne ſongeai donc plus qu'à établir & aſſûrer les quartiers d'hiver.

Pour cet effet, je détachai M. d'Arennes
1707. pour aller aſſiéger Morella : cette place, par ſa ſituation, & vu notre manque d'artillerie, n'étoit pas facile à prendre ; je fus même obligé d'y aller faire un tour, l'affaire tirant en longueur ; mais enfin, le 17 de Décembre, elle ſe rendit à M. d'Arennes.

Je chargeai M. d'Asfeld de la garde du Royaume de Valence, & de tout le pays, entre la mer & les montagnes de Morella juſqu'à l'Ebre ; je laiſſai M. de Louvigny, Maréchal de Camp, à Lérida ; M. de Legal, Lieutenant Général, à Sarragoſſe, pour commander dans l'Arragon, & je me rendis enſuite à Madrid pour y concerter avec Son Alteſſe Royale & les Miniſtres d'Eſpagne les préparatifs pour la campagne prochaine. J'avois demandé permiſſion au Roi, d'aller, pendant l'hiver, faire un tour en France : S. A. R. l'avoit auſſi demandée pour elle, & cela nous fut accordé. Ainſi nous partîmes tous deux ;

mais le Roi d'Eſpagne, alarmé de ſe trouver ſans Général pendant l'hiver, 1707. envoya un Courier à Verſailles, & par le retour j eus ordre de reſter : en même temps M. de Chamillart me marqua, par une lettre particuliere, que le Roi avoit intention de m'employer ailleurs qu'en Eſpagne, la campagne d'après. Je revins donc à Madrid, où je ne reſtai que quatre jours; puis je pris la route de Valence, afin d'y viſiter les quartiers & la frontiere. Avant de me mettre en chemin, j'appris que le régiment de Louvigny, qu'on avoit placé, contre mon ordre, à Benavarry, en Ribagorze, avoit été enlevé par les ennemis. C'étoit dommage, car il étoit bien compoſé en Officiers & Soldats, tous Allemands.

Le Roi d'Eſpagne me donna, incontinent après la bataille d'Almanza, les villes de Liria & de Xerica avec toutes leurs dépendances. Il les érigea en Duché avec la Grandeſſe de la premiere Claſſe pour moi & mes deſcendans. Ces

terres avoient été autrefois les apanages
1707. des ſeconds fils des Rois d'Arragon. Le Gouvernement de la Province du Limouſin étant venu à vaquer par la mort du Comte d'Auvergne, le Roi me le donna dans l'inſtant, ſans attendre que ni moi, ni mes amis euſſent ſeulement le temps de le demander.

Après avoir viſité la frontiere de Valence du côté de Torroſe, où l'on avoit fait des lignes pour empêcher les irruptions des ennemis, je me rendis à Sarragoſſe où étoit le quartier général: de là j'allai à Lérida voir & ordonner des fortifications: puis ayant eu ordre de la Cour de retourner en France, dès que Monſeigneur le Duc d'Orléans arriveroit, & cela ſans prendre congé du Roi d'Eſpagne, ni même l'en avertir d'avance, de peur qu'il ne voulût me retenir, je me rendis à Pampelune vers le milieu de Février, ſous prétexte d'aller au devant de Son Alteſſe Royale, & le lendemain qu'il y arriva, je partis pour

Bayonne, me contentant d'écrire à Sa Majeſté Catholique, pour lui rendre compte des ordres que j'avois reçus. Je ſuis perſuadé qu'on m'en a ſu fort mauvais gré à Madrid; mais je n'avois point demandé l'ordre que je venois de recevoir, & je ne pouvois le communiquer, ſans manquer au ſecret que je devois au Roi. 1707.

Fin du Tome premier.

NOTES
POUR
LES MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK.

TOME PREMIER.

N°. I.

M. Hume, Hiſt. de la Maiſon de Stuart, tom. 3, pag. 417, *in*-4., dit : » Le Prince » d'Orange avoit gardé, depuis ſon mariage » avec la Princeſſe Marie d'Angleterre, *une con-* » *duite prudente*, *digne du grand fond de ſens* » *dont il étoit éminemment partagé.* Egale- » ment éloigné de cauſer du mécontentement » aux Factieux, & de donner de l'ombrage au » Prince qui rempliſſoit le trône, ſon penchant » ne le portoit pas moins que ſon intérêt, à » s'employer avec une aſſiduité conſtante aux » affaires du Continent, ſur-tout à ſuſciter des

» obſtacles à la grandeur du Monarque Fran-
» çois, contre lequel il avoit conçu depuis long-
» tems, par un mêlange de raiſons perſonnelles
» & politiques, la plus violente animoſité. Cette
» conduite avoit flatté les préventions de toute
» la nation Angloiſe; mais étant contraire aux
» inclinations de Charles, qui cherchoit la paix
» pour plaire à la France, elle avoit beaucoup
» diminué pour lui la faveur & l'affection de ce
» Monarque. Jacques, après la mort de ſon
» frere, s'étoit cru ſi intéreſſé à bien vivre avec
» l'héritier apparent, qu'il avoit donné au Prince
» quelques témoignages d'amitié; & de ſon
» côté, *le Prince avoit rempli tous les devoirs*
» *de reſpect & d'attachement pour le Roi.* A la
» premiere nouvelle de l'invaſion de Monmouth,
» il s'étoit hâté de faire paſſer la mer à ſix régi-
» mens de troupes Angloiſes, employés au ſer-
» vice de la Hollande. Il avoit offert de prendre
» le commandement des troupes du Roi contre les
» Rebelles: & quoiqu'il déſapprouvât beaucoup
» les maximes de l'adminiſtration de Jacques,
» il ne s'étoit jamais permis d'en parler, ni d'au-
» toriſer par la moindre apparence de faveur les
» ſujets de plainte, qu'on s'efforçoit de répandre
» dans toute la Nation; c'étoit à la priere du
» Roi même que le Prince avoit commencé à
» prendre part aux affaires du Royaume. «

C'eſt ainſi que les meilleurs Hiſtoriens

écrivent ſouvent d'imagination. On trouve tout le contraire de cela dans *les Mémoires de Jacques II, écrits de ſa propre main*, dont Mr Macpherſon vient de publier des extraits en Angleterre, & auſſi dans *les négociations imprimées de M. le Comte d'Avaux.* On y voit que le Prince d'Orange, depuis ſon mariage avec la Princeſſe Marie, eut toujours les yeux fixés ſur le trône d'Angleterre ; qu'il ſe lia avec tous les Factieux du pays, avec les Shaftsbury, les Monmouth, les Sidney, &c. ; qu'il les encouragea dans tous leurs excès, eſpérant par ce moyen, non-ſeulement exclure le Duc d'Yorck de la ſucceſſion à la Couronne, mais même parvenir à la Régence, du vivant du Roi Charles, en le forçant à une dépendance ſervile du Parlement. Après la mort de Charles II, il encouragea le Comte d'Argyle & le Duc de Monmouth dans les entrepriſes, qui les conduiſirent ſur l'échafaud : en voici les preuves.

Extrait des Mémoires du Roi Jacques, écrits de ſa propre main, d'après le recueil de papiers originaux, imprimés par M. Macpherſon, tom. I.

» Le Prince d'Orange avoit toujours regardé » le Roi actuellement régnant (Jacques II), & » le Duc de Monmouth, qui prétendoit à la

» Couronne, comme deux obſtacles à ſes vues : » c'eſt pourquoi Fagel, le Penſionnaire de » Hollande, lui avoit conſeillé autrefois de les » commettre l'un avec l'autre, parcequ'à tout » événement il ſeroit ſûr de trouver ſon avan- » tage : ſi le Duc de Monmouth réuſſiſſoit & » venoit à bout de ſe mettre en ſelle, il ſeroit » facile à lui, qui étoit Proteſtant, & en même » temps héritier apparent par le droit de ſa » femme, de le déſarçonner ; que ſi au con- » traire le Duc de Monmouth ſuccomboit, il » ſe trouveroit délivré d'un dangereux rival, & » ſeroit joint par tout ſon parti ; ce qui ſe vé- » rifia dans la ſuite : ainſi il fit tout ce qu'il put » pour enflammer l'ambition & la fureur de ce » jeune homme, & le pouſſa en avant comme » une victime qu'il deſtinoit à la boucherie, » jouant lui-même un jeu ſûr. "

» Le Roi (Jacques II) avoit été informé, *Ibid.* » durant la vie du feu Roi, par un nommé » Maupouleam, leur compagnon de table, de » l'amitié & de l'étroite correſpondance entre le » Prince d'Orange & le Duc de Monmouth : » le feu Roi en ayant été inſtruit, dit à cette » occaſion, qu'*il s'étonnoit comment deux hom-* » *mes, qui viſoient à la même choſe, pouvoient* » *être ſi bons amis & convenir ſi bien en-* » *ſemble.* "

» Lorſque Monmouth fut pris, il écrivit, ſur- *Ibid.*

» la route au Roi pour demander d'être admis » en ſa préſence, diſant qu'il avoit quelque » choſe à lui révéler, qui lui procureroit un » regne heureux. Ralph (Radulphe) Sheldon » fut envoyé pour lui parler. Le Duc lui de- » manda, qui avoit le plus la confiance du Roi ? » Sheldon répondit, que c'étoit Sunderland. » Monmouth alors ſe frappant la poitrine dans » ſa ſurpriſe, dit : *Comme j'eſpere en Dieu il* » *promit de me joindre.* Il pria Sheldon d'en in- » former le Roi, & dit, qu'il lui nommeroit ſes » complices, puiſqu'il voyoit que quelques-uns » avoient ſa confiance. Pendant que Sheldon, de » retour, en rendoit compte à Sa Majeſté, Sun- » derland, ſous prétexte d'affaires, entra dans le » cabinet : Sheldon s'arrêta tout court, & de- » manda à parler au Roi en particulier : mais le » Roi dit, qu'il pouvoit tout dire devant ce Sei- » gneur. Sheldon fut très-embarraſſé, mais ſe » décida à faire ſon rapport. Sunderland parut » frappé d'abord, mais ſe remettant auſſi-tôt, » il dit avec un éclat de rire : ſi c'eſt là tout » ce qu'il a à révéler, il n'en tirera pas grand » profit. "

Ibid. » Pluſieurs perſonnes, entr'autres la Reine » Douairiere, appuyerent la demande du Duc » de Monmouth, & engagerent le Roi à con- » ſentir à le voir contre ſon opinion ; ce qu'il » n'auroit pas dû accorder, s'il n'étoit pas dans

» l'intention de lui faire grace : il deſiroit l'en-
» tendre plus amplement au ſujet de ce que
» Sheldon avoit rapporté. Il eſt étonnant que
» Mylord Sunderland ne s'y ſoit pas oppoſé :
» on a dit depuis que ſous main il donna des
» aſſûrances au Duc de Monmouth de ſon par-
» don, s'il perſiſtoit à ne rien dire ; & qu'après
» lui avoir ainſi ôté toute créance, en l'engageant
» à ſe contredire, il eut ſoin de le faire expédier
» le plutôt poſſible. "

» Bentinck fut envoyé, de la part du Prince *Ibid.*
» d'Orange, pour féliciter le Roi ſur la priſe de
» Monmouth. Il fut dans une agonie terrible,
» quand il apprit que le Roi avoit conſenti à
» voir Monmouth ; & quoiqu'il ſût enſuite que
» le Duc n'avoit rien révélé, il n'eut de repos
» que lorſqu'il vit ſa tête à bas. Cela fut ſi vi-
» ſible à tout le monde, que Mylord Dartmouth,
» revenant de l'exécution & en rendant compte
» au Roi, lui dit, qu'il étoit débarraſſé d'un
» ennemi, mais qu'il lui en reſtoit un plus
» puiſſant & plus dangereux. "

Voyez auſſi les Mémoires de M. le Comte d'Avaux, tom. 1, pag. 49, 63, 75, 157 ; tom. 2, pag. 90, 159 ; tom. 3, pag. 52 ; tom. 4, pag. 1, 17, 28, 31, 59, 105, 106, 113, 120, 131, 133, 146, 181, &c. Nous ne citerons que deux ou trois de ces textes pour la conviction de ceux qui peuvent n'avoir

pas ſous les yeux les Mémoires ſuſdits.

» Voilà ce qui s'eſt paſſé dans les Etats Généraux » à l'égard de la France. Pour ce qui eſt de l'An- » gleterre, *on a vû le deſſein que le Prince d'O-* » *range a formé, depuis l'année 1679, d'uſurper* » *cette Couronne ſur ſon beau-pere, & de ſe* » *faire déclarer Régent du vivant du Roi Charles* » *ſon oncle, & la négligence que le feu Roi* » *d'Angleterre a eu là-deſſus.* " Tom. 4, pag. 1.

Année 1688. » Comme j'étois perſuadé qu'on ne pouvoit » faire trop d'attention aux deſſeins du Prince » d'Orange, & ſur-tout à ceux qu'il formoit » contre M. le Duc d'Yorck, qui ne pouvoient » avoir que de très-fâcheuſes ſuites; je mandai » *pour la dixieme fois* au Roi, que le Prince » d'Orange comptoit qu'il auroit infailliblement » des démêlés avec le Duc d'Yorck pour la Cou- » ronne d'Angleterre; & comme il croyoit que, » quelque choſe qu'il fît pour gagner les bonnes » graces du Roi, Sa Majeſté ſeroit toujours » pour le Duc d'Yorck, qui étoit Catholique; » cela le détournoit entiérement de prendre au- » cune liaiſon avec Sa Majeſté; & comme je » ſavois que le Duc d'Yorck étoit entiérement » trompé, j'écrivis au Roi le 29 Août 1680, ce » que j'avois déjà eu l'honneur de lui mander il » y avoit déjà du temps, que les Miniſtres d'Etat » du Roi d'Angleterre n'étoient pas au Duc » d'Yorck comme ce Prince le croyoit, & qu'ils

» étoient au contraire abſolument dévoués au » Prince d'Orange ; que Mylord Sunderland faiſoit une partie de ce que ſa femme ſouhaitoit, » & que ſa femme étoit gouvernée par M. » Sidney, qui n'agiſſoit que par l'inſtigation de » M. le Prince d'Orange ; que Mylord Hyde » prenoit plus d'intérêt en ſa niece la Princeſſe » d'Orange, qu'en ce qui regardoit M. le Duc » d'Yorck, & pour M. Godolphin, qu'il avoit été » de tout temps attaché à M. le Prince d'O- » range ; qu'ainſi ces Meſſieurs n'agiſſoient que » ſuivant ſes vues, & ſelon qu'il leur inſpiroit. «

Tom. 1, pag. 49.

» J'informai le Roi & M. de Barillon (Mi- 26 Mai » niſtre du Roi de France à Londres) que le 1683. » Duc de Monmouth avoit fait aſſidument ſa » cour au Prince d'Orange dans le voyage que » celui-ci venoit de faire en Brabant, & qu'on » parloit plus que jamais de faire M. de Mon- » mouth Général de la Cavalerie à la place du » Prince de Vaudemont ; que le Prince d'Orange » n'avoit pas témoigné ſeulement par les bons » ttaitemens qu'il avoit faits au Duc de Mon- » mouth, ſon manque de reſpect pour le Roi » d'Angleterre & pour M. le Duc d'Yorck ; mais » qu'il l'avoit marqué bien davantage par les » careſſes exceſſives qu'il avoit faites contre ſon » ordinaire à Mylord Brandon (il étoit un des » complices de la Conjuration de la Rye) ; que ce

» Mylord étoit arrivé le 24 Mai au ſoir à la » Haye ; que M. Bentink l'étoit allé voir auſſi- » tôt, lui qui ne rendoit aucune viſite, bien loin » de faire la premiere ; qu'il lui avoit fait mille » amitiés ; que le Prince d'Orange ne lui en » avoit pas moins témoigné le lendemain, & » que la Princeſſe d'Orange étant à Ouſlardick, » on l'avoit invité d'aller ſaluer cette Princeſſe. « Tom. 3, pag. 52.

» Lorſqu'il vaque une place d'Echevin dans ſa » ville de Leyde, le Conſeil de la ville en pré- » ſente trois au Prince d'Orange, & il en choiſit » un. Un de leurs Echevins étant mort, ils en- » voyerent au Prince d'Orange à Diren le Bailli » de leur ville, avec un de leurs Conſeillers, » pour lui porter la nomination de trois per- » ſonnes. Ces trois Députés étant entrés dans » une chambre, le Prince d'Orange les vint » trouver ; & ſans attendre qu'ils lui parlaſ- » ſent, il s'adreſſa au Bailli de Leyde, & lui » dit, qu'il étoit bien impudent d'oſer ſe préſenter » devant lui après l'infâme action qu'il avoit » faite de livrer Armſtrong (il étoit un des » Conjurés de la Rye) au Roi d'Angleterre, & » lui demanda s'il ſavoit bien qu'il n'étoit pas » en ſûreté à Diren, & que le Duc de Monmouth » y étoit ; qu'il pouvoit ſe venger ſur lui de la » méchante action qu'il avoit faite : il le chaſſa » enſuite honteuſement de ſa maiſon, & lui dé-

» fendit de ſe préſenter jamais devant lui. " Cette affaire excita une grande fermentation dans la ville de Leyde, que le Penſionnaire Fagel & lui eurent bien de la peine à calmer : néanmoins il perſiſta long-temps dans ſon refus, de nommer aucun des trois qui lui avoient été préſentés, parce que pas un des trois ne voulut s'engager à donner ſa voix pour mettre dans le Conſeil de Ville de Leyde une de ſes créatures, qui en avoit été chaſſée ; ſur quoi M. d'Avaux écrivoit au Roi en ces termes : „ Cependant je ſupplie Vo-» tre Majeſté de me permettre de lui faire ob-» ſerver le caractere de l'eſprit de M. le Prince » d'Orange, & combien il eſt peu capable de » plier & de prendre des expédiens propres à » ſortir des affaires, qu'il ſe fait ici pour vouloir » tout entreprendre avec une autorité abſolue : » il appréhende extrêmement, que Meſſieurs de » Leyde ne portent cette affaire dans l'Aſſemblée » de Hollande ; cette plainte pourroit en attirer » beaucoup d'autres, & ce premier pas fait » enhardiroit Meſſieurs d'Amſterdam à faire des » propoſitions qui diminueroient notablement » ſon autorité ; il ne tient qu'à lui de prévénir » ce coup en faiſant l'élection ; cependant il ne » la veut pas faire, *parce qu'il ne peut ſe vain-*» *cre, ni céder en rien.* " Tel fut cet homme, dont M. Hume & tous les faiſeurs de portraits

nous vantent *la haute ſageſſe*, & ſur-tout *la modération*.

On voit dans d'autres endroits des mêmes Mémoires, » que le Prince d'Orange força tou-» tes les troupes Angloiſes, au ſervice de la » République, de rendre au Duc de Monmouth, » diſgracié, tous les honneurs qu'elles ren-» doient au Prince de Waldeck, leur Général, » & cela contre les ordres précis du Roi d'An-» gleterre; qu'il lui fit rendre, dans toutes les » Villes, des honneurs extraordinaires & inſo-» lites, avec affectation. Il voulut que la Prin-» ceſſe d'Orange l'admît tous les jours à ſon dî-» ner, bien qu'elle mangeât ſeule & en ſon » particulier; qu'il fût de toutes ſes promenades: » lorſque l'on danſoit, c'étoit le Duc de Mon-» mouth qui menoit la Princeſſe, & on ne com-» prenoit pas comment le Prince d'Orange, qui » étoit le plus jaloux de tous les hommes, ſouf-» froit tous les airs de galanterie dont tout le » monde s'appercevoit entre la Princeſſe & le » Duc; il ſembloit même que le Prince d'O-» range eût changé d'humeur, ou qu'il eût des » deſſeins que l'on ne comprenoit pas; car lui, » qui ne permettoit pas que la Princeſſe d'O-» range reçût aucune viſite particuliere, non-» ſeulement d'aucun homme, mais même d'au-» cune femme, preſſa lui-même le Duc de Mon-

» mouth d'aller les après-dîners chez la Princeſſe » pour lui apprendre des contre-danſes. Il lui fit » même jouer des perſonnages qui ne conve- » noient guere à une Princeſſe, ni même à une » femme ordinaire; car le Prince d'Orange obli- » gea la Princeſſe d'apprendre à aller en patins » ſur la glace, parce que M. de Monmouth vou- » loit apprendre à y aller. C'étoit une choſe fort » extraordinaire de voir la Princeſſe d'Orange, » avec des juppes fort courtes & à demi re- » trouſſées, & des patins de fer à ſes pieds, » apprendre à gliſſer, tantôt ſur un pied, tantôt » ſur l'autre. «

Voici encore deux traits, qui l'emportent ſur tous les autres: » Il obligea la Princeſſe d'aller au » prêche de Jurieu; ce qui parut fort ſurprenant, » non-ſeulement parce que ceux de la Religion » Anglicane ne vont pas au prêche des Presbyté- » riens, mais encore parce que Jurieu avoit écrit » des livres fort inſolens contre le Roi d'Angle- » terre; & qu'il avoit traduit en François & pré- » ſenté publiquement au Prince d'Orange, le » livre, où le Duc d'Yorck étoit accuſé d'avoir » coupé la gorge au Comte d'Eſſex dans la priſon. » Le jour anniverſaire du Roi Charles I, la Prin- » ceſſe fut obligée de ſe parer, au lieu de prendre » un habit de deuil: enſuite le Prince la contrai- » gnit d'aller dîner, quelques prieres & quelques » inſtances qu'elle lui fît au contraire. Cette Prin-

» ceſſe, qui dînoit toujours ſeule, fut obligée » de ſouffrir qu'on lui portât tous les plats l'un » après l'autre: il eſt vrai qu'elle en mangea » peu, ou, pour mieux dire, point du tout; &, » pour rendre public l'outrage qu'il a voulu faire » en cela au Roi d'Angleterre, il mena la Prin- » ceſſe à la Comédie, quoi qu'elle pût faire pour » s'en exempter. «

Voilà comme le Prince d'Orange *rempliſſoit tous les devoirs de reſpect & d'attachement au Roi, ſon oncle, & au Duc d'Yorck, ſon beau-pere.*

N°. 2.

Relation de la Bataille de la Boyne, & de la retraite du Roi Jacques I, d'après les Mémoires de ce Prince, écrits de ſa propre main.

LE Roi quitta Dublin le 16 de Juin, & alla joindre cette partie de ſon armée qui s'étoit avancée juſqu'à Caſtel-Town-Bellew, près de Dundalk, ſous le commandement de M. Girardin, un de ſes Lieutenans Généraux : il campa là, ayant la ville à ſa droite, devant lui une petite riviere qui ſe décharge dans la mer à Dundalk,

Dundalk, & vis-à-vis de la montagne. Les François & la plupart de ſes troupes ſe rendirent à ce camp. "

» Le Prince d'Orange, de ſon côté, ayant débarqué à Carickfergus, le 14 Juin, retira ſes troupes de Belturbet, d'Inniskillin & des autres places, n'y laiſſant que très-peu de monde pour la garde du pays; & après avoir laiſſé repoſer ſes ſoldats & médité ſon projet de campagne, il marcha à Newry, où étant informé que le Roi étoit encore avec ſon armée à Dundalk, il y ſéjourna trois ou quatre jours pour attendre ſon artillerie, & pour délibérer ſur le parti qu'il devoit prendre, ou de marcher droit à Dundalk, ou, en faiſant un petit circuit, de prendre ſa route par Armagh. Durant ce ſéjour, il envoyoit des partis journellement pour reconnoître les chemins, & on remarqua que toutes les nuits il en envoyoit un à un paſſage appellé Halfway-bridge, pour inſulter une garde de Cavalerie & de Dragons que le Roi y avoit fait placer entre Dundalk & Newry: ſur quoi Sa Majeſté fit un détachement d'Infanterie & de Cavalerie, ſous les ordres du Colonel Dempſy & du Lieutenant-Colonel Fitzgerald, & leur ordonna de ſe mettre en embuſcade, & de tâcher, s'il étoit poſſible, de ſurprendre ce parti des ennemis. Cela fut exécuté très-heureuſement: le parti, conſiſtant en deux cents hommes de pied & ſoixante Dragons,

donna dans l'embuſcade à la pointe du jour, & fut preſqu'entiérement détruit ou fait priſonnier, avec très-peu de perte du côté du Roi; le Colonel Dempſy fut bleſſé, & mourut trois ou quatre jours après. Ce petit ſuccès anima les troupes & augmenta leur ardeur pour le combat, mais ne fit pas changer au Roi la réſolution qu'il avoit priſe, de l'éviter le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible; de ſorte qu'ayant appris que le Prince d'Orange avoit tout diſpoſé pour ſa marche, & devoit venir droit à lui, & ne jugeant pas que le poſte, où il étoit, pût être défendu contre une armée ſi ſupérieure, il leva ſon camp & ſe retira le 23 à Ardée, où ſon artillerie le joignit. Là il apprit bientôt par ſes partis & les déſerteurs, que le Prince d'Orange avoit paſſé les montagnes entre Newry & Dundalk; en conſéquence il ſe retira le 27 à Dumlane, & le jour ſuivant il arriva ſur la Boyne, qu'il paſſa, & ſe campa vis-à-vis du pont, avec ſa droite vers Drogheda, & ſa gauche en remontant la riviere. Ce poſte lui parut paſſablement bon, & le meilleur qu'il y eût dans le pays: il réſolut de s'y arrêter, & d'y attendre l'ennemi, quoique ſon armée ne fût pas de plus de vingt mille hommes, & celle du Prince d'Orange de quarante à cinquante mille. (a)

(a) Les troupes du Roi Jacques étoient de nouvelle

» La raiſon qui engagea le Roi à riſquer un combat ſi inégal, fut qu'il ſe verroit ſans cela obligé d'abandonner Dublin & toute la Momonie ſans coup férir, & de ſe retirer derriere la riviere de Shannon dans la Connacie, province la moins fertile en bled de toute l'Irlande, & où n'ayant pas de magaſin il ne pourroit ſubſiſter long-temps. D'ailleurs ſes troupes avoient de l'ardeur pour le combat; & étant de nouvelle levée, elles auroient été beaucoup découragées par une retraite continuée; & ayant conçu de la méfiance, elles ſe ſeroient probablement diſperſées; ou bien elles auroient reproché au Roi le peu de confiance qu'il avoit en leur valeur, & lui auroient ſoutenu qu'ils euſſent fait des merveilles s il les avoit miſes à l'épreuve. Les François auſſi s'ennuyoient beaucoup en Irlande, & étoient très-impatiens de s'en retourner chez eux. Ces raiſons engagerent donc le Roi à diſputer le paſſage de la Boyne; mais ayant reconnu toute la difficulté de défendre le gué

levée, peu diſciplinées, mal armées, & n'avoient qu'une très-foible artillerie; l'armée du Prince d'Orange, deux fois plus nombreuſe, étoit compoſée d'Anglois, de Hollandois, d'Allemands, de Danois & de François réfugiés, tous vieux régimens, à qui il ne manquoit rien: elle étoit accompagnée d'une flotte en mer, qui fourniſſoit abondamment à tous leurs beſoins; elle avoit un train prodigieux d'artillerie.

d'Oldbridge, il prit le parti, pour arrêter l'ennemi le plus qu'il ſeroit poſſible, de placer un régiment dans le village, & de l'y faire retrancher. Nous avions contre nous la hauteur du terrein, qui étoit à la rive gauche du côté des ennemis.

» Le 30 au matin les ennemis parurent de l'autre côté, où la riviere étoit guéable preſque par-tout : leur infanterie vis-à-vis d'Oldbridge, leur gauche vers Drogheda : leur aîle de cavalerie ſe plaça ſur une hauteur, ſi près de la riviere, que le Roi fit avancer quelques piéces de canon, qui l'obligerent de ſe cacher derriere l'éminence. Ce fut dans cette occaſion que le Prince d'Orange eut l'épaule effleurée par un des deux premiers boulets, qui lui enleva la peau ſans lui faire d'autre mal. A midi le canon des ennemis arriva, & ſur le champ ils tirerent ſur différentes parties de notre camp ſans nous faire grand dommage, à cauſe de la trop grande diſtance, quoiqu'ils euſſent au moins cinquante pieces, & quelques mortiers, qui tirerent auſſi très-inutilement. Le Roi prévoyant qu'ils feroient marcher leur droite vers Slane, pour paſſer la riviere en cet endroit, & qu'ils entreprendroient de forcer le gué d'Oldbridge, ordonna de charger le bagage, & d'être prêt à marcher, afin que le camp fût déblayé avant le matin, & il envoya à Slane le régiment de Dra-

gons du Chevalier Neal O'neal, avec ordre de défendre le paſſage le plus long-temps qu'on pourroit, ſans s'expoſer à une entiere deſtruction. Il penſoit, comme on l'a dit, que l'ennemi tenteroit le paſſage en cet endroit ; & après l'avoir exécuté, offriroit la bataille ; ou marcheroit vers Dublin : ce qu'il auroit pu faire aiſément, du moins avec un détachement de Cavalerie & de Dragons, étant ſi ſupérieur, tant en cavalerie, qu'en infanterie.

» Le premier Juillet on entendit battre la générale avant le jour dans le camp ennemi. Au lever du ſoleil leur aile droite ſe mit en marche vers Slane, ſuivie d'une ligne d'infanterie, le Roi auſſi-tôt fit marcher ſa gauche du même côté, & envoya à Dublin le bagage. Les Dragons du Chevalier Neal O'neal ſe comporterent très-bien à Slane, où ils diſputerent le paſſage près d'une heure, juſqu'à ce que l'ennemi eût amené ſon canon, & ſe retirerent enſuite en bon ordre avec la perte ſeulement de cinquante hommes : leur Colonel eut la cuiſſe percée d'une balle, & ils eurent encore un Officier ou deux bleſſés.

» Les ennemis, après avoir paſſé la riviere, s'étendirent ſur leur droite, comme s'ils euſſent projetté de nous prendre en flanc, ou de ſe placer entre nous & Dublin ; ce qui engagea M. de Lauſun à faire marcher ſa gauche d'un

pas égal vis-à-vis des ennemis, pour obſerver tous leurs mouvemens : le Roi dans le même temps ſe tranſporta à l'aile droite de ſon armée, pour donner ordre à toutes les troupes de ſuivre M. de Lauſun, croyant que le centre des ennemis ſuivroit leur aile droite. Il trouva le Duc de Tyrconnel avec la Cavalerie & les Dragons de l'aile droite, & les deux premieres brigades de la premiere ligne, en ordre de bataille, devant Oldbridge, & ne jugea pas à propos de les tirer de ce poſte, attendu que le bagage n'étoit pas encore aſſez avancé ſur le chemin de Dublin. Le reſte de l'infanterie marcha par ſon flanc après M. de Lauſun. Le Roi prit lui-même le corps de réſerve, compoſé des régimens d'infanterie de Purcel & de Brown, & s'avança avec eux juſqu'à ce qu'il eût joint l'arriere-garde de l'infanterie, qui ſuivoit M. de Lauſun. Il ordonna au Chevalier Charles Carny, qui commandoit cette réſerve, de ſe placer à la droite de la premiere ligne de ladite infanterie, afin de former là une ſorte d'aile. Il paſſa enſuite le long de la ligne, & trouva M. de Lauſun & la droite de l'ennemi, vis-à-vis l'un de l'autre en ordre de bataille à une demi-portée de fuſil. Le Roi ne jugea pas à propos de charger encore, parce qu'il attendoit les troupes, qu'il avoit laiſſées à Oldbridge. Mais pendant qu'il diſcouroit ſur ce ſujet avec M. de Lauſun, un Aide de

Camp lui donna avis que l'ennemi avoit forcé le paſſage d'Oldbridge, & que l'aile droite étoit défaite. Le Roi, ſur cette nouvelle, dit tout bas à M. de Lauſun, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit attaquer avant que les troupes ſuſſent ce qui s'étoit paſſé à la Droite, & tâcher par ce moyen de rétablir l'affaire. Il envoya M. de la Hoguette à la tête de l'infanterie Françoiſe, fit mettre pied à terre aux Dragons, les plaça dans les intervalles de ſa cavalerie, & ordonna à M. de Lauſun de marcher en avant. Mais comme ils commençoient à s'ébranler, Sarſefield & Maxwell, qui avoient été reconnoître le terrein entre les deux armées, rapporterent qu'il n'étoit pas poſſible que la cavalerie pût charger, attendu qu'il y avoit entr'eux & l'ennemi deux doubles foſſés avec des berges très-hautes, & un petit ruiſſeau qui couloit dans la vallée, qui ſéparoit les deux armées. Dans le même moment, les Dragons ennemis monterent à cheval, & toute leur ligne commença à marcher par leur droite. Nous perdîmes bientôt de vue leur avant-garde, qui ſe trouva cachée par un village : il paroiſſoit ſeulement, par la pouſſiere qui s'élevoit derriere, que leur deſſein étoit de gagner la route de Dublin. Sur cela le Roi, puiſqu'il étoit impoſſible de les attaquer, jugea à propos de marcher auſſi par la gauche vers la route de Dublin, & de paſſer un petit

ruiſſeau à Duleck, n'y ayant pas de paſſage plus haut à cauſe d'un marais. A peine la marche étoit-elle commencée, que la défaite de l'aile droite ne fut plus un ſecret; car, pluſieurs des Cavaliers diſperſés & bleſſés ſe mêlerent avec les troupes avant qu'elles euſſent gagné Duleck. M. de Lauſun alors conſeilla au Roi de prendre avec lui ſon régiment de Cavalerie, qui étoit de l'avant-garde de cette aile, & quelques Dragons, & de ſe rendre ſans délai à Dublin, de peur que l'ennemi, qui étoit ſi fort en Cavalerie & en Dragons, ne fît des détachemens, & n'y arrivât avant lui; mais que ſi Sa Majeſté y arrivoit avant eux, il pourroit, au moyen des troupes qu'il meneroit avec lui, & de la garniſon qu'il y trouveroit, les empêcher de s'en rendre maîtres, juſqu'à ce qu'on pût faire la retraite, qu'il prioit Sa Majeſté de laiſſer à ſa conduite. Il lui conſeilla même de paſſer outre, & de ſe rendre en toute diligence en France, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis; ce qui ſeroit non-ſeulement ſa ruine, mais encore celle du jeune Prince ſon fils; que tant qu'il vivroit, il y auroit lieu d'eſpérer, & que s'il étoit une fois en France, on pourroit rétablir ſes affaires, les François étant très-probablement les maîtres de la mer; qu'il donneroit une de ſes mains pour pouvoir avoir l'honneur de l'y accompagner; mais qu'il étoit de ſon devoir de

faire la retraite le mieux qu'il pourroit, ou de mourir avec les François s'ils étoient battus. Ce conseil ne fut pas du goût du Roi ; il hésita long-temps, malgré les instances de M. de Lausun, & ne se rendit que lorsqu'il apprit que toute l'armée ennemie avoit passé la riviere, & qu'il étoit de toute nécessité que les troupes, qui n'avoient pas même combattu, se déterminassent à la retraite.

» Quant à l'action qui se passa à Oldbridge, il paroît que l'ennemi, s'étant apperçu que toute l'aile gauche & la plus grande partie de l'infanterie s'étoient éloignées avec M. de Lausun, attaqua le régiment qui avoit été posté dans le village, avec un gros corps d'infanterie, tous étrangers, & qu'ils l'en chasserent bientôt ; qu'alors les sept bataillons de la premiere ligne, qui étoient demeurés en ordre de bataille derriere une hauteur, pour se garantir du canon de l'ennemi, s'ébranlerent & avancerent courageusement, malgré leur feu continuel, jusques tout près d'eux ; puisque M. Arthur, Major du premier bataillon des Gardes, passa sa pique au travers du corps de l'Officier qui commandoit le bataillon ennemi vis-à-vis de lui. Mais cette même infanterie s'appercevant que la cavalerie ennemie passoit la riviere, elle lâcha pied, malgré tout ce que Dorington & les autres Officiers purent faire pour les arrêter ; ce qui coûta la vie

à plusieurs de leurs Capitaines, à Arundel, Ashton, Dungan, Fitzgerald, & à deux ou trois autres. M. le Marquis d'Hocquincourt y fut aussi tué, avec plusieurs autres de sa brigade : Parker, Lieutenant-Colonel des Gardes, & Arthur, Major, furent tous deux blessés, & le dernier mourut le même jour. Le Duc de Tyrconnel essaya aussi en vain de les rallier. Malgré cette défaite de l'infanterie, l'aile droite de cavalerie & dragons s'avança, & chargea tout ce qui avoit passé la riviere, tant infanterie que cavalerie ; mais Mylord Dungan ayant été tué, on ne put jamais engager les dragons à revenir à la charge : ceux de Clare ne firent guere mieux. Néanmoins la cavalerie fit son devoir avec beaucoup de bravoure, & si elle ne put rompre l'infanterie ennemie, ce fut plutôt parce que le terrein lui étoit peu favorable, que faute de vigueur ; car, après avoir été repoussée par l'infanterie, elle revint plusieurs fois à la charge contre la cavalerie, & la rompit chaque fois. Les régimens de Tyrconnel & de Parker souffrirent le plus en cette occasion. Powel & Vaudrey, tous deux Lieutenans des Gardes, avec la plupart des Exempts & Brigadiers des deux corps, furent tués ; comme aussi le Comte de Carlingford, M. d'Amande, & plusieurs autres Volontaires qui s'étoient joints à eux. Nugent & Casanove furent blessés dans Tyrconnel ; Major Omara, &

le Chevalier Charles Tuke furent tués, & Bada bleſſé. Dans Parker le Colonel bleſſé, Green le Lieutenant-Colonel avec Doddington le Major & pluſieurs autres Officiers tués; & des deux eſcadrons de ce régiment il ne reſta que trente hommes ſains & ſaufs. Sunderland fut bleſſé; mais ſon régiment ne ſouffrit pas beaucoup, n'ayant eu affaire qu'avec la cavalerie ennemie, qu'il eut bientôt pliée. Enfin, cette aile fut tellement accablée par le nombre, & tellement maltraitée, qu'elle fut obligée de céder: le Lieutenant-Général Hamilton ayant été bleſſé, fut fait priſonnier à la derniere charge; & le Duc de Berwick, ayant eu un cheval tué ſous lui, fut culbuté au milieu des ennemis, où il fut foulé & meurtri, & ne ſe ſauva qu'avec le ſecours d'un cavalier. Sheldon, qui commandoit la cavalerie (ſous le Duc de Berwick,) eut deux chevaux tués ſous lui.

» L'ennemi perdit auſſi des hommes de marque, parmi leſquels étoit le Maréchal de Schomberg, (qu'on dit avoir été tué par le Chevalier Tuke, ou par Otool, Exempt des Gardes, dans le moment qu'il paſſoit le gué;) la Caillemote avec deux autres Colonels, & le Lieutenant-Colonel du régiment de Schomberg (*a*), lequel régiment

(a) Le Docteur Walker, Miniſtre presbytérien, qui contribua tant à la défenſe de Londonderry, & qui avoit continué depuis à porter les armes, fut tué à ce combat.

& les Gardes-du-Corps du Prince d'Orange furent fort maltraités : mais cela fut de petite conſidération dans une armée ſi nombreuſe, & c'eſt pourquoi les ennemis firent une grande faute, de n'avoir pas ſuivi plus vivement l'aile droite : s'ils l'avoient fait, ils auroient pu gagner Duleck avant l'aile gauche, où étoit le Roi, lui couper ſa retraite, & remporter ainſi une victoire complette. A peine le Roi eut-il paſſé le défilé avec l'avant-garde de la gauche, & eut commencé ſa marche vers Dublin, que Tyrconnel joignit Lauſun dans le moment qu'il le paſſoit, & l'ennemi parut auſſi & fit mine d'attaquer l'arriere-garde ; mais l'infanterie Françoiſe & quelques troupes de cavalerie ſe retournerent ſur eux, & firent ſi bonne contenance, qu'on les laiſſa paſſer le ruiſſeau tranquillement, & emmener avec eux cinq des ſix pieces de canon qu'avoit l'aile gauche ; la ſixieme reſta embourbée dans un marais, & fut perdue. De-là ils gagnerent Néal, autre grand défilé, en bon ordre, l'ennemi les ſuivant toujours, mais ſans les preſſer : toutefois cette terreur panique, qui avoit ſaiſi les troupes, les pourſuivit toujours, & auſſi-tôt que le jour fut tombé, la plus grande partie de l'infanterie Irlandoiſe ſe débanda ; pluſieurs n'avoient pas attendu la nuit pour jetter leurs armes & abandonner leurs drapeaux, mais l'infanterie Françoiſe reſta en corps d'armée, & ſe retira en bon ordre.

» Le Roi, ayant cédé enfin aux avis de M. de Lauſun, arriva à Dublin la nuit, & y trouva le Major Wilſon avec des lettres de la Reine, qui lui apprenoient la défaite complette du Prince de Waldeck à Fleurus par M. de Luxembonrg. Cette bonne nouvelle le confirma dans ſon deſſein de retourner en France; mais, avant que de s'y réſoudre, il conſulta en particulier tous ceux de ſon Conſeil, en qui il avoit le plus de confiance, les deux Chanceliers, le Duc de Powis, Nagle, Secrétaire d'Etat, le Marquis d'Albeville, le Lord Baron Rice, & d'autres, qui tous furent d'opinion unanime, qu'il ne devoit pas perdre un moment de temps, qu'autrement il couroit grand riſque de tomber entre les mains des ennemis, qu'on attendoit le lendemain à Dublin.

» Vers minuit, un Aide-de-Camp vint, de la part du Duc de Berwick, pour informer le Roi qu'il avoit rallié ſept mille hommes de pied à Braſil, & pour lui demander quelques cavaliers & dragons pour le mettre en état de faire ſa retraite. Le Roi y envoya auſſi-tôt ſix compagnies de Dragons du régiment de Luttrel, & trois compagnies de Cavalerie de celui d'Abercorn, c'eſt-à-dire tout ce qu'il avoit, à l'exception de ceux qui l'avoient eſcorté juſqu'à Dublin. Mais, quand le jour parut, le Duc le Berwick vit que les ſoldats s'étoient diſperſés de nouveau, &

il en donna avis au Roi, qui, dans le même moment, reçut un meſſage du Duc de Tyrconnel par M. Taaf, ſon Chapelain, très-digne Eccléſiaſtique, qui le prioit de ne pas reſter un inſtant à Dublin, & de ſe rendre en France le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, & d'envoyer toutes les troupes qui étoient dans la ville, à Leſlip, au devant de M. de Lauſun & de lui, parce qu'ils ne comptoient pas aller juſqu'à Dublin, dans la crainte de ne pouvoir pas en retirer aſſez tôt leurs troupes fatiguées. En conſéquence de cet avis, le Roi donna ordre à Simon Luttrel de marcher à Leſlip avec toutes les forces qui étoient dans la ville, à l'exception de deux compagnies de ſon régiment de Cavalerie qu'il garda pour l'accompagner; &, cédant au conſeil de tous ſes amis, il ſe détermina à partir pour la France, où il crut que ſa préſence ſeroit plus utile pour ſes affaires, qu'en Irlande avec un corps de troupes ſi affoibli & ſi découragé.

» Comme le Roi montoit à cheval, il fut abordé par quatre Gentilshommes, Meſſieurs de la Hoguette, Famechon, Chamarante & Merode, tous Colonels ou Officiers, qui lui dirent qu'ils avoient eu ordre de M. de Lauſun de le joindre, & le Duc de Tyrconnel, à Dunboin; & que, ne les y ayant pas trouvés, ils étoient venus les chercher à Dublin. Quand le Roi leur demanda ce qu'étoient devenus leurs hommes, ils répon-

dirent que la faim & la laſſitude les avoient diſperſés, & qu'il étoit inutile de les tenir aſſemblés, puiſqu'ils avoient brûlé toutes leurs meches : ils dirent, que les ennemis étoient très-près de la ville ; & que Sa Majeſté n'avoit pas de temps à perdre, ſi Elle vouloit pourvoir à ſa sûreté : ils la prierent de leur faire donner d'autres chevaux, les leurs étant fatigués, afin qu'ils puſſent l'accompagner. Le Roi, n'en ayant pas à leur donner, les laiſſa à Dublin ; &, montant à cheval à cinq heures du matin, il s'éloigna doucement juſques à Bray, diſtant de Dublin de dix milles. Là, le Roi laiſſa deux compagnies, avec ordre d'y reſter juſqu'à midi pour défendre le pont, en cas que quelque parti ennemi ſe préſentât pour paſſer ; & il continua ſa route par les hauteurs de Wicklow, très-peu accompagné, juſqu'à la maiſon d'un Gentilhomme nommé Hacket, près d'Arclow, où il fit repoſer ſes chevaux, & enſuite continua ſa route à Duncannon.

» A peine eut-il fait deux milles, que les quatre Officiers François, qu'il avoit laiſſés à Dublin, l'atteignirent, & l'aſſûrèrent que, s'il ne ſe hâtoit pas davantage, il ſeroit infailliblement pris, parce qu'ils venoient d'être pourſuivis par un parti ennemi pendant un mille, & que ce parti ne pouvoit pas être loin. Le Roi leur dit, qu'il avoit bien de la peine à le croire, & qu'il lui pa-

roiſſoit impoſſible qu'un parti ennemi pût être ſi avancé, & qu'ils avoient pris probablement des gens du pays pour des ſoldats : à quoi ils répliquerent, qu'ils ſe flattoient que le Roi leur rendoit la juſtice de croire qu'ils ſavoient diſcerner des gens de guerre quand ils les voyoient; qu'ils les avoient bien reconnus, & qu'ils formoient trois ou quatre petits eſcadrons avec un parti en avant; qu'ils avoient été pourſuivis & qu'on avoit tâché de les couper, & que ces partis ne pouvoient être à plus d'un mille derriere eux. Sur ce rapport ſi poſitif, le Roi hâta le pas, & par leur avis, à l'entrée de la nuit, il laiſſa la Rue & un Brigadier des Gardes à la tête d'un pont pour arrêter l'ennemi, dans le cas qu'ils fuſſent ſuivis : ceux-ci, peu après, n'entendant pas parler des ennemis, ſuivirent le Roi, qui, ayant fait route toute la nuit, arriva à Duncannon à la pointe du jour.

» M. de la Hoguette & ſes compagnons allerent droit à Paſſage, où ils trouverent le Lauſun, vaiſſeau Malouin de vingt canons, nouvellement arrivé avec une charge de bled & autres denrées pour l'Irlande ; ils engagerent le Capitaine de mettre à la voile, & de deſcendre avec la marée juſques à Duncannon : ils vinrent trouver le Roi ſur le midi, pour lui faire part de ce qu'ils avoient fait, & pour l'exhorter d'aller à bord de ce vaiſſeau pour ſe rendre par mer à Kinſale,

plutôt que de paſſer par Waterford, le vent étant favorable & la côte libre; qu'il pourroit y être le lendemain matin. Le Roi goûta la propoſition, s'embarqua auſſi-tôt que le vaiſſeau fut arrivé, & paſſa la barre avant la nuit. Lorſqu'il fut en mer, ces mêmes Meſſieurs voulurent lui perſuader d'aller en droiture à Breſt, à quoi il n'acquieſça pas, & entra le matin de bonne heure à Kinſale. Il y trouva M. Forar, commandant une eſcadre de ſept petits bâtimens, & quelques vaiſſeaux marchands chargés de bled & de vins: il y trouva auſſi M. Duqueſne avec trois frégates.

» La Reine d'Angleterre avoit obtenu ces vaiſſeaux pour être aux ordres du Roi, & ils ſe rencontrerent là très-à-propos. Elle s'étoit employée, avec ſuccès, auprès de M. de Seignelay, Miniſtre de la Marine, qui etoit devenu fort zélé pour la cauſe du Roi. Il avoit, dans ce même temps, fait équiper une grande flotte, aſſez forte pour combattre les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, comme il parut bientôt; de ſorte que ſi le Roi avoit pu différer, ſeulement de quelques ſemaines, l'action déciſive de la Boyne, il auroit vu cette flotte maîtreſſe du canal de Saint-George, & en état, ou de le tranſporter avec ſon armée en Angleterre, ou d'empêcher qu'il ne vînt d'Angleterre des ſecours pour l'armée du Prince d'Orange; ce que le Miniſtre ſe propoſoit principalement. Mais la vie

Lettre de la Reine, du 27 Juin 1690.

du Roi, dans ſes dernieres années, ne fut qu'une ſuite de malheurs; de ſorte que les ſuccès des François ne furent pour lui d'aucune utilité, au lieu que ſes malheurs lui furent doublement funeſtes, en diminuant ſon crédit & ſa réputation auprès de ſes amis & de ſes ennemis, comme il arriva particuliérement en cette occaſion.

» Le Roi, avant que de s'embarquer, écrivit à Mylord Tyrconnel, que, cédant à ſes avis, à ceux de M. de Lauſun & de tous ſes amis, il partoit pour la France, d'où il eſpéroit leur envoyer bientôt des ſecours conſidérables, & leur laiſſoit, en attendant, cinquante mille piſtoles, c'eſt-à-dire tout l'argent qui lui reſtoit; après quoi il mit à la voile & entra dans le port de Breſt le 20 Juillet (nouveau ſtyle) d'où il dépêcha auſſi-tôt un courier à la Reine pour l'informer de ſon arrivée, & de ſon malheur dans le pays qu'il venoit de quitter. Il lui marqua qu'il ſavoit bien qu'on le blâmeroit d'avoir haſardé un combat ſi inégal, mais qu'il n'y avoit pas de poſte plus avantageux où il pût le riſquer; & qu'en reculant toujours, il auroit tout perdu ſans coup férir, & ſe ſeroit vu pouſſé dans la mer.

» Les actions de ceux qui ſont malheureux, ont coutume d'être cenſurées en plus d'une maniere; ainſi quelques-uns blâmerent le Roi d'avoir trop haſardé; d'autres le blâmerent d'avoir haſardé trop peu, & d'avoir trop tôt abandonné l'Irlande.

Cette réſolution fut ſans doute trop précipitée ; & l'on ne conçoit pas ſur quels fondemens Mylord Tyrconnel a pu preſſer le Roi avec tant d'inſtance de s'en aller, à moins que ce ne fût par affection pour la Reine, qu'il ſavoit être tellement affectée & livrée à des angoiſſes, que ſa vie n'étoit qu'une agonie perpétuelle : elle lui avoit écrit pluſieurs fois pour le conjurer de veiller à la conſervation du Roi, & lui avoit mandé qu'à moins de voir dans ſon cœur, il ne ſe pouvoit faire aucune idée du tourment qu'elle éprouvoit, & qu'il ne devoit pas par conſéquent s'étonner de ſes inſtances réitérées..... Cette ſollicitude pour le Roi étoit ſans doute pardonnable, & même louable dans la Reine ; mais ceux qui devoient ſur-tout avoir à cœur ſon bien-être & celui de ſes ſujets, auſſi-bien que ſon honneur & ſa réputation dans le monde, n'auroient pas dû lui donner des conſeils ſi foibles & ſi décourageans, & l'engager à abandonner une cauſe à laquelle il reſtoit encore tant de vie. La perte de la bataille ne le contraignoit pas de prendre le parti que M. de Roſen & d'autres Officiers expérimentés avoient conſeillé il y avoit déjà long-temps, ſavoir, de tout abandonner. Il y avoit encore derriere lui les meilleurs ports & les places les plus fortes de l'Iſle : il pouvoit attendre pour voir s'il n'étoit pas poſſible de raſſembler les troupes diſ-

perſées, dont le nombre étoit très-peu diminué dans la bataille : ſa préſence y auroit beaucoup contribué, au lieu que ſa fuite ne pouvoit que les décourager; il devoit être aſsûré que ſon peuple, & ſur-tout la Cour de France, ſeroient difficilement engagés à ſoutenir une guerre qu'il étoit le premier à abandonner. Mais d'un autre côté on ne peut guere s'étonner que le Roi ait cédé à la voix unanime de ſes Généraux, de ſes Miniſtres, de tous ceux qui l'environnoient. Cette terreur panique répandue ſi univerſellement, qui fit voir à des Officiers, à des Militaires qui avoient du ſervice, des phantômes de troupes, tandis qu'il n'y en avoit pas à vingt mille d'alentour, excuſent, ce ſemble, le Roi d'avoir pris un ſi mauvais parti.

» Tout ce que l'on vient de dire pour juſtifier le Roi, ne l'auroit pas engagé à prendre ſitôt ſa détermination, s'il n'avoit pas regardé ſon voyage en France comme le moyen le plus ſûr de rétablir ſes affaires, ſuivant un certain projet dont il avoit alors l'eſprit préoccupé, & qui avoit même été formé à la Cour de France. Le Prince d'Orange étoit en Irlande avec l'élite de l'armée Angloiſe : cette Iſle, malgré l'avantage qu'il venoit de remporter, n'étoit pas à beaucoup près réduite ſous ſon obéiſſance; il ne pouvoit pas par conſéquent en retirer ſes troupes ſans perdre tous les fruits de ſa victoire; les Fran-

çois, d'un autre côté, paroiſſoient être les maîtres de la mer, après avoir battu les Anglois à la Baye de Bantry; il n'y avoit aucun doute qu'ils ne le fuſſent ſur terre après l'entiere defaite du Prince de Waldeck à Fleurus.

» Toutes ces conſidérations firent croire au Roi qu'il ne pouvoit arriver trop tôt en France, ne doutant pas qu'il ne convainquît aiſément Sa Majeſté Très-Chrétienne, que la maniere la plus efficace & la plus courte de le rétablir, & en même temps de rompre la ligue formidable, formée contre lui-même, étoit de le tranſporter avec un bon corps de troupes en Angleterre qui en étoit alors dégarnie, & où le peuple en général étoit très-diſpoſé à réparer ſes fautes & ſes bévues, dont il commençoit à avoir honte; d'y envoyer en même temps une eſcadre dans le canal de Saint-George, pour empêcher le Prince d'Orange de faire repaſſer ſon armée en Angleterre, & pour tranſporter quelques troupes Irlandoiſes en Ecoſſe. Ce fut l'idée de ce projet, qui le détermina principalement à quitter ſitôt l'Irlande; & la nouvelle de la victoire ſignalée, remportée par les François ſur les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, & qu'il apprit à ſon arrivée à Breſt, fit qu'il s'applaudit extrêmement du parti qu'il avoit pris de paſſer en France. Le Roi avoit été

informé de la réſolution priſe par la Cour de France, de combattre les Anglois & les Hollandois dans le Canal, & que M. de Seignelay, qui étoit l'Auteur du projet, devoit envoyer vingt-cinq frégates légeres dans celui de Saint-George, pour brûler tous les vaiſſeaux qui ne ſeroient pas néceſſaires pour tranſporter le Roi avec quelques troupes d'Irlande dans la Grande-Bretagne, & retenir de cette maniere le Prince d'Orange avec ſon armée en Irlande. Ce projet étoit bien concerté & bien préparé, & devoit infailliblement opérer le rétabliſſement du Roi; il en étoit perſuadé: il quitta l'Irlande plein de cette idée, & voulut être à temps pour avoir part à l'exécution; mais lorſqu'il arriva à Saint-Germain, on lui dit que tout étoit fini, & qu'il n'y avoit plus rien à faire. De cette ſorte la victoire des François n'eût point de ſuite, ni pour le Roi d'Angleterre, ni pour l'avantage de la France. La maladie de M. de Seignelay l'empêcha d'aller lui-même à bord de la flotte, comme il ſe l'étoit propoſé. M. de Tourville qui en avoit le commandement, battit l'ennemi, mais ne le pourſuivit pas, & ne brûla pas ſes vaiſſeaux, comme il lui avoit été enjoint. Lorſque M. de Seignelay lui en fit le reproche à ſon retour, il dit que les Anglois en levant les bouées,

La Manche.

avoient rendu la pourſuite trop haſardeuſe, & qu'il n'avoit pas cru devoir la tenter (a). M. de Seignelay, qui avoit épouſé la cauſe du Roi avec ardeur, outré de dépit, dit à M. de Tourville, qu'il n'y avoit d'autre raiſon que ſa poltronnerie qui l'eût empêché de ruiner la flotte Angloiſe, & de rétablir le Roi d'Angleterre. L'Amiral prit feu, & commençoit à donner un libre cours à ſon reſſentiment, lorſque M. de Seignelay, pour adoucir ce qu'il venoit de dire, ajouta, qu'il ne révoquoit pas en doute ſa bravoure; qu'il ſavoit que perſonne n'en avoit plus que lui, mais qu'il y a bien des gens, du nombre deſquels il le mettoit, *qui ſont poltrons de tête, quoiqu'ils ne le ſoient pas de cœur.*

(a) Les Anglois ſe retirerent parmi les Sables vers la Tamiſe, & alleren tancrer au Nore en grande confuſion, ils firent lever toutes les bouées. Dans la premiere lettre que Mylord Torrington écrivit au Marquis de Caermarthen, Préſident du Conſeil, immédiatement après le combat, il avoue que, s'il eſt ſuivi, tous les vaiſſeaux ſont perdus. Il paroît, par d'autres lettres de l'Amiral Anglois, que l'après-midi il ſurvint un calme, pendant lequel il jetta ſes ancres, précaution négligée par l'Amiral François, qui fut conduit fort loin à l'oueſt par le reflux & les courans. Le ſoir les Anglois profiterent auſſi de la marée pour faire route à l'eſt. On reproche auſſi à M. de Tourville, d'avoir pourſuivi un ennemi battu en ordre de bataille.

» Le lendemain de l'arrivée du Roi à Saint-Germain, Sa Majeſté Très-Chrétienne vint le voir, & en termes généraux lui promit toutes ſortes de bons offices & de ſecours ; mais lorſque le Roi voulut s'ouvrir à lui du projet d'invaſion de l'Angleterre, il reçut la propoſition avec froideur, & dit, qu'il ne pouvoit rien ſtatuer là-deſſus avant que de recevoir des nouvelles d'Irlande. Le Roi voulut lui remontrer, qu'il pouvoit ſe convaincre ſans cela que l'Angleterre étoit dégarnie, & qu'en y tranſportant des troupes il en feroit le ſiege de la guerre, & couperoit tous les nerfs de la ligue formée contre lui, & il lui demanda une conférence à ce ſujet. Mais Sa Majeſté Très-Chrétienne, peu ſatisfaite apparemment de la conduite du Roi en Irlande, & dégoûtée pour le moment de toute entrepriſe de cette nature, prétexta une indiſpoſition, & refuſa de le voir pendant pluſieurs jours. Jamais la patience du Roi ne fut miſe à une ſi cruelle épreuve durant tout le cours de ſa vie : ni la révolte de ſes ſujets, ni la déſertion de ſes favoris, ni la perte de la bataille, ne lui avoient jamais fait perdre tout eſpoir ; mais quand il ſe vit, dans un moment auſſi critique, exclus de chez le Prince, qui étoit ſon unique ami & ſoutien, il en fut entiérement accablé : c'étoit déclarer que l'on condamnoit ſa conduite paſſée, & que l'on étoit réſolu de ne plus rien haſarder

hasarder pour lui. Son désespoir fut d'autant plus grand, que ses espérances avoient été, depuis les succès des François sur mer, & mieux fondées, & plus vives. Il demanda, quelque temps après, qu'il lui fût permis d'aller à bord de la flotte : on lui répondit que cela n'aboutiroit à rien sans troupes de terre, & qu'on n'en pouvoit pas donner, attendu que le Duc de Brandebourg menaçoit de joindre ses troupes à celles du Prince de Waldeck. Le Roi ne put obtenir seulement un petit secours d'armes & de munitions pour les restes de son parti en Irlande : Sa Majesté Très-Chrétienne disoit, que tout ce qu'on y enverroit seroit autant de perdu. On ne songea donc qu'à y dépêcher quelques vaisseaux vuides pour ramener les François & ceux qui voudroient se joindre à eux ; & le Roi fut obligé, conformément à ces résolutions, d'envoyer au Duc de Tyrconnel un ordre de passer lui-même en France, & de nommer un Commandant à sa place, ou de faire avec l'ennemi la meilleure capitulation possible, s'il aimoit mieux rester dans le pays. « *Mémoires du Roi Jacques.*

Lettre du Roi Jacques, du 24 Juillet au Duc de Tyrconnel.

Ce que Louis XIV refusa d'entreprendre dans un moment si favorable, il le tenta deux ans après avec la perte d'une grande partie de sa marine. Pour mettre le Lecteur en état de juger

ſi les eſpérances du Roi Jacques étoient bien fondées, nous nous contenterons de traduire quelques lignes d'une Hiſtoire de la Grande-Bretagne, publiée depuis peu, & compoſée ſur des pieces originales. » Quoique les François » euſſent eu par-tout les plus grands ſuccès, » néanmoins Lous XIV, *par une heureuſe négli-* » *gence*, ne voulut pas attaquer ſes ennemis du » côté où il pouvoit leur porter les coups les plus » terribles. L'ignorance de la Cour de France par » rapport à l'état intérieur de l'Angleterre, a » ſouvent préſervé ce Royaume du danger le » plus imminent, mais jamais avec un bonheur » auſſi marqué que cette année. Les flottes vic- » torieuſes de France voguerent librement & en » triomphe dans la Manche pendant pluſieurs » ſemaines; elles reſterent à l'ancre, ſans crainte » d'un ennemi, dans cette baye même qui, » vingt mois auparavant, avoit reçu la flotte du » Prince d'Orange, à Torbay. S'ils euſſent dé- » barqué une armée ſous le nom du Roi Jac- » ques, la Couronne eût été transférée ſans » coup férir de la tête du Roi régnant ſur celle » du dernier Roi. Il n'y avoit pas de troupes » réglées en état de faire face à un ennemi; le » peuple étoit mécontent; le Conſeil diviſé par » des factions; Jacques avoit conſervé un très- » grand nombre d'amis, & le Roi régnant avoit » perdu pluſieurs des ſiens. Mais, ou Louis XIV

Macpherſon, Hiſt. de la Grande-Bretagne, tom. 1. pag. 675.

» ne voulut pas mettre fin à la conteſtation pour
» le trône d'Angleterre, ou, par un effet aſſez
» ordinaire de ſa vanité, content de jouir de la
» gloire de la victoire, il en négligea les avan-
» tages. Ce caractere indécis fut toujours le
» ſalut de ſes ennemis; l'Angleterre lui dut ſa
» conſtitution actuelle, & peut-être même ſon
» indépendance : Guillaume dut à ſon plus mor-
» tel ennemi ſon trône, & ſon affermiſſement
» ſur le trône. ««

On peut voir auſſi dans M. Dalrymple quelle fut la conſternation & la confuſion en Angleterre. Il ajoute : „ Véritablement dans un temps
» où l'armée ſe trouvoit dans un pays ſéparé de
» l'Angleterre, par des mers dont les ennemis
» étoient les maîtres; où la flotte, le boulevard
» de la Nation, étoit en fuite ou bloquée dans
» ſes ports; où le Roi étoit abſent; les rênes
» du Gouvernement entre les mains d'une femme,
» dont le conſeil étoit diviſé par deux factions
„ implacables; à la veille d'une invaſion, avec
„ la rebellion déclarée dans un Royaume, &
„ prête à éclater dans les deux autres; enfin
„ avec la perſpective du retour d'un maître
„ exilé, qui reviendroit armé du pouvoir &
„ de la vengeance : on peut dire que l'empire
„ Anglois étoit ébranlé juſqu'au centre. «

Il eſt plus que probable que dans ce même temps le Prince d'Orange étoit agité des ter-

reurs d'une invaſion de la part de la France. Après avoir conduit ſon armée juſqu'à Carrick, dans le chemin de Limmerick, il la quitta ſubitement, au grand étonnement de tout le monde, pour aller à Dublin, ſe propoſant de paſſer en Angleterre : mais ayant appris que les François, après leur victoire à Beachy-Head, s'étoient contentés de brûler un petit village dans la partie occidentale de l'Angleterre, & s'en étoient retournés chez eux, il rejoignit auſſi-tôt ſon armée, bien content d'en être quitte à ſi bon marché. Il paſſa à la vérité deux mois en Irlande, mais dans des alarmes continuelles, & fut ſi impatient de ſe voir en Angleterre, qu'il s'embarqua par une tempête, & laiſſa l'Irlande à moitié réduite, & dans le cas de rentrer bientôt ſous les loix de ſon ennemi.

Il paroît, par le récit du Maréchal de Berwick & par la relation ci-deſſus de la bataille de la Boyne, que tous ceux qui juſqu'ici nous ont donné des hiſtoires générales ou particulieres de la guerre d'Irlande, ont copié des Mémoires très-imparfaits & très-fautifs : M. de Voltaire, entr'autres, lorſqu'il a écrit : *Le Roi Jacques ne ſeconda pas en Irlande les ſecours de Louis XIV..... Les François combattirent à la journée de la Boyne : les Irlandois s'enfuirent. Leur Roi Jacques n'ayant paru dans l'engagement, ni à la tête des François, ni à la*

tête des Irlandois, ſe retira le premier. Il avoit toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occaſions où l'abattement d'eſprit l'emporte ſur le courage.

Il ſembleroit que la ſeule réputation d'une bravoure peu commune, que ce Prince avoit acquiſe ſur terre & ſur mer, auroit dû au moins faire ſuſpendre un jugement auſſi précipité. Devoit-on croire ſi aiſément qu'un Prince, qui s'étoit montré ſi brave en combattant pour les autres, pût manquer de valeur en combattant pour ſa propre Couronne? La véracité du Roi Jacques & du Duc de Berwick eſt ſi connue; tous les détails des deux relations s'accordent ſi bien enſemble, & ſont tellement circonſtanciés, qu'il eſt impoſſible de douter de leur vérité. On ſait donc que ce Prince ſe tint, tant que l'affaire dura, à la tête de ſon armée, & qu'il y ordonna tous les grands mouvemens qui ſe firent. Il étoit à la gauche vis-à-vis du Prince d'Orange, lorſqu'il apprit que ſa droite étoit battue; ce fut lui qui, dans ce moment critique, prit la réſolution hardie & peut-être téméraire d'attaquer, avec ſa gauche, la droite des ennemis, comme le ſeul moyen de rétablir l'affaire: il n'en fut empêché, ayant même déjà fait ébranler les troupes pour charger, que ſur le rapport qu'on vint lui rendre, qu'il n'étoit pas poſſible que ſa cavalerie pût joindre l'ennemi, vu les obſtacles que for-

moient deux doubles foſſés avec des berges très-hautes, & un petit ruiſſeau qui couloit dans la vallée qui ſéparoit les deux armées. Il fallut donc alors ſonger à la retraite : il fit paſſer à ſon armée le ruiſſeau de Duleck, & la mit en sûreté derriere ce ruiſſeau ; il ne ſe rendit enſuite à Dublin, avec un corps de cavalerie, que parce qu'il étoit de la plus grande importance d'y arriver avant les ennemis, & que l'on ne pouvoit les y primer que par une grande diligence. Si les Irlandois ſe ſont montrés meilleurs ſoldats en France & en Eſpagne, qu'ils n'ont paru dans cette guerre, ne ſeroit-ce pas parce que les troupes du Roi Jacques étoient des nouvelles levées, à moitié armées & peu diſciplinées ?

M. de Voltaire dit encore : *Il eſt à croire que la fortune eut peu de part à cette révolution depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin : les caracteres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir, dans la conduite des hommes, les cauſes des événemens, remarqueront que le Roi Guillaume, après ſa victoire, fit publier un pardon général, & que le Roi Jacques vaincu, en paſſant par une petite ville nommée Galloway, fit pendre quelques citoyens, qui avoient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui ſe conduiſent ainſi, il étoit bien aiſé de voir qui devoit l'emporter.* Voilà un jugement ſur le caractere de ces deux

Princes, & ſur les effets de leurs caracteres reſpectifs, bien mal établi. Le Roi Jacques, dans ſa retraite, ne paſſa pas par Galloway : depuis la Boyne juſqu'à Dublin, & depuis Dublin juſqu'à Duncannon, où il monta ſur un vaiſſeau, tout le pays lui étoit ſoumis; il ne trouva nulle part de l'oppoſition, & ne fut pas dans le cas d'exercer aucune ſévérité. A l'égard de la conduite du Prince d'Orange, nous allons en inſtruire le Lecteur d'après un Hiſtorien, qui cite les meilleurs garants. » Les premiers actes du Roi » (Guillaume), après ſon arrivée à Dublin, furent contraires à toute bonne politique, & » peut-être à toute juſtice. Il publia une Déclaration, par laquelle il promit pardon & protection à tous ceux d'entre le menu peuple, » qui, dans un temps limité, livreroient leurs » armes : mais *il excepta la Nobleſſe*, réſolu de » l'abandonner à toute la rigueur du droit de » la guerre & de conquête; &, *quoiqu'il n'y eût* » *pas de Cour de Judicature ouverte pour pro-* » *céder d'une maniere légale, il proſcrivit &* » *donna ordre de ſaiſir toutes leurs terres &* » *leurs effets.* L'avidité de ſes adhérens pour ces » forfaitures, étouffa tout ſentiment de juſtice; » les Commiſſaires exécuterent ſes ordres avec » une rigueur extrême, ils ruinerent un pays » qu'ils prétendoient s'approprier. La perſécu- » tion, la miſere publique & la confuſion re-

Macpherſon, Hiſt. de la Grande-Bretagne, Liv. 1, p. 664.

» gnerent par-tout; le Roi lui-même, ou peu
» ſincere dans ſes offres de pardon faites à la
» multitude, ou n'ayant pas aſſez d'autorité pour
» contenir la licence de ſon armée, *permit qu'on*
» *n'eût aucun égard à ſa Déclaration, & qu'on*
» *violât toutes ſes promeſſes.* L'avarice, la ven-
» geance, la cruauté gratuite & ſans frein, mé-
» connurent toute bonne foi & toute décence. Le
» déſeſpoir pouſſa les Irlandois à de nouvelles
» hoſtilités, puiſque la ſoumiſſion ne produiſoit
» qu'injuſtice, oppreſſion & ruine.... Douglas
» pourſuivit ſa marche meurtriere à Athlone,
» pillant le pays, maſſacrant des infortunés qui
» ſe repoſoient ſur la foi de la Déclaration du
» Roi, détruiſant les eſpérances de la moiſſon,
» brûlant les cabanes des pauvres payſans, &
» enlevant leur bétail, livrant à l'inſolence & à
» la barbarie d'une armée licentieuſe ceux qui
» venoient en foule dans ſon camp pour y cher-
» cher de la protection; enfin, faiſant de tout le
» pays une ſcene de miſere, de dévaſtation &
» d'horreur.... Après la levée du ſiege de Lim-
» merick, les Proteſtans, pour ſe ſouſtraire au
» reſſentiment des Irlandois, ſuivirent le Roi
» Guillaume dans ſa retraite : il ne voulut, ou
» ne put les défendre. Ils trouverent dans leurs
» prétendus amis des ennemis cruels, qui leur
» ravirent tout ce qu'ils comptoient mettre à l'a-
» bri dans le camp : ſon armée étendit ſes rava-

» ges au loin, ſans garder aucune diſcipline. *Des*
„ *excès d'une cruauté barbare ont été imputés*
„ *au Roi lui-même, ſur des témoignages peut-*
„ *être ſuſpects; mais ſon humeur a pu être aigrie*
„ *par la réſiſtance qu'il éprouva à Limmerick &*
„ *l'échec qu'il y eſſuya. Ces barbaries ſouillent*
„ *les annales du temps, & il eſt difficile de dé-*
„ *cider ſi elles furent commiſes en conſéquence de*
„ *ſes ordres, ou par une licence qu'il n'eut pas*
„ *l'autorité de réprimer.* "

Dès cette année même, le Parlement d'Angleterre ſtatua, le 17 Octobre, qu'une partie des ſubſides accordés au Roi Guillaume, juſqu'à la concurrence d'un million ſterling, ſeroit levée ſous l'hypotheque, ou par la vente des biens confiſqués en Irlande. » La bonne intelli- *Ibid.*
» gence, dit le même Auteur, qui avoit ſubſiſté p. 677.
» juſqu'à un certain point entre le Roi & ſon
» Parlement, faillit être interrompue à l'occaſion
» des forfaitures en Irlande. Les ſerviteurs de la
» Couronne, particuliérement les amis du Roi,
» s'étoient adjugé les biens des Rebelles, & ils
» n'étoient pas d'humeur à ſacrifier leur intérêt
» perſonnel au ſervice du Public. Il y eut donc
» de grands débats; mais enfin l'affaire fut ajuſ-
» tée entre les amis de Guillaume & ceux de la
» Nation: il fut arrêté qu'une troiſieme partie
» des forfaitures ſeroit à la diſpoſition du Roi,
» & qu'il auroit de plus le pouvoir d'accorder

» telles conditions, ou capitulation, aux Re-» belles ſoumis, qu'il jugeroit convenables. « Remarquez que *les Rebelles*, traités avec tant de rigueur par les Anglois, étoient *le Roi*, *le Parlement*, & *le peuple d'Irlande*.

N°. 3.

A l'occaſion du projet d'invaſion en 1692.

M. DE VOLTAIRE témoigne le plus grand étonnement de ce que Louis XIV perſiſta ſi long-temps à donner des ſecours à ſon Allié détrôné, & il penſe que, quand même le débarquement en Angleterre, dans cette occaſion ou dans toute autre, ſe ſeroit effectué, le Roi Jacques n'auroit jamais recouvré ſa Couronne. Mais, c'eſt que M. de Voltaire paroît avoir ignoré quelle étoit alors la diſpoſition des eſprits. Dans la révolution qui précipita Jacques du Trône, comme dans preſque toutes les affaires de la vie, les hommes furent plutôt menés par les événemens, qu'ils ne les dirigerent. Lorſque les Anglois inviterent le Prince d'Orange à paſſer dans leur iſle; lorſque, pour ſe rendre dans ſon camp, ils déſerterent leur Souverain, pas un, peut-être, d'entr'eux ne ſongeoit à créer ce Prince Roi d'Angleterre. La Ducheſſe de Marlborough »

dans ſes Mémoires, proteſte que la penſée ne lui en étoit jamais venue, d'où on peut conclure qu'elle n'étoit venue, ni à ſon mari, ni aux amis de ſon mari. Le Prince d'Orange lui-même avoit pour objet direct & avoué d'obliger le Roi de convoquer un Parlement, qui lui feroit la loi, & d'engager ce Parlement dans une ligue contre Louis XIV. C'étoit-là la vue de tous les Alliés, du Pape Innocent XI, de l'Empereur, du Roi d'Eſpagne. Les Etats-Généraux donnerent copie à tous les Miniſtres Etrangers, de la réſolution qu'ils avoient priſe en faveur du Prince d'Orange. Elle portoit en ſubſtance, » qu'ils avoient jugé devoir l'aſſiſter, parce que Jacques II empiétoit ſur les loix fondamentales de ſa Nation, laquelle il vouloit réduire ſous un Gouvernement arbitraire, par l'établiſſement de la Religion Catholique & la deſtruction de la Réforme; & qu'il étoit de l'intérêt & de la gloire de leur Stadhouder de l'empêcher, auſſi-bien que de rétablir une bonne correſpondance entre le Roi & ſes Sujets; que c'étoit pour cela qu'il paſſoit dans la Grande-Bretagne, non pas, comme il l'avoit déclaré à Leurs Hautes-Puiſſances, avec la moindre intention d'envahir ce Royaume, ou d'ôter le Roi de deſſus ſon Trône, *beaucoup moins pour s'en rendre le maître, ou pour renverſer & apporter quelque préjudice à la ſucceſſion légitime*, mais uniquement pour ſe-

D'Avrigny, Mémoires pour l'Hiſtoire.

courir la Nation, maintenir les Loix, la Religion & la liberté, en aſſemblant un Parlement libre, où l'on prendroit de juſtes meſures pour ſe garantir des maux dont on étoit menacé. « Le Manifeſte du Prince contenoit à-peu-près les mêmes choſes. Il ajoutoit ſeulement, qu'il y avoit des ſoupçons que le Prince de Galles n'avoit pas été mis au monde par la Reine, & que le Parlement, qui ſeroit convoqué, feroit la recherche de ſa naiſſance. La retraite du Roi jetta les Anglois dans un grand trouble, & les força à tenir une Aſſemblée extraordinaire & inconſtitutionnelle de Seigneurs & de Notables, ſous le nom de Convention, à laquelle le Prince d'Orange donna la loi impérieuſement, en leur déclarant qu'il ſeroit peu ſatisfait du titre de Régent, & que, s'ils ne faiſoient pas quelque choſe de plus pour lui, il retireroit ſes troupes & les livreroit à la vengeance de leur Roi outragé, & de ſon Allié le Roi de France. Ils ſe virent donc dans la néceſſité de le prendre pour leur Souverain, & tous leurs débats ſur le contrat original, ſur la vacance du Trône, ſur l'abdication de Jacques, furent dès-lors ridicules, & ne ſervoient qu'à montrer qu'ils ne ſavoient plus où ils en étoient; & qu'ils le prenoient pour leur Roi malgré eux. Quand enſuite la Convention fut changée, de l'agrément du nouveau Roi, en Parlement, ſans nouvelles

élections de la part du peuple, plusieurs s'opposerent à ce changement, & refuserent de siéger dans un Parlement si illégal. Enfin ces Communes, qui avoient montré plus d'unanimité & plus de zele que les Lords, pour mettre Guillaume sur le Trône, prirent des mesures pour retenir leur Monarque dans leur dépendance: ils décernerent, que le revenu du dernier Roi avoit cessé avec son pouvoir; &, lorsqu'on leur fit connoître que l'Irlande étoit menacée d'une invasion, ils n'accorderent que quatre cent vingt mille livres sterling de subsides, somme aussi disproportionnée aux besoins du Gouvernement, qu'elle étoit au dessous de l'attente de leur Roi. La Chambre montra la même parcimonie dans ses autres largesses.

Après la guerre d'Irlande, le nombre des partisans du Roi Jacques augmenta en Angleterre: plusieurs tenoient encore pour le droit héréditaire; ç'avoit été de tous temps la doctrine de l'Eglise Anglicane & des deux Universités, que ce droit est *divin* & *indéfaisable*; en conséquence l'Archevêque de Cantorbery avoit évité de se trouver au couronnement du Roi Guillaume, & y avoit été suppléé par l'Evêque de Londres. Tous les Evêques, à l'exception de huit, avoient refusé de prêter le serment de fidélité au Gouvernement actuel: leur exemple avoit été suivi par un très-grand nombre du

ſecond Ordre. Le dégoût des Anglicans augmenta, lorſqu'ils virent le presbytéraniſme devenir en Ecoſſe la religion dominante & nationale, & que le Roi Guillaume faiſoit tous ſes efforts pour mettre en Angleterre tous les Proteſtans Diſſidens ſur le même pied que les Epiſcopaux. Les nobles fruſtrés dans leurs eſpérances, piqués de ſe voir exclus des charges les plus honorables de la Cour, dont ils voyoient des Hollandois revêtus, comparoient les manieres ouvertes & nobles de Jacques, ſes diſpoſitions vertueuſes, ſon amour pour ſon peuple, avec les qualités peu ſéduiſantes du Prince régnant, & ils étoient honteux de ce qu'ils avoient fait : ils avoient craint Jacques dans ſa proſpérité, ils le plaignoient ſincérement dans ſon malheur. Le peuple avec cette légereté, à laquelle il eſt par-tout & toujours livré, ennuyé bientôt d'un Maître étranger, qu'ils voyoient entouré d'étrangers à ſa Cour, gardé par une armée d'étrangers ; de plus, ne voyant aucune fin à la guerre & aux impôts néceſſaires pour la ſoutenir, ſoupiroit après un ſecond changement, qui remettroit les choſes dans leur ordre naturel : ils voyoient que le regne de Guillaume n'étoit, ni heureux, ni brillant : la guerre d'Irlande, après avoir été trop négligée, fut conduite avec peu de jugement, & terminée ſans gloire : il en avoit coûté

dix-huit millions ſterling à la nation, outre les arrérages dus à l'armée : la flotte, ce boulevard de la nation, étoit dans un état déplorable, réduite à ſe cacher dans les ports & entre les ſables de la Tamiſe : c'étoit avoir acheté bien cher l'avantage d'avoir le Stadhouder de Hollande pour Roi. On le ſentit vivement, & cependant on ne prévoyoit pas de fin aux maux. Tout tendoit ſi évidemment à une nouvelle révolution, que le Marquis d'Halifax & d'autres, qui avoient tant contribué à l'établiſſement actuel, déclaroient publiquement, que ſi Jacques vouloit ſe rapprocher des Proteſtans, on ne pourroit le tenir éloigné ſeulement quatre mois. Ils en furent ſi convaincus, qu'ils commencerent à ſe lier avec les Jacobites, & à les flatter d'un rétabliſſement prochain. Les partis différens étoient alors ſi peu attachés à leurs principes politiques, que les Presbytériens en Ecoſſe, à qui le Roi Guillaume avoit donné quelque dégoût, entrerent auſſi-tôt dans un complot contre lui, & les Whigs en Angleterre prirent part à une conjuration pour défaire leur ouvrage. Guillaume les avoit irrités en caſſant ce Parlement, qui, ſous la forme ou le nom de Convention, l'avoit mis ſur le trône, & en voulant étendre la prérogative royale. Les Agens ſubalternes de parti & de faction, qui s'étoient donné tant de mouvement pour Guillaume, s'employoient

Dalrymple, app. Stuart, papers.

Lettre de Caermarthen à Guillaume. Juin 15, 1690.

avec une égale ardeur pour Jacques : le Chevalier Jean Cochran, Ferguſon, Wildman, entretenoient une correſpondance réglée avec la Cour de Saint-Germain : les ſecrets même du cabinet furent trahis par le Comte de Monmouth, & communiqués à Wildman, qui les tranſmettoit à Jacques, du moins on le crut. Le Duc de Bolton, le Marquis de Wincheſter, le Comte de Devonshire, le Lord Montague, furent pareillement ſoupçonnés.

Marie à Guillaume, 1690.

Caermarthen à Guillaume, 1690.

Le Comte de Marlborough, peu content de Guillaume, & ſe rappellant peut être ſes grandes obligations à Jacques, écrivit à ce dernier une lettre, où il exprimoit dans les termes les plus forts ſon repentir : il demanda pardon au Roi & à la Reine, & l'obtint ; il ſe fit l'agent du Roi Jacques, ſon chargé d'affaires ; il gagna le Comte de Shrewsbury ; il intrigua avec Caermarthen (Danby) ; il promit de ramener la Princeſſe de Danemarck à ſon devoir ; il entreprit en quelque ſorte de débaucher l'armée ; il preſſa le Roi Jacques de faire une deſcente en Angleterre avec vingt mille hommes. Le Roi ne lui accorda jamais une confiance entiere : il pouvoit pourtant être ſincere, du moins il effectua en partie ce qu'il avoit promis. La Princeſſe de Danemarck, excitée par ſes avis, & ſentant un retour d'affection pour ſon pere, peut-être auſſi pouſſée par le reſſentiment contre

Jan. 10, 1691.

10 Mai, 1691.

le Prince & la Princeſſe d'Orange, qui la traitoient mal, fit ſa paix avec le Roi Jacques, lui demanda humblement pardon de ſes fautes, & promit de le joindre auſſi-tôt qu'il paroîtroit en Angleterre. L'Amiral Ruſſel entra dans les mêmes cabales, & Marlborough exhorta le Roi d'accepter ſes offres de ſervice. Godolphin y entra auſſi, offrit de ſe démettre de ſa charge de Tréſorier, & la garda par ordre du Roi. Le Marquis de Caermarthen, malgré tout le zele qu'il témoignoit en public pour la révolution, prêtoit l'oreille en ſecret aux ſuggeſtions des Jacobites.

Déc. 10, 1691.

Mém. de Jacques II, 1692. Avis de Marlborough. Mſſ. 1694.

Pendant que les Grands prenoient ainſi d'eux-mêmes des engagemens avec Jacques, ce Prince ne négligeoit pas d'entretenir le zele de ceux d'un ordre inférieur. Ferguſon ne s'endormoit pas, & de cette Imprimerie ſecrete, d'où étoient parties tant d'invectives autrefois contre Jacques, Duc d'Yorck, ſe répandoient alors autant d'écrits en ſa faveur. Nous apprenons par des pieces originales, qu'il y eut dans ce même temps une conſpiration formée par les Jacobites dans la Cité, de s'emparer par ſurpriſe de la Tour de Londres, d'attaquer les gardes du Prince & de la Princeſſe d'Orange, & de ſe ſaiſir de leurs perſonnes. Les meſures ſecretes de Jacques, s'étendoient aux délibérations du Parlement, & juſques à la nomination

Voyez le Recueil de Macpherſon.

des ſerviteurs de Guillaume. Le délai que la Chambre des Communes apporta à donner au Roi régnant, les ſubſides demandés en 1692, la facilité avec laquelle l'affaire paſſa enſuite, furent l'effet des intrigues des Jacobites; quelques-uns, en refuſant tous ſecours, voulurent laiſſer Guillaume dans l'embarras, & le Royaume expoſé à une invaſion; d'autres vouloient bien conſentir à une taxe ſur les Aides, mais c'étoit dans la vue que Jacques pût en jouir après ſon retour, ſans être chargé de l'odieux de l'avoir établi. Ils entreprirent, ſous le maſque de patriotiſme, de mettre en cauſe les Evêques de Salisbury (Burnet) & de Saint-Aſaph, & de les flétrir pour avoir oſé ſoutenir qu'on pouvoit prêter au Roi Guillaume le ſerment de fidélité, comme au Conquérant de l'Angleterre. On voulut dans le même temps éloigner du Miniſtere le Marquis de Caermarthen, à qui on ne pouvoit trop ſe fier, en le citant en jugement pour avoir eu la témérité de dire, que tant que l'acte *habeas corpus* auroit force de Loi, il ſeroit impoſſible de régner ſur les Anglois. Jacques devoit décider celui qui le remplaceroit, & il y eut concurrence entre le Marquis d'Halifax & le Comte de Rocheſter.

Mém. de Ferguſon, M. ſt. Octob. 1691.

En Ecoſſe, tout étoit encore plus favorablement diſpoſé. Les Montagnards ſe tenoient toujours prêts à entrer en action: leurs mou-

vemens, depuis la révolution, avoient été dirigés par le Roi Jacques ; ils avoient fait la guerre quand il le leur avoit ordonné, & ce fut lui qui leur ordonna de ceſſer les hoſtilités, & de faire une ſorte de treve avec le Gouvernement actuel : il y eut un projet d'envoyer dix mille hommes, ſur-tout de troupes Irlandoiſes, ſous la conduite du Duc de Berwick & du Comte de Dumbarton, qui devoient auſſi être commandées par le Marquis d'Athol, le Comte d'Argyle & le Comte d'Hume, en qualité de Lieutenans-Généraux. Ces Seigneurs conſentoient de prendre les commiſſions du Roi Jacques : le Comte d'Arran, fils aîné du Duc d'Hamilton, l'ami fidele & conſtant de Jacques, diſoit, qu'il répondoit corps pour corps, pour le Marquis d'Athol & pour le Comte d'Argyle.

Telles étoient les diſpoſitions des Grands & du Peuple, tant en Angleterre qu'en Ecoſſe, vers le temps de l'invaſion projettée en 1692. Pour prouver au Peuple que la Religion Proteſtante ne couroit aucun riſque, les Eccléſiaſtiques, qui avoient refuſé de prêter au Prince régnant le ſerment de fidélité, devoient joindre le Roi à ſon arrivée, & le ſuivre dans ſa marche, pour inculquer à tous les devoirs indiſpenſables, qui les lioient à leur Souverain légitime.

Ce fut la connoiſſance certaine que Louis XIV eut de tous ces mouvemens, qui le déter-

mina à former cette grande entrepriſe. Après le combat fatal de la Hogue, les pratiques des Jacobites ne diſcontinuerent pas ; ils gagnerent les plus diſtingués parmi les Nobles, ceux qui avoient été les plus grands ennemis de Jacques : toute la Nation paroiſſoit dans l'attente de ſon retour, & le ſouhaiter. La déclaration que ce Prince publia en 1693, & qui fit tant de peine aux Catholiques & à quelques Royaliſtes ardens, fut dictée à Mylord Middleton, par les Shrewsbury, les Caermarthen, les Godolphin, les Churchill, par l'Amiral Ruſſel, &c. On peut bien douter de la ſincérité de pluſieurs d'entr'eux, & de leur degré de zele ; mais il eſt évident qu'ils regardoient le retour du Roi comme poſſible, même comme probable ; qu'à tout événement ils étoient bien aiſe de prendre leurs précautions, en faiſant leur paix avec le Monarque détrôné, & qu'ils n'auroient pas montré beaucoup d'oppoſition à ſon établiſſement.

Il paroît certain, que l'Amiral Ruſſel en particulier n'avoit pas cherché à combattre la flotte Françoiſe. Il avoit fait au Roi Jacques deux propoſitions, dont il lui laiſſa le choix : l'une étoit de différer l'invaſion juſqu'à l'hiver, diſant qu'il profiteroit du délai pour congédier divers Officiers, & donner leurs places à d'autres, mieux intentionnés pour lui ; l'autre, que, ſi l'on ne vouloit pas remettre la partie, alors il four-

miroit à la flotte Françoiſe le moyen de faire voile en Angleterre, en employant la ſienne à faire une deſcente ſur la côte de France ; & en effet, il demanda à la Cour de Londres la permiſſion de faire une deſcente à Saint-Malo, que l'on ne jugea pas à propos, ou qu'on n'oſa lui accorder : mais dans toute ſa correſpondance il ne ceſſa de prier le Roi Jacques d'empêcher la rencontre des deux flottes, & l'avertit, que, comme Officier & comme Anglois, il ne pourroit ſe diſpenſer de faire feu ſur le premier vaiſſeau François qu'il trouveroit, quand même il verroit le Roi ſur le tillac. Une circonſtance ſinguliere, ajoute M. Dalrymple, c'eſt qu'à cette époque Jacques ne ſe fioit point à la ſincérité des gens, ſur les aſſurances deſquels il régloit ſes démarches, & que Guillaume ſe ſervoit de quelques-uns, dont la diſſimulation lui étoit connue. Quand Jacques venoit à conſidérer combien les informations, qu'il recevoit de Marlborough, étoient exactes, il croyoit que ce Seigneur lui étoit véritablement attaché ; mais lorſqu'il réfléchiſſoit ſur la vanité de quelques-unes de ſes promeſſes touchant la révolte de l'armée, il le ſoupçonnoit d'avoir envie de le trahir une ſeconde fois. Tantôt il penſoit que les vues de Ruſſel étoient moins de le ſervir, que de ſuivre ſes principes républicains, & de dégrader la Monarchie dans ſa perſonne ; car, il n'étoit

jamais content des Déclarations que le Roi projettoit & en demandoit de plus claires, & de plus amples pour la ſûreté & la liberté des ſujets; & tantôt il le ſoupçonnoit de ſe ménager la double reſſource de ſe faire un mérite auprès de lui, s'il manquoit la flotte Françoiſe, & de s'en faire un auprès de ſon rival, s'il la rencontroit. De l'autre côté, nous ſavons que Guillaume n'ignoroit pas la correſpondance de pluſieurs de ſes Miniſtres, comme de Shrewsbury & de Godolphin. Voyez *les Mémoires de Dalrymple & de Macpherſon, avec les Lettres originales, qu'ils ont publiées comme pieces juſtificatives.*

N°. 4.

Mort & caractere du Roi Jacques II.

LE Roi pardonna publiquement à tous ſes ennemis. Un peu avant que d'expirer, il nomma à haute voix le Prince d'Orange, la Princeſſe de Danemarck & l'Empereur, & dit qu'il deſiroit qu'ils en fuſſent informés. Il avoit ſouvent déclaré, qu'il devoit plus au Prince d'Orange qu'à tout le monde enſemble. Le Roi de France le vint voir pluſieurs fois pendant ſa maladie, & deſcendit toujours à la porte du château, ſans faire entrer ſon carroſſe dans la cour:

dans ſa troiſieme viſite, il déclara qu'il reconnoîtroit le Prince de Galles pour Roi d'Angleterre. Il avoit long-temps héſité : Monſeigneur le Dauphin, Monſeigneur le Duc de Bourgogne, &, en général, tous les Princes étoient bien décidés, & diſoient que ce ſeroit manquer à la dignité de la Couronne de France, de ne pas reconnoître ce titre dans le Prince de Galles. Sa Majeſté inſtruiſit premiérement la Reine, & enſuite le jeune Prince de ſes intentions ; puis s'approchant du lit du Roi, il dit : *Monſieur, je viens ſavoir comment Votre Majeſté ſe trouve aujourd'hui.* Le Roi Jacques ne l'entendit pas & ne fit pas de réponſe ; ſur quoi un de ſes ſerviteurs l'ayant averti que le Roi de France étoit là, il dit : *Où eſt-il ?* Le Roi dit auſſi-tôt : *Je ſuis ici, & je viens ſavoir comment vous vous trouvez ?* Le malade le remercia de toutes ſes faveurs ; le Roi l'interrompit, en diſant : *Ce que je fais eſt peu de choſe, ce que je vais vous apprendre eſt de plus grande conſéquence.* Tout le monde commençoit à ſortir de la chambre, lorſque le Roi dit : *Que perſonne ne ſe retire. Je viens, Monſieur, pour vous dire, que, lorſqu'il plaira à Dieu de vous retirer de ce monde, je prendrai votre famille ſous ma protection, & traiterai votre fils, le Prince de Galles, de la même maniere que je vous ai traité, & le reconnoîtrai pour Roi d'Angleterre, comme il le*

ſera alors véritablement. Tous ceux qui étoient préſens, François & Anglois, fondirent en larmes à l'inſtant : quelques-uns ſe jetterent aux pieds de Sa Majeſté ; d'autres, par des geſtes, infiniment plus expreſſifs que les paroles, témoignerent leur ſenſibilité & la vivacité de leur reconnoiſſance pour une réſolution ſi généreuſe. Le Roi en fut ſi ému qu'il pleura lui-même : le malade, pendant cette ſcene attendriſſante, faiſoit des efforts inutiles pour parler & ſe faire entendre : Sa Majeſté Très-Chrétienne prit congé de lui, & s'en alla. En montant dans ſa voiture, il appela l'Officier qui étoit de garde, & lui ordonna de faire, après la mort du Roi, le même ſervice auprès du fils qu'il avoit fait auprès du Roi, & de lui rendre les mêmes honneurs.

Le jour ſuivant, le Roi d'Angleterre ſe trouva mieux, & l'on permit au Prince de Galles de le voir : comme on s'étoit apperçu que le Roi ne voyoit jamais ſon fils ſans une grande émotion, que l'on jugeoit pouvoir être préjudiciable à ſa ſanté, cette permiſſion ne lui étoit accordée que rarement. Auſſi-tôt que le jeune Prince parut dans la chambre, le Roi étendit ſes bras pour l'embraſſer, & lui dit : *Je ne vous ai pas vu depuis que Sa Majeſté Très-Chrétienne a été ici, & a promis de vous reconnoître après ma mort. J'ai envoyé Mylord Middleton à Marly pour le remercier.* Le lendemain

demain, ſes forces diminuerent conſidérablement; il eut des convulſions ou tremblemens continuels dans les mains, & le jour ſuivant, (un Vendredi 16 Septembre) il expira.

Il étoit un peu au deſſus de la taille moyenne, bien fait, très-fort & nerveux; il avoit le viſage un peu long, le teint clair, & une phyſionomie ouverte & douce. Son port extérieur étoit un peu contraint & roide, ce qui rendoit ſon abord moins gracieux que courtois & obligeant. Il étoit affable, d'un accès facile, & ne fut jamais cérémonieux, quoique perſonne ne connût mieux que lui l'étiquette, & ne l'obſervât plus ponctuellement lorſqu'il le falloit. Dans ſa converſation, il cherchoit moins à s'exprimer avec élégance qu'à convaincre par de bonnes raiſons; &, ayant un peu d'embarras dans la langue, ſon diſcours avoit plus de ſolidité que de grace. Il avoit en horreur la duplicité du Courtiſan; il étoit fidele dans ſes profeſſions d'amitié, & ne trompoit jamais par de vaines eſpérances ceux qu'il ne pouvoit ſervir. Il étoit d'un tempérament vif & colere; mais, dans les dernieres années de ſa vie, ſa vertu l'avoit entiérement ſubjugué, &, dans ſa jeuneſſe, il ne lui fit jamais commettre des actions indignes de ſon rang: ſon feu & ſa vivacité n'éclaterent guere que dans les combats. A l'égard de ſes ennemis perſonnels, il n'eut jamais la foibleſſe de les flatter, toujours

assez de générosité pour leur pardonner, & communément assez de prudence pour ne s'y pas livrer. Il faut pourtant convenir que, dans le temps où il étoit plus essentiel pour lui de suivre invariablement ces principes de conduite, il donna sa confiance à quelques personnes qui l'avoient déjà trahi, & il éprouva, par une malheureuse expérience, que sa clémence & ses bienfaits n'étoient pas capables de les changer.

Il aimoit l'exercice, particuliérement la promenade & la chasse : ces divertissemens cependant, ni aucun autre plaisir, ne le détournerent jamais de ses occupations plus sérieuses. Son application aux affaires fut telle, dans tout le temps de sa vie, qu'elle sembloit être le principal de ses amusemens : ce fut dans sa plus grande jeunesse, durant son exil, dans le temps qu'il n'avoit pas de demeure fixe, qu'il suivoit les camps, qu'il vivoit dans la plus grande dissipation, exposé aux séductions de tout genre ; ce fut, dis-je, dans ce temps qu'il commença ces Mémoires de sa vie, qu'il a depuis continués jusqu'à sa mort : aucun autre Souverain n'a jamais laissé un Recueil aussi complet des événemens arrivés dans le siecle où il a vécu.

Le Roi Charles II trouva toujours en lui un frere affectionné, un conseiller sincere & fidele, un sujet soumis : il n'en prit jamais de l'om-

brage, choſe rare entre deux freres, dans les conjonctures ſur-tout où ils ſe trouverent, & dans une Cour remplie d'eſprits remuans & factieux. On a remarqué que tant d'infortunes, tant de cuiſans chagrins, dont ſa vie a été remplie, ne lui ont jamais arraché une larme; il n'en a verſé qu'une fois en ſa vie, & ç'a été à la mort d'un frere, qui lui ouvroit l'héritage de trois Royaumes.

Il fut toujours bon mari, malgré quelques égaremens de ſa jeuneſſe: dans ſes dernieres années ſur-tout, il répara pleinement ſes torts par l'affection la plus tendre & la plus conſtante pour la Reine, & par ſon reſpect pour ſon mérite & ſes vertus. Il fut le meilleur des peres, quoique peu fortuné dans quelques-uns de ſes enfans; le meilleur maître, quoique toujours très-mal ſervi; l'ami le plus conſtant, quoique jamais Roi en ait moins trouvé dans ſes beſoins. Lorſqu'à ſon retour de Salisbury il apprit que la Princeſſe Anne s'étoit auſſi éloignée, il parut pénétré de la douleur la plus vive d'un tel traitement de la part d'une fille chérie; néanmoins, oubliant auſſi-tôt l'indignité d'une telle conduite & le préjudice qui devoit en réſulter pour ſes affaires, il ne témoigna plus que des alarmes pour ſa ſanté, & de la crainte qu'un voyage, entrepris dans le temps d'une groſſeſſe avancée, ne lui occaſionnât une fauſſe couche.

Il fut toujours ſourd aux avis, qui lui furent donnés contre ſon Miniſtre Sunderland & d'autres Serviteurs, parceque leur ayant pardonné leurs fautes paſſées, les ayant comblés d'honneurs & de bienfaits, ayant même ſauvé la vie à quelques-uns, la droiture de ſon ame ne lui permettoit pas d'entretenir la moindre ſuſpicion de leur infidélité; ils purent ainſi vendre & trahir à leur aiſe un maître, qui ne pouvoit pas mal penſer d'eux: ſes vertus furent le piége où ils le prirent; la défiance & les atrocités d'un tyran l'auroient ſauvé; ſa clémence, ſa douceur, ſa confiance, furent ſa ruine; & il pouvoit dire avec Céſar: *Mene hos ſervaſſe, ut eſſent qui me perderent?*

Il parvint au Trône, âgé de plus de cinquante ans, avec toutes les connoiſſances, toute l'expérience, toutes les qualités & toutes les vertus propres à rendre ſon regne illuſtre & ſon peuple heureux, ſi le malheur des temps, la jalouſie de Religion, & l'ambition de quelques Grands n'en avoient empêché l'effet. Il étoit capable de commander lui-même ſon armée & ſa flotte. Sa jeuneſſe avoit été employée dans un continuel exercice des armes: depuis l'âge de neuf ans, qu'il ſe trouva avec ſon pere à la bataille d'Edgehill, juſqu'à l'âge de vingt-ſept qu'il rentra avec ſon frere en Angleterre, il avoit fait le métier de la guerre ſous les deux plus

grands Capitaines du temps, le Prince de Condé, & le Maréchal de Turenne. Le premier avoit une ſi haute idée de ſon courage, qu'il diſoit que, s'il y avoit un homme au monde qui ne connût pas la peur, c'étoit le Duc d'Yorck; & le ſecond lui portoit une affection ſi tendre, qu'ayant eu connoiſſance d'un projet de deſcente en Angleterre, il ne balança pas à lui offrir du ſecours pour en aſſûrer la réuſſite. Sa valeur, qui avoit fait honneur à ſa Nation parmi les Etrangers, fut employée, après ſon retour, avec utilité dans la guerre contre les Hollandois, où il montra la plus grande intrépidité: il s'en ſervit enſuite pour ſe ſoutenir dans cette perſécution longue & cruelle, qu'il eſſuya de la part des factieux d'Angleterre, pour cauſe de ſa Religion; les plus furieux aſſauts ne purent ébranler ſa conſtance.

Il avoit une réputation bien établie de véracité, de juſtice, d'amour pour ſes peuples, comme d'attachement pour leurs véritables intérêts, d'économie & d'application aux affaires; & cette opinion fut confirmée dans tous les eſprits, par ſes diſcours à ſon Conſeil & à ſon Parlement.

Jamais Roi ne monta ſur le Trône avec un applaudiſſement plus général, & jamais la Nation ne fut plus heureuſe que de ſon temps. Il la fit jouir de toutes les douceurs & des avantages

de la paix, & donna tous ſes ſoins à protéger & à étendre le Commerce. Cette réſolution d'éviter toute guerre, autant qu'il ſeroit poſſible, ne l'empêcha pas de mettre l'armée & la flotte ſur un pied plus reſpectable qu'elles n'avoient jamais été; de garnir les ports & les magaſins de tout ce qui eſt néceſſaire pour l'entretien d'une Marine formidable; de remplir les Forteresſes d'armes & de toutes ſortes de munitions: & ſon économie fut telle, que, ſans avoir recours à de nouveaux ſubſides Parlementaires, ce qui avoit été accordé pour la liſte civile lui ſuffit pour cela; &, quoiqu'il fût obligé de faire des dépenſes extraordinaires, quand il ſe vit menacé d'une invaſion, il laiſſa néanmoins 150000 livres ſtérling dans l'Echiquier, & 400000 livres d'arrérages à recevoir.

Pourquoi donc ce Roi a-t-il été dépoſſédé après ſeulement quatre ans de regne? Il l'a été pour des cauſes, qui ne contrediſent en rien tout ce que nous venons de dire. On peut même aſſûrer qu'il l'a été ſans avoir encouru la haine de ſes Sujets. S'il étoit reſté parmi eux, ils ne ſe ſeroient probablement jamais portés à aucun outrage contre ſa perſonne: il n'étoit pas poſſible de ne pas reſpecter ſa vertu & la droiture de ſes intentions. La grande & la principale cauſe de ſon détrônement a été le refus conſtant qu'il a fait d'entrer dans la ligue d'Aus-

bourg, & de ſeconder l'animoſité de l'Empereur, du Roi d'Eſpagne, du Prince d'Orange & d'Innocent XI contre Louis XIV. Il réſiſta, parce qu'il crut qu'il n'étoit pas de ſa juſtice de faire la guerre à un Prince ſon parent & ſon allié, & contre qui, ni lui, ni ſon peuple n'avoient aucuns griefs, & parce qu'il regarda toujours la guerre comme le plus grand fléau d'une Nation. Ce refus engagea toutes les Puiſſances liguées contre Louis XIV, à concourir, ſinon directement à ſon expulſion, du moins à une entrepriſe pour le contraindre à entrer dans la ligue. Le Prince d'Orange qui ſe voyoit bien près du trône par le droit de ſa femme, & qui avoit depuis long-temps des vues d'ambition, ſe chargea avec plaiſir d'être l'exécuteur de leur volonté : ſans ſon invaſion, les mécontentemens de ſes ſujets n'auroient pas opéré ſon détrônement, comme ſans les mécontentemens de la Nation, on n'auroit pas penſé à l'invaſion.

Il y avoit donc des mécontentemens, & c'eſt la ſeconde cauſe de ſon malheur. Ces mécontentemens ne venoient pas d'aucun acte de cruauté, ou d'injuſtice, ou d'infraction aux loix fondamentales ; ils étoient occaſionnés par ce qu'on appelloit ſa *bigoterie*. Il étoit ſincérement attaché à la Religion Catholique, & il la regardoit comme la ſeule véritable ; il avoit beaucoup ſouffert durant le regne de ſon frere,

pour ſe maintenir dans le droit de la profeſſer; étant monté ſur le trône, il crut pouvoir faire célébrer l'Office dans ſa Chapelle Royale, ſuivant le rit Romain, avec toute la ſolemnité & toute la pompe qui convenoient au lieu. Il crut auſſi, qu'il étoit de ſa dignité de vivre en correſpondance avec le Pape, Chef de ſa Religion, comme faiſoient tous les autres Rois Catholiques; d'avoir un Miniſtre auprès de lui, d'en recevoir un de ſa part. Il crut devoir tirer ſes ſujets Catholiques de l'oppreſſion où ils étoient, & ſuſpendre en vertu de ſa prérogative Royale les Loix Pénales, portées autrefois contr'eux: il permit donc à quelques Catholiques de porter les armes dans ſes troupes; il en introduiſit d'autres dans ſes Conſeils, en les diſpenſant du ſerment du Teſt: il ne perſiſta dans cette pratique, qu'après un jugement du Banc du Roi, la Cour de Juſtice la plus accréditée, qui décida qu'il avoit le pouvoir diſpenſatif des loix Pénales; jugement qui fut confirmé par le Chancelier & les douze Juges d'Angleterre, qui ſont les interpretes des Loix. Il entreprit d'aller plus loin, & d'établir la liberté de conſcience en faveur de preſque tous les Diſſidens: il y fut décidé, non-ſeulement par l'intérêt de ſa Communion, mais parce que cette Loi lui parut juſte en elle-même, la ſeule capable de réunir les eſprits, & de les faire vivre en paix, d'augmenter les

forces de l'Etat, en faiſant concourir tous les bras au bien général, & à donner de la vigueur au commerce. En effet, la Déclaration fut reçue avec de grands témoignages de joie par les Presbytériens, & on en vit revenir en Angleterre des eſſains, qui s'étoient expatriés pour cauſe de Religion, & avoient porté les Manufactures de laine à Leuwarden, à Lunenbourg & dans la Friſe. On ſait l'oppoſition qu'il trouva de la part de l'Egliſe Anglicane, & comment il procéda par des voies juridiques.

Voilà à peu près à quoi ſe réduiſent les entrepriſes, qu'on a tant reprochées à cet infortuné Monarque, & qui ont tant alarmé la Nation. Auſſi y a-t-il apparence, que même les Proteſtans zélés ſeroient revenus de leurs terreurs, ſi l'ambition de quelques Grands ne ſe fût point mêlée à la Religion. Ceux-ci s'imaginerent, que les Catholiques Romains alloient abſorber toutes les charges du Royaume, & détourner ſur eux toutes les graces du Prince ; qu'en peu de temps on ne verroit qu'eux dans les emplois conſidérables ; que les Proteſtans en ſeroient exclus, & que les choſes viendroient à un point, qu'il ne leur reſteroit d'autre parti à prendre, que de ſe faire Catholiques, ou de vivre en hommes privés dans leurs maiſons : c'eſt l'unique raiſon qu'apporte la Ducheſſe de Marlborough dans ſes Mémoires, pour colorer la

trahiſon de ſon mari & de ſes conſors; & il faut convenir que le Roi, dans ſon grand zele pour ſa Religion, & entraîné par les conſeils de Milord Sunderland, du Pere Peters & autres, ne donna que trop de ſujets à ces alarmes.

On a coutume de reprocher au Roi Jacques, de n'avoir pas donné bataille au Prince d'Orange, avant que de quitter l'Angleterre, & d'avoir trop tôt abandonné la partie deux ans après en Irlande. Le Roi lui-même, dans ſes Mémoires, ſe reproche d'avoir cédé trop facilement dans cette derniere occaſion aux inſtances unanimes de ſes Généraux, tant François, qu'Anglois ou Irlandois; mais ce n'étoit pas certainement par défaut de courage; c'étoit plutôt, comme il le dit, dans la vue de profiter des circonſtances favorables pour faire une deſcente en Angleterre. A l'égard de ſa conduite lors de l'invaſion du Prince d'Orange, elle étoit évidemment forcée. La déſertion non prévue de tous ſes ſerviteurs les plus favoriſés, de ſes parens, de ſes enfans, déconcerterent toutes ſes meſures, & ne lui laiſſerent pas d'option: s'il s'étoit approché davantage du camp ennemi, il auroit vu les déſertions ſe multiplier. Lorſque le Sénat de Rome porta contre Céſar ſes derniers décrets, & arma Pompée & les Conſuls d'un pouvoir abſolu, prévoyoit-t-il, pouvoit-il prévoir que Pompée, qui avoit une armée de

Vétérans, qui avoit ordonné des levées par toute l'Italie, ſeroit obligé d'abandonner Rome & l'Italie même à ſon ennemi, & de ſe ſauver en Grece avec tous les Grands de la République, & cela en moins de deux mois de temps ? Labienus auroit-il déſerté ſon Général, s'il l'avoit pu prévoir ? Non certainement, & s'ils n'ont pas fait ferme contre l'ennemi de l'Etat, ce n'a pas été défaut de courage : l'affection des peuples pour Céſar dans le nord de l'Italie, le peu de zele pour Pompée & le Sénat dans les parties plus méridionales, confondirent tous leurs projets ; & Céſar, parti de Ravenne avec une ſeule légion, ſe trouva maître de tout ſans coup-férir.

N°. 5.

Mort du Prince d'Orange, & ſon caractere.

GUILLAUME III de Naſſau, Prince d'Orange, mourut le 8 Mars 1701, vieux ſtyle, (19 Mars 1702, nouveau ſtyle,) dans la cinquante-deuxieme année de ſon âge, dont il avoit regné treize ans en Angleterre. Deux jours auparavant, il avoit donné une commiſſion pour paſſer l'acte d'*abjuration*, ou d'excluſion de

Smollet, Hiſtoire d'Angleterre.

Jacques III ; mais, ſe trouvant ſi foible qu'il ne pouvoit ſigner ſon nom, il appliqua une empreinte préparée à cet effet, en préſence du Lord, Garde des Sceaux, & des *Clercs* ou Secrétaires du Parlement. Le Comte d'Albemarle, arrivant de Hollande, conféra en particulier avec lui ſur la ſituation des affaires du Continent ; ce que le Roi reçut avec une grande froideur, & lui dit : *Je tire vers ma fin.* Le ſoir, il remercia le Docteur Bidloo de ſes ſoins, & lui dit : *Je ſais que vous, & les autres habiles Médecins, avez fait tout ce que votre art pouvoit vous enſeigner pour me ſecourir ; mais tout eſt inutile, & je me ſoumets.* Il fut aſſiſté à la la mort par l'Archevêque de Cantorbery (Teniſon) & l'Evêque de Salisbury (Burnet), qui lui adminiſtrerent le Sacrement. Les Lords du Conſeil-Privé étoient dans l'appartement voiſin avec pluſieurs Seigneurs, auxquels il parla en peu de mots. Il remercia le Lord Overkirk de ſes longs & fideles ſervices ; donna au Lord Albemarle (Keppel) la clef de ſon cabinet & de ſon ſecrétaire, en lui diſant, *qu'il ſavoit ce qu'il en devoit faire.* Il demanda le Comte de Portland (Bentinck ;) mais, ayant perdu la parole avant l'arrivée de ce Seigneur, il lui prit la main, & la mit contre ſon cœur avec les marques de la plus tendre affection.

Il étoit de moyenne taille, le corps mince, &

d'un tempérament délicat, ſujet à l'aſthme, & incommodé d'une toux continuelle depuis ſon enfance. Il avoit le nez aquilin, les yeux étincelans, le front élevé, avec un air de réſerve & de gravité.

Il naquit à la Haye en 1650, & eut, par les ſoins de de Wit, Penſionnaire de Hollande, une excellente éducation. (D'autres ont écrit qu'il avoit eu une éducation très-négligée.) Ce Miniſtre de la République diſoit, qu'en formant le jeune Prince aux affaires, il ſe propoſoit de le rendre capable de ſervir ſon pays, s'il arrivoit que des conjonctures imprévues jettaſſent un jour l'adminiſtration entre ſes mains. Cette conjoncture arriva en 1672. Louis XIV, ligué avec Charles II, ayant porté la guerre à l'improviſte juſques dans le cœur de la Hollande, le Prince d'Orange fut élu, à l'âge de vingt-deux ans, Capitaine-Général des forces de la République, & Amiral de leur flotte. Les de Wit ſont maſſacrés, la faction Françoiſe écraſée, l'Edit perpétuel révoqué, le Prince d'Orange créé Stadhouder avec les mêmes prérogatives que ſes ancêtres. Hume, Hiſt. des Stuarts.

» Tout ce que les efforts de l'ambition & » de la prudence humaine peuvent préparer pour » détruire une Nation, Louis XIV l'avoit fait : » il n'y a pas, chez les hommes, d'exemple » de petite entrepriſe formée avec des prépara- Voltaire.

» tifs plus formidables «. Le Roi eut ſur pied, pendant cette guerre, au moins cent cinquante mille hommes; les Puiſſances voiſines, par un aveuglement étrange, le ſecondoient dans ſon entrepriſe, & fourniſſoient entre trente & quarante mille hommes de plus. La République de Hollande néanmoins ne fut pas détruite, elle ne perdit pas une ſeule ville; & cette guerre, d'un autre côté, en procurant la deſtruction du parti de Louveſtein & l'élévation du Prince d'Orange, en indiſpoſant toutes les Puiſſances & tous les peuples contre Louis XIV, fut la vraie cauſe de toutes ſes humiliations ſubſéquentes, comme auſſi de la ruine de la Maiſon de Stuart, qui concourut avec lui dans cette funeſte invaſion. C'eſt une grande leçon pour les Princes: il y en a tant d'autres de ce genre, ſans ſortir de l'Hiſtoire de notre temps!

On voit, dans les Hiſtoires générales, ce que le Prince d'Orange fit dans cette criſe pour détacher l'Angleterre de l'alliance de la France, & pour liguer contre elle toutes les Puiſſances de l'Europe: on y trouve auſſi ſes exploits militaires, dont M. de Feuquieres a fait une cenſure ſi rigoureuſe, & peut-être ſi juſte. Cette guerre finit, en 1678, par le Traité de Nimegue, conclu le 10 Août contre le gré du Prince d'Orange; puiſque quatre jours après, le 14 du même mois, il attaqua le Maréchal de Lu-

xembourg à Saint-Denys près de Mons, & engagea un combat ſanglant & opiniâtre, ſe faiſant un jeu de ſacrifier inutilement un très-grand nombre de braves gens. Il ne pouvoit ignorer la ſignature du Traité ; car M. de Luxembourg, qui ne devoit pas être mieux inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Nimegue que le Stadhouder de Hollande, en avoit eu la nouvelle : on crut, dans le temps, qu'il en avoit une copie dans ſa poche ; on a écrit même, qu'il ne le nioit pas, & que, lorſqu'on lui reprocha une telle conduite, il répondit froidement, *qu'il n'avoit pu ſe refuſer cette derniere leçon de ſon métier.*

Il avoit épouſé, l'année d'auparavant, la Princeſſe Marie, fille du Duc d'Yorck, depuis Jacques II. La hauteur, avec laquelle il en fit la demande, fut généralement remarquée. Il ſe lia auſſi-tôt avec tous les factieux d'Angleterre, & il fomenta tous les troubles qu'il y eut pendant le regne de Charles II, dans la vue de lui ſuccéder, en faiſant exclure le Duc d'Yorck, & même dans l'eſpérance d'attirer à lui, dès ce moment, toute l'autorité, en forçant le Roi à une dépendance ſervile de ſon Parlement. Après la mort de Charles, il encouragea le Duc de Monmouth & le Comte d'Argyle dans ces entrepriſes téméraires, qui les conduiſirent ſur l'échafaud. On voit tout cela dans les Mémoires de M. le Comte d'Avaux. On y peut voir auſſi

la continuation de ſes intrigues ſous Jacques II, & toutes les meſures qu'il prit en Hollande pour avoir une armée, une flotte, & l'argent néceſſaire pour l'invaſion de l'Angleterre. Tout cela prouve qu'il étoit grand *Politique*.

Le reſte de ſa vie eſt aſſez détaillé dans les Mémoires du Maréchal de Berwick. Il continua d'être preſque toujours malheureux à la guerre, au point que le Parlement d'Angleterre, en 1712, en complimentant Milord Marlborough ſur ſes ſuccès, le remercia *d'avoir réparé l'honneur de la Nation Angloiſe*. Ce que nous allons ajouter, ſera donc pour faire connoître plus à fond ſon caractere & ſes mœurs.

» Ce Prince, dit M. de Voltaire, nourriſſoit » ſous le flegme Hollandois une ardeur d'am- » bition & de gloire, qui éclata toujours dans » ſa conduite, ſans s'échapper jamais dans ſes » diſcours. Son humeur étoit froide & ſévere, » ſon génie actif & perçant. Son courage, qui ne » ſe rebutoit jamais, fit ſupporter à ſon corps » foible & languiſſant des fatigues au deſſus de » ſes forces. Il étoit valeureux ſans oſtenta- » tion (*a*), ambitieux, mais ennemi du faſte; » né avec une opiniâtreté flegmatique, faite » pour combattre l'adverſité; aimant les affaires

(*a*) Il paroît par ces Mémoires que l'on ne convenoit pas de ſa bravoure.

» & la guerre; ne connoiſſant ni les plaiſirs at-
» tachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité;
» enfin, preſqu'en tout l'oppoſé de Louis XIV. «
Il eut la gloire de jouer pendant trente ans le perſonnage le plus diſtingué de toute l'Europe, ſi on excepte Louis XIV. Il mit ſa félicité à contrecarrer ce Monarque, qu'il haïſſoit perſonnellement. Mais c'eſt à peu près à quoi ſe ſont réduites toutes ſes jouiſſances. Il n'eſtimoit, ni n'aimoit les Anglois, & s'embarraſſoit même fort peu de leur cacher ſes ſentimens : auſſi par un juſte retour, étoit-il peu eſtimé & aimé de ſes nouveaux ſujets. On peut voir dans toutes les Hiſtoires du temps les mortifications qu'il eſſuya de leur part, lorſqu'après la paix de Riſwick, on licentia la moitié des troupes contre ſon avis (& véritablement contre toute bonne politique, à cauſe de la mort prochaine & prévue du Roi d'Eſpagne), & lorſqu'on conclut malgré ſes ſollicitations au renvoi même de ſes Gardes Hollandoiſes. Il en conçut tant d'indignation, qu'après deux ou trois tours dans ſa chambre, les yeux fixés en terre, il s'arrêta, & dit : » Pardieu, ſi j'avois un fils, elles ne me
» quitteroient pas «. M. Dalrymple atteſte ce fait. On aſſûre auſſi qu'il prit la réſolution d'abandonner le Gouvernement, & qu'il avoit déjà écrit une harangue qu'il devoit prononcer aux deux Chambres, pour leur déclarer cette intem-

tion, mais qu'il en fut détourné par ſes Miniſtres & ſes Confidens. Auſſi paſſoit-il le plus ſouvent qu'il pouvoit à la Haye, pour ſe conſoler des chagrins qu'on lui donnoit à Londres : on a dit qu'il n'étoit que Stadhouder en Angleterre, & qu'il étoit Roi en Hollande.

Il eut toujours en Hollande un crédit abſolu, parce que la populace l'idolâtroit, & qu'il prit toujours un ſoin particulier de faire nommer ſes créatures à toutes les places. Après ſa mort, le parti des zélés Républicains, à qui ſa mémoire étoit odieuſe, prit le deſſus. Ils blâmoient d'une commune voix ſon humeur ſombre, cachée, avare & nullement bienfaiſante. Ils lui reprochoient de n'avoir uſé des prérogatives, qui lui avoient été cédées par la République, que pour l'extinction de la liberté ; d'avoir travaillé toute ſa vie à l'abaiſſement des anciennes familles du pays, & d'avoir introduit à leur préjudice dans la Magiſtrature des gens nouveaux, & ſortis de peres inconnus ; d'avoir exclus ſes compatriotes des emplois militaires, pour y placer des réfugiés François & d'autres étrangers, qui lui fuſſent uniquement dévoués. L'acharnement des Républicains contre la mémoire de ce Prince parut ſenſiblement par la permiſſion qu'ils donnerent à leurs Comédiens d'Amſterdam & de la Haye, de le jouer publiquement ſur leurs Théatres, traveſti en tyran, dans une Tragédie allégorique,

Relation, Mſſ. de la Blinie-re, dans le Supplément aux Mémoires de Torcy.

intitulée *Engeſtlant ;* aux repréſentations de laquelle les Magiſtrats, la Bourgeoiſie & les Païſans même, accoururent à l'envi. On y peignoit des plus noires couleurs, le Prince, la Princeſſe (*a*) ſon aïeule & ſes favoris, tels que Dodick, Mylord Portland & les autres. Corneille de Wit au contraire, & ceux de ſa faction, y étoient repréſentés comme des Citoyens vertueux & dignes des plus grands éloges. Cette Tragédie fut imprimée, & afin qu'on ne doutât point que c'étoit le feu Prince d'Orange & ſes Partiſans que l'on y donnoit en ſpectacle, on y joignit une clef manuſcrite, qui dévoiloit tous les myſteres de l'allégorie.

M. Smollet conclut ce qu'il dit du Roi Guillaume de cette ſorte : » Enfin, pour donner en » peu de mots une idée de ſon caractere, Guil- » laume *fut fataliſte en religion, infatigable à* » *la guerre, entreprenant dans la politique,* » *totalement inſenſible à toutes les émotions* » *douces & généreuſes du cœur humain, froid* » *parent, mari indifférent (b), homme déſa-* » *gréable, Prince peu gracieux, impérieux Sou-*

(*a*) Emilie de Solmes, veuve de Fréderic-Henri, Prince d'Orange, qui fut ſa tutrice après la mort de la Princeſſe d'Angleterre ſa mere, morte en 1660.

(*b*) Cependant à la mort de la Reine Marie il témoigna beaucoup de douleur.

» *verain* «. Malheureuſement les faits & les anecdotes, qui nous le dépeignent dans ſa vie privée, ne détruiſent aucun trait d'un ſi vilain tableau. Nous avons déjà vu dans quelques notes, comment il en a uſé avec le Roi Charles II ſon oncle, & avec le Duc d'Yorck ſon beau-pere, avant & après que celui-ci fut monté ſur le trône ; quelles étranges complaiſances il exigeoit de la Princeſſe d'Orange. On ſait avec quelle dureté il traita ſa belle-ſœur la Princeſſe Anne, du vivant de ſa femme. Après la mort de la Reine Marie, il comprit bien qu'il étoit de ſon intérêt de ménager un peu plus l'héritiere préſomptive de la Couronne, & qu'en continuant de la maltraiter, il ne feroit que ſe compromettre en indiquant à tous les Mécontens de ſon Royaume un centre de réunion. Il voulut donc bien conſentir à une reconciliation ; mais il parut par toute ſa conduite, qu'elle n'étoit qu'extérieure, & que ſon intention n'étoit pas d'augmenter par-là le crédit de la Princeſſe. Il la recevoit & la congédioit comme toutes les autres Dames de la Cour, ſans cérémonie & ſans la faire reconduire. On l'a vue ſouvent attendre des heures entieres dans ſon antichambre. Il ne lui eſt jamais arrivé de faire monter le Prince de Dannemarck dans ſa voiture ; il lui refuſa conſtamment la permiſſion de ſervir dans l'armée, ſi ce n'eſt dans la guerre d'Irlande,

Mémoires de la Ducheſſe de Marlborough.

pendant laquelle il eut beaucoup de Danois à ſon ſervice : il étoit de plus intéreſſant pour lui de faire paroître en armes contre le Roi Jacques ſon autre gendre. Le Prince, après la mort de ſon frere le Roi de Danemarck, demanda inſtamment, qu'il lui fût permis de faire ſon compliment au Roi, le jour de la fête de Sa Majeſté, ſans être obligé de prendre un habit de couleur, ce qui n'étoit pas ſans exemple ; ſa requête fut rejettée, & le Prince ſe ſoumit. Madame la Ducheſſe de Marlborough nous atteſte, qu'il étoit d'un naturel ſi ſauvage, qu'il n'avoit, ni dans les grandes, ni dans les petites choſes les procédés d'un Gentilhomme, & qu'elle pourroit remplir un volume du récit de ſes brutalités. La Princeſſe de Danemarck crut devoir le féliciter ſur la priſe de Namur, le ſuccès le plus éclatant qu'il ait eu dans toutes ſes campagnes : elle lui adreſſa une lettre humble & remplie de complimens ; il ne lui en accuſa pas ſeulement la réception. Quand il fut queſtion de faire la maiſon du Duc de Gloceſtre, il dit à la Princeſſe ſa mere, qu'elle auroit la nomination de toutes les places, à l'exception de celles des Gouverneurs & des Précepteurs ; & après qu'elle eut pris des engagemens, il voulut rétracter ſa promeſſe, & il fallut employer le crédit de Milord Albemarle, pour lui faire entendre raiſon : il nomma toutefois à trois des

Mémoires de la Ducheſſe de Marlborough.

Ibid.

charges, trois perſonnes qui avoient été de la Maiſon de la feue Reine, uniquement pour épargner un peu d'argent, & n'eut pas d'autre
Ibid. motif pour ſe porter à une action ſi baſſe. Enfin, lorſque le Duc de Gloceſtre mourut, il envoya un ordre par le retour du courier, de congédier à l'inſtant toute ſa maiſon, & il fallut des ſollicitations pour l'engager à laiſſer aux Officiers ſeulement un quartier de leurs gages.

On ignore où M. de Voltaire peut avoir lu que le Roi Jacques vivoit à Saint-Germain d'une penſion de 70000 liv., que la Reine Marie lui faiſoit. Il n'eſt pas poſſible d'ajouter foi à cette anecdote. M. de Voltaire nous dit lui-méme que Louis XIV pourvoyoit à tous les beſoins de ſon allié détrôné avec la plus grande magnificence. Le Roi Jacques auroit-il voulu conſentir à recevoir une ſomme ſi modique, de la fille uſurpatrice de ſon trône, lui qui croyoit qu'elle avoit conſeillé au Prince d'Orange ſon mari, de l'arrêter & de le mettre à la Tour de Londres ? Le Prince d'Orange y auroit-il conſenti ? Lui qui, pour ſe faire donner par le Parlement une augmentation de 100000 livres ſterling, inſinuoit aux uns qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'allouer 50,000 liv. pour la Maiſon du Duc de Gloceſtre, qui avançoit en âge ; aux autres, qu'il falloit accorder pareille ſomme à la Reine d'Angleterre, femme de Jacques II ; & qui néan-

moins, après avoir obtenu cette addition à la liſte civile, n'a jamais donné un ſol de cet argent à la Reine d'Angletrre, & fit reſter le Duc de Gloceſtre entre les mains des femmes plus long-temps que de coutume, & ne lui alloua dans la ſuite que 15000 liv. pour ſa Maiſon, ſur leſquelles il refuſa d'avancer un quartier, pour meubler les appartemens du jeune Prince, & lui acheter de la vaiſſelle. La Ducheſſe de Marlborough a atteſté ces faits, de ſon vivant, à la face de la nation. (Voyez ſes Mémoires) M. Dalrymple dit : » Qu'il a vu » une lettre originale de Milord Portland au » Roi Guillaume, écrite après la paix de Riſ- » wick, dans laquelle il lui fait ſavoir, que ſe » conformant à ſes ordres, il avoit offert au » Roi Jacques une penſion annuelle de 50000 » livres ſterling «. Il s'agiſſoit apparemment dans cette lettre des 50000 liv. qui devoient être payées pour le douaire de la Reine, & que le Prince d'Orange retint, parce que le Roi Jacques refuſa de ſortir de France. Il pardonna aiſément à ſon beau-pere de lui avoir fourni ce prétexte, tel quel, de garder l'argent. Il eſt vrai, ce Prince-là étoit en tout l'oppoſé de Louis XIV.

On n'entreprendra pas de peſer les avantages & les déſavantages qui ont réſulté pour la nation Angloiſe de la RÉVOLUTION, dont il a été l'auteur. Les conſéquences s'étendront à

tous les ſiecles à venir, & qui peut percer une ſuite infinie de ſucceſſions politiques : » Soit » qu'il penſât réellement, dit M. Smollet avec » d'autres Ecrivains très-accrédités, que les in- » térêts du Continent & ceux de la Grande-Bre- » tagne fuſſent inſéparables ; ſoit qu'il n'eût en » vue que d'engager l'Angleterre dans la Confé- » dération comme une alliée utile pour ſa pa- » trie ; il eſt certain qu'il embarraſſa ſes » Royaumes dans des guerres étrangeres, qui » devoient probablement entraîner leur ruine. » Pour ſuivre ſon objet favori, il ne ſe fit au- » cun ſcrupule d'employer tous les moyens » de corruption, qui altérerent totalement les » mœurs de la nation : il procura la Sanction » Parlementaire à une armée toujours exiſtante ; » ce qui ſemble à préſent être devenu partie de » la Conſtitution : il introduiſoit la pratique » pernicieuſe d'emprunter ſur des fonds éloi- » gnés ; ce qui ne pouvoit manquer de former » une multitude d'uſuriers, de courtiers, d'a- » gioteurs, qui alloient chercher leur proie » juſques dans les parties les plus intérieures de » leur patrie, qu'ils dépouilloient de leurs eſ- » prits vivifians ; il chargea la nation d'une dette » toujours groſſiſſante, & y introduiſit un ſyſ- » tême de politique propre à la jetter dans la » miſere & le déſeſpoir, & à la conduire à ſa » deſtruction «.

N°. 6.

N°. 6.

Portrait du Duc de Marlborough.

C'est ici le lieu de dire un mot de Mylord Churchill, Duc de Marlborough, qui va jouer un si grand rôle : ce que nous en dirons sera presqu'entiérement pris d'un Mss. intitulé, *la Cour d'Angleterre*, écrit en 1702, avant qu'il eût commandé les armées, & où le portrait suivant de ce Seigneur est attribué au Duc de Shrewsbury.

» Jean Churchill, Duc de Marlborough, Ca-
» pitaine Général des troupes d'Angleterre, est
» fils du Chevalier Baronet Vincent Churchill,
» d'une bonne famille. La passion du Duc
» d'Yorck pour sa sœur, (dont il eut le Duc
» de Berwick & d'autres enfans) l'introduisit à
» la Cour, où la beauté de sa personne & ses
» manieres obligeantes gagnerent tellement la
» Duchesse de Cleveland, maîtresse de Charles
» II, qu'elle l'y établit solidement. Il accom-
» pagna le Duc d'Yorck, lorsqu'il fut envoyé
» en Ecosse, & fut fait Lord sous le titre de
» Lord Aymouth, & bientôt après Baron d'An-
» gleterre sous le titre de Lord Churchill.

» A l'avénement du Roi Jacques à la Cou-
» ronne, il continua d'être un de ses favoris,

» fut fait Membre du Conſeil & Major-Général » de l'armée ; mais le progrès rapide du Papiſme » le choqua : ſon amour pour ſa patrie contre- » balança ſa reconnoiſſance pour les faveurs du » Roi Jacques, & le détacha de la perſonne de » ce Prince, pour l'attacher aux intérêts de ſon » pays ; ce qu'il marqua dans une lettre au » Roi, où il juſtifia ſa conduite, apportant les » mêmes raiſons que Brutus avoit autrefois em- » ployées contre Céſar.

» Il contribua plus que perſonne à engager ſes » Officiers de l'armée dans la cauſe du Prince » d'Orange, & il fut fait à l'avénement de ce » Prince au trône, Comte de Marlborough, & » Capitaine Général de l'armée, dans lequel » poſte il ſervit quelques années avec l'affec- » tion générale des troupes. A l'occaſion d'un » différend ſurvenu entre le Roi & lui, qui eſt » encore un myſtere pour le public, il fut dé- » pouillé de tous ſes emplois : la Princeſſe de » Danemarck encourut la diſgrace du Roi & » de la Reine ſa ſœur, pour avoir refuſé de l'a- » bandonner & la Comteſſe ſa femme. Vers la » fin du regne de Guillaume, il rentra en fa- » veur, fut fait Gouverneur du Duc de Glo- » ceſtre, un des Lords Juſticiers & Plénipoten- » tiaire en Hollande.

» A l'avénement de la Reine Anne, il fut » fait Capitaine Général de toutes les forces,

» Duc, & Chevalier de l'Ordre de la Jar-
» retiere.

» Il eſt grand & bel homme pour ſon âge
» il a beaucoup de politeſſe, & des manieres
» très-engageantes ; d'une préſence d'eſprit ad-
» mirable, au point de n'être jamais troublé ;
» d'une tête nette & d'un jugement ſûr ; hardi,
» jamais découragé faute de ſuccès ; en toutes
» manieres capable de devenir un grand
» homme, ſi les faveurs dont ſa Souveraine
» le comble, n'enflent pas ſon orgueil, & ne
» lui attirent pas le mépris de la Nobleſſe &
» l'envie du Peuple d'Angleterre. « *Duc de Shrewsbury.*

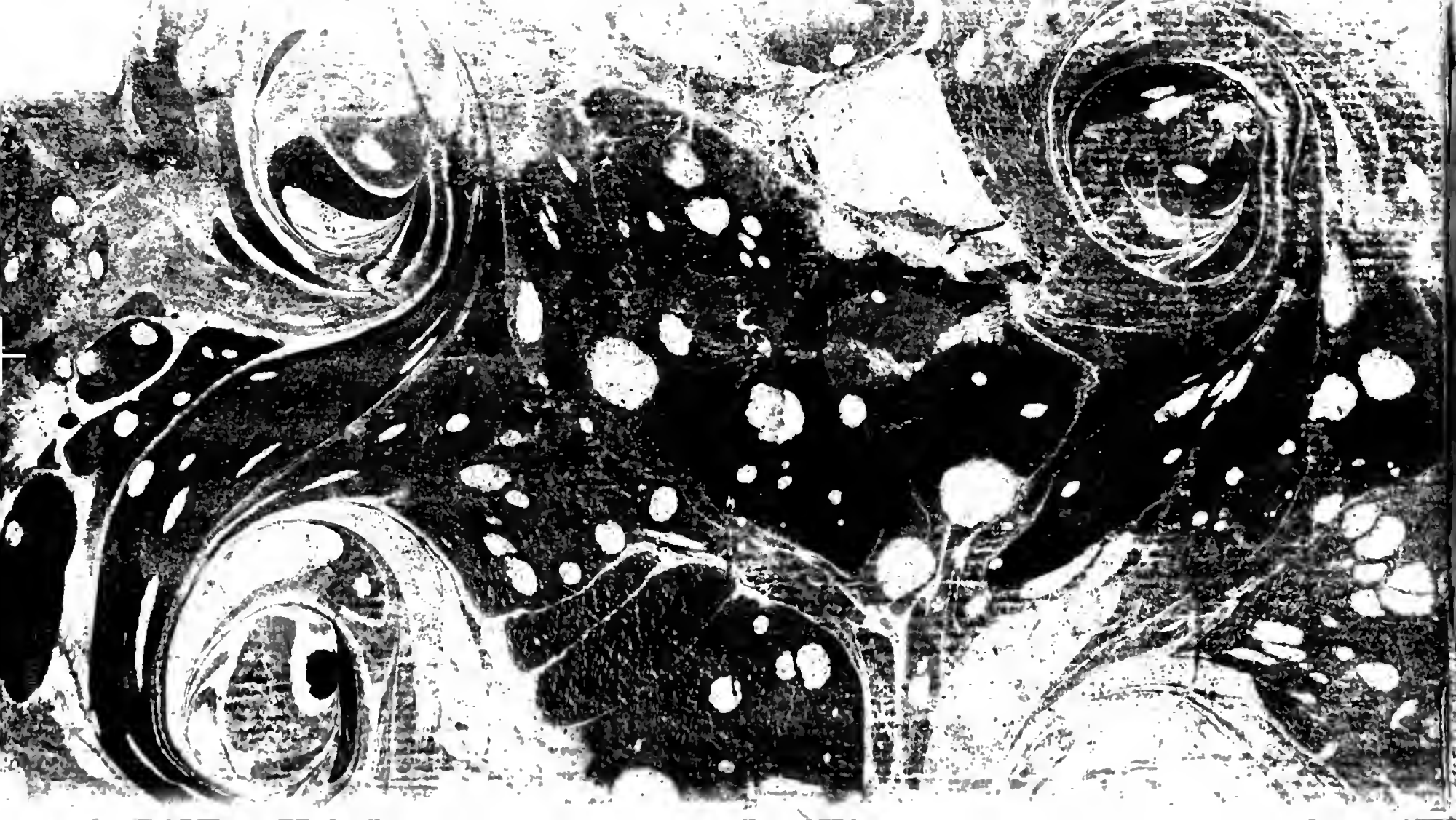
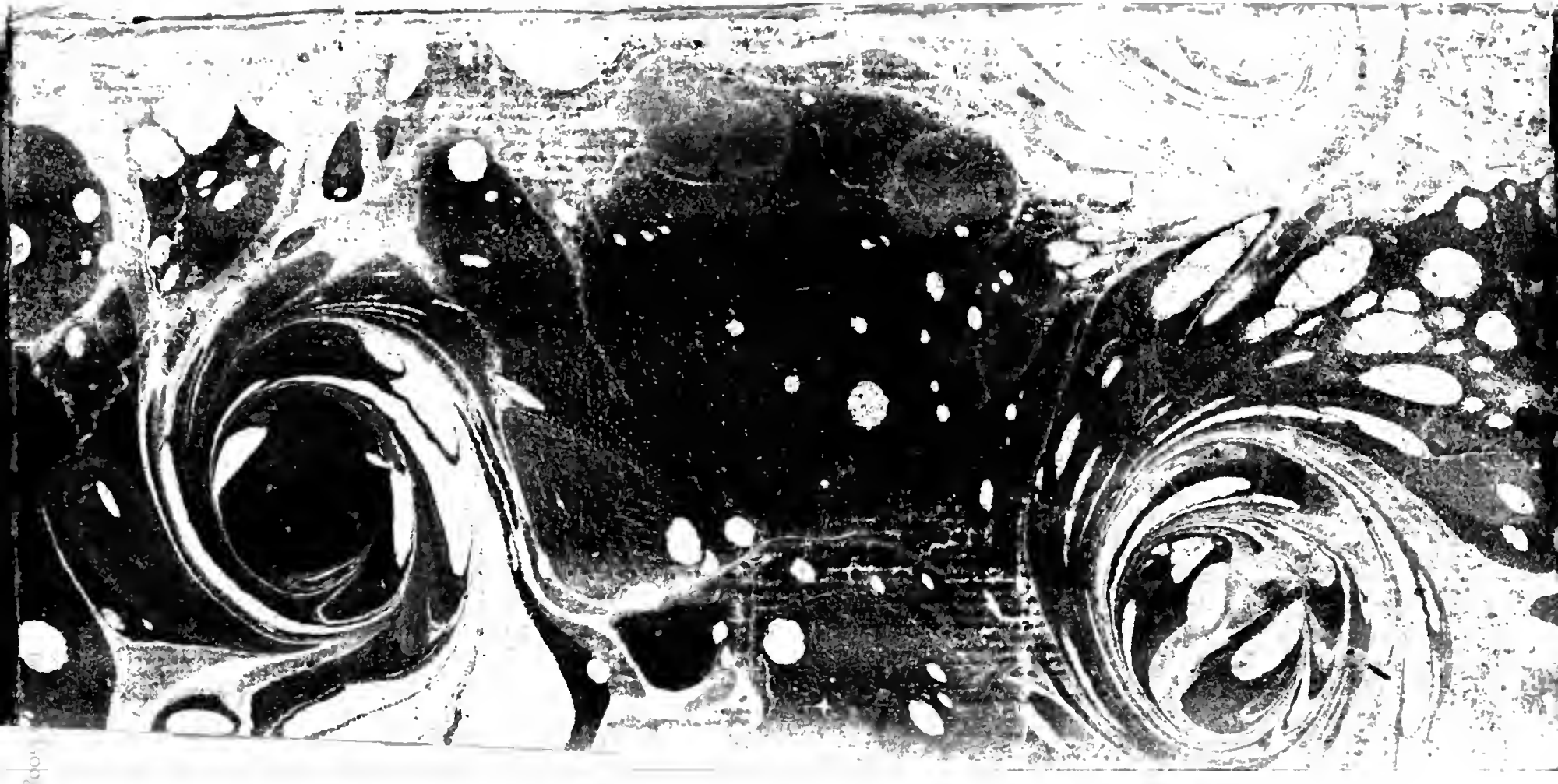
» Il ſuccéda au Prince d'Orange, non-ſeu-
lement dans le commandement de l'armée,
mais comme Chef de *la Ligue ;* il fut l'ame de
la grande alliance contre la France ; & n'étant
qu'un homme nouveau, un particulier, un
ſujet, il acquit par ſes talens & ſon activité
une influence plus grande dans les affaires,
que la haute naiſſance, une autorité recon-
nue, & même la Couronne d'Angleterre n'en
avoient procuré au Prince d'Orange. Non-ſeu-
lement toutes les parties de cette grande ma-
chine furent maintenues plus entieres & dans
une union plus étroite, mais il l'anima & lui
imprima un mouvement plus rapide & mieux
ſoutenu. A des campagnes languiſſantes &

déſaſtreuſes ſous le Stadhouder de Hollande, ſuccéderent des ſcenes de guerre pleines d'action : toutes celles où il eut part en perſonne, ou qu'il dirigea, furent couronnées par les plus brillans ſuccès : il ſe montra peut-être le plus grand Général, & en même temps le plus grand Miniſtre de ſon temps. « *Bolingbroke.*

Avec tout cela il eut de grands défauts, des vices même, & on ne les cache pas dans ces Mémoires.

FIN *du Toeme premier.*

614342

ERRATA du Tome premier.

Page xix, ligne 18, du Prince, *lisez*, au Prince.
Page 3, ligne 5, ajoutez à la marge, *Voy.* la note n. 1.
Pag. 28, lig. 13, Boy-due-Nore, *lis.* Boy-du-Nore.
Pag. 59, lig. 6, qu'il, *lis.* qu'ils.
Pag. 147, lig. 17, Fenwick, *lis.* Fenwick.
Pag. 168, à la marge, 1688, *lis.* 1701.
Pag. 186, lig. 12, Gock, *lis.* Goch.
Pag. 196, lig. 13, Haltz, *lis.* Hultz.
Pug. 199, lig. 24, abandonné Gueldre, *lis.* la Gueldre.
Pag. 221, lig. 17, infantrie, *lis.* infanterie.
Pag. 226, lig. 21, Orry, *lis.* d'Orry.
Pag. 237, lig. 1, assûtés, *lis.* assûré.
Pag. 242, lig. 6, Estrecha, *lis.* Estreja.
Pag. 243, lig. 8, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 251, lig. 2, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 251, lig. 24, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 260, lig. 12, San-piritus, *lis.* San-Spititus.
Pag. 264, lig. 24, longai, *lis.* longeai.
Pag. 292, lig. 12, dans, *lis.* pour.
Pag. 342, lig. 2, à Sitouete, *lis.* à Sirouetté.
Pag. 342, lig. 9, Sirouet, *lis.* Sirouetté.
Pag. 343, lig. 7, Sirouet, *lis.* Sitouetté.
Pag. 390, lig. 19, la siege, *lis.* le siege.
Pag. 411, lig. 6, nulle, patt, *lis.* nulle part.
Pag. 428, lig. 15, avec un, *lis.* avec deux.
Pag. 432, lig. 15, Jacques I, *lis.* Jacques II.
Pag. 435, lig. 15, qu'ils eussent, *lis.* qu'elles eussent.
Pag. 452, lig. 15, d'alentour, *lis.* alentour.
Pog. 453, lig. 17, d'y envoyer, *lis.* d'envoyer.
Pag. 455, lig. 18, allerent tancrer, *lis.* allerent ancrer.
Pag. 468, lig. 29, sans nouvel, *lis.* sans nouvelle.